S.938. A.51.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quatrième Série.

TOME XIII.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ
POUR 1856-1857.

Président. M. Guigniaut, membre de l'Institut.
Vice-Présidents. MM. De Quatrefages, id.
le vice amiral Romain des Fossés, sénateur.
Scrutateurs. MM. Morel-Fatio.
Poulain de Bossay.
Secrétaire. M. Amédée Tardieu.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA COMMISSION CENTRALE
POUR 1857.

Président. M. Jomard, membre de l'Institut.
Vice-Présidents. MM. d'Avezac et Guigniaut, de l'Institut.
Secrétaire général. M. Alfred Maury.
Secrétaire adjoint. M. V. A. Malte-Brun.

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie, corr. de l'Institut.
général Aupick
Cte d'Escayrac de Lauture.
de Froberville.
Gabriel Lafond.
De la Roquette.

MM. Morin.
Noël des Vergers, corr. de l'Inst.
Poulain de Bossay.
Renard.
Talabot.
N.....

Section de Publication.

MM. Cortambert.
Daussy, membre de l'Institut.
Demersay.
Ernest Desjardins.
Jacobs.
Lourmand.

MM. Mauroy.
Morel-Fatio.
De Quatrefages, m. de l'Instit.
Sédillot.
Trémaux.
Vivien de Saint-Martin.

Section de Comptabilité.

MM. Albert-Montémont.
général Auvray.
Alex. Bonneau.

MM. Garnier.
Isambert.
Lefebvre-Duruflé.

Archiviste-bibliothécaire.

M.....

Trésorier de la Société.

M. Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Membres adjoints.

MM. A. Barbié du Bocage.
Ferd. Fabre.

MM. A. de Froidefonds des Farges.
G. Lejean.

M. Noirot, agent de la Société, rue Christine, 3.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ PAR LA SECTION DE PUBLICATION

ET MM. ALFRED MAURY,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE,

ET

V. A. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE ADJOINT.

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME TREIZIÈME.

ANNÉE 1857.

JANVIER — JUIN.

NATURAL HISTORY

PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 21.

1857

LISTE DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ DEPUIS SON ORIGINE.

MM.

Marquis de Laplace.
Marquis de Pastoret.
Vte de Chateaubriand.
Cte Chabrol de Volvic.
Becquey.
Bon Alex. de Humboldt.
Cte Chabrol de Crousol.
Baron Georges Cuvier.
Bon Hyde de Neuville.
Duc de Doudeauville.
J. B. Eyriès.
Le vice-amiral de Rigny.

MM.

Le contre-amiral Dumont d'Urville.
Duc Decazes.
Comte de Montalivet.
Baron de Barante.
Le général baron Pelet.
Guizot.
De Salvandy.
Baron Tupinier.
Baron de Las Cases.
Villemain.

MM.

Cunin-Gridaine.
L'amiral baron Roussin.
L'amiral baron de Mackau.
Le vice-amiral Halgan.
Baron Walckenaer.
Cte Molé.
Jomard.
Le contre-amiral Mathieu.
Le vice-amiral La Place.
Hip. Fortoul.
Lefebvre Duruflé.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS DANS L'ORDRE DE LEUR NOMINATION.

MM.

H. S. Tanner, à Philadelphie.
W. Woodbridge, à Boston.
Le lt-col. Edward Sabine, à Londres.
Le docteur Reinganum, à Berlin.
Le docteur J. Richardson, à Londres.
Le professeur Rafn, à Copenhague.
W. Ainsworth, à Londres.
Le colonel Long, à Louisville, Ky.
Le capitaine Maconochie, à Sydney.
Le conseiller de Macedo, à Lisbonne.
Le professeur Karl Ritter, à Berlin.
Le cap. John Washington, à Londres.
P. de Angelis, à Buenos-Ayres.
Le docteur Krieck, à Francfort.
Adolphe Erman, à Berlin.
Le docteur Wappaüs, à Goettingue.
Ferdinand de Luca, à Naples.

MM.

Le docteur Baruffi, à Turin.
Le lieut.-col. Fr. Coello, à Madrid.
Le professeur Munch, à Christiania.
Le gén. Albert de la Marmora, à Turin.
Ch. Scheffer, à Constantinople.
Le professeur Paul Chaix, à Genève.
J. S. Abert, colonel des ingénieurs topographes des États-Unis.
Le professeur Alex. Bache, surintendant du *Coast-Survey*, aux Etats-Unis.
Lepsius (Richard), de l'Académie des sciences de Berlin, à Berlin.
De Martius, secrét. perpét. de l'Acad. des sciences de Bavière, à Munich.
Kiepert (Henri), à Berlin.
Petermann (Augustus), à Gotha.

LISTE DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS QUI ONT OBTENU LA GRANDE MÉDAILLE.

MM.

Le capit. sir J. Franklin, à Londres.
Le capitaine Graah, à Copenhague.
Le capitaine sir John Ross, à Londres.
Le capitaine G. Back.

MM.

Le capit. James Clark Ross, à Londres.
Le capitaine R. Mac-Clure, à Londres.
Le docteur Henri Barth, à Londres.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1857.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, PENDANT LE COURS DE L'ANNÉE 1856.

Messieurs,

En me chargeant une seconde fois du rapport annuel de ses travaux et de la direction de son Bulletin, la Société de Géographie m'a donné une nouvelle marque de sa confiance. Je voudrais pouvoir y répondre dignement; mais, loin de devenir d'autant plus facile qu'on est plus souvent appelé à la remplir, une pareille tâche présente chaque année des difficultés nouvelles. Je ne parle pas seulement du danger d'être monotone et de tomber dans des redites, mais je songe encore à l'insuffisance dont se sent de plus en plus convaincu un rapporteur, à mesure qu'il est entraîné à étendre le cercle de ses analyses, et que le domaine des connais-

sances géographiques va s'agrandissant. Je vous le rappelais l'an dernier, messieurs, la Géographie tient à tout, et, pour être son interprète, il faudrait tout embrasser; mais vous savez le sort de ceux qui veulent porter la main sur tous les objets qu'ils rencontrent : ils en ramassent quelques-uns, ils en brisent un plus grand nombre. Si donc, au lieu d'une composition méthodique et bien enchaînée, d'appréciations sûres et compétentes, vous trouvez parfois dans ce rapport des aperçus superficiels et des jugements timides, vous n'en accuserez, messieurs, que le sujet lui-même. La Géographie demande encore plus de variété dans les connaissances que de profondeur dans les recherches; car elle s'étend à la surface du globe, et laisse à la Géologie le soin d'en percer l'écorce. Notre tâche à nous géographes, c'est de représenter, avec toute la vérité et l'exactitude possibles, le relief terrestre dont les accidents, les relations physiques et morales font l'objet de nos études.

La topographie, la cartographie, voilà donc par excellence ce dont il nous faut poursuivre le perfectionnement et les progrès. Les cartes sont comme un canevas sur lequel viennent peu à peu prendre place toutes les informations qui contribuent à l'avancement de la connaissance d'un pays. La Société, pénétrée de cette vérité, a continué de fournir dans son Bulletin des matériaux qui puissent servir à dresser des cartes nouvelles, à rectifier celles que l'on possède déjà.

Et d'abord, je dois citer l'excellent croquis que M. le colonel Faidherbe nous a envoyé des bassins du Sénégal et du Haut-Niger, et qu'il a accompagné d'une in-

téressante notice sur les populations de cette partie de l'Afrique. Il appartenait à celui qui a si glorieusement étendu nos possessions dans la Sénégambie, qui a achevé de faire du Oualo une province française, de nous donner l'esquisse exacte d'une contrée dont la carte n'est en partie que le théâtre de nos victoires. La Société est fière de compter M. le colonel Faidherbe dans son sein, et de songer qu'un de ses membres a pu contribuer ainsi à agrandir le domaine de l'influence française en Afrique. Je vous ai entretenu, l'an dernier, de l'expédition du docteur Kane. Aujourd'hui que nous connaissons mieux la configuration des lieux qu'il a parcourus, nous pouvons en dresser la carte. Afin de populariser celle qu'a fait paraître l'amirauté anglaise, l'un de nous, dont le nom ne peut être prononcé sans rappeler l'une des époques les plus glorieuses de la Géographie critique, M. V. A. Malte-Brun, en a donné dans notre Bulletin une réduction; elle présente toute la contrée polaire s'étendant au nord de la baie de Baffin jusque par delà le 82° de latitude nord, au mont Parry, qui ferme le dernier horizon qu'on aperçoive à la pointe du canal Kennedy, entre la terre Grinnell et la terre Washington. On pense bien que, sur une pareille carte, les indications n'ont ni la rigueur, ni la multiplicité que l'on est en droit d'attendre ailleurs. Aux extrémités du globe, il est malaisé de discerner les continents des mers : celles-ci s'offrent souvent comme de vastes régions glacées, et une illusion fait quelquefois croire à des terres là où il n'y a que des glaces que le premier vent du sud viendra fondre. La mer peut paraître libre par l'effet de phénomènes optiques qui lui

impriment un aspect bizarre. Nous ne pouvons donc encore nous prononcer hardiment sur l'existence de cette vaste mer polaire aperçue au delà de la *baie Constitution ;* puisque les solitudes arctiques peuvent, comme les déserts brûlants de l'Afrique, avoir leur mirage. La relation de cette mémorable expédition a été publiée cette année, et permet aujourd'hui de mieux apprécier les services qu'elle a rendus à la connaissance des mers polaires (1). De même, la carte qui accompagne la récente publication que M. le capitaine Sherard Osborn a donnée du voyage de l'*Investigateur* à la recherche du passage du Nord-Ouest, nous présente, avec toutes les rectifications introduites par ce savant navigateur, les routes suivies par les capitaines Mac-Clure et Collinson (2).

Le siége que César fit subir à Alésia, et qu'il raconte brièvement au VIIe livre de ses *Commentaires*, a valu à cette localité une certaine renommée. Aussi son emplacement a-t-il donné lieu à une discussion dont le souvenir restera dans les fastes de l'érudition française. Un architecte de Besançon, M. A. Delacroix, a cru retrouver dans le département du Doubs les restes de la ville gauloise, que l'on avait jusqu'alors été chercher près de Sainte-Reine, dans le département de la

(1) *Arctic Explorations, the second Grinnell expedition in search of sir John Franklin*, 1853, 1854, 1855, by Elisha Kent Kane. Philadelphia, 1856, 2 vol. in-8°.

(2) *The discovery of the North-West passage by H. M. S. Investigator, capt.* R. Le M. Mac-Clure (1850-1854), *edited by commander* Sherard-Osborn, *illustrated by commander* S. Gurney Gresswell. London, 1856, in-8°.

Côte-d'Or. Cette opinion, accueillie avec faveur par les uns, a trouvé dans d'autres de savants contradicteurs; M. Rossignol, conservateur des archives de la Côte-d'Or, vous a envoyé un travail étendu sur cette question, que l'Académie de Dijon, jalouse de maintenir les droits d'une ville bourguignonne à cette célébrité archéologique, a pris sous son patronage. La question topographique se trouve traitée à fond dans ce savant mémoire, qui est certainement un des plaidoyers les plus complets qu'on ait publiés en faveur de l'ancienne opinion. Il y a là une question de géographie locale et d'art militaire. Sous ce dernier rapport, il appartenait surtout à une personne versée dans les opérations de la guerre, de compléter les recherches de l'érudit dijonnais. Un officier distingué, M. R. de Coynart, chef d'escadron d'état-major, a, dans le *Spectateur militaire*, abordé cette autre face de la question, qui n'est pas une des moins intéressantes (1). Il a montré que le mont Auxois satisfaisait beaucoup mieux aux conditions stratégiques qu'implique le récit de César que le village d'Alaise. Ce travail, soit dit en passant, nous prouve combien l'étude de la Géographie peut prêter à l'art militaire de renseignements utiles et de données importantes. Il n'y a point, en effet, de véritable officier sans une connaissance solide de la topographie, et la topographie n'est que l'application matérielle de la Géographie. Nous devons donc nous étonner de ne pas compter dans nos rangs plus

(1) Voy. *Étude historique topographique et militaire sur la cité gauloise d'Alésia*, dans le *Spectateur militaire*, IIe série, tome XVI, 2e livraison du 15 novembre 1856.

d'officiers, et surtout d'officiers d'état-major ; car leur corps comprend aujourd'hui celui qui était jadis connu sous le nom même d'*Ingénieurs géographes*, corps d'où sont sortis quelques-uns de nos membres les plus éminents, en tête desquels vous placerez l'un de nos présidents honoraires, M. Jomard ; mais revenons à Alise.

La Société, afin de mettre le public plus en état de juger, a joint à un numéro de son Bulletin le plan des environs d'Alaise en Franche-Comté, où M. Delacroix avait transporté la cité gauloise, et deux de nos confrères, M. Jomard et M. Ernest Desjardins, ont consigné dans notre recueil leur opinion. Sans se prononcer catégoriquement sur l'hypothèse de l'architecte comtois, M. Desjardins, préparé aux discussions de Géographie ancienne, par de savantes études poursuivies en Italie, a fait, des arguments dont cette hypothèse avait été étayée, une critique judicieuse. Plus franchement opposé aux idées de M. Delacroix, M. Jomard, agrandissant le débat, a repris tous les arguments et maintenu les droits de Sainte-Reine. D'autres que nous ont porté dans cette discussion, messieurs, toute la vivacité des sentiments d'un patriotisme provincial ; on pouvait croire ces sentiments éteints en France, mais ils se ravivent bien vite quand on retourne au temps des Gaulois ; on ne se retrouve plus alors habitant du département du Doubs ou de celui de la Côte-d'Or, mais Lingon, Édue ou Séquanais.

La Société aurait voulu pouvoir enrichir son Bulletin d'un plus grand nombre de cartes. Malheureusement, si la Géographie a ses bornes, si un sol nouveau ne s'étend pas indéfiniment à nos investigations, les So-

ciétés ont aussi les leurs qui ne sont, croyez-le, messieurs, ni dans la Californie, ni dans l'Australie ; leurs ressources sont restreintes, comparées à leurs besoins. Nous pourrions faire encore davantage : il suffirait pour cela d'élargir nos rangs ; aussi serons-nous heureux de voir cette année, comme les précédentes, de nouveaux amis de la Géographie concourir à nos efforts. D'ailleurs, si la Société n'a publié que peu de cartes, elle en a reçu par contre un grand nombre qu'elle met à la disposition de ses membres.

Grâce à la libéralité du directeur de l'établissement géographique de Gotha, M. Justus Perthes, notre bibliothèque s'est enrichie des cartes et atlas que cet établissement avait envoyés à l'Exposition universelle de 1855, collection d'atlas gravés sur cuivre, entre lesquels il faut citer surtout ceux de M. Berghaus, de Spruner, Ad. Stieler, atlas lithographiés par M. de Sydow, atlas exécutés en chimitypie, cartes séparées gravées sur cuivre, cartes murales pour l'enseignement : tel est l'aperçu du don fait à notre Société par M. Perthes, et auquel il faut encore joindre divers ouvrages sortis de ses presses. Ceux qui savent tout le soin et l'exactitude apportés à Gotha pour l'exécution et la rédaction des documents géographiques, apprécieront surtout une pareille libéralité. Notre bibliothèque, déjà bien fournie en cartes, peut maintenant être regardée comme un des dépôts cartographiques les plus utiles aux travailleurs de la capitale.

Je ne puis passer en revue toutes les autres cartes qui, dans le cours de l'année, ont été déposées sur notre bureau ; je ne m'attacherai qu'aux plus importantes, et

je prie ceux que les bornes étroites de ce rapport m'empêchent de nommer ici, de recevoir des remerciements auxquels j'aurais voulu attacher une mention personnelle. Le Dépôt de la guerre nous a envoyé la dix-huitième livraison du grand atlas de l'état-major, comprenant les contrées qui s'étendent en France à l'entour de Bergerac, de Brioude, de Redon et de Rennes. Vous connaissez tous ce travail considérable, la perfection de son exécution et la rigueur mathématique de ses données; je n'ai rien à ajouter que vous ne sachiez déjà sur ce monument élevé, on peut le dire, à la gloire de la topographie française. Je vous ai entretenu, dans le cours de cette année, de l'intérêt et du mérite des cartes que nous a adressées S. A. R. le prince héréditaire de Suède et de Norvége. La Scandinavie paraît, en effet, le siége d'un grand mouvement cartographique dont nous avons reçu plusieurs témoignages. Je citerai d'abord la carte du bailliage de Buskerud dressée sur l'ordre du gouvernement de Norvége, par M. le capitaine d'artillerie Gjessing, et dont la bonne exécution témoigne des progrès qu'a faits dans la monarchie suédoise la science topographique, et de l'heureuse impulsion que lui imprime un gouvernement éclairé. Ceux qui voudront prendre une connaissance plus circonstanciée des œuvres topographiques de la Scandinavie, devront aller visiter la riche et intéressante exposition des objets rapportés par S. A. I. le prince Napoléon de son voyage dans le Nord. En attendant que je puisse vous entretenir de l'expédition de la *Reine-Hortense* et des services qu'elle rendra parmi nous à la Géographie, je me bornerai à signaler les cartes qui vont être

exposées au Palais-Royal, à côté des spécimens les plus variés de la science, de l'industrie et des arts de la Scandinavie. Ce voyage, que l'illustration de son chef rendra mémorable, contribuera, il n'en faut pas douter, à rendre plus étroite l'alliance intellectuelle des peuples scandinaves et du nôtre; elle répandra le désir d'aller visiter les beautés sévères et les établissements intelligents de la Suède et de la Norvége, sur les destinées desquels plane un nom français. L'Islande, contrée si déshéritée par le Créateur, et que le feu de la science réchauffe seul dans ses glaciers, sera moins éloignée de notre civilisation et de nos ressources, une fois que d'autres voyageurs, suivant l'exemple de leur illustre devancier, iront lui communiquer les bienfaits dont nous sommes redevables à notre sol et à notre climat. Déjà, plusieurs de nos ingénieurs des mines ont été, sur cette terre classique de la métallurgie, étudier des exploitations en renom et des phénomènes erratiques et volcaniques importants pour la géologie. C'est en se guidant sur les cartes de MM. Hisinger et Keilhau qu'un de nos plus habiles géologues, M. J. Durocher, a composé une carte géologique et métallurgique de la Scandinavie qui vous a été offerte par l'éditeur.

Le gouvernement des Pays-Bas ne se montre pas moins jaloux que le nôtre d'élever un monument topographique qui soit en même temps un guide sûr pour les opérations militaires; il vous a envoyé la suite de sa grande carte. M. le général baron Forstner de Dambenoy, auquel la direction de cette œuvre a été confiée, a heureusement compris l'importance qu'il

y avait pour la science géographique à ce qu'une carte aussi neuve que celle de l'état-major des Pays-Bas fût déposée dans notre bibliothèque.

L'Espagne, qui est entrée depuis quelques années dans une excellente voie de travaux topographiques, nous a envoyé, grâce à la libéralité de don J. Schulz, une carte de la province d'Oviedo exécutée par ce savant, qui occupe aujourd'hui un emploi élevé dans le corps des mines de la Péninsule.

Nous nous plaignions, l'an dernier, de l'imperfection des cartes que les éditeurs français livrent au public, et nous engagions l'industrie privée à se montrer plus soucieuse des intérêts de la science. Nos observations semblent avoir été entendues, car la carte de la Palestine ancienne et moderne que vient de faire paraître M. J. Andriveau laisse, dans l'état actuel des connaissances, peu de choses à désirer. Notre confrère, M. Malte-Brun, nous a lu sur cette carte un rapport judicieux qui nous en fait connaître les mérites et nous inspire pour elle une véritable confiance.

Les Pays-Bas ont entrepris une autre œuvre topographique qui ne fera pas moins d'honneur au savoir de leurs ingénieurs. Sous le titre de *Répertoire de cartes*, l'Institut des ingénieurs néerlandais a commencé le catalogue raisonné de toutes les cartes qui ont été publiées dans chaque pays depuis le XVIIIe siècle : cartes générales, cartes partielles, tout y trouve sa place. On vous avait adressé l'an dernier les trois premières livraisons de ce préicux répertoire, consacré à la bibliographie cartographique de l'Autriche ; vous avez reçu cette année les trois suivantes, qui nous inté-

ressent encore davantage, puisqu'elles contiennent la liste des cartes de l'empire français. Le soin avec lequel l'Institut des ingénieurs néerlandais poursuit l'exécution de cet utile recueil, nous en garantit l'exactitude et la valeur. L'un des membres de ce corps savant, M. P. M. Netscher, a été envoyé tout exprès en France, pour recueillir et préparer les éléments des livraisons que vous venez de recevoir. Un répertoire de cette importance devra un jour trouver place dans toutes les bibliothèques, et son exécution est un service signalé rendu à la Géographie. Car, tandis que les bibliographies abondent et qu'on a pris soin de dresser des listes de tous les documents écrits à consulter sur chaque branche des connaissances humaines, les catalogues de cartes nous font défaut, et c'est avec la plus grande difficulté que l'on parvient à connaître, pour une contrée donnée, les travaux cartographiques qui ont été faits.

L'Afrique a fourni aussi, cette année, quelques cartes intéressantes : je citerai en premier lieu celle de l'Algérie, du Tell, de la Kabylie et du Sahara algérien, dressée, sur l'ordre de S. Exc. M. le ministre de la guerre, par M. C. Delaroche, et qui comprend deux feuilles. Vous avez entendu sur cette carte un rapport du secrétaire adjoint de la commission centrale, M. Malte-Brun. Dans peu nous connaîtrons presque aussi bien la topographie de nos possessions africaines que celles de nos départements. Quand on se reporte aux faibles notions que l'on avait sur l'intérieur des États barbaresques avant la conquête d'Alger, c'est-à-dire il n'y a pas encore vingt-sept ans, on est forcé de reconnaître com-

bien la colonisation et la guerre servent les progrès de la Géographie; combien le sabre, en apparence si inintelligent, a frayé de voies à l'intelligence.

Tandis qu'au nord nos armées apportent avec elles les lumières, au sud et au centre de l'Afrique des éclaireurs intelligents indiquent à la civilisation européenne dans quelles directions elle doit un jour s'avancer. Le courageux missionnaire M. Livingston, dont nous avons récemment donné des nouvelles dans notre Bulletin. M. Oswell, M. Gassiot, M. Galton et M. Andersson, dont je vous ai fait connaître l'an dernier le voyage, ont, de 1849 à 1854, exploré l'Afrique australe et fourni ainsi les éléments d'une carte tout à fait neuve, que nous a offerte M. Malte-Brun, et où il a habilement mis en œuvre les travaux de MM. Arrowsmith, Cooley et Petermann. La carte du dernier de ces voyageurs, M. Andersson, donne la contrée qui s'étend de Walvisch-Bay au lac Ngami : elle vous a été offerte par le savant secrétaire de la Société géographique de Londres, M. Norton Shaw.

L'Amérique n'a été représentée dans nos envois de cette année que par un petit nombre de cartes; l'une qui a pour auteur M. Marcou, auquel on doit d'excellents travaux sur la géologie du nouveau monde, donne la configuration géologique de l'Amérique du nord; une autre est l'original qui a servi à M. Malte-Brun à dresser sa carte de l'expédition du docteur Kane; nous en sommes redevables à la libéralité de la Société de géographie de Londres.

Le Dépôt de la marine, qui poursuit avec autant d'activité que le fait le corps de l'état-major l'exécution de

ses cartes, nous a fait parvenir la suite de ses publications hydrographiques, dont l'importance vous est connue, messieurs. Parmi celles qui ont attiré plus particulièrement votre intérêt, je citerai les cartes des parages de la Nouvelle-Calédonie, celles des côtes de la Caramanie et des îles de l'Archipel grec, celles de Madagascar, d'une partie de la côte du Portugal et de la côte de la Crimée comprise entre le cap Chersonèse et l'entrée du port de Sébastopol.

A cet ensemble d'envois cartographiques qui ont été adressés à notre Société, se rattachent naturellement diverses publications purement artistiques ou pittoresques. De ce nombre est le magnifique *Album de la végétation au Brésil*, dû à M. de Martius, et que je vous ai fait connaître par un rapport détaillé où je me suis efforcé d'éveiller dans l'esprit du lecteur une partie des impressions enthousiastes qu'avaient fait naître en moi les peintures d'une nature si grandiose et si luxuriante. Un autre album intitulé : *Nos souvenirs de Kil-Boroun pendant l'hiver que la flotte française passa dans le Liman du Dniéper*, nous transporte sous un ciel bien différent. Le talent de plusieurs artistes, entre lesquels nous citerons de préférence notre confrère M. Morel-Fatio, a reproduit avec une facilité de dessin, un bonheur d'expression peu communs, les différents spectacles qui s'offrirent, durant cet hivernage, aux yeux de nos marins. La gravure intitulée : *Souvenirs historiques de la guerre de Crimée*, que nous a offerte M. Erh. Schieble, membre de notre Société, peut être jointe à cet aperçu pittoresque d'une nature à part, que la carte ne saurait reproduire, et dont une

description ne peut donner qu'une imparfaite idée.

Enfin, en terminant cette énumération des cartes et des planches qui ont grossi votre dépôt, je ne dois pas omettre, messieurs, la septième livraison des *Monuments de la Géographie*, publiés par M. Jomard, et dont je vous rappelais, l'an dernier, le mérite d'exécution et l'extrême intérêt scientifique. Cette livraison contient une carte du globe, par Mohammed-Ebn-Ali-Ebn-Ahmed-al-Charfy, de l'an 1009 de l'Hégire, la mappemonde de Sébastien Cabot, pilote-major de Charles-Quint; une carte militaire du moyen âge, représentant le théâtre de la guerre à l'époque des conquêtes de la république de Venise en terre ferme; enfin, des cartes du XVIe siècle, figurées sur une cassette de la collection Trivulci, dite *cassetina all' Agemina.*

Je passe maintenant aux travaux écrits, que la Société a fait paraître dans son Bulletin. La Géographie ancienne, ou plutôt la Géographie historique, a eu cette année le privilége, messieurs, de remplir la plus grande partie de nos séances. Je viens de vous rappeler l'intéressante discussion à laquelle a donné lieu l'emplacement d'Alise. L'un de ceux qui ont pris part à ce débat, a enrichi votre recueil périodique d'un autre travail de Géographie ancienne. Dans une lettre adressée à notre président, M. Ernest Desjardins nous a présenté un aperçu des ruines de l'antique Véléia. Ces ruines, qui n'ont encore été qu'à peine explorées, promettent à l'archéologie une moisson abondante. Véléia n'est située qu'à quinze milles de Plaisance, et cependant elle a été aussi peu visitée que si elle se trouvait au milieu de l'Afrique ou de la Syrie. On y peut encore distinguer les restes du forum et des édifices

dont il était orné. Notre confrère pense que ce qui est découvert est loin de représenter la majeure partie de la ville ancienne. Nous aurions donc, là, comme un Pompéi de l'Italie septentrionale. Ainsi nous devrons attendre, si notre confrère M. Desjardins a bien jugé, la découverte prochaine de monuments et d'inscriptions qui jetteront de nouvelles lumières sur l'emplacement des villes environnantes et sur les relations qui les unissaient à Véléia. L'épigraphie latine prête en effet, messieurs, un secours puissant à la Géographie historique. Il y a quelques années, nous avons vu la Géographie de l'Afrique ancienne comme renouvelée par la découverte d'une foule d'inscriptions. La sagacité persévérante de M. Léon Renier nous a rendu des emplacements et fait connaître des distances itinéraires, qui permettront de dresser un jour une carte complète de l'Afrique sous la domination romaine.

Espérons que M. Desjardins, qui a été conduit en Italie par le goût de l'épigraphie, marchera sur les traces de M. Léon Renier, et que Véléia sera aussi féconde que Lambèse en monuments épigraphiques.

M. Vivien de Saint-Martin, dont vous avez écouté avec intérêt, l'an dernier, les savantes *Études sur l'Inde ancienne*, vous a lu un morceau écrit avec talent et présenté avec art sur l'histoire géographique de notre pays. C'est le spécimen d'un vaste travail auquel notre confrère veut attacher son nom, et qui demeurera longtemps, je n'en doute pas, le répertoire le plus sûr et le plus accrédité de Géographie universelle. Un autre de nos confrères, que le culte de l'antiquité avait conduit en Grèce, et qui en est revenu avec le goût de la

Géographie, M. Victor Guérin, vous a lu un fragment sur l'île de Rhodes. Il vous a également offert une description des îles de Pathmos et de Samos. On trouve à la fois, dans ces deux travaux, une intelligence approfondie des anciens et une étude consciencieuse des lieux. Il ne manque à ce voyageur que des connaissances de géodésie et de topographie, dont nous ne saurions trop recommander l'acquisition à ses confrères de l'École d'Athènes. M. V. Guérin est animé d'une noble ardeur ; les difficultés du voyage ne l'arrêtent point, il ne sera pas davantage arrêté par celles de l'étude.

M. G. Lejean vous a fait connaître ses observations sur la géographie de l'*Anonyme de Ravenne*. Vous avez retrouvé dans ce travail le soin consciencieux que son auteur apporte dans toutes ses recherches ; sa tâche a été souvent ingrate et aride, mais l'effort que notre esprit met à résoudre certaines difficultés, a pour nous tout l'intérêt d'une entreprise plus féconde en résultats. Si l'on ne s'attachait qu'aux œuvres qui promettent d'être brillantes, bien des coins du champ de la science demeureraient en friche, et nous serions privés d'une foule de détails qui prennent, à un moment donné, leur importance et leur prix. On ne saurait donc trop encourager des travaux comme ceux de M. Lejean, dont la modestie vous avait fait longtemps ignorer la science.

Notre Société n'a pas été mise en possession, cette année, d'un aussi riche ensemble de travaux sur la Géographie moderne. Si j'en excepte un épisode d'un voyage au Soudan oriental, par notre confrère M. Tré-

maux, où il a consigné de judicieuses remarques sur l'esclavage ; et un morceau rempli de faits curieux sur les populations noires du Sénégal, par M. le colonel Faidherbe, notre Bulletin n'a eu à vous offrir que des rapports et des comptes rendus. C'est que les travaux originaux ne s'improvisent pas, qu'ils demandent de longues recherches. On ne peut, par ce motif, en avoir, pour ainsi parler, chaque mois sous la main. Il en est de même des voyages, ils demandent à être préparés de longue main et mûris par des études préalables. Ceux-là seuls portent d'heureux fruits, qui ont été entrepris par des personnes instruites, laborieuses, persévérantes, qui s'étaient entourées de tous les éléments propres à assurer leur réussite. C'est dans ces conditions que notre confrère, M. le comte d'Escayrac de Lauture, avait organisé aux sources du Nil une expédition qui fera peut-être époque dans l'histoire de la Géographie. Cet habile voyageur n'avait rien négligé pour que son entreprise tournât au profit de toutes les branches de nos connaissances. Sa résolution, ses lumières, son intelligence, vous sont connues, et il en a donné déjà d'incontestables preuves. L'Institut de France a confié à l'expédition des instructions qui sont en quelque sorte émanées de notre Compagnie, puisque c'est l'un de nous, l'un de ceux qui résument dans leur personne, avec le plus d'autorité et d'honneur, les travaux de la Société, M. Jomard, qui a coopéré davantage à leur rédaction. Le voyage aux sources du Nil a donc été véritablement conçu sous notre inspiration. Des représentants de l'Allemagne, de l'Angleterre, ont voulu y prendre part. Malheureusement, selon des bruits que je

voudrais ne pas croire fondés, des difficultés survenues entre M. d'Escayrac et plusieurs de ses compagnons de voyage ont amené la retraite volontaire de notre confrère. C'est à M. Aubaret, lieutenant de la marine française, qu'a été confiée la conduite de l'expédition. Cela serait-il, nous en éprouverions de vifs regrets; mais nous ne désespérons pas pour cela de la réussite de cette entreprise, car il reste, avec un officier distingué, des hommes de talent et de cœur, qui tiendront à honneur de ne pas laisser avorter une si grande pensée. Quoi qu'il arrive, que l'on parvienne à ces sources mystérieuses qu'ont vainement cherchées les anciens, ou que l'on soit forcé de s'arrêter avant d'avoir atteint le but, la Géographie ne s'enrichira pas moins d'une foule d'observations et de données nouvelles.

Tandis que cette expédition se tourne vers le Haut-Nil, d'autres voyages, accomplis par des personnes étrangères à la Société, sont venus à sa connaissance, grâce à des publications plus ou moins étendues. Ils ne sont pas tous d'une date également récente; mais la date véritable d'un voyage est celle de sa publication, car c'est par là seulement qu'on peut juger de son importance et de son caractère. Je serai donc forcé, messieurs, dans l'aperçu qui va suivre, de vous ramener quelquefois en arrière.

Je commence par les missions dont l'œuvre de dévouement et de foi a ouvert à la science tant de contrées qui, sans elles, seraient demeurées longtemps inaccessibles. Le but que nous poursuivons, messieurs, n'est pas le même que celui des missions. Ce n'est

qu'occasionnellement que les apôtres de l'Évangile travaillent à l'avancement des connaissances géographiques. Mais la diversité des buts ne doit pas nous rendre injustes envers des services qui, pour être accidentels, n'en sont pas moins très sérieux.

Les *Annales de la propagation de la foi* nous ont, depuis l'an dernier, fourni quelques communications d'un véritable intérêt. Je placerai en première ligne la lettre de Mgr Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental, où ce courageux prélat résume *de visu* la Géographie et l'ethnologie de cette partie de l'Inde transgangétique. C'est un travail auquel on n'a à reprocher qu'une trop grande concision. Le Thibet vient enfin de s'ouvrir à l'apostolat chrétien. Un établissement catholique a été fondé par M. Renou, dans la vallée de Bonga, qui lui a été concédée à perpétuité par un ancien vice-roi de Tcha-Mou-Tong. Nous faisons des vœux pour la réussite de cette entreprise.

Les *Annales* abondent en lettres écrites de la Chine. Malheureusement elles sont d'un intérêt médiocre pour la Géographie, bien qu'elles contiennent des détails curieux sur l'état actuel de ce vaste empire, aujourd'hui en proie à la guerre civile.

La notice de M. Combes sur la tribu des *Bannars* dans le Laos peut être placée, pour l'intérêt, à côté de celle de Mgr Retord. C'est le mérite des missionnaires catholiques de bien faire connaître les mœurs des populations barbares, car ils se mêlent à elles et vivent, jusqu'à un certain point, de leur vie.

Recueillis avec critique, ces documents seront de précieux éléments de progrès pour l'ethnologie générale.

J'ai déjà parlé, l'an dernier, de l'apostolat du père Montiton, de la Société de Picpus; ce missionnaire continue, en évangélisant les indigènes des îles Pomotou, de compléter les notions, auparavant insuffisantes, que nous avions sur cet archipel. Dans l'Inde, au Canada, en Guinée, nos missionnaires s'efforcent de propager la foi catholique, tout en éclairant certains points de Géographie ou d'ethnologie. Le *Journal des missions évangéliques* ne le cède point aux *Annales*, en intérêt. C'est toujours l'Afrique méridionale qui est le siége principal des efforts des chrétiens évangéliques. La plupart des lettres sont datées des établissements qu'ils ont fondés dans cette partie du monde; nous y trouvons la suite de la notice sur la nation des Bassoutos, commencée l'an dernier, et des renseignements recueillis par M. Schrumpf sur les peuples qui avoisinent la station de Béthesda. Les missions protestantes disputent aussi, aux missions catholiques, l'honneur d'évangéliser l'Inde transgangétique. Une mission chez la tribu sauvage des Karens nous a valu quelques détails curieux sur cette population peu connue. Enfin, certaines îles de la Polynésie ont été visitées par les apôtres de la réforme; ils y ont trouvé un accueil qui leur fait espérer des succès, lesquels tourneront, j'en suis sûr, au profit de la science et de l'humanité. Que chacun fasse plus particulièrement des vœux pour les progrès de la foi qui lui est chère, la Société, qui ne distingue pas les communions et qui honore toutes les vertus et tous les dévouements, porte un égal intérêt au succès de tous les apôtres du christianisme. Mue par ce sentiment de tolérance élevée, la Société re-

commande aussi aux amis de la Géographie les efforts des missionnaires anglais, dont le tableau mensuel nous est fourni par le *Church missionary intelligencer*. Grâce à l'étendue de ses relations, à l'abondance de ses ressources, l'Angleterre est à même de nous fournir des informations qu'on chercherait vainement dans les journaux français des missions catholiques ou protestantes. On s'en convaincra aisément quand on jettera les yeux sur cet estimable recueil. On y trouvera, par exemple, le journal de voyage du savant missionnaire Krapf en Abyssinie, des relations d'un grand intérêt sur les pays d'Yoruba, d'Ijebou. On ne nous entretient pas seulement des intérêts fort respectables de la mission, mais on nous y donne sur le pays, sur sa topographie, son état physique, des renseignements recueillis avec intelligence et choisis avec discernement. A ces relations sont jointes des vues sur des contrées plus connues, mais qui peuvent encore fournir matière à d'utiles observations ayant tout le mérite de la nouveauté. On a souvent accusé, dans notre pays, les missionnaires anglais d'être autant des agents politiques que des apôtres de l'Évangile; c'est qu'il est difficile, même quand on s'est voué exclusivement au service de Jésus-Christ, de se dépouiller totalement de sa nationalité. Les missionnaires anglais se préoccupent de l'avenir des pays qu'ils tentent de conquérir à la foi, et voilà le motif qui fait qu'ils se montrent si soigneux observateurs de tout ce qui touche à l'état physique, climatologique, économique et moral d'un pays. La Géographie en fait son profit, et elle sera toujours reconnaissante envers ceux qui enrichissent si

largement son domaine. C'est un missionnaire anglais, M. Livingston, qui vous adressait dernièrement les détails sur certaines parties de l'Afrique méridionale, que vous avez insérés dans votre Bulletin. Peu d'hommes ont, dans ces dernières années, fait autant avancer la connaissance de l'Afrique australe que M. Livingston. Un autre missionnaire anglais, M. Crowther, vient de publier le récit attachant de l'expédition faite, en 1854, sur le Niger et la Tchadda. La science ne connaît pas d'esprit de nationalité et elle rend loyalement justice à ceux qui la servent, quels que soient leur cocarde ou leur drapeau. Il serait injuste de ne pas porter témoignage des services éminents que les missions anglaises ont rendus à la Géographie, quand bien même la politique y aurait trouvé son profit. La politique n'a-t-elle donc jamais profité des nôtres! Serait-ce là un motif pour être ingrats à leur égard?

L'Afrique a été, de même que l'an dernier, le but des plus importantes explorations dont la relation nous soit parvenue. M. Anne Raffenel, dans son *Nouveau voyage dans le pays des nègres*, a justifié la bonne réputation qu'avait fait concevoir de son mérite et de son courage sa première relation. Il a exploré pour la seconde fois, en 1846 et 1847, le Sénégal, sur lequel il a recueilli un ensemble de documents qui compléteront la description que nous avions déjà de ce curieux pays. Il nous fait connaître l'histoire, les traditions et les mœurs des Bambaras, au milieu desquels il a vécu. Il nous donne une bonne carte du Kartha et groupe, sur la traite des gommes et les questions qui

s'y rattachent, un ensemble de documents d'une grande valeur. Au point de vue ethnologique surtout, le voyage de M. Raffenel est d'une extrême importance. S'il faut en croire les traditions qu'il a collectées, on devrait attribuer aux Peuls une origine occidentale et modifier les idées que l'on s'était faite de leurs migrations.

Un intérêt plus vif et plus actuel s'attachait pour vous, messieurs, à la relation du voyage d'exploration entrepris en 1854, sur le Kwora et le Haut-Benoué, par le vapeur à hélice la *Pléiade*. Le commandant de l'expédition, M. William Balfour Baikie, a publié cette relation. Le lecteur est introduit dans des contrées jusqu'à présent en grande partie inconnues. Lorsqu'on remonte le cours du Niger, on traverse successivement les pays d'Oru, d'Abo, d'Igara. C'est au nord de ce pays que le Kwora reçoit le Benoué. Le delta formé par les deux fleuves constitue le pays d'Igbira-Panda. Le Bénoué suit alors dans son cours une direction presque constamment ouest-est, et ce n'est qu'à partir du 8e degré de latitude nord qu'il remonte au nord-est, et va, en traversant le pays de Hamaruwa, rejoindre l'Adamawa, dont le nom nous est devenu familier depuis les voyages du docteur Barth. A partir de la ville de Zhibu, située à un mille du fleuve, commence véritablement le Haut-Benoué; c'est là que règne Bohari, monarque puissant, dont M. Baikie reçut un accueil amical; sa capitale paraît très peuplée et se fait remarquer par son extrême propreté; elle est environnée d'une forte palissade. L'islamisme y a pénétré. La contrée à l'entrée de laquelle Zhibu se trouve

placée, est le Kororofa qui a pour capitale Wukari; les habitants de ce pays désignent aussi le Bénoué sous le nom de *Nu*. Sur l'autre rive s'étend le pays de Bautschi. Malheureusement, dans une exploration de ce genre, où l'on ne peut que difficilement s'écarter des rives, on n'acquiert qu'une connaissance imparfaite du pays. Il eût été imprudent, pour les voyageurs anglais, de s'éloigner de leur bâtiment, qui était pour les naturels un objet de surprise et de terreur. La *Pléiade* s'avança jusqu'au mont Gabriel : c'est ainsi que M. Baikie désigne une hauteur dont l'altitude peut être de 150 mètres, et qu'ils aperçurent à l'orient.

Les marins anglais parvinrent dans une contrée si marécageuse, que les indigènes sont réduits à la condition d'amphibies. Ces peuples appartiennent à la race des Baïbaï; mais ils ont des mœurs plus sauvages et mènent une vie encore plus misérable. Leur étonnement et leur terreur firent bientôt place au désir de piller l'équipage, qui portait avec lui tant d'objets faits pour exciter leur cupidité. L'expédition était arrivée à Dulti ; elle ne poussa pas plus loin. Des difficultés de tout genre l'empêchèrent de pénétrer davantage dans ce pays singulier, où tout respire encore la barbarie la plus primitive. En remontant le Haut-Benoué, dont le cours est bordé par de petites collines, l'œil de nos voyageurs apercevait à l'horizon de hautes montagnes qui annonçent une contrée fortement accidentée et promettent, à des explorations ultérieures, toute une orographie inconnue. Entre ces chaînes qui ferment l'horizon sur les deux rives, l'une, qui court presque perpendiculairement au méridien, leur parut atteindre

une altitude d'environ 5000 pieds anglais; elle se trouve à peu près à 8° 8′ de latitude nord et comprend sept pics bien distincts, situés à environ quarante milles du fleuve. M. D. J. May, second maître de la *Grue*, qui s'était joint à l'expédition et qui s'était surtout chargé des observations géodésiques, imposa à cette chaîne le nom d'*Albemarle-Range*, et parmi les noms particuliers dont il a baptisé les pics j'ai été heureux de trouver, à côté de celui d'Herschel, le nom d'un des savants les plus illustres de notre patrie, M. Biot. Presque en face, sur l'autre rive, s'étend la chaîne moins élevée des monts Murchison, dont le pic principal, le mont Roderick, ne paraît guère dépasser en hauteur 450 mètres anglais. Enfin, du même côté que les monts Albemarle, entre le 8° 30′ et le 9° court la chaîne étendue des *monts Fumbina*, qui appartient déjà à l'Adamawa. L'ouvrage de M. Baikie, malgré sa concision, abonde en détails curieux; ce n'est, il est vrai, que le procès-verbal d'une reconnaissance; mais dans une contrée encore si ignorée, une simple reconnaissance a plus d'importance qu'un voyage qui ne fait que compléter des premières données. Une bonne carte de M. John Arrowsmith, qui accompagne l'ouvrage, nous offre un précieux croquis du littoral septentrional du golfe de Biafra et de l'île de Fernando-Po, où nos marins ont laissé la *Pléiade*, et sur laquelle M. Baikie nous donne d'intéressants détails.

M. Andersson, dont vous aviez entendu avec tant de faveur, l'an dernier, une notice, vous a envoyé l'ouvrage qui met dans tout leur jour les explorations au sud de l'Afrique auxquelles il a attaché son nom. Le

lac Ngami, qui en a été le but et qui lui fournit son titre, est placé au centre d'un pays que l'on s'attendrait à trouver plus sauvage, plus éloigné encore de nos mœurs et de nos usages. Les Batoana et les Bayéyé sont loin, malgré leur état de barbarie, de présenter cette abjection et cet abrutissement auquel on s'efforce trop de ravaler les populations noires. Les Namaquas eux-mêmes, si féroces, ne sont pas les Hottentots stupides dont on nous avait longtemps entretenus. Le jeune voyageur a consacré un de ses chapitres à une description complète du pays du Grand-Namaqua ; il ne trouve pas, chez ces peuples, les habitudes laborieuses des *Bechuanas-Betoanas* et des *Bayéyé*, agriculteurs et chasseurs intelligents. Les mœurs des *Namaquas* sont plus barbares; ils sont grands amateurs de musique et de danse, se tatouent, tandis que les Batoanas se circoncisent comme les Damaras. La description que M. Andersson fait du lac est complète. Il y constate une sorte de flux analogue aux *sèches* du Léman, et estime sa circonférence totale de soixante à soixante-dix milles géographiques, et sa largeur moyenne à sept milles ; sa plus grande à neuf milles ; le lac reçoit deux rivières, le Téoge et le Dzouga. M. Andersson aime les aventures et les chasses périlleuses ; il a un sentiment vif de la nature, qui donne à sa relation l'intérêt qui lui manque souvent du côté scientifique. Tel qu'il est composé, son livre est un récit attachant, amusant même, où les informations les plus diverses s'entremêlent et se succèdent de manière à ne jamais laisser le lecteur fatigué de ces marches pénibles. L'intérêt qui s'attache à l'Afrique

australe est encore loin d'être épuisé, et quoique nous possédions déjà bien des informations sur plusieurs des peuples qui l'habitent, celui qui les visite a toujours l'occasion de recueillir des faits nouveaux, comme on peut s'en convaincre par les détails que M. Francis Fleming a donnés dans sa relation sur les Cafres et les Béchuanas.

M. Trémaux poursuit avec une louable persévérance la publication de son voyage dans le Soudan oriental, que vous avez accueillie avec faveur. Un des officiers qui font le plus d'honneur à notre armée par leur activité et par leur zèle éclairé, M. le général Daumas, vous a envoyé l'itinéraire d'une caravane du Sahara au royaume de Haoussa. Quoique remontant déjà à plus de six années, la relation n'a rien perdu pour nous de son intérêt.

M. le capitaine de vaisseau Guillain vient de faire paraître les deux premiers volumes d'un recueil de documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale. Le savant navigateur y a consigné les résultats d'études consciencieuses poursuivies concurremment dans des voyages et dans le cabinet. Le premier volume renferme un exposé critique des diverses notions acquises sur l'Afrique orientale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; le second est le commencement de la relation d'un voyage d'exploration fait à la côte orientale d'Afrique, de 1846 à 1848, par le brick le *Ducouëdic*. Un atlas exécuté avec un grand soin et une scrupuleuse exactitude, grâce au procédé photographique, accompagne cette publication, que je signalerai aux amis de la Géographie

comme une des plus importantes et surtout des plus neuves qui aient été faites cette année. La description de Zanzibar et des îles de la mer des Indes remplit le premier volume de la relation. M. Guillain nous donne, sur les *Somali* ou *Soumals* et les contrées qu'ils habitent, des détails d'autant plus précieux que nous ne possédions rien d'analogue. Son aperçu historique est une page de l'histoire de la Géographie qui n'avait point encore été écrite. M. Guillain a aussi exploré la côte occidentale de l'Hindoustan et l'entrée de la mer Rouge. Un voyageur anglais dont vous connaissez tous l'esprit et le courage, M. Richard Burton, a été aussi conduit dans les mêmes parages par son humeur voyageuse ; et sa hardiesse venant en aide à sa curiosité, il n'a pas craint de pénétrer sous le déguisement d'un musulman de l'Afghanistan dans ces villes de la Mecque et de Médine, que le fanatisme tient si hermétiquement fermées. La relation de son voyage (1) a obtenu un succès mérité, car elle initie à une foule de particularités de la vie arabe qui avaient échappé à Niebuhr et à Burckhardt, dont M. Burton peut être justement considéré comme le continuateur. Encouragé par la réussite de ces périlleuses entreprises, M. Burton en médite une autre, dont les résultats ne seront pas moins précieux pour la géographie de l'Afrique. De concert avec M. le lieutenant Speke, il s'apprête à partir pour le grand lac Nyassi, dont la position véritable est encore environnée de tant d'incertitudes, et compte

(1) *Personal narrative of a pilgrimage to el Medinah and Meccah.* (London, 1855, 3 vol. in-8°.)

se rendre de là, s'il est possible, aux sources du Nil. Puissent les deux expéditions, française et anglaise, se rencontrer sur cette terre inconnue, et les deux nations cimenter de nouveau leur alliance par une conquête commune. Il n'y a que l'intrépidité britannique qui parvienne à tromper le caractère ombrageux de ces populations de l'Orient, et qui réussisse à surprendre le secret de leur vie et de leur croyance. Ce fut un Anglais qui nous a donné jadis le tableau le plus achevé des mœurs des modernes Égyptiens, M. E. Lane. C'est encore un Anglais qui, il y a quelques années, nous a fait connaître à fond les populations du Liban et nous a introduits au milieu de leurs montagnes, M. le colonel Ch. H. Churchill (1). C'est également un sujet britannique, M. F. Walpole, qui, en 1850 ou 1851, a pénétré l'existence mystérieuse de la secte des Ansayriens (2), et recueilli sur leurs doctrines, sur leur genre de vie, des renseignements qui laissent loin derrière eux, par leur précision et leur exactitude, ce que l'on avait antérieurement publié sur ces bizarres héritiers des antiques superstitions de la Perse et de l'Assyrie.

Le nouveau monde, malgré son nom, a perdu pour nous une bonne partie de sa nouveauté; il n'y a plus à découvrir que quelques cantons de l'Amérique méridionale, quelque point encore ignoré de l'Orégon ou de la Californie; il ne reste plus à explorer que le cours

(1) *Mount Lebanon, a ten years' residence from* 1842 *to* 1852 *describing the manners, customs and religion of its inhabitants.* 2e édition. London, 1853, 3 vol. in-8°.

(2) Voyez le curieux ouvrage intitulé : *The Ansayrii and the assassins with travels in the further East,* London, 1851, 3 vol. in-8°.

complet des rivières dont l'inextricable réseau est répandu sur le versant oriental des Andes. Telle est la pensée qui a conduit M. C. R. Markham à la recherche des sources du Purus un des affluents de l'Amazone. Son voyage, inséré dans le journal de la Société de Géographie de Londres, rectifie plusieurs points de l'hydrographie du nouveau monde. Deux Français avaient aussi exploré cette même région de l'Amérique; en prononçant l'an dernier leur nom, j'avais attendu d'eux une relation à laquelle l'intérêt n'eût pas manqué. La mission qui leur avait été confiée n'a malheureusement inspiré à l'un d'eux qu'un *roman-feuilleton*. C'est sans doute une louable pensée de populariser la Géographie, mais il faut craindre de le faire aux dépens du sérieux, dont la science ne doit jamais se dépouiller.

Un médecin américain, M. G. R. B. Horner, vous a envoyé une topographie médicale du Brésil et de l'Uruguay qui, bien que se rapportant à une époque éloignée de plus de dix années, est de nature à vous intéresser, messieurs, par les détails de toutes sortes qu'elle renferme sur ces deux contrées. On ne s'attendrait pas, sous un titre aussi sévère, à trouver autant de récits et d'anecdotes qui ne dépareraient pas la relation d'un touriste.

Vous avez décerné, l'an dernier, une médaille à M. Squier, pour sa description de l'Honduras: vous avez voulu encourager ainsi des études savantes faites par un des explorateurs les plus intelligents de l'Amérique centrale, appeler l'attention sur un livre estimable dont s'est enrichie notre bibliothèque, mais non

servir les intérêts d'une industrie privée, où ceux d'une politique dans laquelle nous n'avons pas à nous immiscer. Nous ne craignons pas de nous attirer un semblable reproche en vous recommandant, messieurs, le voyage entrepris, de 1850 à 1853, dans le Texas, le nouveau Mexique, la Californie, les provinces de Sonora et de Chihuahua, par M. John Russell Bartlett. L'auteur de ce livre qui rappelle les excellentes publications de Stephens et de Norman, sur l'Amérique centrale, nous a donné une description détaillée de plusieurs des contrées les moins visitées du continent septentrional de l'Amérique. Chargé par le gouvernement de l'Union, de fixer la ligne de frontières entre les États-Unis et le Mexique, M. Bartlett a été mieux placé que personne pour prendre une connaissance exacte du pays. Sa relation comprend huit voyages distincts : le premier, d'Indianola sur la côte du Texas à El Paso del Norte par San-Antonio, embrassant une route d'environ 850 milles ; le second, aux mines de cuivre du nouveau Mexique, dans les montagnes Rocheuses, près du rio Gila ; le troisième, dans l'intérieur de la province de Sonora ; le quatrième, des mines de cuivre au rio San-Pedro, en suivant la ligne de frontières au sud du rio Gila ; le cinquième, de Guaymas à Mazatlan et à Acapulco, avec retour sur San-Francisco ; le sixième, en Californie ; le septième, de San-Diego à El Paso del Norte, par le Colorado et le Gila ; enfin, le dernier contient une exploration complète des États de Chihuahua, Durango, Zacatecas, Nouveau-Léon, Tamaulipas et de l'angle sud-ouest du Texas. Dans ces huit explorations, dont quelques-unes

ont duré plusieurs mois, M. Bartlett a fait une étude toute particulière des tribus indiennes de cette partie de l'Amérique septentrionale qui comptent certainement parmi les moins connues. L'histoire naturelle a été, de la part de plusieurs membres de l'expédition, l'objet d'observations nombreuses. Des collections de plantes et d'animaux ont été recueillies, et un artiste distingué, M. Henry C. Pratt, a souvent prêté le secours de son crayon à nos voyageurs, et contribué à former l'intéressante suite de planches qui illustrent l'ouvrage. Je ne puis entrer dans les détails d'un grand intérêt, que M. Bartlett nous donne sur l'orographie des chaînes de montagnes qu'il lui a fallu traverser, et dont plusieurs ne sont que des contre-forts des montagnes Rocheuses et qui offrent un aspect aussi imposant que pittoresque. La chaîne de la Guadeloupe surtout, dans l'État de Sonora, que l'expédition a dû traverser, a un cachet grandiose fait pour inspirer le désir de les visiter. Tout le cours supérieur du rio Bravo s'effectue entre des chaînes que les géologues n'ont point encore explorées, et qui limitent au nord et au nord-est le plateau et la vaste steppe du Nouveau Mexique. Mon attention a été particulièrement attirée par les détails que M. Bartlett donne sur les célèbres *Casas grandes* du Chihuahua et du rio Gila. Certains Américains avaient presque mis en doute la réalité de ces ruines curieuses. Notre voyageur les a retrouvées telles qu'on les avait décrites, il y a près de deux siècles, et le grand nombre de débris de poteries qui sèment le sol à l'entour de ces antiques constructions, les traces d'irrigations qu'on y remarque, témoignent

de la civilisation des peuples qui ont jadis habité dans ces lieux. Encore aujourd'hui, les tribus indiennes qui y vivent clair-semées conservent des restes de cet état florissant. Les Pimos et les Maricopas, qui, des bords du golfe de Californie, sont venus s'établir à leur voisinage et leur ont emprunté une partie de leurs mœurs, se distinguent des autres tribus indiennes de la même région, les Comanches, les Apaches, les Navajos, etc., par des habitudes plus sédentaires et une industrie plus perfectionnée. Leur coloration brune les sépare aussi des Peaux Rouges proprement dits, aussi bien que des tribus à peau olivâtre de la Californie. Les détails de toutes sortes abondent dans le livre de M. Bartlett, et les incidents inattendus n'y font pas plus défaut que les documents statistiques et économiques. La métallurgie, surtout la géologie, y puiseront des notions tout à fait neuves sur les geysers de la rivière Pluton, les mines de mercure du Nouvel-Almaden, et les mines de cuivre que nos voyageurs explorèrent, exposés aux attaques des Indiens Apaches. Une carte détaillée accompagne l'ouvrage. Peut-être ses indications n'ont-elles pas encore la rigueur qu'on est habitué à trouver dans nos cartes d'Europe, mais l'itinéraire suivi par M. Bartlett ne permet pas moins de se faire une idée plus exacte de l'orographie et de l'hydrographie de la partie comprise entre le 28e degré et le 32e de latitude nord. Cette singulière vie de voyageur et de pionnier américain a tout l'intérêt d'un roman.

Tel est aussi le caractère d'une autre relation qui vous a été offerte récemment, les *Voyages en Californie et en Orégon* de M. de Saint-Amand. Son livre nous

transporte dans ce monde d'émigrés où la barbarie coudoie la civilisation, où des aventuriers de toute sorte ont été chercher fortune et porter peut-être encore plus les vices que les lumières de l'Europe. La vie californienne est une étude de mœurs piquante, qui n'empêche pas cependant M. Saint-Amand de se livrer à des considérations économiques sérieuses sur les effets des exploitations aurifères qui ont détrôné la vieille renommée du Potose. C'est à peine si l'on peut reconnaître l'Amérique de nos ancêtres dans les piquants récits de M. de Saint-Amand. On a besoin, pour ne pas oublier cette nature plus poétique et plus primitive, peinte avec tant de vérité et de poésie par Châteaubriand et Fenimore Cooper, de relire quelques-uns des voyages faits anciennement dans le nouveau monde; ces relations reprennent pour nous l'intérêt de la nouveauté, car on y trouve un monde vierge, des mœurs primordiales, des races pures, et non ce chaos d'intérêts et de populations qui a remplacé les vieilles tribus indiennes. Le voyage accompli de 1796 à 1797, dans quelques parties alors sauvages ou nouvellement défrichées de l'Amérique du Nord, par le célèbre astronome Francis Baily, et qui vous a été offert par miss Baily, ne perdra donc rien, malgré sa date arriérée, de l'intérêt qu'il mérite à vos yeux. Ce livre récemment publié sera pour vous de l'histoire, toutes les fois qu'il cessera d'être de la géographie.

L'Institut Smithsonien, dont je vous ai signalé l'an dernier, messieurs, les estimables publications, poursuit avec zèle son labeur qui ferait honneur aux Sociétés savantes les plus anciennes et les plus accréditées. Le

tome VIII de ses *Contributions* vous a été adressé. Les sciences physiques y occupent la plus grande place; je n'ai à vous y signaler, messieurs, qu'un mémoire de M. Samuel E. Haven, qui, sous le titre de : *Archæology of the United States*, présente une discussion critique et judicieuse des documents fournis par les informations prises sur les tribus indiennes. L'auteur nous montre que l'on s'est souvent trop hâté de tirer des conclusions de données incomplètes ou inexactes. Aux États-Unis, où la science revêt surtout un caractère d'application et d'utilité pratique, la Géographie n'est le plus souvent que l'accessoire de l'art de l'ingénieur. La nécessité de prendre connaissance des localités où l'on rêve de grandes entreprises conduit à une étude topographique dont la science fera son profit, pourvu qu'elle n'oublie pas que des préoccupations de réussites commerciales ou industrielles peuvent donner à ces informations scientifiques une couleur qui n'est pas toujours la couleur locale. Ce n'est qu'avec circonspection et critique que les géographes désintéressés doivent consulter ces documents réunis dans un esprit qui n'est pas le leur. Toutefois, quand ces informations ont, comme les *Rapports* sur l'exploration entreprise dans le but d'opérer le tracé d'un chemin de fer du Mississippi à l'océan Pacifique, paru avec un caractère officiel et sous le patronage du gouvernement de l'Union, elles ont droit à notre confiance. Je vous recommanderai donc sans réserve cette belle publication dont nous possédons aujourd'hui le premier volume : c'est un document extrêmement détaillé sur une partie des États-Unis dont la topographie n'avait encore été faite

que d'une manière superficielle. Peu d'assemblées politiques déploient autant de zèle et d'intérêt pour la propagation des documents géographiques et statistiques, que le Congrès américain. Ses rapports se succèdent en très grand nombre sur toutes les branches des sciences économiques qui peuvent intéresser l'Amérique; ils constituent souvent de véritables ouvrages, et tout récemment encore vous avez reçu celui qui a été fait sur l'état de l'agriculture dans l'Union, par la commission des *Patentes*. Vous y trouverez un ensemble d'informations sur la géographie physique de l'Amérique du Nord, dignes de figurer à côté des publications officielles par lesquelles notre gouvernemennt a depuis une vingtaine d'années pris à tâche de faire connaître les ressources de la France. M. J. C. Gray, de Cambridge (Massachusetts), y a inséré un mémoire d'un grand intérêt, intitulé : *Remarques sur le climat de la Nouvelle-Angleterre*, dans lequel il combat avec beaucoup de force et de critique l'opinion assez légèrement admise que le climat de la côte orientale des États-Unis s'est beaucoup adouci depuis un siècle, grâce aux travaux de la colonisation.

Nous n'avons rien reçu touchant l'Amérique centrale qui doive attirer d'une manière spéciale notre attention, mais les dernières nouvelles rapportées dans les papiers publics nous promettent d'importantes découvertes archéologiques, dont la Géographie fera aussi son profit. Un peu au sud de la ville de Comapa, sur la frontière des États de Guatemala et de San-Salvador, D. Antonio Urrutia, curé de Jutiapa, a découvert les ruines de Cinaca-Mecallo, existant sur un large pla-

teau dont la base est baignée par la rivière de la Paz. Ces ruines, au milieu desquelles on distingue un temple du soleil d'une remarquable conservation, semblent avoir jusqu'à présent échappé aux investigations des voyageurs.

Je ne vous entretiendrai pas de la relation du voyage de M. de Castelnau, dont vous suivez avec intérêt la lente mais consciencieuse exécution. Les rapports qui vous ont été envoyés d'Amérique sur différents points de la géographie du pays forment dans votre bibliothèque un ensemble précieux de documents dont je recommande l'étude à nos confrères.

Les contrées de l'Europe et de l'Asie n'ont peut-être pas été l'objet, depuis le rapport de l'an dernier, d'autant d'ouvrages qu'en ont fourni l'Afrique et le nouveau monde. Il y a toutefois plusieurs publications d'un grand intérêt, que je ne dois pas oublier de vous signaler, messieurs : un géologue distingué qui, dans des voyages entrepris en Turquie, a poursuivi avec ardeur des études géologiques et économiques, a conçu le projet de présenter un tableau complet de ce pays, sur lequel l'attention publique a été récemment appelée. Sous le titre de *Voyage dans la Turquie d'Europe*, M. A. Viquesnel a fait paraître les premières livraisons d'un excellent exposé qui ne nous laissera plus rien ignorer de la Turquie, et qui servira autant la science que la politique ; car sans la science, c'est-à-dire, sans l'étude théorique et pratique d'un pays, la politique risque de se fourvoyer. L'ouvrage de M. Viquesnel mettra en garde ceux qui s'occupent des intérêts de l'Orient contre des erreurs et de fausses appré-

ciations auxquelles on est facilement entraîné quand on ne juge que sur des données incomplètes et des conceptions *à priori*. Ethnologie, statistique, organisation militaire, tout cela est renfermé dans la partie du voyage de M. Viquesnel déjà publiée, et nous attendons avec impatience la suite. Ce sont des informations aussi solides, et recueillies de même sur les lieux, qui font le mérite des *Recherches scientifiques en Orient*, de M. Albert Gaudry, dont le tome Ier vient de vous être offert. Il traite de la partie agricole, et pour ce motif il ne s'adresse pas peut-être aussi spécialement à notre Société. Mais on y trouve une excellente carte de l'île de Chypre, et un aperçu de la configuration physique de cette île et de la Syrie, qui sont tout à fait de notre ressort. Tout en traitant de l'agriculture de ces contrées, le jeune et savant naturaliste nous donne, sur les productions de l'Égypte, de la Syrie et de Chypre, des renseignements qui doivent trouver leur place dans les futures géographies. Entrepris par ordre du gouvernement, pendant les années 1853 et 1854, le voyage de M. Albert Gaudry avait donc le caractère d'une mission scientifique, et il serait à désirer que tous ceux auxquels le gouvernement accorde une pareille marque de confiance y répondissent d'une manière aussi louable.

Depuis que les voyages en Orient ont cessé de présenter les difficultés dont ils étaient jadis entourés, un grand nombre d'hommes distingués à divers titres ont entrepris des explorations détaillées de l'empire ottoman. Conduits par les intérêts de la science ou de la politique, par le désir de visiter des lieux auxquels se

rattachent des souvenirs historiques et des sentiments pieux, ils se sont livrés à une étude patiente des pays qui ont été le théâtre de la plus antique civilisation, et dont le sol en recèle encore quelques vestiges. Le voyage de M. J. L. Porter, dans les environs de Damas, de Harran et dans une partie du Liban, nous a déjà valu une excellente carte, et nous fait espérer une relation qui complétera les rectifications que son travail topographique a déjà introduites dans la chorographie de la Syrie. Un autre voyageur, M. C. W. M. Van de Velde, a mis sous vos yeux des dessins et un projet de carte dont il veut faire l'objet d'une publication étendue, destinée à entretenir le culte des lieux saints. M. Van de Velde s'est fait connaître par la relation d'un *Voyage en Syrie et en Palestine effectué en* 1851 *et* 1852; il nous promet une carte meilleure que toutes celles qui ont jusqu'à présent paru; c'est un engagement que le public n'oubliera pas, mais qu'il est peut-être dangereux de prendre pour des pays où les moyens d'exécution topographique laissent toujours une large chance à l'erreur. Un dissentiment grave s'est élevé entre le voyageur hollandais et un de nos savants les plus distingués, qui, lui aussi, avait visité la Palestine. Des explorations ultérieures peuvent seules mettre un terme à ce débat, qui n'a pas été cependant sans profit pour la science et sans intérêt pour le public.

Vous avez entendu jadis, dans vos séances, l'exposition intéressante que M. J. Oppert vous a faite de son essai de reconstruction du plan de Babylone. Un autre savant qui a singulièrement ajouté aux décou-

vertes de l'archéologie assyrienne, M. William Kennett Loftus, fait paraître en ce moment la relation d'un voyage de Bassora à Bagdad; on y trouve la description des dernières fouilles accomplies sur un sol où l'art assyrien a enfoui tant de trésors.

Les Anglais ont naturellement le privilége de la géographie de l'Hindoustan. Leurs conquêtes servent autant les intérêts de la science que ceux de leur commerce, et en préparant le succès des armes britanniques, ils ouvrent à la Géographie des voies où elle peut encore marcher longtemps de découverte en découverte. L'Hindoustan sera bientôt connu et décrit, mesuré et cadastré avec autant de précision que nos vieux États civilisés de l'Europe. Le magnifique travail géodésique dirigé par M. le colonel Waugh, le *surveyor general* de l'Inde, et qui doit comprendre tout le Bengale et le cours du Gange, est digne de figurer à côté de ce que la mère-patrie a entrepris sur son propre sol, et qui s'apprête d'être conduit à fin. Je veux parler de ce *General survey* de la Grande-Bretagne, commencé en 1784 sous le général Roy, et qu'achève en ce moment le colonel James; entreprise colossale qui a demandé plus de temps et coûté plus d'efforts que n'en coûteront peut-être la carte générale de l'Hindoustan, tant l'Inde a été ouverte, par la colonisation anglaise, à la science européenne. L'Inde, qui se dérobait à notre curiosité pendant tant de siècles, n'aura bientôt plus de secrets pour l'Europe. Sa constitution physique comme sa société, son sol comme ses productions, font aujourd'hui l'objet de mémoires et de recherches dont nos pères n'auraient pas même soup-

çonné le sujet et la possibilité. A mesure que les Anglais remontent au nord de l'Hindoustan, qu'ils pénètrent davantage dans l'Himalaya, ils se trouvent de plus en plus aux prises avec une foule de problèmes physiques liés à ceux qu'ont agités nos naturalistes d'Europe. Rien ne peut donc mieux préparer à l'exploration de cette curieuse contrée dont les montagnes défient en hauteur toutes les cimes du globe et dont les vallées ou les plateaux semblent être un des premiers berceaux de notre espèce, que l'étude des pays européens d'une constitution analogue. Tel est le motif qui a fait choisir pour explorer de nouveau l'Himalaya, deux jeunes savants, auteurs d'un ouvrage fort estimé sur la Géographie physique et la climatologie de la Suisse, MM. Adolphe et Robert Schlagintweit. Notre confrère, M. de La Roquette, nous a entretenus plusieurs fois des nouvelles de ces deux intéressants voyageurs. Leur exploration du Kemaon a achevé de nous faire connaître l'orographie de ce pays. M. Adolphe Schlagintweit a d'abord visité les glaciers de Pindari; puis de là, il s'est rendu, après s'être réuni à son frère, au glacier de Milum, qui dépasse en étendue tous ceux de la Suisse : sa longueur est de 8 à 10 milles anglais, et sa largeur de 3,000 pieds. Les montagnes qui environnent le glacier de Milum sont des schistes cristallins, recouverts par des strates fossilifères appartenant à la formation silurienne. Toute cette contrée a rappelé à MM. Schlagintweit les plus beaux aspects des Alpes bernoises et savoisiennes. La vallée supérieure de Pindari, le défilé de Munchari, les montagnes qui séparent Pindari de Milum, peuvent le disputer à ce que

l'Helvétie offre de plus grandiose. Les deux voyageurs ont mesuré la hauteur du *Nanda-Dévi*, au pied duquel s'étend le glacier de Pachou, et d'où l'on jouit sur l'Himalaya d'un admirable panorama. Ils ont trouvé 17,900 pieds anglais (5,455 mètres), c'est-à-dire environ celle qu'avait passée, il y a vingt-six ans, M. Traill, *commissioner* du Kemaon. Le *Nanda-Dévi* est un pic isolé entouré de profonds précipices.

Tandis que les montagnes du midi de l'Asie font depuis quelques années, chez les Anglais, l'objet de reconnaissances scientifiques, consignées tant dans des ouvrages spéciaux que dans les mémoires de Sociétés savantes de la Grande-Bretagne et des Indes orientales, les montagnes du nord et du centre de l'Asie ont fixé l'attention des voyageurs russes. Vous n'avez point oublié, messieurs, l'excellent ouvrage de M. P. de Tchihatcheff sur l'Altaï; j'ai aujourd'hui à vous parler d'un travail non moins estimable, mais qui n'est malheureusement point écrit, comme celui de ce savant distingué, dans notre langue. En effet, de toutes les expéditions scientifiques entreprises depuis quelques années, il y en a eu peu d'aussi complètes que celle qui a été faite au nord de l'Oural et sur la côte de Pae-Choï: l'ouvrage où en sont consignés les résultats forme déjà deux volumes in-quarto.

L'auteur, M. Ernest Hofmann, ingénieur des mines et professeur à l'université de Saint-Pétersbourg, a dirigé l'expédition qui, de 1847 à 1850, a exploré cette partie intéressante du globe, limitrophe de l'Europe et de l'Asie. Un grand nombre de planches accom-

pagnent cette publication où toutes les branches de la science intéressées au voyage ont été traitées complétement : Géographie, Ethnologie, Histoire naturelle, Géodésie, Astronomie; l'expédition a tenu registre de tout, et c'est sous les auspices de notre sœur de Saint-Pétersbourg, la Société impériale de Géographie de Russie, que ce voyage a été accompli. Cet ouvrage se placera certainement à côté des meilleures publications scientifiques dont on soit redevable à la Russie. Le mouvement d'études sérieuses qui se manifeste depuis une vingtaine d'années dans ce vaste empire nous prouve que les intérêts scientifiques n'y ont pas toujours été sacrifiés, comme on l'a parfois prétendu, à ceux de la guerre. Plusieurs recueils d'une grande importance ont été commencés et poursuivis avec un zèle et une intelligence qui font honneur à la nation russe, et surtout à son gouvernement, auquel appartient l'initiative de toutes ces entreprises. Je citerai en particulier l'ensemble des travaux géodésiques qui, depuis dix ans, ont été exécutés pour fixer la position des lieux de l'empire russe, et préparer ainsi les éléments d'une carte ayant la rigueur et l'exactitude des meilleures cartes officielles de la France et de l'Angleterre. C'est l'observatoire de Poulkova qui est comme le centre de ce travail gigantesque dont plusieurs parties sont maintenant complétement achevées. Cet établissement, situé non loin de Saint-Pétersbourg, a pris rang parmi les observatoires les plus importants de l'Europe; il publie tous les ans des Annales dont s'enrichit votre bibliothèque, et où se trouvent réunies une suite d'observations physiques, météorologiques, magné-

tiques, d'autant plus intéressantes qu'elles portent sur les contrées les plus éloignées ; on y trouve rapprochées des observations d'un même phénomène faite par exemple, à la fois à Saint-Pétersbourg et à Pékin. Les plus célèbres astronomes russes, MM. Struve, directeur de l'observatoire de Poulkova, Prazmowski, directeur de l'observatoire de Varsovie, M. le colonel Lemm et M. O. Struve, sont les principaux auteurs des publications que l'observatoire de Poulkova nous a envoyées. Nous y trouvons la mesure d'un degré du méridien, compris entre le Danube et la mer Glaciale, les expéditions chronométriques de 1845 à 1846, et l'évaluation des coordonnées géographiques des principales localités du gouvernement des Cosaques du Don et de Nowogorod. Dans ce grand mouvement scientifique auquel la Russie obéit comme les nations occidentales, la Société impériale de Saint-Pétersbourg a pris plus d'une fois l'initiative, et c'est encore sous ses auspices qu'a été commencée l'intéressante publication destinée à éclairer la climatologie qui vous a été envoyée.

Depuis quelques années, la Russie d'Asie, et surtout les contrées ouraliennes, ont été explorées et décrites sous toutes leurs faces ; il ne nous reste presque plus rien à en savoir. Encore quelques ouvrages comme celui de M. Hofmann, et la Russie n'aura rien à envier, sous le rapport des lumières et de l'esprit de vulgarisation scientifique, aux contrées occidentales. Saint-Pétersbourg et Kasan sont deux centres d'où nous viennent, chaque année, des publications importantes dont plusieurs comptent parmi les recueils les plus accrédités de l'Europe.

Les régions polaires, qui attendent de nouveaux explorateurs, avaient trop fourni, les années dernières, à votre curiosité, pour pouvoir vous enrichir beaucoup cette année. Je vous ai déjà parlé tout à l'heure de quelques-unes des publications relatives aux explorations qui nous étaient connues. M. de la Roquette, qui apporte à nos travaux un concours si actif, a résumé, dans une notice biographique sur l'infortuné Franklin, l'histoire des services rendus par ce navigateur à la Géographie, et en particulier à celle des contrées polaires. Un aperçu de M. le comte Minischalchi, sur les découvertes arctiques, vous a présenté un résumé analogue à celui que M. V.-A. Malte-Brun vous avait tracé des dernières tentatives faites pour atteindre les extrémités du monde septentrional.

Je voudrais pouvoir vous donner des nouvelles du voyage entrepris par M. Auguste Gregory dans l'intérieur de l'Australie. Ce voyageur, auquel on doit déjà une habile exploration de la partie occidentale de ce continent, a formé le projet de remonter tout le bassin des rivières *Victoria* et *Albert*, et de pénétrer ainsi, du nord au sud, dans la partie de l'Australie comprise entre le 16e degré et le tropique du Capricorne, de façon à compléter les explorations faites, il y a dix ans, au nord par M. Leichardt, et au sud du tropique par M. Sturt. Nous savons seulement que, tout dernièrement, M. le lieutenant Chimno a communiqué en Angleterre, des lettres émanées de quelques membres de l'expédition.

Tandis que M. Gregory nous promet de nouvelles conquêtes géographiques au centre d'un continent qui sera, dans un siècle, un des plus glorieux témoignages

de l'esprit de colonisation britannique, un Anglais, M. A. W. Wallace, prépare un voyage à l'île Célèbes, dont l'intérieur ne nous est guère mieux connu que celui du grand continent australien, et de là, d'après les nouvelles reçues au mois de juin dernier, il devait achever l'exploration des principales Moluques.

L'ethnologie fait aussi partie du cercle de vos travaux, messieurs, car l'étude des races humaines est la base de celle des populations; il ne saurait y avoir d'appréciation morale et statistique d'un pays sans une connaissance approfondie de la race ou des races qui l'habitent, et cette science ne peut s'acquérir qu'en faisant concourir à un même objet la connaissance physique, morale et linguistique de l'humanité. C'est ce qu'a senti M. le comte Arthur de Gobineau dans son ouvrage intitulé : *Essai sur l'inégalité des races humaines.* Cet ouvrage étendu, riche de faits, et qui témoigne d'une vaste érudition, est digne de nos méditations. On y trouvera peut-être un peu le goût du paradoxe et une trop grande facilité pour la conjecture, mais les ouvrages du genre de celui de M. de Gobineau sont des œuvres scientifiques de parti, encore plus que des exposés méthodiques, et il faut les prendre avec leurs qualités et leurs défauts. La pente vers les hypothèses gagne, en ethnologie, les meilleurs esprits, comme on l'observe parfois dans la précieuse *Ethnologie des îles indo-pacifiques*, que nous a adressée M. J. R. Logan, dont le nom vous est trop connu pour que j'aie besoin de vous rappeler les services qu'il rend à la Géographie. Il ne saurait y avoir de bonne ethnologie sans une connaissance sérieuse des langues. La

comparaison des idiomes est un des meilleurs guides qui permettent de démêler la filiation des peuples : telle est la réflexion que m'a suggérée la lecture de l'excellent *Rapport sur le tableau des dialectes de l'Algérie et des contrées voisines*, par M. Geslin, trop tôt enlevé à la science. J'ai retrouvé dans ce travail l'esprit judicieux et le profond savoir philologique que l'on est habitué à rencontrer dans les ouvrages de son auteur, M. Reinaud.

Non-seulement la géographie historique vous a fourni la matière de savants mémoires et de dissertations critiques, vous avez encore reçu des travaux plus étendus qui témoignent du prix que l'on attache à votre suffrage. Le doyen des orientalistes de l'Europe, M. de Hammer-Purgstal, que la mort a enlevé récemment à la science dont il était l'infatigable serviteur, vous avait adressé son éditionde l'historien persan Wassaf, si riche en renseignements géographiques sur une époque dont on est loin encore de pouvoir dresser le tableau cartographique. Vous devez à la libéralité de M. Varnhagen le premier volume d'une Histoire générale du Brésil écrite en portugais sur les documents authentiques contenus dans les archives du nouveau monde et de la Péninsule. C'est un travail important qui fait le plus grand honneur à l'Institut historique du Brésil. M. d'Avezac, dont notre commission centrale met si souvent à contribution les vastes connaissances géographiques, vous a offert l'esquisse bibliographique, ou plutôt l'aperçu historique qu'il a composé sur la publication des grands et petits géographes grecs et latins, morceau plein de faits, qui révèle

une science profonde de l'histoire de la géographie. M. Alphonse Wauters, archiviste de Bruxelles, vous a envoyé son Histoire des environs de cette ville, où se trouvent condensés une foule de renseignements importants dont la Géographie tirera certainement profit. M. César Bolliac vous a soumis, sur la topographie de la Roumanie, un Mémoire qui n'est que le premier chapitre d'un travail étendu qu'il nous promet sur l'histoire de cette contrée. Ancien vornic de Bukarest, M. Bolliac est dans les meilleures conditions pour compléter et rectifier les renseignements que nous possédons déjà sur les provinces danubiennes. Enfin, l'un des plus anciens membres de notre Société, M. Isambert, a réuni dans un livre, fruit de longues et consciencieuses recherches, le résultat d'études poursuivies dans deux voies très différentes. Dans sa traduction de l'*Histoire secrète de Justinien*, due à l'historien grec Procope, le géographe critique et le jurisconsulte érudit se sont rencontrés. Les études géographiques qui nous donnent l'état de l'empire d'Orient au VIe siècle de notre ère servent de commentaires à cette estimable traduction. Si M. Isambert rabaisse un peu la réputation qu'on s'était habitué à faire à l'auteur du Code et des Institutes, il relève par contre l'organisation administrative de cette époque, en nous initiant à ses détails.

L'hydrographie et la physique du globe tiennent de si près à la Géographie, que leurs progrès doivent nous intéresser au même titre.

La Géographie physique de la mer, qui vous a été offerte par M. le lieutenant F. Maury (des États-Unis),

auquel vous devez aussi d'autres envois, traite une partie de ces questions avec l'autorité qui appartient à un aussi habile hydrographe : c'est un aperçu toujours clair, parfois lumineux, bien que peut-être un peu systématique, de la physique des mers, à laquelle M. Maury a attaché son nom par de beaux travaux. La physique générale, dans ses rapports avec la climatologie, emprunte aussi aux observations du savant M. Dove (de Berlin), des données que vous êtes aujourd'hui à même de recueillir dans le tableau qui vous en a été adressé. L'Académie de Berlin, qui tient depuis longtemps à échanger avec vous des publications où, sans fausse modestie, nous pouvons dire que nous trouvons beaucoup plus à recevoir que nous donnons nous-mêmes, n'a pas cessé de contribuer aux progrès de la géographie physique. Son doyen, l'illustre Alexandre de Humboldt, l'un de ses membres non moins illustres, M. Karl Ritter, sont dans cette académie comme deux génies tutélaires de la Géographie dont l'influence bienfaisante se fait sentir jusque sur notre Société. Nous devons également des remercîments à M. Édouard Sabine, pour son travail sur le magnétisme terrestre, et au Dépôt de la marine pour une foule d'envois de travaux hydrographiques et physiques. Je citerai notamment l'*Exposé du régime des courants, observés depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours*, par M. Keller; les *Observations chronométriques* faites à bord de la corvette *la Capricieuse*, par M. le lieutenant de vaisseau E. Mouchez; le *Portulan des côtes de la Manche*, par M. le capitaine Moulac; enfin le *Routier de l'Australie* et le *Manuel de la navigation*

dans la mer Adriatique, par M. le commandant Alexandre Legras.

Le dépôt de la marine n'a pas du reste seul le privilége de nous enrichir de publications hydrographiques ; quelques publications individuelles viennent parfois se joindre à ce qu'on pourrait appeler le mouvement des études maritimes. A côté de l'excellent *Annuaire des marées*, que nous devons tous les ans à M. Chazallon, se place la *Description générale des phares et fanaux* de M. Coulier, dont plusieurs éditions ont pris place sur les rayons de votre bibliothèque. La treizième prouve quel accueil favorable a fait le public maritime à ce petit ouvrage qui n'est pas non plus sans intérêt pour nous autres géographes.

La géographie physique est, entre les différentes branches de la Géographie, une des plus faites pour intéresser le public sérieux ; elle constitue, effectivement, messieurs, le chaînon qui rattache notre science, aux sciences physiques et mathématiques ; elle n'en est, pour ainsi dire, qu'un résumé destiné à faire comprendre les causes qui ont présidé à la distribution des populations, aux divisions topographiques, aux relations des continents et des mers. Longtemps les traités de géographie physique se sont sentis de l'imperfection où étaient encore les sciences qui lui prêtent leur secours. De nouveaux traités demandaient à être composés, qui fussent un tableau plus fidèle du globe et de tous les phénomènes qui réagissent sur son relief. M. A. Vulliet, dans son *Esquisse d'une nouvelle géographie physique*, écrite à l'usage de la jeunesse, a tenté avec un certain succès de satisfaire aux exigences de la géographie actuelle.

Moi-même, messieurs, dans l'ouvrage que je vous offre aujourd'hui (1), j'ai essayé de réunir en un seul volume les linéaments qui composent le grand tableau de la nature. Faisant concourir à la fois l'étude physique du globe, celle des créatures et les données de la philologie comparée et de l'histoire, j'ai cherché à retracer les premiers âges de notre terre et de la société humaine.

Ce sont là des publications dont il vous appartient d'apprécier la valeur et de contrôler les informations par l'étude de tous les jours; il me suffit, à moi, de vous les signaler et de vous inviter à en prendre connaissance.

Notre devoir est en effet, messieurs, tout en contribuant par des travaux spéciaux, des rapports critiques, des correspondances intelligentes, à l'avancement des connaissances géographiques, d'en propager le goût et d'en répandre les découvertes. Nous devons tenir le public français au courant de tout ce qui est de nature à l'éclairer davantage sur des contrées que notre position nous permet de connaître avant lui. Notre œuvre se rapproche en cela de celle des recueils périodiques, et nous applaudissons aux efforts de ceux qui concourent au même but que le nôtre; nous n'avons que des sentiments de fraternité pour les Sociétés et les éditeurs qui partagent avec nous la tâche laborieuse que nous nous sommes imposée, et nous nous plaisons à signaler les efforts contemporains des nôtres.

(1) *La Terre et l'Homme, aperçu de géologie, de géographie et d'ethnologie générales, pour servir d'introduction à l'histoire universelle.* Paris, Hachette, 1857. In-12.

Je vous ai déjà entretenu, l'an dernier, messieurs, des services que rend à la Géographie l'excellent recueil géographique de M. Justus Perthes, publié par notre confrère, M. Auguste Petermann; mais je n'avais pas pu assez m'étendre sur le contenu de ce recueil qui est incontestablement, en Allemagne, la publication la plus utile à la science géographique et la plus faite pour en répandre le goût. Les cartes et les notices que notre savant confrère a fait paraître dans ce recueil sont un tableau fidèle des études et des explorations pendant le cours de cette année. L'Afrique, vous le pensez bien, y occupe le premier rang. C'est d'abord un Mémoire de M. Erhardt, destiné à donner un aperçu du lac d'Uniamési à l'intérieur de l'Afrique, dont les limites et la véritable position sont encore environnées d'une grande incertitude, mais dont M. Petermann a dressé ce que l'on pourrait appeler la carte provisoire; puis une description du lac célèbre de l'Afrique australe, le lac Ngami, par M. Andersson, que vous connaissez déjà, messieurs, et auquel M. Petermann a prêté le secours de son talent de cartographe; la relation des dernières explorations de M. Édouard Vogel, le courageux continuateur de Barth et Overweg; enfin, une carte du voyage de Joaquin Rodriguez Graça, au Muata-Ya-Nvo, dans l'Afrique centrale. Vous le voyez, messieurs, les *Communications géographiques* embrassent les différents points de l'Afrique qui appellent encore nos explorations. L'Amérique et l'Asie ont aussi fourni la matière d'articles importants et donné lieu à des projets de cartes d'une grande valeur, par l'exactitude que l'auteur a apporté dans leur exécution et

l'intelligente mise en œuvre des matériaux à l'aide desquels il les a dressées. Je citerai notamment la carte et la description des Andes et du désert d'Atacama; la description du bassin de la Plata, due au savant secrétaire de la Société géographique de Vienne, M. de Reden, et les nouvelles du voyage de M. Hermann Schlagintweit dans le Sikkim et l'Assam.

Le seul aperçu des *Communications* de M. Petermann suffirait, messieurs, pour faire connaître tout le mouvement des études géographiques dans le cours de cette année, et il me dispenserait presque de ce rapport. Toutefois l'œuvre de l'établissement de Gotha, malgré son caractère européen, je dis plus, universel, ne peut encore suffire à résumer une activité aussi prodigieuse que celle des géographes et des voyageurs. Il y a d'autres recueils qui ne prétendent pas à être l'expression complète de la science, mais qui lui rendent cependant d'importants services par les mémoires originaux et les résumés qu'ils renferment. Le *Journal de Géographie générale* de MM. Dove, Ehrenberg, Kiepert, K. Ritter, Andréas et Wappäus, que publiait M. Gumprecht, sans être un miroir aussi fidèle du mouvement de la science, en sert cependant singulièrement les intérêts. L'an dernier, je vous ai fait connaître quelques-uns des mémoires qui enrichissaient ce recueil; je signalerai encore ici les matériaux pour servir à la connaissance de la partie méridionale de l'Amérique centrale, recueillis par MM. J. Cook, Andréas et Gumprecht. Un autre recueil allemand dont les services rendus à l'Ethnologie, et indirectement à la Géographie, ne sont pas d'une moindre valeur,

et dont on ne saurait trop recommander au public instruit la lecture et la méditation, est le journal de la Société orientale allemande qui a son siége à Leipzig. C'est là que les orientalistes les plus éminents d'au delà du Rhin réunissent leurs studieuses élaborations. Il est peu d'articles qui n'intéressent, indirectement au moins, la Géographie et l'Ethnologie; mais je citerai plus particulièrement : le Mémoire de M. Osiander sur la langue et les antiquités himyarites; le beau travail de M. Chrétien Lassen sur les inscriptions lyciennes et sur les anciennes langues de l'Asie Mineure, dans lequel il entreprend une classification des divers idiomes jadis parlés dans l'Asie Mineure, et cherche à tracer la ligne de partage entre les populations de souche indo-européenne et celles de souche sémitique. Le travail de M. Albert Weber, sur l'origine sémitique de l'alphabet indien, est aussi un morceau ethnologique dans ses résultats, où un profond savoir philologique éclaire une des questions encore les plus obscures de l'histoire des migrations intellectuelles de l'humanité.

Aux publications de l'Allemagne je rattacherai celles des Pays-Bas. Le recueil intitulé : *Matériaux pour servir à la connaissance de la Géographie, de l'Ethnologie et de la Linguistique des Indes néerlandaises*, est un recueil excellent, bien digne de faire pendant au journal de l'Archipel indien, mais qui est malheureusement rédigé dans une langue peu familière à la plupart d'entre nous. Certes, le recueil publié par l'Institut royal des Indes néerlandaises mériterait, à lui seul, qu'on prît la peine d'apprendre le hollandais pour pro-

fiter des excellents renseignements qui s'y trouvent consignés. Je recommanderai surtout à ceux qui ont pris cette peine, ou qu'une connaissance suffisante de l'allemand met facilement en état d'avoir l'intelligence d'une langue voisine : le voyage de découverte fait sur la côte orientale de Bornéo, en 1850, par un résident hollandais, M. Gallois; la description de Wahaai, situé sur la côte nord-est de Céram, par M. Van Doren, et le voyage de M. R. Van Goens, de Samarang à Mattaram.

La Russie, avec laquelle une heureuse paix a renoué des relations dont la Société et la science ont toujours profité, nous a envoyé le Bulletin que publie notre sœur de Saint-Pétersbourg. Moins heureuse qu'elle, nous ne pouvons pas profiter de ses travaux avec autant de facilité qu'elle le fait des nôtres; rédigé en russe, son journal perd par cela seul beaucoup de la popularité scientifique à laquelle il a droit. Cependant il y a dans ce recueil des mémoires dont l'étude serait précieuse pour ceux de nos géographes qui veulent acquérir sur la Russie des notions approfondies, ou qui se livrent à la Géographie ou à l'Ethnologie générale. Je ne vous parle pas seulement du rapport substantiel sur les principaux voyages et les découvertes géographiques faits de 1848 à 1853, par M. Svenske, mais de mémoires sur des sujets spéciaux, dont plusieurs mériteraient assurément d'être traduits dans nos bulletins. Je citerai, par exemple, la *Description du fleuve Amour*, par M. V. P. Lemenoff; la *Notice sur les paysans petits-russiens*, par M. Athanase Tchujbinski; trois chapitres d'un *Journal de voyage à Vostok*, par M. A. Oumanitz; le rapport détaillé et

peut-être un peu minutieux sur *les Samoïèdes du Mézin*, par l'archimandrite Veniamin; les remarques sur les districts occidentaux du gouvernement de Grodno, accompagné d'une bonne carte; le mémoire de M. Beketoff sur la *Géographie botanique;* la *Notice sur l'industrie et le commerce dans les steppes sibériennes des Kirghises*, par M. Kolmogoroff.

Ce sont là autant de mémoires pleins d'intérêt, que je n'ai fait que parcourir, et qui m'eussent demandé, pour être lus avec fruit, une connaissance moins imparfaite du russe que celle que j'ai pu acquérir. J'espère cependant vous donner bientôt, dans votre Bulletin, la traduction de quelques-uns de ces morceaux.

Les publications géographiques se concentrent à peu près en Espagne dans les Mémoires de ses Académies. L'Académie royale des sciences de Madrid continue de nous envoyer son estimable recueil où la géographie physique trouve à glaner çà et là quelques renseignements. Je lui signalerai le *Mémoire* fait sur la condition géognostique et agricole de la province de Pontevedra, dû à Don Antonio Valenzuela Ozores, et l'*Essai d'une description géologique complète de l'Espagne* de Don Joaquin Ezquerra del Bayo.

La Société des antiquaires du Nord, qui a ouvert depuis longtemps avec vous des relations d'une douce confraternité, continue de vous envoyer son *Journal* et ses *Annales*. Quoique l'histoire y occupe la plus grande place, la Géographie y est représentée de temps en temps par quelques mémoires; d'ailleurs l'ethnologie trouve, dans les questions historiques qu'agitent les membres de cette Société, de précieux renseignements.

Telle est l'observation que me suggèrent les derniers volumes de ces recueils qui nous sont parvenus. Je signalerai dans les *Annales* une grammaire de l'idiome des îles Feroë et un aperçu du dialecte danois d'Angel, d'un grand intérêt pour l'histoire des migrations scandinaves. On a consigné dans le Journal un recueil des anciennes traditions des Esquimaux et des tribus indiennes, rapprochées des vieilles traditions européennes sur l'Amérique.

Je termine l'énoncé de ces publications périodiques par le nom de celle qui a rendu et qui rend encore les services les plus importants à notre science favorite, le *Journal de la Société Royale de Géographie de Londres.* Les réflexions que je faisais tout à l'heure à propos des missions anglaises pourraient être reproduites ici avec non moins de vérité. Les vastes possessions coloniales de la Grande-Bretagne, l'esprit d'entreprise et de conquête qui caractérise ses habitants, ouvrent incessamment à la Géographie des relations et des voies d'investigation, qui sont encore fermées pour nous autres continentaux. A nous surtout les travaux de critique et de géographie comparée; aux Anglais les explorations dans toutes les contrées nouvellement découvertes, qui ne sont le plus souvent pour eux que des colonies à fonder. Le xxve volume du *Journal de la Société de Londres* renferme un grand nombre de relations insérées par extraits ou *in extenso*, dont quelques-unes ont déjà été signalées plus haut. Je citerai encore : le Journal d'une expédition dans les mers arctiques par un des navigateurs qui s'est acquis le plus de renommée dans la courageuse recherche de l infortuné John

Franklin, M. John Rae; la relation du voyage accompli par l'*Entreprise*, sous le commandement du capitaine Collinson, du détroit de Behring à la baie de Cambridge; enfin la relation d'un voyage du Caire à Jérusalem par le mont Sinaï, par M. Georges Wallin. J'aurais pu aussi vous rappeler la course faite à Harar, par le capitaine Burton, si vous ne connaissiez pas déjà cette relation par votre Bulletin de l'an dernier. Mais nous n'avons pas eu la satisfaction de pouvoir insérer son voyage de Médine à la Mecque accompli en 1853, par le Darb el Charki. Il y a dans la manière de M. Burton un certain tour d'imagination qui n'a rien de la gravité britannique, quoique à son audace et à sa persévérance on reconnaisse toujours en lui le voyageur anglais. Le *Journal de la Société de Londres* renferme aussi quelques travaux originaux de géographie historique, physique et politique, qui interrompent heureusement cette suite de relations, auxquelles leur trop grande concision enlève parfois un peu de leur intérêt. Entre ces divers travaux, l'un, grâce à la science de son auteur, intéresse à la fois toutes les branches des connaissances humaines que je viens de nommer, c'est le voyage fait en Perse, en 1849 et 1850, par le consul de S. M. B. à Téhéran, M. Keith Abbot. Ce diplomate, qui a modestement intitulé son journal : *Notes géographiques*, nous donne le croquis d'une carte sur laquelle trouvent place un grand nombre de localités absentes des cartes de Perse que nous possédons. Des observations de température, de hauteurs, de distances, forment un ensemble de documents qui entreront dans les cartes futures et serviront aux corrections nombreuses

que réclament nos Atlas de géographie physique. Les bulletins que publie la Société de Londres, et qui nous mettent au courant des voyages en voie d'exécution, ont pour nous un grand intérêt; nous regrettons seulement de ne pas les recevoir plus régulièrement.

Il est une autre association envers laquelle nous ne devons guère nous montrer moins reconnaissants qu'envers la Société de Londres : c'est l'*Association britannique pour l'avancement des sciences*, qui réunit chaque année dans une des principales villes de la Grande-Bretagne des hommes éminents de tous les pays. La Géographie et l'Ethnologie ont peu à peu trouvé place dans ses rapports, qui comprennent une suite de notices sur des *desiderata* de la science. Ces rapports ne sont pas encore assez répandus parmi nous, messieurs; ils renferment d'excellentes choses : malheureusement il est difficile de deviner à l'avance dans cette collection, composée déjà de plus de quinze volumes, l'endroit où se trouvent traité le sujet qui intéresse. Pour ne parler que du rapport qui nous est parvenu cette année, et qui donne les travaux du congrès tenu à Glasgow en 1855, je dirai que plusieurs des géographes, des voyageurs qui vous sont les plus connus, y ont consigné un aperçu de leurs investigations, MM. Barth, Livingston, Andersson, Burton, Baikie, Schlagintweit. M. Jules Oppert y a communiqué ses recherches géographiques et historiques sur Babylone. MM. les capitaines Belcher et Osborn y présentent des remarques sur les expéditions arctiques; M. Harry Park, des notes sur les nations indo-chinoises et les rivières du royaume de Siam. Des antiquaires, des anatomistes, ont traité au congrès de

Glasgow des questions intéressantes pour l'Ethnologie. Par exemple, MM. Barnard Davis et Retzius ont fait des remarques importantes sur la forme des crânes des Romains, des Slaves, des Celtes et des Aztèques. M. Thomas Wright y a donné un aperçu de l'ethnologie de l'Angleterre au moment de l'extinction de la domination romaine dans cette île. M. Richard Cull a soumis à la réunion un Manuel d'ethnologie appliquée surtout à la Polynésie.

Je n'appellerai votre attention, messieurs, que sur ces deux recueils de la Grande-Bretagne, quoique j'eusse pu singulièrement allonger cette nomenclature et dérouler devant vos yeux encore bien d'autres tables de matières : celle, par exemple, du *Journal de la Société Asiatique* de Londres, mine si riche pour la Géographie et l'Ethnologie ; celle du *Journal de la Société de Géographie* de Bombay, et celles des Mémoires des Sociétés asiatiques de la même ville, de Calcutta, de Madras. Je me contente de signaler à l'attention des géographes ces recueils estimables, malheureusement peu répandus, même dans notre capitale. L'abondance des matériaux devient telle, pour la Géographie comme pour bien d'autres sciences, que leur seule connaissance constitue à son tour comme une science. Il faut songer que si le champ de nos investigations est comparativement borné, les efforts de culture qu'on y peut faire sont infinis : or ces efforts, c'est l'histoire de la science, c'est la science elle-même, puisqu'on ne peut trouver qu'à la condition de savoir ce qui a été dit avant soi.

Nous sommes aujourd'hui comme accablés sous le

poids des documents, et nous dépensons autant de travail pour les lire et en apprécier la valeur que pour créer de notre propre fonds. Il ne faut pas cependant que cette abondance de richesses nous décourage ; de tant de lingots de titres et de métal différents, il sortira un jour, par un travail de fusion, un fort et puissant alliage qui remplacera ces monnaies si disparates circulant encore aujourd'hui avec des effigies et des poids divers. Quelques grands répertoires remplaceront, après que la terre aura été entièrement connue, toutes ces descriptions partielles et ces travaux de détail auxquels nous sommes encore condamnés pendant un siècle ou deux. La Société de Géographie de Paris doit contribuer pour sa part à cette élaboration définitive ; notre Bulletin, en particulier, a pour objet de faciliter la systématisation de tous les documents qui s'amassent chaque année, et dont votre secrétaire général s'efforce de vous faire le rapide inventaire.

Ces travaux que nous eussions voulu voir plus complets et plus nombreux encore, ils ont été commencés cette année sous l'impulsion et la présidence d'un savant éminent, d'un homme de bien, qui s'efforçait de concilier par des relations d'une douce fraternité la géographie historique et les sciences naturelles dont des esprits exclusifs opèrent trop souvent le divorce ; une maladie grave a mis M. Constant Prévost dans l'impossibilité de poursuivre l'accomplissement de ce louable projet. Le mal est devenu bientôt tel que nous avons été privés de sa présence, et la mort nous l'a enlevé quand, informés d'un mieux passager, nous nous flattions de le revoir parmi nous. L'un de nous

se chargera de vous dire ce qu'a été le savant dont nous déplorons la perte. Sa mort a fait dans nos rangs un vide que nous ne pouvons combler. Nous avons eu aussi à regretter un de nos présidents honoraires, M. Hippolyte Fortoul, qu'une mort prématurée et inattendue est venue frapper dans une position où il pouvait puissamment servir les intérêts de notre Société. Nous ne devons pas oublier qu'il s'était efforcé de donner plus d'importance à la Géographie dans l'enseignement des colléges.

Notre Société, messieurs, n'est point la seule qui se soit vue frappée, cette année, dans son président. Peu de temps après que nous apprenions la mort de M. Constant Prévost, notre sœur, la Société de Géographie de Londres, perdait le contre-amiral F. W. Beechey. Vous aviez lu avec un vif intérêt le rapport que, quelques mois auparavant, l'illustre capitaine du *Blossom* avait fait sur les progrès de la Géographie en 1855. La mort semble s'acharner, en Angleterre, sur les hommes qui ont le plus contribué à la gloire de sa marine nationale. Beechey est allé rejoindre d'autres navigateurs dont la perte est encore toute récente : le contre-amiral Parker King, dont les voyages ont achevé de nous mieux faire connaître l'Océanie, où il avait vu le jour; le contre-amiral William Edward Parry, l'intrépide explorateur des mers arctiques, qui, plus heureux que Franklin, a pu recueillir dans sa patrie le tribu d'hommages dû à ses courageux travaux. Notre Compagnie a vivement ressenti la douleur que ces pertes ont fait éprouver à nos voisins. C'est que la science est aussi une patrie où il y a des élans, des

douleurs et des intérêts communs. De quelque côté que la mort frappe, quelle que soit l'existence scientifique dont elle tranche le fil, nous en éprouvons une égale affliction. La mort de M. Gumprecht, qui avait servi avec tant de désintéressement et de conscience la Géographie, a trouvé en nous un douloureux écho. M. Gumprecht avait une de ces vastes éruditions à laquelle ne peut suppléer l'intelligence la plus prompte; il amassait des matériaux que les jeunes travailleurs étaient heureux de rencontrer. La science de bon aloi et la connaissance pratique des faits sont des trésors qui s'acquièrent lentement et qu'un seul coup suffit pour dissiper : le temps, dont nous avons besoin d'être si avares, est le plus grand des prodigues ; déposons donc dans des écrits qui puissent rester le fruit de nos labeurs et les résultats de notre expérience, puisque les connaissances que nous aurions acquises pour nous, et dont nous garderions seuls le dépôt, peuvent s'éteindre en un instant.

Nouvelles et communications.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE IMPÉRIALE DE RUSSIE.

La Société géographique impériale de Russie a tenu, le 28 novembre 1856, sa seconde séance après les vacances d'été, à laquelle, sous la présidence du lieutenant général Mouravieff, membre du Conseil de l'empire, son vice-président, ont assisté 116 membres tant effectifs que collaborateurs et visiteurs étrangers.

Au début de la séance, le secrétaire de la Société a lu de rapides extraits des protocoles du Conseil. Ensuite M. Maak, membre collaborateur de la Section sibérienne, arrivé à Saint-Pétersbourg pour l'élaboration des matériaux qu'il a recueillis dans deux expéditions, l'une dans la vallée du *Viluï*, l'autre sur l'*Amour*, a communiqué les résultats de cette dernière expédition, dans laquelle il a exploré l'Amour jusqu'au poste de Mariinsk, et, au retour, en amont jusqu'au poste d'Oust-Strélok.

Les riches collections ethnographiques offertes en don par la Section sibérienne étaient exposées dans les salles de la Société. L'assemblée a examiné avec le plus vif intérêt les vêtements, les ustensiles de ménage, les armes et les menus ouvrages de main des Yakoutes et des Tonngouss, ainsi que les objets trouvés dans des tombeaux. L'ordre systématique dans lequel tous ces objets étaient réunis et disposés permettait à

chacun de se former une idée précise du genre de vie, du ménage et du degré de développement de l'industrie de ces peuplades, ainsi que de la nature de la contrée explorée par le zélé voyageur pendant son excursion scientifique dans la vallée du *Vilui*.

L'autre collection d'objets ethnographiques des bords de l'Amour n'a pas éveillé un intérêt moins vif. Les vêtements de peaux de poissons des Manègres et des autres peuplades de l'Amour, leurs ouvrages en écorce d'arbres, leurs ustensiles, leurs instruments, ont attiré l'attention générale, tant par leur origine que par leur nouveauté.

L'expédition, dont M. Maak était le chef, était composée des membres de la Section suivants : MM. Gerstfeldt, Kotchétoff et Maak, auxquels on adjoignit M. Zondhagen, officier du corps des topographes, et M. Fuhrmann, empailleur. Ainsi que l'avaient décidé les membres de l'expédition, les travaux sur lesquels chacun d'eux avait à porter son attention particulière ont été répartis de la manière suivante : M. Gerstfeldt s'était chargé de l'étude du règne végétal et de la réunion des renseignements ethnographiques ; M. Kotchétoff devait s'occuper de l'étude du sol au point de vue de l'économie rurale et de la minéralogie ; M. Maak, de son côté, comptait se borner aux recherches zoologiques et aux observations météorologiques ; l'officier du corps des topographes était chargé des levés topographiques. Mais pendant le retour de l'expédition, M. Maak, qui était resté seul avec MM. Zondhagen et Fuhrmann, dut étendre ses investigations sur tous les sujets qui intéressaient la science. Par ses soins, de

nombreux matériaux ont été réunis pour toutes les branches d'investigation, et lui seul, jusqu'à présent, a présenté à la Société un compte rendu qui contient les résultats généraux et une courte description de la contrée sous les rapports physique et ethnographique.

Le compte rendu de la navigation sur le fleuve Amour, pendant laquelle les explorateurs ont fait de courtes haltes pour examiner les particularités des bords et pour recueillir des minéraux et d'autres objets, contenait d'intéressantes notices générales sur le changement successif des bords de l'Amour, sur son cours, son partage en plusieurs branches occasionné par de grandes îles, sur les changements des conditions climatologiques, sur la variété et la richesse de la végétation, et sur l'organisation et la vie intime des tribus qui habitent les bords de l'Amour.

Revenant du poste de Mariinsk, l'expédition atteignit, le 29 septembre, la ville d'Aïgoune, où, vu l'impossibilité de continuer la navigation en amont dans une saison aussi avancée et à raison du manque de vivres, M. Maak et ses compagnons de voyage furent obligés de s'arrêter. Le séjour de l'expédition dans cette ville a enrichi la science de renseignements sur la situation de celle-ci, sur la construction, et même sur les mœurs, les coutumes et l'administration des Chinois. Le 11 novembre, ayant reçu des provisions et des chevaux des autorités chinoises, l'expédition continua sa route sur les glaces, et, après des peines incroyables et des haltes fréquentes et prolongées sous les tentes des Manègres nomades, elle parvint enfin le 31 décembre au poste d'Oust-Strélok.

L'assemblée a écouté avec un vif intérêt le compte rendu de M. Maak, auquel elle a témoigné sa sincère gratitude de la communication qu'il venait de faire et des travaux qu'il a exécutés dans cette expédition. Le compte rendu succinct de M. Maak sera publié dans un des tomes prochains du Bulletin ou des Mémoires de la Section, en attendant la description détaillée que M. Maak élabore en ce moment, avec la coopération de la Société.

A la fin de la séance, MM. Polétika, Pétoukhoff et Barantsoff ont été élus membres effectifs de la Société.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE ADRESSÉE DU CAIRE, LE 20 JANVIER 1857, A M. JOMARD, MEMBRE DE L'INSTITUT.

On sait que le comte d'Escayrac de Lauture, commandant en chef l'expédition à la recherche des sources du Nil, avait fait partir, le 18 octobre, un fort détachement qui, placé sous les ordres de M. Twiford, officier de marine, Anglais, devait franchir les cataractes et aller l'attendre à Khartoum ou à Berber. Ce détachement disposait de deux vapeurs, cinq dahabièhs, ou grandes barques pontées, et trois embarcations moins grandes; deux gendarmes et trente soldats commandés par deux officiers turcs formaient l'escorte militaire de ce détachement. MM. Pouchet et Clagne (Américain) avaient été adjoints à M. Twiford : le

premier comme naturaliste, le second comme artiste et photographe.

Pour franchir les cataractes, la saison était déjà fort avancée; des retards, que l'activité déployée par le comte d'Escayrac et M. Twiford n'avaient pu empêcher, rendaient très improbable le succès de cette tentative hardie. Il y avait lieu de craindre que M. Twiford ne pût dépasser la première cataracte. Jamais d'ailleurs une flottille aussi nombreuse n'avait osé, en aucune saison, braver les redoutables rapides du Nil. M. d'Escayrac, toutefois, savait à qui il avait confié le commandement et n'avait que peu d'inquiétude. M. Twiford, en effet, bien que très jeune, a beaucoup d'expérience, et possède cette énergie patiente qui est le fond du caractère anglais et a valu à la Grande-Bretagne tant de triomphes.

M. Twiford, après avoir franchi avec les plus grandes difficultés et de grandes avaries la première cataracte, se présenta à la seconde. Le gouverneur de Wadi-Halfa chercha à le détourner d'une entreprise qu'il regardait comme folle. Le pilote-chef refusa d'abord son ministère, mais rien ne put ébranler la ferme volonté de M. Twiford d'exécuter les ordres donnés par le comte d'Escayrac; rien ne put le décourager, et il sut contraindre à lui prêter leur ministère ceux qui d'abord le lui refusaient entièrement.

La seconde cataracte est la plus rapide et la plus dangereuse. M. Twiford y rencontra des obstacles sans nombre. Il fallut l'assistance de 4,000 hommes pour faire franchir à ses barques les étroits passages et les sauts rapides du fleuve, barré, en cet endroit, par

des rochers sur une partie assez longue de son parcours ; enfin il passa, non à la vérité sans de graves avaries, mais ces avaries ont été déjà ou vont être réparées, et M. Twiford, après avoir franchi la troisième cataracte, était arrivé, le 18 décembre, à cinq journées seulement de Dongolah-el-Adjouz, ou le vieux Dongolah.

Il est probable que par suite des retards que l'expédition a encore éprouvés au Caire, M. Twiford s'arrêtera à Dongolah, mais les obstacles qu'il a devant lui ne sont plus rien. La question la plus difficile est résolue. Grâce à son audace, le premier pas est fait, et c'est un heureux augure pour l'expédition.

Le comte d'Escayrac de Lauture est encore au Caire, la saison étant trop avancée pour gagner dès à présent le Nil Blanc, qui ne peut être navigué avant le mois d'octobre et après celui de février. Il profitera de ces retards pour prendre quelques dispositions qui seront la garantie la plus sûre du succès. Il a rencontré de nombreuses difficultés : il est des gens qui ont intérêt à ce que l'expédition ne se fasse pas, à ce que le Nil Blanc ne soit pas ouvert à toutes les nations, reste un comptoir réservé, ou devienne un nouveau Paraguay entre des mains moins habiles que celles des Jésuites ; mais nous ne doutons pas que le comte d'Escayrac ne triomphe de ces obstacles comme M. Twiford a triomphé des rapides du Nil.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 janvier 1857.

M. Lamansky, secrétaire de la Société impériale géographique de Russie, envoie à la bibliothèque les dernières publications de cette Société.

M. Schuman père écrit de Bruxelles pour annoncer la perte qu'il vient de faire de son fils, M. Édouard Schuman, télégraphiste de l'État. M. Ed. Schuman est auteur de la carte de la télégraphie électrique de l'Europe et de plusieurs autres travaux que la Société dont il était membre avait accueillis avec beaucoup d'intérêt.

M. Coulier écrit à la Société pour lui faire hommage de la 13e édition de sa *Description générale des phares à l'usage des navigateurs.*

M. Jomard communique une lettre qu'il a reçue du Dr Barth, en date de Londres du 28 décembre, par laquelle le savant voyageur annonce que ses trois premiers volumes seront publiés dans le cours du printemps : toutes les planches sont terminées. Il surveille les deux éditions allemande et anglaise, qui ne sont pas entièrement identiques. En ce qui regarde la langue berbère, le docteur écrit que M. Newmann reprend ses travaux, et qu'il a lu avec intérêt l'opuscule de M. Cherbonneau sur Ahmed-Baba de Tombouctou, ainsi que l'annonce de la formation d'une nouvelle société dont le siége est à Constantine.

Le même membre fait part de la mort de M. Her-

mann E. Ludewig, arrivée à New-York le 12 décembre dernier : cette nouvelle est transmise par M. Rudolph Garrigue, président de la Société allemande de New-York, qui exprime ses vifs regrets de cette perte douloureuse.

M. L. Dussieux, professeur d'histoire à l'École militaire de Saint-Cyr, est présenté comme candidat par MM. Cortambert et Alfred Maury.

M. le secrétaire communique la liste des ouvrages déposés sur le bureau.

M. Malte-Brun offre, de la part de M. J. M. Ziegler, de Winterthur, un Atlas hypsométrique accompagné de notes et d'éclaircissements ainsi que d'une liste de hauteurs. Cet atlas, composé de deux tableaux et de 15 cartes, est imprimé en couleur par le procédé de la lithochromie. Il représente pour les différents pays du globe le relief du sol à l'aide d'une échelle proportionnelle de teintes conventionnelles ; les reliefs sous-marins y sont aussi indiqués dans l'océan Atlantique et dans la Méditerranée. Dans les notes et éclaircissements joints à l'atlas, l'auteur cherche à prouver la nécessité de caractériser les pays par les hauteurs, et de grouper celles-ci selon la constitution géologique des terrains. — La Commission centrale décide qu'elle désignera dans sa prochaine séance un rapporteur pour rendre compte de cet atlas.

M. Jomard offre, de la part de l'auteur, M. G. A. de Klöden, un ouvrage ayant pour titre : *Das Stromsystem des Oberen Nil*, et annonce qu'il se propose d'en rendre compte à la Société ; il fait ensuite hommage en son nom des Instructions rédigées par une commission

choisie dans l'Académie des sciences pour le voyage à la recherche des sources du Nil Blanc, et au travail de laquelle il a été associé pour les questions relatives à la Géographie et à l'Ethnographie. M. Daussy y a été chargé de la partie astronomique.

La Commission centrale renvoie à l'examen de M. Alfred Maury l'ouvrage de M. Gaudry sur l'Orient, et à celui de M. de Quatrefages l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *La terre et l'homme.*

M. de Quatrefages fait un rapport sur l'ouvrage de M. de Gobineau, intitulé : *Essai sur l'inégalité des races humaines.* Ce rapport, qui a été écouté par l'assemblée avec un vif intérêt, est renvoyé au Bulletin.

La Commission centrale décide qu'elle procédera dans sa prochaine séance au renouvellement des membres de son bureau et aux autres élections.

—

Séance du 16 *janvier* 1857.

M. Lechatelier, directeur de la Société française des mines de San-Salvador, écrit à la Société pour lui demander l'autorisation de faire tirer 100 exemplaires de sa carte du Honduras et du San-Salvador. La Commission centrale s'empresse d'accorder cette autorisation.

M. Gustave d'Eichthal écrit à la Société que des études étrangères à la Géographie l'empêchent de concourir d'une manière active aux travaux de la Commission centrale, et il la prie de le faire remplacer par un de ses collègues, l'assurant en même temps de l'intérêt qu'il ne cessera de prendre, comme simple membre de la Société, à ses travaux et à ses succès.

M. Eugène Lamansky, secrétaire de la Société impériale géographique de Russie, écrit à la Société pour lui annoncer l'envoi du complément de l'atlas du gouvernement de Tver, publié par les officiers du corps des arpenteurs, sous les auspices de la Société impériale géographique.

M. C. Schirren écrit de Dorpat, à M. Jomard, pour le prier d'offrir, en son nom, à la Société, un exemplaire de l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de : *Die Wandersagen der Neuseeländer und der Mauimythos.*

M. Bouillet fait hommage à l'assemblée de son *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie;* M. Gabriel Lafond, de sa *Notice sur le Golfo Dulce*, accompagnée d'une carte ; M. le prince Michel Vlangali-Handjeri offre un opuscule intitulé : *De Abderitarum rebus commentatio;* et M. de la Roquette, les *Souvenirs d'un voyage en Sibérie*, par Chr. Hansteen, traduit du norvégien par madame Colban et revu par lui et par M. Sédillot. — M. Poulain de Bossay est prié de rendre compte de ce dernier ouvrage.

La Commission centrale renvoie à l'examen de M. Daussy la relation du voyage de M. Guillain à la côte orientale d'Afrique, et à celui de M. Vivien de Saint-Martin l'Atlas hypsométrique de M. Ziegler de Vinterthur.

M. L. Dussieux, professeur d'histoire à l'École militiare de Saint-Cyr, est admis dans la Société.

M. le baron Clément de la Roncière le Noury, capitaine de vaisseau, et M. Deloche, chef de bureau au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, sont présentés comme candidats par MM. d'A-

vezac et l'amiral Mathieu, et par MM. Alfred Maury et Jomard.

La Commission centrale, conformément au règlement, procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'année 1857, et elle nomme :

Président, M. Jomard.

Vice-Présidents, MM. d'Avezac et Guigniaut.

Secrétaire général, M. Alfred Maury.

Secrétaire adjoint, M. Malte-Brun.

Elle nomme ensuite au scrutin les membres de ses trois sections, qui se trouvent composées de la manière suivante :

Section de Correspondance. — MM. A. d'Abbadie, le général Aupick, le comte d'Escayrac de Lauture, de Froberville, Gabriel Lafond, de la Roquette, Morin, Noël des Vergers, Poulain de Bossay, Renard, Talabot, N....

Section de Publication. — MM. Cortambert, Daussy, Demersay, E. Desjardins, Jacobs, Lourmand, Mauroy, Morel-Fatio, de Quatrefages, Sédillot, Trémaux, Vivien de Saint-Martin.

Section de Comptabilité. — MM. Albert-Montémont, le général Auvray, Bonneau, Garnier, Isambert, Lefebvre-Duruflé.

La Commission centrale nomme ensuite, au scrutin, M. G. Lejean, comme membre adjoint.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE JANVIER 1857.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

ASIE.

Souvenirs d'un voyage en Sibérie par Christophe Hansteen, directeur de l'observatoire de Christiania, accompagné d'une carte itinéraire dressée par l'auteur, traduit du norvégien par madame Colban, et revu par MM. Sédillot et de la Roquette. Paris, 1857, 1 vol. in-8°.
M. DE LA ROQUETTE.

AFRIQUE.

Das Stromsystem des Oberen Nil nach den neueren Kenntnissen mit Bezug auf die älteren Nachrichten, von Gustav Adolph von Kloden, mit fünf Karten. Berlin, 1856, 1 vol. in-8°. M. G. A. DE KLODEN.

AMERIQUE.

Notice sur le Golfo Dulce dans l'État de Costa Rica (Amérique centrale), et sur un nouveau passage entre les deux océans, avec une carte, par M. Gabriel Lafond de Lurcy, consul général, chargé d'affaires de Costa Rica en France. Paris, 1856, br. in-8°.
M. GAB. LAFOND DE LURCY.

On the Tides of the Atlantic and Pacific Coasts of the United States, the Gulf stream and the earthquake-waves of december 1854. by A. D. Bache, superintendent U. S. Coast Survey. New-Haven, 1856, br. in-8° avec planches. M. A. D. BACHE.

OCÉANIE.

Die Wandersagen der Neuseeländer und der Maurimythos, von C. Schirren. Riga, 1856, 1 vol. gr. in-8°. C. SCHIRREN.

ATLAS.

Hypsometrischer Atlas. Mit Erläuterungen und Höhenverzeichnissen, von J. M. Ziegler. 1856, in-f°. M. J. M. ZIEGLER.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie, contenant : 1° l'Histoire proprement dite ; 2° la Biographie universelle ; 3° la Mythologie ; 4° la Géographie ancienne et moderne, par M.-N. Bouillet, conseiller honoraire de l'université, inspecteur de l'académie de Paris, etc., ouvrage approuvé par le Conseil de l'université et par monseigneur l'Archevêque de Paris. Nouvelle édition (12e) augmentée d'un nouveau supplément. Paris, 1857, un gros vol. in-8°.

M. N. Bouillet.

Essai sur la littérature arabe du Soudan d'après le Tekmilet-ed-dibadge d'Ahmed-Baba, le Tombouctien, par M. A. Cherbonneau, professeur à la chaire d'arabe de Constantine. 1856, br. in-8°.

M. Cherbonneau.

De Abderitarum rebus commentatio. Scripsit Michael Vlangali Handjeri, philosophiæ doctor. Berolini, 1854, br. in-8°.

Le prince Vlangali-Handjeri.

Bericht an die kaiserliche Akademie der Wissenschaften über eine Reise nach Amerika in den Jahren 1852-1855, von Dr Karl Scherzer. Vienne, 1856, br. in-8°. — Die Indianer von Santa Catalina Istlavacan (Frauenfuss). Ein Beitrag zur Cultur-Geschichte der Urbewohner Central-Amerikas, von Dr Karl Scherzer. Vienne, 1856, br. in-8°. — Mittheilungen über die handschriftlichen Werke des Padre Francisco Ximenez in der Universitäts-Bibliothek zu Guatemala, von Dr Karl Scherzer. Vienne, 1856, br. in-8°. Le Dr K. Scherzer.

Bericht Justus Perthes' geographischer Anstalt über die in der Herstellung begriffenen Verlagswerke mit Bezug auf die Erscheinungen aus den Jahren 1855 und 1856. M. J. Perthes.

Questionset instructions de l'Académie des sciences pour le voyage à la recherche des sources du Nil Blanc, sous le commandement de M. d'Escayrac de Lauture. Broch in-4°. M. Jomard.

Discours prononcés aux funérailles de M. Constant Prévost. Br. in-4°.

La Famille.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1857.

Mémoires, etc.

DESCRIPTION

DES RUINES D'ASCALON.

Au nombre des ruines les plus intéressantes et cependant les moins souvent visitées de la Palestine, il faut nommer celles d'Askoulan, l'antique Ascalon. Je vais donc essayer d'en décrire ici l'aspect général, tel qu'il s'est offert à nos yeux, et dans un autre chapitre remontant le cours des âges, je dirai quelques mots de cette ville importante dont la fondation se perd dans la nuit des temps historiques et qui, après avoir joué un rôle considérable dans l'antiquité, nous est encore plus connue par celui qu'elle a soutenu à l'époque des croisades et par les grandes luttes dont elle a été alors le témoin, luttes qui se sont accomplies sous ses murs ou dans les plaines qui l'avoisinent.

A quatre heures et demie du matin, le 20 mai 1854, je quittai le village d'El-Medjdel où j'avais passé la nuit et je traversai d'abord d'admirables jardins où s'épanouissait la végétation la plus vigoureuse et qui me rappelaient les plus beaux vergers de Saïda, de Jaffa ou de Naplouse.

A cinq heures moins dix minutes, après avoir marché directement vers l'O., j'arrivai à un endroit appelé Askoulan-el-Djedida (Ascalon-la-Neuve) où Ibrahim-Pacha avait jeté en 1832 les fondements d'un établissement militaire que le temps l'a empêché d'achever. Ces constructions ébauchées couvrent un plateau sablonneux, au sommet duquel on remarque un puits véritablement monumental d'environ 14 mètres de circonférence et 60 de profondeur. Revêtu d'un appareil de pierres très régulières et agencées entre elles avec symétrie, il occupe le centre d'un bâtiment voûté. Ses eaux devaient se déverser dans une vaste citerne qui est restée inachevée.

Les matériaux qui ont été employés à ces diverses constructions proviennent tous des ruines de l'ancienne Ascalon qu'Ibrahim voulait faire revivre sous le nom d'Askoulan-el-Djedida, en la transportant près de quatre kilomètres au Nord de l'emplacement qu'elle occupait depuis tant de siècles. Mais les circonstances politiques qui attirèrent ailleurs son attention et qui le forcèrent même bientôt d'abandonner la Palestine, l'empêchèrent de réaliser ce dessein. Ce contre-temps sauva les belles ruines d'Askoulan déjà trop souvent exploitées comme une véritable carrière de pierres taillées, de marbre et de granit, et qui auraient fini par disparaître presque

entièrement, si l'établissement militaire projeté par Ibrahim était devenu le centre d'une ville nouvelle qui par sa naissance et son développement aurait porté à l'ancienne un dernier et irrémédiable coup, en héritant à la fois de son nom et de ses dépouilles.

Trois kilomètres au S.-O. d'Askoulan-el-Djedida, on rencontre le petit village de Djorah, habité par une soixantaine de familles arabes et situé au N.-E. et à 8 minutes environ de la grande enceinte ruinée qui, encore aujourd'hui, a retenu parmi les Arabes la dénomination d'Askoulan. Nous voici donc arrivés en quelque sorte au vestibule de cette ville célèbre, et ici déjà nous pouvons observer dans la plupart des maisons qui composent ce hameau des fragments de colonnes antiques et des plaques de marbre brisées.

Une fois sorti de Djorah, on traverse quelques jardins où croissent confusément des figuiers, des oliviers, des orangers, des grenadiers, des citronniers, des amandiers et des abricotiers. Ces arbres, entassés pêle-mêle, sont dominés çà et là par des palmiers à la taille svelte et élancée, qui relèvent singulièrement la beauté pittoresque de cette sorte d'oasis que le sable presse de toutes parts. Enfin nous touchons à la vaste enceinte de la cité détruite.

Les remparts d'Ascalon ou du moins les gigantesques débris qui en subsistent encore, débris qui permettent très bien d'en suivre et d'en retrouver tout le périmètre, décrivent à peu près un demi-cercle elliptique ou espèce d'arc immense dont la corde ou le diamètre s'étend le long du rivage et égale au moins 1,500 mètres. Le pourtour total de cette enceinte peut être éva-

lué à 5 kilomètres. S'il faut en croire Guillaume de Tyr (l. XVII, c. 22), elle aurait été formée au moyen de collines factices sur le sommet desquelles on aurait élevé une ligne de murs flanquée de nombreuses tours. « Jacet autem tota civitas quasi in fovea, tota declivis » ad mare, aggeribus undique cincta manufactis, supra » quos mænia sunt cum turribus frequentibus. »

L'examen des lieux me force de restreindre un peu cette assertion ; car, du côté de la mer surtout, les collines qui soutenaient les murs m'ont paru en grande partie naturelles ; ce sont des falaises escarpées, moitié sablonneuses et moitié rocheuses, dont la hauteur au-dessus de la mer égale environ 30 mètres et qui certainement ne sont pas l'ouvrage de l'homme. Seulement ces falaises ont été sur certains points rendues plus verticales et par cela même inaccessibles. Là où l'on pouvait craindre un éboulement ou une escalade plus aisée, on en avait revêtu extérieurement les flancs d'un appareil de maçonnerie régulière, aujourd'hui presque entièrement démolie.

Aux deux extrémités N. et S. de cette corde d'arc, les rochers des falaises avancent jusque dans la mer et constituent comme deux promontoires, mais peu prononcés. A ces deux angles, on remarque d'énormes pans de murs renversés et qui semblent avoir été projetés là par un tremblement de terre. Ils appartenaient à des espèces de bastions qui défendaient ces deux points importants et protégeaient la rade que ces points déterminaient et laquelle s'étendait ainsi de l'un à l'autre. Cette rade ouverte à tous les vents, excepté à celui de l'E. contre lequel elle n'est pas même complé-

tement à l'abri, est peu sûre et n'a jamais pu former un port commode, ainsi que le remarque fort bien Guillaume de Tyr dans le passage suivant (XVII, 22): « Nec autem civitas, situ maris nullam præbente apti- » tudinem, portum vel aliquam tutam navibus ha- » bet vel habuit stationem, sed littus tantum arenosum » et accedentibus suspectum. » Comme elle s'ensable de plus en plus, elle peut encore moins actuellement que du temps de cet historien offrir aux vaisseaux un refuge assuré. Ce devait être cependant le port d'Ascalon à l'époque des croisades; car ce même écrivain nous apprend que durant le siége que cette ville soutint en 1153 contre Beaudoin III, roi de Jérusalem, une flotte égyptienne amena aux Ascalonites de nombreux renforts et mit en fuite par son approche la petite flotte chrétienne qui bloquait le port d'Ascalon. A peine débarquées, les recrues d'Égyptiens pénétrèrent dans la ville. L'endroit où ces troupes abordèrent était donc contigu aux remparts et ils durent entrer dans la ville par la *porte de la mer* que mentionne Guillaume de Tyr. « Secunda est (porta) quæ ad occidentem res- » picit et dicitur porta maris. » C'était l'une des quatre que signale cet historien. Cette porte était défendue par des tours et par d'autres fortifications, dont les débris considérables méritent d'attirer l'attention. On y remarque beaucoup de colonnes en granit gris engagées transversalement comme des espèces de poutres dans l'épaisseur des murs et formant saillie au dehors. Ces colonnes d'un seul fût sont d'un diamètre qui varie entre 40 et 60 centimètres. Elles appartenaient évidemment à l'ancienne ville d'Ascalon, qui devait renfer-

mer un grand nombre de portiques, de salles et de temples soutenus par des colonnes de ce genre : car elles abondent à la fois comme ornements et comme pièces de consolidation dans toute l'enceinte de l'Ascalon du moyen âge. C'est ce que j'ai observé également au milieu des ruines de Césarée où le même système a été adopté d'abord par les Sarrazins, et ensuite par les croisés, quand ils ont relevé les murs de cette ville.

Avant de passer à l'examen du reste de l'enceinte et de quitter la rade devant laquelle nous sommes en ce moment, il serait à propos de nous demander si cette rade ou, si l'on veut, ce port d'Ascalon, était bien le Maiumas Ascalonis dont l'existence nous est révélée par une épître synodale de Jean, patriarche de Jérusalem, épître qui a été insérée dans les actes du concile de Constantinople tenu l'an 518 de notre ère (*Concil. general.* t. V, p. 192). Il y est question d'un évêque du Maiumas d'Ascalon, distinct de l'évêque même de cette cité. Or il s'agit ici évidemment du port d'Ascalon, de même qu'il y avait un Maiumas d'Iamnia et un Maiumas de Gaza. Le mot *maiumas* en effet est généralement regardé comme un terme égyptien ou philistin signifiant port de mer, havre naturel ou artificiel.

Ce Maiumas Ascalonis était donc alors l'établissement maritime d'Ascalon, établissement distinct de cette ville et qui devait former une espèce de petite cité en dehors de la cité proprement dite, puisqu'il était sous la juridiction spirituelle d'un évêque spécial, différent de l'évêque d'Ascalon. Mais où était situé cet établissement maritime? Ce ne pouvait être assurément entre la ville et la mer, puisque la ville autrefois

comme maintenant était sur le bord même de la mer, fait qui nous est attesté par plusieurs passages des anciens et qui est en outre confirmé par les nombreuses médailles trouvées en ce lieu et sur la plupart desquelles on voit une femme, la tête couronnée de tours, un pied sur une proue, tenant de la main droite une colombe et de la gauche une hache. Cette femme qui met le pied sur une proue nous indique assez clairement qu'Ascalon était une ville maritime. Si le Maiumas d'Ascalon ne pouvait être renfermé entre la cité et la mer, il devait être situé soit au N. soit au S. de la ville, et il est probable qu'à une époque qu'il est impossible de préciser, faute de documents historiques suffisants, les Ascalonites ayant senti le besoin de se créer un autre port que celui qui était devant leur ville, auront fondé dans le voisinage et dans une anse plus favorable l'établissement maritime qui reçut le nom de Maiumas Ascalonis et qui insensiblement devint une petite ville avec son église et son évêque distincts. Mais à quelle distance ce Maiumas était-il d'Ascalon? C'est ce que je ne puis déterminer avec certitude ; car le long de la côte, ni au S. ni au N. d'Askoulan, on n'a jusqu'à présent découvert aucune trace d'un ancien établissement maritime. Le sable est du reste si épais et si profond sur toute cette plage, qu'il peut fort bien recouvrir entièrement le bassin de ce port et les vestiges des maisons depuis longtemps minées qui l'entouraient.

Poursuivons maintenant notre examen des remparts et contournons la demi-circonférence dont nous venons de considérer le diamètre.

Le long de la section méridionale de l'enceinte, des

dunes énormes de sable, amoncelées par le vent du Sud, se sont peu à peu élevées par l'effet continu de ce vent durant tant de siècles jusqu'à la hauteur même des murs, et comme ces murs sont renversés en beaucoup d'endroits, ces dunes envahissantes ont débordé à travers ces brèches au dedans même de la ville et elles s'y déversent incessamment, formant ainsi à droite et à gauche de la ligne des remparts un talus mobile et glissant où l'on ne s'avance qu'avec la plus grande difficulté. Toutefois de distance en distance, environ de cent pas en cent pas, on distingue, du milieu de ces collines sablonneuses sous lesquelles les murs eux-mêmes sont enterrés, les sommets des tours qui les flanquaient. Quelques-unes m'ont offert des parties assez bien conservées, et ce qui m'a surtout frappé, c'est le nombre considérable de fûts de colonnes de granit engagées transversalement dans ces constructions et qui de loin présentent à l'œil l'aspect de pièces de canon avançant hors de leurs embrasures. Guillaume de Tyr nous apprend qu'une porte dite de Gaza, parce qu'elle conduisait à cette ville, existait de ce côté. Aujourd'hui elle ne paraît plus, ensevelie qu'elle est sous le sable. « Tertia ad austrum Gazam urbem respicit, unde et ab » ea cognomen ducit. »

Quant à la section orientale des remparts, elle semble avoir été la plus formidable de toutes. Elle est également assiégée par des vagues de sable qui l'envahissent de plus en plus. Toutefois, comme les hauteurs sur lesquelles de ce côté les murs sont assis dominent davantage la plaine environnante, comme en outre le courant de cette mer de sable au milieu de

laquelle Ascalon est placée, se dirige surtout du Sud au Nord, plutôt que de l'Est à l'Ouest, il en résulte que cette partie des murs est la plus visible et la plus facile à étudier. C'est de ce côté qu'était la grande porte dite de Jérusalem. Défendue par deux puissantes tours dont les débris existent encore, elle était précédée par d'autres portes pratiquées dans des avant-corps de fortifications qui ont été détruits de fond en comble, mais dont on retrouve néanmoins çà et là la trace et jusqu'à un certain point le plan primitif. « Quarum prima, » quæ ad orientem respicit, dicitur porta Major cogno- » mento Hierosolymitana, eo quod urbem sanctam res- » piciat, habens circa duas turres altissimas, quæ quasi » robur et præsidium subjectæ videntur præesse civi- » tati. Hæc ante se tres aut quatuor in antemuralibus » portas habet minores, quibus ad eam per quosdam » anfractus pervenitur. »

Vers le Nord, des jardins environnent la ligne des remparts, et de vieux arbres ont pris de tous côtés racine au milieu d'énormes pans de murs renversés et de tours démolies. La destruction a employé des moyens si puissants, qu'on dirait en certains endroits, à voir le désordre fantastique de ce bouleversement, qu'un tremblement de terre seul a pu produire de pareils effets.

L'emplacement de la porte du Nord ou porte de Joppe se découvre encore en suivant pas à pas vers l'Ouest cette partie de l'enceinte. « Quarta ad septemtrionem respiciens ab urbe finitima Joppensis dicitur. » De ce côté, et jusqu'au village de Djorah, sont les jardins dont j'ai parlé plus haut : le sol en est accidenté et

paraît très fertile. Ce sont là les *valliculæ* dont il est question dans la description de Guillaume de Tyr. « Solum autem exterius urbi adjacens arenâ est obsi-
» tum, agriculturæ nesciens, vinetis tamen et fructiferis
» arboribus accommodum, exceptis valliculis in parte
» septentrionali paucis, quæ fæcundatæ lætamine et
» aquis irrigatæ putealibus, herbarum et fructuum
» aliquam civibus præstant commoditatem. » Ces jardins forment comme une ceinture autour de la ville vers le Nord et en partie aussi vers l'Est; car, non loin de la grande porte orientale ou porte de Jérusalem, on peut admirer de vieux caroubiers et de magnifiques sycomores qui ombragent un vallon sablonneux, au milieu duquel un koubbé ou sanctuaire musulman renferme les cendres d'un santon vénéré dans le pays et connu sous le nom d'Esch-Scheik-Mohammed.

En résumé, cette vaste enceinte ruinée présente dans sa construction les caractères suivants : les murs avaient généralement une épaisseur de deux mètres; ils étaient revêtus extérieurement d'un appareil très régulier de pierres d'une dimension moyenne : l'intérieur était rempli par un blocage composé de petites pierres plongées dans un bain de mortier. Sur beaucoup de points, la maçonnerie en était traversée par des fûts de colonnes en granit gris placés horizontalement et faisant au dehors une saillie de douze à quinze centimètres. La hauteur de ces murs, autant qu'il est permis d'en juger par quelques parties mieux conservées ou moins envahies par le sable, était d'environ dix mètres. Ils s'élevaient en demi-cercle sur des collines dues en même temps à la nature et à l'art. Des fossés depuis

longtemps comblés régnaient tout à l'entour, et au delà des avant-murs dont on ne reconnaît plus maintenant que quelques vestiges constituaient la première défense de la place. De cent pas en cent pas, des tours flanquaient cette enceinte, dont les trois points les plus fortifiés paraissent avoir été la porte de Jérusalem à l'Est, et les deux extrémités Nord et Sud de la corde de cet arc.

Que si maintenant nous franchissons cette enceinte pour pénétrer dans l'intérieur de la ville, ce qui nous frappe tout d'abord, c'est qu'au lieu d'avoir devant nos yeux l'image d'une ancienne cité, même d'une cité détruite, nous avons plutôt celle de nombreux jardins appartenant aux Arabes de Djorah, et qui sont comme la continuation de ceux qui s'étendent autour de ce village.

Ces jardins sont divisés au moyen de petits murs de séparation grossièrement construits avec les innombrables matériaux qui jonchent confusément le sol. De tous côtés, au milieu de la végétation désordonnée que la culture ou la nature toute seule a fait naître, on heurte des vestiges d'édifices antiques, des pans de murs renversés, des plaques de marbre brisées et surtout une quantité très considérable de fûts de colonnes, la plupart en granit gris d'Égypte et d'un diamètre qui ne dépasse guère soixante centimètres; mais aucun monument n'est resté debout : que dis-je? la forme même des anciennes constructions est à peine reconnaissable. Aussi ai-je été fort étonné, à mon retour, de lire dans l'ouvrage de M. de Forbin (*Voyage dans le Levant* pages 48 et 49 de la grande édition), la description que ce voyageur fait de cette cité.

« Les remparts, dit-il, et leurs portes sont debout. La tourelle attend la sentinelle vigilante; les rues vous conduisent à des places, et la gazelle franchit l'escalier intérieur d'un palais; l'écho des vastes églises n'entend plus que le cri du chacal, etc. » Et plus loin : « Près de ces monuments gothiques se trouvent les grands débris d'un temple de Vénus; quarante colonnes de granit rose, de la plus haute proportion, des chapiteaux, des frises du plus beau marbre s'élèvent au-dessus d'une voûte profonde et entr'ouverte, etc., etc.»

Il faut que depuis 1817, année dans laquelle M. de Forbin a visité ces ruines, la destruction ait marché vite, ou plutôt que cet écrivain se soit cru jusqu'à un certain point le droit d'embellir son sujet et de faire un roman de son voyage; car 157 ans auparavant, le chevalier d'Arvieux était loin d'avoir vu tant de choses, et en 1815, c'est-à-dire deux années avant la visite de M. de Forbin, lady Stanhope n'avait remarqué au milieu de l'enceinte d'Askoulan que des ruines éparses sur le sol, là où ce voyageur semble signaler des édifices encore debout. On sait que cette célèbre anglaise fit pratiquer alors des fouilles sur l'emplacement présumé de l'ancien temple de Vénus Astarté. Elle avait avec elle cent cinquante Arabes qui travaillaient sous sa direction; les musiciens du pacha d'Acre animaient les ouvriers par leurs symphonies; mais ce qui excitait surtout leur ardeur, c'était l'espoir de trouver un trésor considérable qu'on disait caché en cet endroit. Un grand nombre de colonnes furent ainsi exhumées de terre, et en creusant des tranchées de plus en plus profondes, on découvrit trois pavés différents qui mar-

quaient les trois âges du monument : le premier était dans le style arabe, le second dans le style chrétien du moyen-âge, le troisième révélait une époque plus reculée. Ces trois pavés annonçaient que le monument avait d'abord appartenu à une divinité antique, puis au culte du Christ et ensuite à celui de Mahomet. Une statue de marbre, qui paraissaient être celle d'un empereur romain, mais à laquelle la tête et les pieds manquaient, était couchée sur le pavé antique. Les Arabes s'imaginant que les flancs de la statue recélaient le trésor qu'ils cherchaient, lady Stanhope, pour les détromper, ordonna de la mettre en pièces.

Depuis les fouilles exécutées en cet endroit par cette femme excentrique mais remarquable, d'autres ont été entreprises, mais dans un but tout différent et nullement scientifique, par Ibrahim-Pacha. Il cherchait uniquement, comme dans une carrière inépuisable, d'excellents matériaux de construction qu'il pût transporter ailleurs. Bien qu'Ascalon ait déjà vu ainsi une grande partie de ses dépouilles arrachée de son sein, cependant elle renferme encore, je n'en doute pas, sous les monceaux de débris ou sous la végétation qui recouvre son emplacement, une foule de choses dont la découverte pourrait enrichir l'art et la science, et je suis convaincu que si cette vaste enceinte était fouillée en grand d'une manière méthodique et intelligente, elle deviendrait une mine féconde pour l'antiquaire et pour l'historien.

Avant de terminer, je signalerai un assez grand nombre de puits qui ont attiré mon attention au milieu des vergers d'Askoulan. Ces puits m'ont paru la plupart antiques, et presque tous, à leur margelle, offrent

à la vue des fûts de colonne de marbre et principalement de granit. La manière dont les Arabes de Djorah puisent de l'eau à ces puits est assez singulière : la corde à laquelle est attaché le sceau de cuir est enroulée d'ordinaire autour d'un fût de colonne placé transversalement au-dessus de l'orifice du puits, et c'est un âne ou un mulet qui la tire en marchant droit devant lui, jusqu'à ce que le seau soit arrivé à la hauteur de l'orifice : cette corde finit par creuser à la longue, autour de la colonne à laquelle elle est adaptée, une entaille assez profonde.

Cette quantité considérable de puits est un fait remarqué déjà par Guillaume de Tyr qui nous dit qu'Ascalon manquait complétement de fontaines, mais qu'elle abondait en puits dont l'eau était douce et potable. « Puteis tùm extra, tùm interius aquas sapi-
» das et ad potum habiles ministrantibus abundat. »

En remontant beaucoup plus haut, et dès le temps d'Origène, on montrait, comme il le témoigne lui-même (liv. III, *Contra Celsum*), au milieu de cette ville de magnifiques puits qu'on disait avoir été creusés en ce lieu par Abraham. Antonin, martyr (*Itiner.*, p. 24, édit. 1640), mentionne également à Ascalon un puits célèbre, nommé le Puits de la Paix. « Inde ingressi
» sumus Ascalonem, ubi est puteus Pacis in loco thea-
» tri factus, in quo requiescunt tres fratres martyres.»

Après avoir erré longtemps autour des murs ou dans l'enceinte d'Askoulan, je montai sur le sommet d'une des plus hautes tours qui fût encore debout, afin de pouvoir embrasser de là, d'un seul coup d'œil, l'ensemble général des lieux. Mon regard se perdait d'un côté dans la vaste plaine des Philistins, sans être arrêté

que par la grande chaîne des monts de Juda dont les cîmes bleuâtres se confondaient à l'horizon avec l'azur du ciel; de l'autre, il plongeait sur l'enceinte entière d'Askoulan et au delà sur la mer. Devant un tel spectacle, je donnai un libre cours à mon admiration; car, à part même les grands souvenirs qui peuplent ces lieux à jamais célèbres, il y avait dans la vue de ces montagnes lointaines, de cette plaine immense, de cette enceinte ruinée et déserte et de cette mer aux flots si brillants, quelque chose qui parlait puissamment aux yeux et à l'imagination. J'évoquai ensuite tour à tour du fond de ma mémoire les principaux événements qui ont immortalisé cet endroit autrefois si vivant et si peuplé, maintenant mort et solitaire, et les heures me parurent courtes, tandis que je voyais apparaître successivement et que j'essayais d'arrêter un moment, devant ma pensée, ces fugitives et renaissantes images du passé que l'histoire ne cessait de me présenter. Mais bientôt le soleil s'inclina à l'occident, et quand il eut disparu dans les ondes, la nuit enveloppa toutes ces ruines comme d'un linceul funèbre. Un majestueux et solennel silence plana au-dessus de cette enceinte qui ressemblait à un vaste cimetière où dormait le cadavre d'une cité entière, et je crus entendre seulement retentir à mes oreilles comme un écho lointain de la voix du prophète Sophonias qui s'écriait, il y a tant de siècles : « Gaza destructa erit et Ascalon in desertum (chap. II, v. 4). » «Gaza sera détruite et Ascalon changée en désert. »

V. Guérin,

Ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, agrégé et docteur ès-lettres.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

Sur l'ouvrage de M. A. Maury, intitulé :

LA TERRE ET L'HOMME,

PAR M. A. DE QUATREFAGES.

En me confiant l'examen de l'ouvrage publié par notre confrère, la Société m'a imposé une tache des plus difficiles. Dans ce petit volume in-12 de 600 pages réparties en onze chapitres, l'auteur a condensé une masse vraiment effrayante de recherches et de travaux. Il a touché à presque toutes les sciences proprement dites ; il a résumé plusieurs branches de nos connaissances qui à elles seules forment les sciences à part ; aux travaux des hommes les plus spéciaux, il a joint le fruit de ses propres recherches, et de cet ensemble est résulté un livre qui pour être complétement apprécié nécessiterait un savoir à peu près encyclopédique. J'aurai donc bien des fois à juger sur parole et en m'en rapportant à de plus compétents que moi.

Disons d'abord un mot du titre.

Il rend parfaitement la pensée du livre, mais il a l'inconvénient grave d'avoir déjà servi. Les leçons faites à Boston dans l'Institut Lowel par M. A. Guyot ont été publiées en anglais et traduites en français sous un titre identique. Hâtons-nous de dire que notre confrère n'est pour rien dans cet emprunt. Comme bien d'au-

tres, il a dû subir ici une de ces exigences auxquelles ne peuvent toujours se soustraire les auteurs les plus en renom. Il a d'ailleurs fait tout ce qui dépendait de lui pour assurer à qui de droit la priorité, la possession, pourrais-je presque dire; car il a maintenu à la table des auteurs le nom de son prédécesseur avec le titre et la date de l'ouvrage.

Passons à l'examen du livre lui-même.

Dans un premier chapitre intitulé *La Création*, M. Maury examine rapidement ce que sont l'espace, le ciel, les étoiles, les mondes et notre système solaire. Puis il retrace avec un peu plus de détail les origines de notre planète, les révolutions qu'elles a subies pour en arriver à son état actuel. On voit que ce chapitre est un abrégé nécessairement fort succinct d'astronomie physique et de géologie chronologique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Quiconque a passé par un de ces travaux où il s'agit de dire en quelques pages ce qu'ont bien de la peine à exprimer plusieurs gros volumes, appréciera les difficultés que l'auteur devait ici surmonter. — « Je vous écris une longue lettre, a dit quelque part un grand penseur, Pascal, parce que je n'ai pas le temps d'en faire une courte. » — J'ai bien des fois éprouvé pour mon compte combien cette pensée était juste. Or M. Maury avait ici à exposer tous les résultats essentiels auxquels la géologie est arrivée sur le passé de notre globe, avec les principales preuves à l'appui. Il a parfaitement résolu ce problème. Quiconque aura lu avec soin ces 30 pages aura, sur cette grande question, des idées générales exactes et possédera un certain nombre de faits de détail propres à

justifier les conclusions, en apparence si hardies, de la science moderne. A l'histoire de chaque grande formation l'auteur rattache quelques observations sur la faune et la flore contemporaines; il indique les fossiles caractéristiques; il dit quelques mots des conclusions qu'on peut tirer de ces faits relativement à l'état de l'atmosphère, à la répartition des continents et des mers. Ainsi le lecteur peut se faire une idée de ce qu'était notre planète à chaque grande époque géologique.

A propos de ce chapitre, si complet d'ailleurs, je ferai pourtant deux chicanes à M. Maury. La première est relative au tableau qu'il présente de l'époque tertiaire. Peut-être n'a-t-il pas suffisamment insisté sur un fait qui m'a toujours paru frapper vivement les élèves auxquels j'ai eu aussi pendant plusieurs années à faire un cours sommaire de géologie. Je veux parler du changement qui se manifeste avec la période tertiaire. Aux époques antérieures les faunes et les flores présentent une uniformité qui disparaît à ce moment, si bien qu'on peut dire qu'avant l'époque tertiaire il n'y avait sur la terre ni zones ni climats distincts. Les uns et les autres se montrent tout à coup avec les terrains dont nous parlons, de manière que le bassin de Paris soit très différent du bassin de Bordeaux. Il y a dans ce fait l'indice d'une modification climatologique profonde et qui partage pour ainsi dire en deux périodes tranchées tout le passé géologique du globe. Dans la première, le feu central était presque seul la cause de la chaleur à la surface même de la terre. A peine recouvert par une couche solide fort mince en-

core, il provoquait une évaporation énorme et entourait la terre entière d'une couche de nuages que les rayons du soleil étaient impuissants à traverser. De là cette égalité de chaleur et cette température élevée qui faisaient de la surface entière du globe une immense serre chaude partout également chauffée. L'époque tertiaire ouvre la seconde période : avec elle seulement a commencé le règne du soleil, et sans doute c'est à ce grand trait de ressemblance avec l'époque actuelle que se rattachent toutes les analogies si complétement et si bien retracées par M. Maury.

A la période tertiaire succède celle des alluvions. Les mammouth, les éléphants, les mastodontes foulaient alors le sol que nous habitons aujourd'hui. L'homme existait-il déjà? M. Maury pose la question et la traite en une demi-page. J'aurais désiré qu'il eût été ici un peu plus long. La question de l'homme fossile est une de celles qui me semblent rentrer le mieux dans le cadre qu'il s'était tracé, et l'auteur possède mieux que personne quelques-unes des données les plus propres à l'éclaircir. Ses conclusions sont d'ailleurs pleines d'une réserve peut-être excessive. Aujourd'hui la plupart des géologues qui avaient le plus vivement soutenu la coexistence de l'homme et des animaux éteints dont on trouve les restes dans les brèches ou les cavernes à ossements, reviennent à l'opinion contraire, et cela par les raisons si bien exposées par M. Desnoyers dans son beau travail sur les cavernes en général. Par conséquent, sans nier d'une manière absolue la possibilité future du fait, on doit, ce me semble, admettre que l'homme fossile n'a pas encore été découvert. Mais

M. Maury n'en a pas moins raison selon toute apparence quand il dit que la période pliocène, ou mieux sans doute celle des alluvions, se lie à la nôtre et que les premiers hommes ont pu être témoins des dernières révolutions du globe.

Le second chapitre de l'ouvrage est consacré à l'atmosphère et aux mers. C'est un résumé très complet et très bien tracé de ce que les recherches modernes nous ont appris de plus précis sur les plus grands phénomènes de la physique du globe. Il y a beaucoup de suite et d'enchaînement dans l'exposé des faits relatifs à la constitution générale de l'atmosphère, à la distribution des climats, à la répartition de la chaleur. Je signalerai en particulier la section consacrée à l'étude des vents. Les causes des grands mouvements atmosphériques, les conditions locales qui les modifient soit d'une manière périodique, soit accidentellement, sont exposées avec une clarté que j'ai parfois cherchée vainement dans des ouvrages spéciaux. J'en dirai tout autant des pages renfermant la description des courants, des marées, et des autres principaux phénomènes que peuvent présenter les grands amas d'eau douce ou salée, liquide ou congelée. Partout l'auteur, en décrivant les faits particuliers ou locaux, cherche à les rattacher à quelque chose de plus général et signale avec soin l'influence qu'ils peuvent exercer autour d'eux.

Dans le troisième chapitre, M. Maury traite des parties solides du globe et des fleuves. Après une courte notice sur la configuration générale des continents, sur les rapports et les différences que présentent ces grandes masses, il étudie les principales chaînes de

montagnes, retrace leur configuration et donne sur leur composition géologique des renseignements assez détaillés. Cette section est très intéressante en ce qu'elle présente la réunion de documents que je ne crois pas avoir encore été condensés de manière à présenter un tableau spécial aussi complet. — Puis, empruntant ses descriptions aux voyageurs les plus éminents, M. Maury parcourt les plaines, les déserts, les pampas, les llanos, et ici encore nous aurions à donner à l'auteur les mêmes éloges.

M. Maury a parlé de la formation des atolls dans la section consacrée aux grands mouvements du sol. Parmi les causes qui peuvent expliquer ce curieux phénomène, il a mentionné seulement l'action exercée par les polypes marins. Se fondant sur ce que les îles coralligènes ne se trouvent pas dans le voisinage de quelques points du globe les plus riches en volcans, il croit devoir écarter, dans l'interprétation des faits qu'elles présentent, l'action des phénomènes ignés. Peut-être eût-il été bon de dire ici un mot de la doctrine des affaissements lents, qui a pris, je crois, naissance en Amérique, et que M. Dana du moins a étayée d'un grand nombre d'observations propres à frapper les esprits les plus prévenus.

Je ne puis suivre M. Maury dans l'histoire qu'il trace des phénomènes volcaniques, des tremblements de terre, des soulèvements, des affaissements produits à la surface du sol par l'action des forces ignées. Je me bornerai à dire que là aussi on trouve réunis plus que dans bien des abrégés de géologie tous les faits les plus frappants de cet ordre de phénomènes. La section consacrée

à l'étude des cours d'eau, au mode de formation des grands fleuves, à l'étude de leurs rapports, aux faits les plus frappants de leur hydrographie, est aussi des plus instructives malgré sa brièveté forcée.

Le quatrième chapitre comprend la géographie minerale, sujet fort ingrat à traiter, car il était difficile de donner ici quelques-unes de ces généralités qui groupent les faits, reposent l'esprit et restent dans la mémoire des hommes les moins spéciaux. M. Maury ne pouvait échapper dans cette partie de son livre à une certaine sécheresse, mais on n'y retrouve pas moins la nature de mérite que j'ai déjà bien des fois signalée. Adoptant la classification minéralogique et la suivant pas à pas, l'auteur passe en revue toutes les principales espèces, indique leur gisement et les localités qui les fournissent; et il a condensé ainsi en quelques pages une foule d'indications qui peuvent être très utiles. Ce chapitre ne se lira guère, mais il sera souvent consulté.

Dans l'état actuel de nos connaissances il est encore à peu près impossible de préciser et même le plus souvent de soupçonner quelles sont les causes qui ont influé sur la distribution des minéraux. Dans cette partie de la science géographique, il nous faut accepter les faits en nous bornant à les constater sans pouvoir les rattacher à quelque chose de plus général. Dès que l'organisation et la vie interviennent, il en est tout autrement. Aussi les chapitres V et VI, consacrés par M. Maury à la géographie végétale et animale, offrent-ils à la lecture un tout autre intérêt que le précédent. Le premier surtout est remarquablement bien fait. Appuyé sur les travaux de M. Alphonse de Candolle, M. Maury

a ramené partout les faits particuliers à un petit nombre de questions générales et la seule énumération de ces questions est bien faite pour piquer la curiosité. Voici le sommaire de cet excellent chapitre : — Conditions de la végétation et limites géographiques des espèces. — Habitation des espèces et stations végétales. Plantes sociales. — De l'aire des espèces. — Régions végétales. — Plantes marines. — Des changements qui s'opèrent dans l'habitation des espèces ; naturalisation. — Origine de la distribution des espèces végétales. — Plantes cultivées. — Forêts.

Je ne puis m'empêcher de regretter que M. Maury n'ait pas appliqué la même méthode à l'étude de la géographie animale. Ici après quelques considérations préliminaires très justes, mais trop restreintes pour un sujet aussi vaste, il a substitué l'énumération zoologique à l'ordre méthodique et général que je viens d'indiquer. Par là il s'est interdit à lui-même une comparaison entre les deux règnes, comparaison qui, suivie pied à pied par un esprit aussi sagace et aussi juste, eût certainement conduit à des résultats d'un véritable intérêt. Sans doute on trouve à chaque instant dans les sections consacrées aux insectes, aux reptiles, aux mammifères, etc., des généralités qui résument bon nombre de faits particuliers ; sans doute certains rapports existant entre les faunes et les flores sont signalés par M. Maury ; mais les considérations de cette nature, si propres à frapper le lecteur peu familier avec la science, sont nécessairement devenues moins nombreuses et moins générales. La méthode suivie pour la Botanique, embrassant l'ensemble des végétaux, donnait

par cela même bien plus d'importance aux résultats d'ensemble, faisait mieux ressortir les exceptions. Je sais qu'en demander une nouvelle application c'était demander beaucoup à l'auteur. Le livre de M. de Candolle n'a pas d'analogue en zoologie. J'ai essayé, il y a quelques années, d'en esquisser le plan et je connais par conséquent toutes les difficultés de cette tâche. Mais notre confrère était mieux préparé, à raison même de ses études précédentes sur les végétaux, et il ne trouvera pas surprenant qu'un rapporteur zoologiste voie avec quelque jalousie les plantes mieux traitées que les animaux dans un livre comme celui que j'examine.

Ce sentiment, excusable je pense, ne me rend pas injuste envers ce chapitre, qui se recommande d'ailleurs à tant de titres. Aussi complet qu'aucun des précédents, il réunit et coordonne un nombre immense de faits. Il était vraiment impossible de dire plus en aussi peu de pages. En outre M. Maury a combiné l'ordre géographique avec la classification zoologique de manière à rendre les recherches très faciles, et le lecteur qui cherchera dans le livre des renseignements précis, préférera peut-être ce mode de distribution des matières à la méthode plus philosophique et plus générale suivie dans le chapitre précédent.

Le chapitre VII, comprenant la description des races humaines et leur distribution à la surface du globe, mérite de tout point les mêmes éloges. Il renferme en effet un résumé nécessairement très succinct, mais remarquablement complet, de tout ce que les principaux anthropologistes et un grand nombre de voyageurs ont écrit sur cette matière, trop peu étudiée encore. Mais

ici nous croyons devoir entrer dans quelques détails et présenter à la Société, à l'auteur lui-même, quelques observations.

Sans se prononcer d'une manière très nette sur la question si grave de l'unité ou de la multiplicité des espèces humaines, M. Maury penche visiblement vers la première de ces deux opinions. Je suis heureux de me rencontrer avec mon savant confrère sur ce terrain fondamental. Plus j'avance dans des études qui, d'abord accessoires pour moi, sont devenues et resteront sans doute les principales, plus je sens mes convictions à cet égard se fortifier. Il m'est de plus en plus évident que si l'on veut tenir compte de tous les faits, que si l'on étudie *en naturaliste*, on rencontre infiniment plus de difficultés et des difficultés bien plus grandes dans la doctrine de la multiplicité que dans celle de l'unité. Sans doute cette dernière a aussi ses problèmes obscurs encore et peut-être à jamais insolubles ; mais quelle science n'a pas comme l'ethnologie sa liste de *desiderata* auxquels l'avenir lui-même ne répondra peut-être pas?

M. Maury admet trois races fondamentales savoir : la blanche, la jaune et la noire. Sur ce point encore je partage entièrement son avis. Ainsi que je le disais naguère à la Société dans un autre rapport, ces trois races, dans leurs représentants les plus complets, sont les extrêmes des mille nuances de tout genre que nous présentent les populations humaines. On est dès lors autorisé à les considérer comme des types autour desquels viendront se grouper toutes les autres variétés.

A ces trois races primaires l'auteur ajoute cinq races

secondaires qui semblent résulter soit du croisement des races précédentes, soit de simples modifications apportées à l'une d'elles par des causes inconnues. Ces races de seconde formation sont : 1° la race boréale ou ougrienne, intermédiaire entre la race blanche et la race jaune ; 2° la race malayo-polynésienne, qui participe des trois types ; 3° la race américaine, qui présente la même particularité, mais dans laquelle l'élément noir est entré pour une proportion assez faible et qui se rapproche davantage du type blanc ; 4° la race hottentote intermédiaire entre les noirs et les jaunes ; 5° la race papoue, qu'on peut considérer comme une branche de la race nègre.

M. Maury décrit successivement ces huit grandes familles, et sans vouloir rien conclure sur leur origine isolée ou commune, il les rattache à huit berceaux différents en faisant observer qu'elles paraissent correspondre à des faunes particulières et faire partie d'autant de centres zoologiques. Notre confrère, quoique s'exprimant toujours avec une extrême réserve, revient à diverses reprises sur cet ordre de considérations, et quoique à la fin de son chapitre et par forme de conclusion il s'efforce de tenir la balance parfaitement en équilibre, le lecteur pourrait croire qu'elle incline du côté d'une doctrine que je crois assez peu d'accord avec les faits pour présenter à ce sujet quelques considérations.

Desmoulins, qui un des premiers appela l'attention des zoologistes sur les centres de création, indiqua nettement l'idée qu'à chacun d'eux se rattachait une de ses espèces d'hommes, qui, comme on sait sont au

nombre de 16. Cette pensée, d'origine toute française, a été reprise dans ces derniers temps et développée dans un mémoire spécial par un naturaliste de premier ordre, M. Agassiz. Ce savant partage la surface entière du globe en huit grandes régions ou royaumes ; selon lui, chacun de ces royaumes est caractérisé par une faune propre et par une race humaine particulière ; ces races, loin de dériver les unes des autres, sont autochthones et ont surgi isolément, chacune dans son centre spécial de création.

Ce n'est pas dans un simple rapport, et comme en passant, que l'on peut discuter à fond une doctrine générale, embrassant des questions aussi complexes que celles de la répartition géographique des animaux et de l'homme. Je me bornerai à faire deux objections.

La première porte sur le fond même de la doctrine. Desmoulins, Agassiz et tous les anthropologistes qui ont adopté leur manière de voir, ont cru effacer par là une des différences qui séparent l'homme des animaux. Sous le rapport géographique au moins, cet être, si exceptionnel à tant d'égards, rentrerait, d'après eux, dans la loi commune. Or, cette assertion est précisément en opposition directe avec les faits.

Prenez, en effet, les écrits des naturalistes qui, sans songer à l'homme se sont occupés exclusivement des animaux ; consultez les travaux de Buffon, de Geoffroy, de Fabricius, de Latreille, de Lacordaire, de Humboldt, de Milne Edwards, de Duméril, etc..., sur les groupes les plus différents, et vous les verrez arriver toujours à certains résultats communs, parmi lesquels j'indiquerai les suivants. — Tous les grands centres de

création sont caractérisés par un certain nombre de types propres. Telle est la Nouvelle-Hollande où les Marsupiaux remplacent les Mammifères ordinaires. — Entre deux centres de création vraiment distincts, il n'y a que peu ou point de genres communs ; — entre deux centres de création il y a encore moins d'espèces communes. — A mesure que l'on s'élève dans l'échelle animale, ces résultats se précisent de plus en plus. Ainsi, en prenant l'ancien et le nouveau continent tout entiers, on a évidemment les deux régions zoologiques les plus étendues que l'on puisse comparer. Or, on voit que parmi les Chéiroptères, un seul genre, le genre Nyctinome, appartient à tous les deux ; pas un seul genre de singe ne leur est commun.

Si les partisans de la multiplicité des espèces humaines avaient raison, il s'ensuivrait que le genre, ou mieux, le type le plus profondément caractérisé, le plus exceptionnel, se serait produit dans tous les centres de création ; si M. Agassiz est dans le vrai, la même espèce aurait pris naissance dans les régions zoologiques les plus nettement tranchées. Ces faits seraient diamétralement opposés à ceux que présente la création animale. Loin donc de faire rentrer la distribution géographique de l'Homme dans la règle commune, ces doctrines font de cette distribution une exception unique et des plus inexplicables. — L'application des lois déduites de la géographie animale, bien loin de venir en aide à la croyance de plusieurs points d'origine, conduit évidemment à admettre que l'homme est né dans un centre de création unique et caractérisé surtout par la présence de ce type privilégié.

La coïncidence entre les faunes caractéristiques des centres zoologiques et la distribution des groupes humains est-elle aussi grande que l'ont dit Agassiz et quelques autres anthropologistes? Évidemment non. Je ne puis entrer ici dans les détails si nombreux qu'exigerait l'examen de cette seule question, mais, à l'appui de mon dire, je citerai un seul fait assez frappant, ce me semble.

Au nombre des royaumes zoologiques admis par Agassiz, il s'en trouve un formé par le nouveau continent tout entier. L'homme à peau rouge des États-Unis est pour l'auteur que je combats l'Homme type de cette région, ou, pour parler plus exactement, le seul homme, la seule race humaine de l'Amérique entière. Or, ce continent, pour tous les zoologistes, forme au moins deux centres de création bien distincts. Voilà donc la coexistence dont on a tant parlé qui disparaît dans les contrées mêmes où cette doctrine a été accueillie avec le plus de faveur.

Il y a plus, et l'Amérique considérée au point de vue qui nous occupe nous donne bien d'autres enseignements. Après les travaux modernes, après les descriptions des voyageurs et les hasards qui ont amené à Paris même quelques représentants de ces races lointaines, il n'est plus permis de parler de *l'homme américain*. Pas plus que l'ancien continent le nouveau n'appartient à une seule race. Or si ces races sont nées sur place avec les animaux qui les entourent, si elles ont subi les mêmes influences, elles doivent nécessairement présenter dans leur répartition les mêmes caractères généraux. C'est là, du reste, la grande prétention de la

doctrine que je combats. Or, si nous comparons sous ce rapport les faunes et les populations humaines des deux Amériques, nous constaterons un fait précisément tout opposé.

En effet, prenons toujours pour point de départ les écrits de ces zoologistes qui se sont préoccupés uniquement des animaux. Nous y verrons que non-seulement les contrées boréales, mais encore les régions tempérées de l'ancien et du nouveau continent, présentent des analogies frappantes sous le rapport de leurs populations zoologiques. Non-seulement un grand nombre de genres, mais encore plusieurs espèces sont communes aux deux territoires. Dans l'un et dans l'autre d'ailleurs, ce sont presque toujours les mêmes types, et cela jusque pour les mammifères, c'est-à-dire pour la classe la plus élevée en organisation. L'Amérique méridionale au contraire, comparée soit à l'Afrique, soit à l'Asie intertropicale, constitue un centre zoologique des plus distincts. Ici apparaissent de chaque côté des types entièrement spéciaux, les genres communs diminuent dans une proportion énorme et nous ne trouvons plus d'espèces communes. Ainsi considérées comme centres de production animale, l'Amérique du nord se confond presque avec l'Europe et avec l'Asie, l'Amérique du sud se sépare complétement de l'une et de l'autre, aussi bien que l'Afrique.

En est-il de même lorsque l'on considère ces deux moitiés du nouveau monde comme centres de populations humaines? Nous savons tous que c'est précisément le contraire. L'homme à peau rouge, c'est-à-dire la race américaine la plus distincte de toutes ses sœurs, habite

précisément cette Amérique du nord où vivent l'ours brun et le castor d'Europe. Dans l'Amérique méridionale errent encore ces Batocudos qui, à première vue, reconnaissent les Chinois pour *leurs oncles*. Sans entrer dans d'autres détails, nous conclurons qu'au point de vue anthropologique l'Amérique du nord, par sa population rouge, s'éloigne considérablement de l'ancien continent, tandis que par ses populations jaunes l'Amérique méridionale se confond presque avec certaines portions de l'Asie. Par conséquent, bien loin qu'il y ait coïncidence entre la répartition des races humaines et la distribution géographique des animaux, il y a ici opposition complète.

Si je pouvais examiner dans ses détails le mémoire de M. Agassiz, il me serait facile de trouver encore bien des preuves de ce qu'ont de forcé et d'inexact les rapprochements qu'il a tenté de faire. Je me bornerai à une dernière observation.

S'il est une région du globe favorable à l'application des idées que je combats, c'est certainement la zone glaciale arctique. M. Agassiz n'a pas manqué d'en faire un de ses royaumes, tout en lui donnant une extension exagérée. L'Esquimau est pour lui l'homme de ce centre de création, et dans le tableau joint à son mémoire, il lui donne pour compagnons empruntés au règne animal cinq mammifères et un oiseau. Or, parmi ces mammifères, il en est deux, l'ours blanc et le morse, qui peuvent en effet être regardés comme caractérisant la faune de ces régions désolées; mais il n'en est pas de même des trois autres. Le *Phoca Groenlandica* est, il est vrai, propre au Groenland, mais il appartient à

un type répandu sur presque tous les rivages de l'univers, à une section qui a des représentants dans les deux hémisphères des deux continents, à un genre dont les espèces se trouvent dans toutes les mers d'Europe. Le renne et la baleine franche, qui figurent au même tableau, sont bien plus malheureusement choisis encore. Le premier n'est cantonné dans les contrées glaciales que par suite de la multiplication de l'homme qui a amené avec lui des espèces plus utiles sous des climats moins froids. Au temps de César il paissait encore dans les forêts de la Germanie. Quant à la seconde, qui ne sait qu'on la rencontre dans presque toutes les mers et qu'au moyen âge encore elle abondait sur nos côtes de France? Enfin l'eider, rattaché par M. Agassiz à la faune boréale, vient tous les ans nicher en deçà même du Danemark, à 10° et même 15° au sud du cercle polaire.

Tous les autres royaumes zoologiques, tels que les comprend M. Agassiz, prêteraient à des critiques analogues. Pourtant, en dressant le tableau dont je parle, l'auteur a certainement choisi les exemples les plus propres à étayer sa doctrine, et nul mieux que lui ne pouvait apporter dans ce choix la science nécessaire. Si un naturaliste aussi éminent n'a pas mieux réussi, c'est que la chose était impossible; c'est qu'à part quelques traits généraux, tout à fait superficiels et purement locaux, il y a des discordances frappantes entre la distribution géographique des animaux et celle des races humaines.

Dans les chapitres précédents, malgré tout ce que son savoir avait de sûr et de varié, M. Maury devait

souvent parler de sciences qui ne font pas le sujet de ses préoccupations habituelles. Ses opinions, d'ailleurs toujours sérieusement motivées, ont dû parfois n'être que celles des maîtres les plus spéciaux. Dans le chapitre huitième, notre confrère s'est trouvé sur son terrain propre et est devenu maître à son tour. Il s'agissait de présenter le tableau des langues qui se parlent sur toute la surface du globe. Ici votre rapporteur est forcé d'avouer son incompétence. Les études de linguistique comparée lui sont malheureusement étrangères, et il ne peut, par conséquent, apprécier, comme il devrait l'être, ce travail que les hommes les plus à même de juger lui ont déclaré être le plus remarquable de l'ouvrage, tant par le nombre des matériaux réunis, par la manière complète dont l'état actuel de la science s'y trouve représenté, que par ce qu'il renferme de nouveau et de propre à l'auteur. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai lu cette partie du livre avec un intérêt extrême et pour elle-même et pour les rapports intimes qui la rattachent au chapitre précédent. Je ne puis entrer ici dans tous les détails que comporteraient ce rapprochement et une comparaison suivie pied à pied; je me bornerai donc à indiquer quelques observations générales.

M. Maury partage les langues humaines en trois groupes principaux, savoir : les langues monosyllabiques, les langues d'agglutination et les langues à flexion. Chacun de ces groupes fondamentaux renferme un certain nombre de groupes secondaires ou familles. Or, si l'on forme à la manière des naturalistes le tableau de ces familles, d'après les indications fournies par

l'auteur, on saisira d'un coup d'œil plusieurs résultat très importants.

En premier lieu se montre l'impossibilité de placer toutes ces familles de langues dans une série continue unique. Le langage reproduit donc ce qui a été constaté pour les races humaines qui ne peuvent pas davantage rentrer dans un ordre purement sérial. Ici, comme dans le règne animal, la classification se montre très distincte de la méthode naturelle. La première ne pouvant jamais placer un animal, un homme, une langue qu'entre deux termes dont l'un précède et l'autre suit, ne saurait indiquer que très imparfaitement des rapports presque toujours bien plus multipliés.

Les races blanches, jaunes et noires, prises à l'état le plus pur, sont très éloignées l'une de l'autre, mais entre elles viennent se placer des groupes intermédiaires, et c'est par des nuances insensibles parfois, intraduisibles par la parole, parfois même insaisissables par l'observation, que l'on passe de l'une à l'autre. L'histoire des langues nous présente des faits presque semblables, et probablement, si l'on connaissait tous les dialectes, tous les patois, le fait se reproduirait ici intégralement.

Mais en ne prenant que ce que nous savons, ou plutôt ce que nous enseigne M. Maury, on trouve que les trois groupes fondamentaux que j'indiquais tout à l'heure ne sont nullement isolés. Entre les langues monosyllabiques et les langues d'agglutination, qui au premier abord semblent être les antipodes les unes des autres, on rencontre comme groupe de transition la famille dravidienne. Les langues caucasiennes

jouent le même rôle entre les langues agglutinatives et les langues à flexion. Qui ne voit combien est remarquable ici l'accord de la linguistique avec les résultats fournis par l'étude physique des races?

Cet accord se retrouve du reste dans la généralité des cas et se poursuit jusque dans les détails. Il n'en est que plus étrange de le voir manquer tout à coup, et cela quand il s'agit de populations très voisines. Ainsi, physiquement parlant, les populations sémitiques et indo-européennes sont certainement des plus proches; et pourtant M. Maury nous montre des langues aryennes et iraniennes presque radicalement distinctes des langues sémitiques, ou plutôt ne tenant à ces dernières que par le caractère commun de la flexion; tandis qu'à d'autres égards chacune de ces trois familles se rattache aux langues d'agglutination.

Dans une courte introduction, remarquable par la clarté de l'exposition et l'élévation des idées, M. Maury montre comment les langues naissent et se perfectionnent; comment la forme, d'abord monosyllabique, devient agglutinative, et comment la flexion constitue un progrès nouveau. Or, en comparant le tableau des races humaines à celui des langues, on constate quelques faits fort curieux. Les langues les moins parfaites, les langues monosyllabiques, ne sont point le partage de nos races les plus inférieures. Tout au contraire, la langue monosyllabique par excellence, le chinois, est parlé par des populations dont la civilisation, stationnaire il est vrai, n'en est pas moins fort avancée, et remonte à une antiquité extrême, tandis que les populations les plus misérables de l'Afrique ou de l'Aus-

tralie en sont arrivées, et depuis bien longtemps sans doute, à l'agglutination. Y a-t-il donc un désaccord aussi complet entre le degré d'élévation de l'homme et la manière de rendre sa pensée ? ou bien ne se produit-il pas ici quelque chose de semblable à ce que nous présente si souvent le règne animal? Pour appartenir à un type supérieur, une espèce n'est pas nécessairement plus élevée que tous les représentants d'un type moins parfait. Bien au contraire, les derniers groupes d'une classe d'un embranchement sont généralement très au-dessous des espèces les plus élevées, modelées d'après un type justement placé après celui auquel ils se rattachent. Il doit se produire en linguistique des faits entièrement pareils, et bien que M. Maury ne s'explique pas nettement sur ce point, il m'a paru résulter de son travail qu'il en est bien ainsi.

Les populations sémitiques, iraniennes et aryennes parlent presque toutes les langues à flexion. Ici reparaît cet accord que nous aimons à nous figurer comme régnant toujours entre l'élévation de la pensée et la manière de la rendre. Pourtant les populations caucasiennes parlent des langues agglutinatives et se rattachent par là aux races ougriennes. Il en est de même des Basques, de ce peuple étrange placé en plein Occident comme une énigme vivante, mais comme une énigme qui, une fois déchiffrée, nous donnera peut-être la clef de nouveaux problèmes. Avec Guillaume de Humboldt, M. Maury constate les rapports qui unissent l'euskarien aux langues américaines; il le rattache d'autre part à son groupe ougro-japonais. En serait-il des peuples comme des langues ? et les Basques ou les

Ibères qui occupent depuis tant de siècles les rivages extrêmes de l'Europe, qui ont été de tout temps de si hardis navigateurs, sont-ils à la fois les frères des races tchoudes et des populations blanches indigènes de l'Amérique du sud au même titre que leurs sœurs jaunes ou basanées? De nouvelles études peuvent seules résoudre cette question, qu'il est aujourd'hui au moins permis de poser.

Lorsqu'après avoir étudié l'ouvrage de M. Maury, on jette les yeux sur une mappemonde, on constate aussi quelques faits généraux qui ne manquent pas d'intérêt. Ainsi les langues monosyllabiques se montrent comme occupant un espace sensiblement très restreint. Il paraît même évident qu'elles ont dû jadis former une sorte d'îlot isolé au milieu des langues agglutinatives, et que la conquête aryenne seule les a mises dans le sud de l'Asie en contact avec les langues à flexion. Au point de vue de la surface occupée par les populations qui les emploient, ces dernières viennent se placer au second rang, mais restent bien inférieures aux langues d'agglutination. Celles-ci représentant l'état moyen du langage occupent à elles seules environ les $\frac{11}{15}$ de la surface du globe; $\frac{3}{15}$ environ sont dévolus aux langues à flexion; $\frac{1}{15}$ seulement représente le domaine des langues monosyllabiques. Le nombre des nations ou peuplades politiquement distinctes qui emploient les langues agglutinatives est aussi bien supérieur à celui des groupes qui parlent des langues à flexion ou monosyllabiques.

Mais on sait combien peu la population d'une contrée est nécessairement en rapport, soit avec son éten-

due, soit avec le nombre des groupes humains qui la peuplent. Pour se faire une idée de l'importance du rôle joué à la surface du globe par une langue ou un groupe de langues, il faut compter les individus qui en font usage. Or si, avec M. d'Omalius d'Halloy, nous évaluons à 750 millions d'hommes la population totale du globe, si nous défalquons de ce nombre 10 millions comme représentant le chiffre des métis de toute sorte dont l'origine est connue, nous trouverons que les langues à flexion sont parlées par environ 376 millions d'êtres humains, les langues monosyllabiques par 183 millions, les langues agglutinatives par 181 millions seulement. Ainsi, malgré les apparences contraires, la moitié environ des hommes se sont élevés à la forme générale la plus parfaite du langage et les deux formes inférieures se partagent par portions presque égales l'autre moitié du genre humain.

M. Maury termine le chapitre qui nous occupe par quelques considérations d'une grande justesse sur la variabilité des langues, considérations bien faites pour faire réfléchir certains savants trop exclusifs. La langue, manifestation de la pensée humaine, est le produit d'un des instincts les plus caractéristiques de l'espèce. A ce titre, nul doute que l'espèce venant à se modifier, à produire des races, l'instinct lui-même, et par suite ses manifestations, ne subissent certains changements. La langue devra donc différer d'une race à l'autre, et les rameaux d'une même race devront, au moins à l'origine, présenter dans leurs langages des analogies très grandes. Les hommes qui ont voulu voir dans la linguistique comparée un excellent moyen de découvrir la parenté

des peuples, ont donc eu raison. Mais quand ils ont voulu aller au delà et présenter ce procédé comme devant à lui seul remplacer tous les autres, ils sont tombés dans une exagération évidente. M. Maury cite des exemples de populations entières qui ont adopté la langue de ceux qui les dominaient par la force ou l'intelligence, comme les Gaulois et les Espagnols, qui renoncèrent à leurs langues ibériques ou celtiques pour parler latin. Il aurait pu ajouter l'exemple de vainqueurs qui, envahis à leur tour par le nombre ou la civilisation supérieure des vaincus, présentent des faits semblables. Ce n'est pas au langage que l'on reconnaît encore de nos jours en Normandie les descendants des Scandinaves, ou, dans nos ports du Midi, les petits-fils des Hellènes. Par conséquent, dans bien des cas, la linguistique seule est impuissante à résoudre les problèmes ethnologiques.

Mais, d'autre part, les anatomistes exclusifs ne sont pas plus fondés dans leurs prétentions. Nier la modification physique des races humaines, par suite de conditions dont quelques-unes peuvent déjà être appréciées, dont un grand nombre nous échappent encore, c'est vraiment vouloir nier la lumière. Quoi qu'on ait pu dire à cet égard, les populations des colonies européennes dans les contrées lointaines des deux continents fournissent de cette vérité des preuves irrécusables. Demandez à Bordeaux, au Havre, à Nantes, si dans l'immense majorité des cas, l'on ne distingue pas, à première vue, le créole des Français de France, et partout la réponse sera affirmative. La race anglaise elle-même s'est modifiée d'une manière sensible, en

subissant, pendant un nombre de générations pourtant bien limité, l'action de milieux différents. Le type yankee est aujourd'hui parfaitement distinct du type anglo-saxon. Et cependant, l'Anglais est incontestablement, de tous les hommes, celui qui sait le mieux résister aux influences du dehors en transportant partout avec lui cet ensemble d'habitudes morales et physiques qui entre pour une si grande part dans la composition du milieu. En présence de ce grand fait, étudier uniquement les caractères physiques des races pour arriver à connaître et leurs origines et leur filiation, c'est restreindre volontairement les données d'un problème trop complexe pour qu'il soit permis de négliger un seul moyen de le résoudre.

Cette observation générale nous ramène naturellement au livre de M. Maury et à ses trois derniers chapitres, consacrés à l'exposé rapide des principales religions primitives, de la constitution des sociétés, des procédés employés par l'homme pour satisfaire à ses premiers besoins. Ces titres suffisent pour faire comprendre la grandeur et l'étendue des sujets que l'auteur avait à traiter, et l'extrême difficulté qu'il y avait à remplir cette tâche dans la centaine de pages que lui laissait encore son volume.

Cette difficulté explique sans doute pourquoi l'auteur a ici changé de méthode. Jusqu'à présent nous avons rencontré dans l'ouvrage des résumés condensant en quelques pages un nombre vraiment surprenant de faits, de renseignements précis, que reliaient entre eux quelques réflexions, quelques courtes déductions résumant aussi brièvement que possible le résultat gé-

néral. Ici l'auteur a adopté une marche inverse, et les faits particuliers n'interviennent guère que pour appuyer les idées qu'il développe. Ajoutons que ces faits sont toujours assez nombreux pour qu'il en résulte un véritable enseignement ; mais nous regrettons que l'espace et le temps aient forcé M. Maury à changer de point de vue. Ses lectures si nombreuses ont certainement laissé dans sa mémoire une foule de renseignements précieux sur ces trois grandes questions des religions, de la société et de l'industrie primitive ; et ces renseignements, dispersés dans des milliers de volumes, tous les lecteurs sérieux eussent été bien heureux de les trouver réunis ici.

Après tout, la forme adoptée par notre confrère plaira peut-être plus que celle qu'eût préférée votre rapporteur. Elle aura l'avantage de laisser dans l'esprit le moins préparé quelques-unes de ces idées générales dont je reconnaissais plus haut l'utilité.

Parcourons maintenant les trois derniers chapitres.

Il est facile de voir, par le sommaire placé en tête du chapitre IXe, que M. Maury s'est surtout préoccupé des croyances religieuses fondamentales professées par les deux rameaux supérieurs de l'espèce humaine. Il oppose l'un à l'autre le naturalisme panthéistique des Indo-Européens au monothéisme des Sémites. Il trouve la cause de cette opposition dans la nature extérieure ; il montre fort bien comment, en se dégradant, le naturalisme conduit au polythéisme ; comment de celui-ci on passe au fétichisme. Il rattache la naissance du dualisme au naturalisme, et en ceci il a évidemment raison, mais peut-être n'a-t-il pas insisté suffisamment

sur l'universalité de cette doctrine des deux principes, l'un bon, l'autre méchant, ou au moins de puissances nuisibles luttant contre des puissances bienfaisantes. On en rencontre des traces évidentes chez les Aryans primitifs, et si elle devient une partie intégrante de la religion ou la religion même chez les Zoroastriens, chez les Manichéens, on peut dire qu'elle se retrouve plus ou moins déguisée jusque chez le peuple monothéiste par excellence, chez les juifs, et jusque chez les chrétiens. Le serpent qui séduit notre première mère et dégrade ainsi la création de Jéhovah, le Satan qui a lutté à force ouverte contre Michel et ses anges, qui règne dans l'abîme comme le Christ règne dans le ciel, qui rôde sans cesse autour de nous, semblable à un lion cherchant sa proie, qui peut nous lier par un pacte dont les plus grands miracles peuvent à peine nous affranchir, me semblent être l'expression de la même pensée qui a fait imaginer Typhon et Ahriman.

Sans s'exagérer la portée de cette sorte de données, il est permis de croire que les croyances religieuses et parfois de simples superstitions sont au nombre des renseignements que l'ethnologie ne saurait négliger. M. Maury indique rapidement l'accord qui existe entre les races et les croyances. Il explique par là et les modifications qu'éprouvent ces dernières, alors qu'elles se développent librement, et les transformations que subit une doctrine trop élevée reçue de gré ou de force par une race inférieure. Tout ce que dit l'auteur sur ce sujet est rempli de raison et de justesse. En voyant ce que sont devenus, chez les populations indigènes en Afrique, le mahométisme; en Amérique, le chris-

tianisme, il n'y a malheureusement pas à douter de ce fait, que les croyances les plus pures sont souvent impuissantes à déraciner certains instincts. Toutefois, ce qui se passe jusque dans ces mêmes contrées témoigne en faveur d'un certain degré d'influence exercé par les idées religieuses et morales. Les populations mahométanes ou chrétiennes ne semblent en définitive ou être déjà devenues ou avoir une tendance à devenir supérieures à leurs voisines livrées encore à toutes les superstitions du fétichisme. Et s'il en est autrement, si les germes féconds de doctrines supérieures sont parfois étouffés, la cause n'en est-elle pas trop souvent dans l'influence exercée par la race même qui devrait les développer ?

Le chapitre X du livre de M. Maury traite de la famille et de la société. Après avoir rapidement constaté que l'homme est un être social et par ses instincts et par son organisation, l'auteur examine successivement les divers modes d'association. Il trouve dans le mariage le fondement de toute agrégation d'individus. Par là s'explique sans doute ce fait remarquable que, chez une foule de peuples, placés d'ailleurs au plus bas degré de l'échelle ethnologique, l'union de l'homme et de la femme revêt le caractère d'une institution sérieuse, entraînant des peines plus ou moins sévères pour qui en enfreint les exigences. M. Maury nous montre la polyandrie reléguée seulement chez les tribus les plus barbares, par exemple, chez les Naïrs du Malabar ou les Khassias de l'Assam : il trouve dans la vanité des grands, dans l'abus de la puissance masculine, parfois dans certaines idées superstitieuses et

surtout dans l'abaissement de la femme résultant de l'abrutissement des mœurs, les causes les plus apparentes de la polygamie. Mais n'oublions pas que, là même où les erreurs et les passions ont vicié dans sa forme l'association fondamentale, base de toute société, la religion et les lois, sinon toujours les mœurs, continuent à les protéger. Je ne sais pas si l'on pourrait trouver un seul peuple chez lequel l'adultère soit légalement impuni.

Du mariage résulte la famille, et celle-ci, en s'étendant, devient la tribu, la classe, parfois même la nation. M. Maury nous montre fort bien comment le genre de vie influe sur le développement de ces divers groupes humains, combien, sous ce rapport, sont différents les résultats produits par des habitudes de chasse, de vie pastorale ou de culture agricole. Les peuples chasseurs sont, pour ainsi dire, condamnés à un morcellement indéfini, à un état de lutte et de guerre permanent. Les peuples pasteurs peuvent déjà se rapprocher, mais ils ne pourraient encore se fondre en grands corps de nation. Ces dernières ne peuvent naître et se développer que lorsque la culture du sol donne à l'homme une véritable patrie et lui permet de vivre à côté de son semblable, sans trembler pour sa subsistance de chaque jour. A vrai dire, les populations agricoles ne seront amenées à lutter entre elles que par l'ambition proprement dite des chefs. Mais, jusque dans la guerre, nous trouverons les conséquences presque forcées de l'état habituel des populations. Deux peuples chasseurs qui se battront pour une plaine ou une forêt giboyeuses, ne se feront aucun

quartier, et de part et d'autre les prisonniers seront mis à mort, car, comme l'observe fort bien notre confrère, dans une pareille société l'esclave devient une charge sans utilité aucune. Chez les peuples pasteurs, le prisonnier sera réduit en esclavage, car là on peut utiliser ses bras ; enfin le servage, qui est déjà un grand adoucissement de l'esclavage, ne peut prendre naissance que chez un peuple agriculteur.

Quelques réflexions à la fois justes et élevées terminent le chapitre qui nous occupe. M. Maury constate la tendance générale vers l'uniformité; il voit les races les plus inférieures disparaître avec les langues les plus élémentaires ; il voit les races supérieures se répandre à la surface du globe, apportant avec elles leur religion plus élevée, leur morale plus épurée, leur langage perfectionné, leurs connaissances scientifiques, et détruisant les animaux inutiles ou nuisibles pour faire place aux espèces domestiques. S'en suit-il qu'une seule et même race doive un jour peupler la terre entière, et qu'une langue universelle puisse jamais remplacer les milliers d'idiomes qui mettent de si grands obstacles aux relations internationales? Avec notre confrère, nous n'hésitons pas à répondre négativement. Ici reparaît avec tout son pouvoir l'influence du milieu et de la nature matérielle. Jamais l'homme des tropiques ne saurait vivre comme l'homme des zones glaciales. D'ailleurs, sous l'action des influences extérieures et du croisement opéré sur une vaste échelle, nous voyons déjà poindre des races nouvelles. Celles-ci se caractériseront avec le temps, et il se produira quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé à l'au-

rore des sociétés actuelles, alors que se formaient les races métises dont tout démontre l'existence, et qu'avaient lieu les grandes migrations dont l'histoire même a conservé la trace. Mais les éléments sont tout autres, et si le résultat général peut être prévu, nul ne saurait soupçonner encore ce que sera la nouvelle humanité produite par la fusion des peuples modernes s'opérant sous l'influence toujours présente des grandes lois de la nature.

Quelle que soit sa race, à quelque degré de culture qu'il se soit élevé ou arrêté, l'homme éprouve certains besoins qu'on pourrait appeler fondamentaux et s'efforce de les satisfaire. Il faut se nourrir, presque toujours se vêtir; il faut se loger soi et sa famille. A ces nécessités imposées par la nature même de l'homme et par le milieu où il est placé, se joignent quelques instincts généraux qui amènent des efforts universels dirigés toujours vers un même but. Tels sont les instincts de la parure et de la guerre. Si le premier s'explique assez aisément et se justifie presque par un sentiment d'émulation et le désir d'être mieux que ses voisins; si le second est entretenu, comme nous l'avons dit plus haut, par certains genres de vie, il n'en est pas moins étrange de le voir persister et presque se développer alors que les conditions sociales font de la guerre un véritable fléau, et que la morale et une religion éclairée nous montrent autant de frères dans nos ennemis. Je ne veux pas répéter ici toutes les excellentes choses que le simple bon sens aurait pu inspirer et qu'ont si bien dites sur ce sujet tant de moralistes. Mais, pas plus que M. Maury, je ne pouvais pas ne pas remarquer que s'entre-détruire

semble être un des premiers besoins de l'homme ; que son esprit s'est exercé tout autant à créer des engins de guerre que des instruments de bien-être, et peut-être faudrait-il ajouter que, dans certains cas, il semble s'être appliqué à atteindre le premier but bien plus encore que le second. Dans ce que nous savons des Néo-Hollandais, rien ne dénote autant d'observation, de réflexion et d'études réelles que l'invention du boomérang.

M. Maury montre fort bien, d'une manière générale et philosophique, comment sont nées et ont grandi la plupart des industries humaines. Mais c'est pourtant à ce chapitre que s'appliquent surtout quelques-uns des regrets que j'exprimais plus haut. J'aurais été heureux de le voir traiter chacun de ces sujets principaux à un point de vue un peu plus ethnologique. Sans doute le même besoin, se manifestant sur deux points très éloignés mais où l'homme se trouve placé dans des conditions à peu près pareilles, doit être satisfait par des moyens presque semblables. Pourtant certaines particularités industrielles, artistiques, certaines modes..., etc., peuvent fournir des indications presque aussi importantes que celles qu'on tire des langues ou des traits physiques. Le tatouage, par exemple, opposé à la simple peinture temporaire, les connaissances ou l'ignorance de l'arc et des flèches, l'usage du boomérang..., etc., me semblent autant de traits assez caractéristiques pour mériter d'être examinés au point de vue de la répartition et de la filiation des races. L'érudition de M. Maury lui en aurait certainement fourni bien d'autres, et, sans ajouter beaucoup à son travail d'au-

teur, il aurait donné par là une utilité de plus à un chapitre déjà si intéressant.

Avant de terminer ce rapport, je dois à M. Maury et à moi-même de faire une remarque. Apprécier l'œuvre d'un confrère est toujours chose délicate. Dans les éloges que l'on donne à l'auteur le public est généralement porté à voir autre chose qu'une simple justice : il croit facilement à la camaraderie. J'espère m'être mis à l'abri de ce reproche. Sans doute j'ai été heureux de dire publiquement le bien que je pense du livre de M. Maury, mais la Société a pu voir que le plaisir de louer ne m'empêchait pas au besoin de discuter et de combattre. A un homme dont j'estime le caractère autant que le savoir, et à propos d'un livre aussi consciencieusement écrit, je n'ai pas craint d'exprimer ma pensée tout entière. Mais, quant à l'impression générale que m'a laissée cet ouvrage, je la résumerai en disant que l'auteur y a condensé une somme énorme de travail et de science ; qu'il a mis à la portée de tous les lecteurs sérieux une foule de notions et de faits épars dans une multitude d'ouvrages spéciaux ; que parmi ces notions et ces faits, il en est un grand nombre que devraient connaître tous les hommes appartenant aux classes intelligentes, de la société et qui pourtant sont généralement ignorés ; que par conséquent, en écrivant son livre, M. Maury a rendu un vrai service et bien mérité de tous ceux qui aiment à voir se propager la science et les vérités qu'elle dévoile. A. DE QUATREFAGES.

RAPPORT

SUR LA DESCRIPTION DE L'ILE DE PATMOS ET DE L'ILE DE SAMOS,

Par M. Victor Guérin, ancien membre de l'École française d'Athènes, *Paris*, 1856,

Par M. Poulain de Bossay.

Messieurs,

Je ne connais pas M. V. Guérin, et personne ne m'a prié de parler ici de son double mémoire dont il a fait hommage à la Société, et qui a pour titre : *Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos;* mais M. Guérin est jeune, il est instruit et il entre dans la carrière que j'ai laborieusement parcourue avec des fortunes diverses; à tous ces titres ma sympathie lui est acquise. Veuillez donc me permettre de vous entretenir quelques instants de ce travail, sur lequel, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, notre savant collègue M. Guigniaut s'est exprimé, à bon droit, d'une manière bienveillante. Là (le lieu le permettait), le mémoire a pu être apprécié sous tous les rapports; ici, comme toujours, je me bornerai à l'examiner uniquement au point de vue géographique. J'aurai peu de choses à dire de l'île de Patmos, rocher presque stérile dont ne parle ni Homère, ni Hérodote; cependant, messieurs, un grand souvenir est devenu inséparable du nom de Patmos, celui de l'exil de saint Jean l'Évangéliste; de plus, cette île, de-

puis plusieurs siècles, possède un des monastères les plus vénérés de ces contrées. A ces deux titres, cette petite île a paru à M. Guérin digne d'être connue et décrite avec quelques détails. N'eût-il pas fait autre chose, l'auteur du mémoire aurait prouvé une fois de plus que l'éducation donnée depuis la renaissance, que l'éducation qu'il a reçue ainsi que nous tous, ne sert pas uniquement à faire des païens, comme le disent et l'impriment, sans le croire, ceux qui veulent faire de cette étrange assertion une arme de guerre, arme dangereuse, non pour ceux contre qui elle est dirigée, mais pour ceux qui s'en servent. Ce n'est pas le seul mérite du mémoire sur Patmos; si, à la vérité, saint Jean et le monastère sont sur le premier plan, on y trouve également tout ce qui a pu être dit et tout ce qu'on peut désirer connaître sur la position de l'île, sa description générale et détaillée; sur la fondation de la ville actuelle de Patmos; sur son administration, ses charges et ses revenus, et sur les mœurs des habitants; enfin, le mémoire est accompagné d'une carte donnant, à une assez grande échelle, l'ensemble de l'île de Patmos aux côtes sinueuses.

Le travail sur l'île de Samos est beaucoup plus étendu. Pendant un séjour de deux mois, M. Guérin a recueilli une foule de documents dont il a su tirer parti, et il est parvenu ainsi à donner sur Samos des détails plus complets que ceux que l'on possédait jusqu'à ce jour. Il commence par décrire l'aspect général de l'île, aspect qui n'est rien moins que flatteur, et à ce sujet il fait la réflexion suivante: « Ce serait être fort injuste » envers les îles de l'Archipel que de vouloir les juger

» à première vue et d'une manière définitive, sans avoir
» abordé sur leurs côtes ; car, autrement, on serait ten-
» té naturellement d'en tracer une peinture défavora-
» ble et non méritée. En effet, lorsqu'on traverse pour
» la première fois les flots de cette mer célèbre qui sé-
» pare la Grèce de l'Asie, on s'étonne d'abord de la
» stérilité apparente et quelquefois réelle de la plupart
» des îles dont elle est semée, et comparant la nudité
» de leurs contours et de leurs flancs souvent déchar-
» nés, avec les poétiques descriptions dont notre esprit
» a été bercé de bonne heure par la lecture de l'anti-
» quité, on éprouve involontairement je ne sais quel
» désenchantement cruel, et l'on s'en veut presque à
» soi-même d'avoir détruit, par le spectacle de la réa-
» lité, ces gracieuses illusions que caressait notre ima-
» gination. Gardons-nous cependant de prononcer trop
» vite un irrévocable arrêt contre ces îles et contre les
» poètes qui les ont chantées ; car, même après tous les
» ravages qu'elles ont subis, et malgré tous les change-
» ments que les atteintes du fer et du feu ont dû y ap-
» porter, elles conservent toutefois encore assez de ves-
» tiges de leur primitive beauté et de la richesse de leur
» sol, pour justifier leur antique renommée ; mais ces
» vestiges ne se montrent guère qu'à ceux qui y pénè-
» trent et qui en parcourent l'intérieur. » M. Guérin a parcouru l'intérieur de Samos ; d'après ce qu'il a vu, d'après les renseignements qu'il a pris, il fait d'abord connaître avec précision l'étendue de l'île, le climat, la végétation, les chaînes de montagnes et les caps si nombreux ; puis il décrit les quatre districts et les vingt-neuf communes de l'île, et consacre un chapitre entier à

l'administration actuelle de Samos. Mais, avant d'aborder la description détaillée de l'île actuelle, il réunit et résume tout ce que l'antiquité a pu nous en apprendre. Cette partie de son travail est pleine d'intérêt. M. Guérin connaît les sources, il y a puisé largement, mais avec sagacité et sobriété. De la description des ruines actuelles, de la comparaison de ces ruines avec les témoignages des auteurs, il a su recomposer en partie les monuments anciens, et rendre la vie à l'ancienne Samos.

Grâce au concours intelligent et bienveillant du gouverneur et du commandant militaire, M. Guérin a pu entreprendre des fouilles considérables pour découvrir l'aqueduc qu'Hérodote regardait comme l'un des trois grands travaux exécutés par les Grecs dans cette île; d'autres fouilles ont été commencées et brusquement interrompues sur l'emplacement du temple de Junon. Quant au premier travail, les fouilles ont été exécutées sur une longueur de 400 mètres et ont mis à découvert les restes bien dégradés d'un canal de $0^{m},80$ de largeur. Ce canal, avant la domination romaine, conduisait à la ville de Samos l'eau d'une source appelée aujourd'hui *Fontaine Saint-Jean*.

En parlant de l'ancienne Samos, M. Guérin émet, sur l'emplacement primitif de cette ville, une opinion que je ne crois pas exacte. Qu'il me soit permis d'ajouter à ce rapport quelques mots à ce sujet. Pour arriver à une conclusion différente, je me servirai exclusivement des renseignements, du reste fort clairs et fort précis, qui me sont fournis par le livre que j'ai sous les yeux.

L'enceinte de l'ancienne Samos n'avait pas moins de huit kilomètres de circuit. Elle renfermait deux collines, l'une au nord, plus élevée et plus éloignée du port, et s'étendant de l'est à l'ouest, et l'autre à l'est, plus près du port et s'étendant du nord au sud. Sur la colline la plus élevée, et particulièrement aux deux extrémités, les murs étaient en constructions cyclopéennes ou pélasgiques; partout ailleurs, et principalement près de la petite colline, c'est le système rectangulaire ou hellénique qui dominait.

« Faut-il nécessairement expliquer cette différence » d'appareil par une différence d'époque, dit M. Guérin, et voir là le travail primitif des Léléges et des » Cariens, les plus anciens habitants de l'île, et ici, celui » des sujets du tyran Polycrate, alors que l'art de bâtir » avait acquis une perfection plus grande et était même » arrivé à un degré qu'il dépassa peu depuis? Je ne le » pense pas. En effet, bien que j'admette que le système » rectangulaire finit par prévaloir presque exclusivement dans les belles époques de l'architecture grecque, cependant je crois qu'il faut reconnaître aussi » que le système polygonal continua, dans certains » cas, à être employé avec celui-ci.

« Je pense, ajoute l'auteur, que les habitants de Samos ont dû choisir la colline la moins élevée, à cause » de son voisinage du port, pour y fixer le siége de leur » domination naissante. Le plateau plus considérable » de Kastro n'a été probablement occupé et fortifié qu'à » une époque postérieure, lorsque la cité reçut de plus » grands développements et recula peu à peu vers l'ouest. » Toutefois, il ne reste plus aucune trace, sur cette

» colline, de constructions cyclopéennes, car les rem-
» parts et les tours, dont quelques parties subsistent
» encore, portent l'empreinte d'un art déjà perfectionné.
» Il faut croire que, si des fortifications primitives et
» plus grossières avaient précédé celles-là, elles ont
» été détruites et remaniées par Polycrate, pour deve-
» nir plus uniformes et d'un aspect plus régulier et plus
» élégant. Un fait qui me paraît digne d'observation,
» c'est que la ligne occidentale des murs, c'est-à-dire
» celle qui s'éloigne le plus de la petite colline et qui,
» par conséquent, n'a dû être reportée si avant qu'à
» une époque où la petite cité des Léléges, concentrée
» d'abord vers l'est, autour du port, s'étendit ensuite
» de plus en plus vers l'ouest, est cependant celle dont
» les blocs offrent la régularité la moins parfaite et qui,
» par le caractère de leur construction, en partie poly-
» gonale, et par les dimensions énormes de ses maté-
» riaux, se rapprochent davantage du système cyclo-
» péen ou pélasgique. C'est là, à mon sens, une des
» raisons les plus décisives en faveur de l'opinion que
» j'ai émise, à savoir que le système rectangulaire, une
» fois mis en usage, n'a pas fait disparaître complète-
» ment le système polygonal qu'il remplaçait; car il
» m'est difficile d'admettre que cette partie des rem-
» parts, qui a dû être le plus souvent attaquée, détruite
» et relevée, puisqu'elle regarde la plaine, et qui, en
» outre, ne délimitait certainement point la ville primi-
» tive, dont l'extension ne pouvait être si grande, soit
» néanmoins la plus ancienne de toutes. » (Pages 194
et 198.)

Ainsi, selon M. Guérin, les Pélasges (Cariens et

Léléges), premiers habitants de Samos, fixèrent leur demeure sur la petite colline, parce qu'elle était voisine de la mer; si l'on n'y trouve aucun vestige de leur séjour, c'est que Polycrate a fait détruire les murs qu'ils y avaient élevés et les a remplacés par d'autres murailles construites à la règle droite. Sur la partie occidentale de la grande colline, la présence de constructions cyclopéennes de dimensions énormes semblerait devoir attester le séjour des Pélasges, c'est vrai; mais comme cette partie de la ville est plus éloignée du port et que, pour cette raison, elle a dû être la dernière habitée, ces constructions cyclopéennes prouvent seulement que les Ioniens, de race hellénique, qui ont possédé Samos après les Pélasges, ont continué, pendant plusieurs siècles, à bâtir, comme leurs prédécesseurs, d'après le système polygonal, en même temps qu'ils faisaient usage du système rectangulaire.

A mon tour, je dirai mon avis sur la fondation de Samos. Comme toujours, en établissant une colonie dans l'île, les Pélasges fortifièrent le point le plus élevé du territoire qu'ils occupaient. Ils construisirent des murs à l'est, à l'ouest et au nord de la plus haute colline; au sud la pente abrupte rendait toute construction inutile. Ce point fortifié devint plus tard l'Astypalée, l'Acropole de Samos. Les Ioniens et particulièrement Polycrate réparèrent les murs pélasgiques partout où ils avaient souffert, étendirent le mur d'enceinte et y enfermèrent la petite colline voisine de la mer. Dans toutes ces constructions, ils firent usage du système rectangulaire, le seul qu'ils aient employé.

On le voit, le dissentiment est complet.

M. Guérin a senti la difficulté résultant de l'opinion empruntée à M. L. Ross et adoptée par lui en ce qui regarde le point le premier occupé par les Cariens : je veux parler de la présence de blocs énormes dans la partie occidentale de la plus haute colline. Pour expliquer la présence de ces blocs, il est obligé d'admettre la simultanéité longtemps prolongée des deux systèmes polygonal et rectangulaire. La simultanéité momentanée, soit ; elle doit être admise dans de certaines limites, mais elle ne suffit pas pour justifier l'opinion adoptée par l'auteur. Il faut aller jusqu'à supposer que des constructions cyclopéennes ont été élevées dans la partie de la ville qu'on déclare la dernière habitée, postérieurement à la construction plus régulière adoptée pour les autres parties de la ville ; ou bien que Polycrate, qui avait détruit les constructions pélasgiques sur la petite colline, avait fait élever des fortifications polygonales sur la partie occidentale de la grande colline : tout ceci est inadmissible.

Au moment où de nouveaux émigrants arrivent dans un pays et en prennent possession, que les anciens habitants ne soient pas exterminés par la colonie nouvelle, qu'il y ait juxtaposition, puis fusion plus ou moins lente, nul ne le conteste ; qu'à des degrés différents, cette fusion s'étende à ce qui concerne la sécurité et le bien-être matériel comme à tout ce qui constitue la culture intellectuelle : d'accord, c'est fort probable ; il a donc pu y avoir, à Samos comme ailleurs, non pas mélange, mais simultanéité dans les constructions si différentes attribuées aux Pélasges et aux Hel-

lènes; mais qu'après avoir fait usage pendant plusieurs siècles de la construction rectangulaire, les Ioniens, restés seuls maîtres de l'île, soient revenus à bâtir en polygones irréguliers, je ne puis l'admettre. Nulle part et jamais les choses ne se sont passées ainsi.

Si l'on me permettait une comparaison, je la prendrais dans la marine, et je dirais que l'invention de la vapeur n'a pas détruit immédiatement les grands bâtiments à voile; mais ces bâtiments sont devenus moins nombreux, et disparaîtront dans un temps prochain, pour ne plus régner sur les eaux, quoi qu'il arrive.

Mais, dira-t-on, d'après quelques faits observés en Morée, la science moderne l'a décidé, les deux genres de construction ont été simultanément employés dans la même muraille. Je répondrai que la science archéologique a ses caprices, ou, si on l'aime mieux, ses systèmes. Il ne faut pas s'en plaindre; tous ne sont pas fondés en réalité, mais tous concourent au progrès de la science par la contradiction et par les lumières qui en résultent. Quant aux faits, s'ils étaient matériellement et historiquement bien constatés, je n'aurais qu'à me taire; car je ne comprendrai jamais, qu'entre une conjecture et un témoignage irrécusable, il puisse y avoir hésitation; mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi.

Dans ma retraite isolée, tout moyen de vérification me manque; je suis réduit à mes souvenirs; mais dans un temps déjà éloigné, j'ai beaucoup étudié la géographie ancienne de la Grèce; je connais les voyageurs modernes qui ont parcouru ce pays ainsi que l'Italie avant 1830; le nombre des localités où les constructions pélasgiques

ont été observées par eux dépasse trois cents : j'en ai la liste ; tantôt les constructions sont composées de blocs plus ou moins bruts, comme à *Ithaque*, ou de polygones plus ou moins réguliers, comme à *Épidaure* de Laconie ou à *Fundi* ; mais nulle part, que je sache, les voyageurs n'ont vu le mélange des deux systèmes dans un mur bâti à une même époque, ou la construction hellénique surmontée de la construction pélasgique, tandis que l'inverse se rencontre très fréquemment ; ajoutons que tous les monuments attribués avec certitude aux Hellènes, sont construits en parallélogrammes et par assises horizontales et régulières.

Certes, M. Abel Blouet était l'homme le plus capable de voir et de bien voir ; s'il dit avoir remarqué de la construction hellénique intercalée dans un mur de construction polygonale, ce n'est pas moi qui, pour les besoins de la cause, mettrai en suspicion son habileté ni sa sincérité. Cependant, je ne me rendrai pas encore, j'appellerai un nouvel examen, non plus consciencieux, mais plus approfondi. Ces assises de pierres taillées à la règle droite, qui se trouvent sous des pans de murs en polygones irréguliers, appartiennent-elles bien à la construction primitive des murailles? ne seraient-elles pas une restauration exécutée dans des temps postérieurs? Ne devrait-on pas établir historiquement l'époque où ont été bâtis les murs dans lesquels ces anomalies ont été remarquées? Que s'il s'agissait de murailles élevées ou réparées à la hâte, avec tout ce qui se trouve sous la main, tels que les murs du Pirée relevés par Thémistocle, on n'en pourrait rien conclure.

Objecterait-on enfin que, de nos jours, nous voyons l'architecture appelée gothique renaître après avoir été négligée pendant plusieurs siècles. Je répondrai d'abord, qu'entre le retour d'un style à un autre et le mélange de ces deux styles, la différence est grande ; je répondrai surtout que l'architecture gothique et l'architecture grecque sont deux styles également parfaits, et non deux systèmes de construction dont l'un était en harmonie avec la brillante civilisation de la Grèce hellénique, et dont l'autre, plus grossier, ne pouvait convenir qu'à une civilisation peu avancée, et ne pouvait reparaître une fois oublié, parce que l'esprit humain ne marche pas à reculons.

Au reste, ce que j'ai dit sur la position primitive de Samos, M. Guérin l'avait exprimé lui-même en s'appuyant de l'autorité de Strabon (page 179). Plus tard, la considération du voisinage de la mer l'a fait incliner vers l'opinion émise par M. Ross; je crois qu'il voyait mieux quand il n'était guidé que par ses propres lumières. Sans doute la navigation n'était pas complétement étrangère aux Pélasges; mais ils se livraient à l'agriculture plus qu'au commerce; la proximité du port leur importait peu ; au contraire, il leur importait beaucoup de pouvoir se mettre à l'abri d'une attaque soudaine. A Samos, ils ont donc agi comme partout où ils se sont établis ; car suivant le témoignage de Denys d'Halicarnasse (et les faits prouvent la vérité de cette assertion) ils avaient coutume de faire leurs villes petites et de les fortifier sur les points les plus élevés, sur les montagnes; d'autres peuples étaient mus par des considérations différentes. S'il s'agissait,

par exemple, d'une colonie de Milésiens, je comprendrais à merveille l'importance qu'on attacherait au voisinage de la mer, en cherchant à fixer la position primitive de la ville fondée par eux; mais il ne faut pas confondre les temps et les peuples. Je n'insisterai pas davantage; et d'ailleurs, ce qui vient d'être l'objet d'une discussion de ma part, n'était, pour M. Guérin, qu'une question fort accessoire, qu'il touche incidemment dans son remarquable travail; une étude plus longue et plus réfléchie l'aurait peut-être fait persister dans l'opinion qu'il paraissait avoir adoptée en commençant l'*analyse des documents que nous fournit l'antiquité au sujet de la ville de Samos.*

Quoi qu'il en soit, messieurs, le double mémoire de M. Guérin sur Patmos et sur Samos est une œuvre consciencieuse où se montre le talent nourri et fortifié par d'excellentes études. Désormais, quiconque voudra savoir quelque chose sur les îles de l'Archipel devra consulter cet ouvrage, et quiconque désirera acquérir des connaissances plus étendues et plus approfondies sur ces deux îles, ne pourra se dispenser de le lire avec toute l'attention qu'il mérite.

RAPPORT

SUR L'OUVRAGE INTITULÉ :

Narrative of an exploring voyage up the rivers Kwora and Binue, in 1854, by Will. Balfour Baikie. Lond. Murray 1856.

L'expédition accomplie, il y a deux ans, par le bâtiment anglais la *Pléiade*, sur le Kwora et le Binué, est une des plus importantes de celles dont l'Afrique a été récemment le théâtre, et la relation que vient d'en publier son chef scientifique, le docteur Baikie, offre, à plusieurs points de vue, un vif intérêt. Les lecteurs de ce recueil savent dans quelles circonstances cette expédition fut résolue : Barth s'était engagé dans les régions qui s'étendent au midi du lac Tchad, et, en pénétrant dans l'Adamawa, il avait vu deux grands cours d'eau auxquels les indigènes donnent les noms de Faro et de Binué, et qui, après s'être réunis, coulent de l'est à l'ouest dans une direction qui lui parut être celle du Niger (Kwora) et de l'Atlantique. D'après ces indices et quelques vagues renseignements que lui fournirent les habitants du pays, il conjectura que le Binué devait former le cours supérieur de la Tchadda, cet énorme affluent du Niger dont l'embouchure avait seule encore été entrevue par des Européens. Dans le cas où cette conjecture se trouverait justifiée par l'événement, on avait le plus grand intérêt à éprouver si le Kwora et le Binué étaient praticables de l'Atlantique jusqu'au point

où Barth avait vu ce dernier cours d'eau. Dans ce cas, en effet, au lieu d'aborder, comme on l'avait fait jusqu'alors, le Soudan central par la route longue et périlleuse de Tripoli et du désert, on allait se trouver en possession d'une voie conduisant jusque vers le bassin du Tchad à travers des régions fertiles, populeuses, bien cultivées et relativement industrieuses, à en juger du moins par la description que l'intrépide voyageur faisait de l'Adamawa. A la vérité, de fâcheux précédents rappelaient qu'une telle entreprise ne pouvait s'accomplir sans de grands dangers : déjà, depuis 1830, époque à laquelle les frères Lander avaient reconnu l'embouchure du Niger, quatre tentatives avaient été faites pour remonter ce fleuve et elles avaient toutes avorté au milieu de désastres qui pouvaient sembler décourageants. Toutefois, le consul anglais de Fernando-Po, M. Beecroft, l'un des plus persévérants explorateurs de cette portion de l'Afrique, s'offrit pour conduire une nouvelle expédition, et M. Laird, le même qui, en 1832, était parvenu, en compagnie de MM. Allen et Oldfield, jusqu'à Dagbo, à l'entrée de la Tchadda, en dirigea les préparatifs.

La *Pléiade*, petit steamer pourvu d'une machine de la force de soixante chevaux et ayant un très faible tirant d'eau, fut destinée à cette reconnaissance. Mais au moment où elle parut en vue de la côte de Guinée, M. Beecroft venait de mourir et ce fut le docteur Baikie, l'un des membres de l'expédition, qui fut chargé de le remplacer. Nous sommes heureux de pouvoir constater ici, en présence du succès le plus complet, que le nouveau chef s'est montré par son intelligence, son acti-

vité, sa sage modération, à la hauteur de la tâche difficile dont il se trouvait chargé.

Ses instructions comportaient d'employer aussi peu de blancs que possible, de remonter durant la saison pluvieuse, d'employer la quinine comme préservatif contre les influences pernicieuses du climat. Il avait pour mission d'explorer la rivière de Dagbo en s'avançant dans l'est, de rechercher Barth et Vogel et de les ramener en Europe s'il les rencontrait. Parmi les membres de l'expédition scientifique, nous citerons M. May, officier de la marine anglaise, qui avait offert spontanément ses services et qui s'est distingué par sa louable activité; le révérend M. Crawther, qui avait plusieurs fois déjà exploré le delta du Niger; M. Hutchinson, médecin et naturaliste. L'équipage comprenait au total 12 Européens et 53 hommes de couleur.

Ce fut en juillet 1854 que la *Pléiade* pénétra par le Rio Nun dans le large delta du Niger, labyrinthe changeant où les énormes attérissements du fleuve comblent et ouvrent constamment de nouveaux canaux. Allen en avait dressé, en 1832, une carte qui n'est plus toujours exacte; M. Baikie cite, entre autres changements importants, la formation de la grande île de Thuesday qui, en 1832, n'était qu'un bas-fond; M. Beecroft vit, en 1841, sur l'emplacement qu'elle occupe, un banc de terre et de sable à niveau d'eau, et c'est aujourd'hui une île couverte d'une forte végétation.

Le delta est la partie la plus insalubre du fleuve, et ce fait tient surtout à la prodigieuse fécondité du sol. Faisant obstacle au renouvellement de l'air, des forêts d'arbres gigantesques bordent les deux rives et corrom-

pent l'eau par la quantité de détritus végétaux qu'elles y versent. Aussi rien n'est triste comme le paysage qui se déroule en ce lieu : un mince ruban de ciel, l'eau du fleuve, une sombre et lourde verdure. Grâce aux précautions hygiéniques et à une ration quotidienne de quinine, l'équipage ne fut pas malade, mais on ne commença à vraiment respirer que lorsque la *Pléiade* eut dépassé le point où le fleuve se partage et qu'on fut parvenu au lieu où s'ouvre sur les deux rives la perspective d'une large et populeuse vallée.

Des détails pleins d'un vif intérêt sur les mœurs et la physionomie des peuplades qui s'étendent sur les bords du fleuve, abondent dans la relation de M. Baikie; mais ils ont été ou seront reproduits par d'autres recueils et, malgré leur attrait, nous devons leur préférer ici les renseignements dont le caractère est plus spécialement géographique ; nous allons donc nous appliquer à extraire de l'ouvrage de nos voyageurs la liste des peuplades et des lieux que l'expédition a visités tant à son aller qu'à son retour. Voici les noms des pays qui sont situés de l'embouchure du Kwora au point extrême que l'expédition a atteint sur le Binué :

Sur les deux rives s'étend l'Oru dont le Nimbé fait partie. Le lieu principal de ce pays, Angiama, est placé sur le fleuve ; la position de la ville de Nimbé dans l'intérieur des terres est incertaine. Au delà de l'Oru, l'Igbo dont l'Abo forme une dépendance. C'est un des pays que M. Baikie a le plus amplement décrits à la fin de sa relation, et nous ne saurions mieux faire que d'y renvoyer le lecteur s'il veut s'instruire des usages, de la religion et des superstitions bizarres du peuple africain qui l'ha-

bite. Au nord de l'Igbo, l'Igara qui forme, au dire de M. Baikie, un même État avec l'Akpoto, lequel s'étend sur la rive gauche du Binué. Le souverain de ce pays porte les deux noms de *atta*, qui signifie père, et de *onu* qu'on peut traduire par chef. Il réside à Idda, jolie ville située dans une position pittoresque sur la rive gauche du fleuve. L'Igara ne s'étend pas sur la rive droite, laquelle est occupée par l'État d'Ado. Outre Idda, les principaux lieux vus par l'expédition sont Agbédamma, puis Igbébé un peu au-dessous du confluent des deux cours d'eau. Le sommet de l'énorme angle obtus que forment en ce point le Kwora et le Binué est occupé par le Igbira-Panda, l'un des États les plus industrieux et les plus peuplés de toute cette région. Par malheur il venait, au moment du passage de la *Pléiade*, d'être saccagé par une invasion de Fellatahs, Peuls ou Pulo. (C'est cette dernière forme que M. Baikie adopte dans la liste des trente-cinq variantes du nom Fellatah qu'il donne dans son appendice.)

Panda, cette ville florissante au temps où Lander l'avait visitée, n'était plus qu'un amas de ruines, et les terribles conquérants menaçaient de faire subir, après le temps de l'inondation, le même sort à Yimaha qui l'avait remplacée comme capitale. Après le Igbira-Panda s'ouvre le Bassa, dont le chef-lieu est Abatsho. Dagbo, point atteint il y a vingt-quatre ans par Oldfield, est la première ville du Doma, État qui embrasse les deux pays de Agatu et de Keana, et qui est, ainsi que le Bassa, situé sur la rive droite du Binué. La rive gauche appartient aux Mitshi, peuplade sauvage très inférieure, pour le physique et l'intelligence, aux autres

nègres de cette région, dont ils ne sont pas originaires.

L'expédition fit à Ojogo, île du Binué et ville importante du Doma, un séjour d'une dizaine de jours motivé par l'espérance de rejoindre Barth et Vogel. Depuis l'entrée du steamer dans la rivière, on s'était constamment informé auprès des naturels s'ils n'avaient pas vu les deux Européens. Un homme d'Ojogo fit une telle description de deux blancs qui, disait-il, étaient à Keiana, que M. Baikie envoya des messagers dans cette ville et résolut de les attendre. Cependant les deux voyageurs n'avaient pas paru dans le pays, et la source probable de l'erreur du noir d'Ojogo était le teint clair de quelques Maures ou Pulos qui se trouvaient de passage à Keiana.

Ojogo et le pays circonvoisin furent donc l'objet d'une exploration toute spéciale. Les membres de la commission scientifique s'y livrèrent à des travaux de linguistique et d'histoire naturelle; ils firent un grand nombre d'observations astronomiques et des relèvements trigonométriques, bien que cette dernière opération fût entravée par les craintes superstitieuses des indigènes qui, en voyant les Européens regarder alternativement le ciel et la rivière, croyaient à des pratiques de sorcellerie.

Au delà du Doma s'étendent, sur la rive gauche, le Kororofora, et sur la rive droite à une grande distance dans l'intérieur des terres, les tribus Bautshi. L'expédition s'arrêta à Zhibu lors de son retour. Le roi de ce pays, musulman comme la plupart des chefs des États qui s'étendent sur le Binué depuis son confluent, prenait le titre de sultan. Il se montra, par exception, fourbe et cauteleux avec les Européens ; les autres firent à l'expédi-

tion un accueil plein de bienveillance : il est vrai que partout leur bonne volonté fut stimulée par des robes de velours rouge ou violet et par d'autres cadeaux d'une magnificence inouïe pour des Africains.

Après le Kororofora et Zhibu vint l'Amarawa, qui occupe les deux bords de la rivière et dépend du royaume de Sokoto (tel est le nom que M. Baikie donne au Sakatou).

On se rappelle sans doute que M. Barth, dans une de ses communications, faisait savoir que l'Amadawa est un État où l'agriculture et le commerce sont beaucoup plus développés qu'on ne l'attendrait d'un pays situé presqu'au centre de l'Afrique, et que cet État, conquis par les Fellatahs, forme une sorte de grand fief dépendant de Tombouctou et de Sakatou, où résident les chefs souverains de cette race envahissante. Il paraît en être exactement de même de l'Hamaruwa. Aussi on peut, à ce qu'il semble, établir trois divisions bien distinctes entre les États qui bordent le Kwora et le Binué : 1° ce sont d'abord ceux qui sont occupés par les nègres idolâtres, depuis l'embouchure du Nun jusqu'au confluent des deux cours d'eau. Ces États sont nombreux, agités par de continuelles dissensions, mais actifs, commerçants et plus industrieux qu'on ne pourrait le croire; 2° ceux qui, encore indépendants et idolâtres, sont cependant infestés par les incursions des Fellatahs: tel est le Igbira-Panda; 3° enfin, les États conquis, dans lesquels les Fellatahs se sont établis d'une manière permanente : tels sont l'Hamaruwa et l'Adamawa, qui y confine. Ces derniers sont de beaucoup les mieux administrés et les plus tranquilles. Les Fella-

tahs y ont développé à leur profit les instincts agricoles de la race conquise. La plus grande portion de la population est demeurée idolâtre, et il n'y a guère que les Fellatahs qui y pratiquent l'islamisme. Peut-être le peu de zèle qu'ils déploient pour la propagation d'une religion que cependant ils pratiquent avec ferveur trouve-t-il sa cause dans l'obligation que leur impose le Coran, de ne prendre des esclaves que parmi les infidèles ; ils ne veulent pas, par des conversions trop nombreuses, tarir la source de leur plus riche revenu. Toutefois, il faut reconnaître que la tolérance religieuse est très grande dans tous ces pays, comme en général par toute l'Afrique. Partout on accueillit volontiers la proposition que M. Crawther faisait constamment d'envoyer des missionnaires chrétiens.

Quant à ces Fellatahs, dont le *Bulletin* a plus d'une fois entretenu ses lecteurs, ils forment une race bien singulière, chez laquelle on retrouve la plupart des traits distinctifs de la famille caucasique: front élevé et ouvert, nez aquilin, quelquefois les yeux bleus. Des lèvres un peu épaisses attestent seules le mélange de sang noir. Ils sont de taille élevée, secs et nerveux. On les trouve répandus de la Sénégambie au cœur du Soudan. Quelles sont leur origine et leur histoire, quels furent leurs migrations et leurs mélanges? Ce sont là de grandes et graves questions bien obscures aujourd'hui et sur lesquelles la publication si impatiemment attendue de M. le docteur Barth est destinée peut-être à jeter quelque lumière.

Gurowa, petit port de l'Hamaruwa, fut le point extrême qu'atteignit la *Pléiade* sur le Binué. Ce ne fut ce-

pendant pas la dernière limite de l'expédition. M. Baikie poussa une reconnaissance en canot à une vingtaine de lieues plus loin, à Lau, Djin et Dulti, trois endroits habités par des hommes extrêmement sauvages, inférieurs à tous ceux qu'on avait rencontrés dans le cours de l'expédition. C'est à Dulti que M. Baikie vit ces hommes dont les demeures étaient couvertes par l'inondation et qui vivaient eux-mêmes dans l'eau. C'est un fait qui n'est pas rare sur les bords des grands fleuves africains et que Lander avait déjà constaté sur le Niger au-dessus de son confluent avec le Binué.

A Lau, on obtint quelques renseignements sur les pays ultérieurs. M. Baikie vit la première station du chemin qui mène à Yola, capitale de l'Adamawa; il apprit qu'il n'était plus qu'à une faible distance de l'endroit où le Faro se joint au Binué, et il éprouva un bien vif regret de ne pouvoir gagner ce point : un peu de maladie, qui à la vérité céda bientôt à un bon régime hygiénique, s'était déclaré dans son équipage noir. Mais, ce qui surtout le retint, c'est que les premiers symptômes de la baisse des eaux, qui n'est pas moins prompte que la crue, s'étaient fait sentir. Il fallut donc revenir en arrière. Le retour fut employé à visiter nombre de lieux où l'on ne s'était pas arrêté en passant, et à compléter ces notions d'histoire, d'ethnologie, de géographie, d'histoire naturelle, qui font de la relation de M. Baikie l'une des plus complètes et des plus instructives que nous connaissions. Aussi, lorsqu'à la fin de la saison, en octobre 1854, la *Pléiade* se retrouva à l'embouchure du Nun, M. Baikie et son savant état-major purent se flatter d'avoir accom-

pli dans leur plénitude les devoirs de leur difficile mission : ils avaient remonté le Binué cent trente lieues environ plus loin qu'on ne l'avait fait encore, vérifié l'hypothèse de Barth, constaté que ce magnifique cours d'eau est navigable, très accessible, habité par des riverains en général intelligents et bienveillants; enfin, et ce résultat dépasse tous les autres, ils démontraient par un fait irrécusable, en ramenant sain et sauf leur équipage entier, que le climat de l'Afrique peut être dompté et que désormais son sol meurtrier ne dévorera plus ses envahisseurs. JACOBS.

VOYAGE

EN CALIFORNIE ET DANS L'ORÉGON,

PAR M. DE SAINT-AMANT,

En 1851 et 1852. 1 vol. in-8°. Paris, 1854.

Ce voyage est une sorte de guide pour les personnes qui veulent se rendre en Californie. L'analyse que la Commission centrale nous a chargé d'en offrir doit être fort réduite, après la mention qu'en a déjà faite M. le Secrétaire général, dans son rapport du 19 décembre dernier, qui a signalé avec éloge la nouveauté des aperçus et la physionomie de l'ouvrage.

Parti du port anglais de Southampton, M. de Saint-Amant a traversé l'océan Atlantique et touché en quinze jours à Saint-Thomas, île danoise, d'où le bâtiment a cinglé vers Sainte-Marthe et Carthagène, dans les Antilles, pour arriver, en 36 heures, à la baie du Limon ou

Navy-Bay, point qui remplace le port de Chagres, maintenant délaissé. En quarante jours on fait ordinairement cette traversée, qui s'opère également par le Havre et New-York en douze à treize jours, et de New-York en dix jours à Navy-Bay, où s'élève, sur la côte de l'île du Mancenillier, *Aspinwall-City*, c'est-à-dire la petite ville naissante d'Aspinwall, à laquelle, par 9° 25′ lat. N. et 82° 20′ long. O., commence, aux rivages américains de l'Atlantique ou des Antilles, le chemin de fer qui, en quelques heures, conduit les voyageurs à Panama, ville ou port sur l'océan Pacifique.

L'île du Mancenillier, longue d'un mille et large de presque autant, unie et plate et de peu d'élévation, est séparée du continent et de la baie du Limon par une passe navigable, bien qu'étroite. Il a fallu établir les maisons sur pilotis, ainsi que le chemin de fer qui relie l'île à la côte. Ces maisons sont en bois et d'assez grande dimension. En fait d'eau douce, les habitants n'ont que l'eau des citernes ; ils tirent leurs provisions des lieux voisins, tels que Chagres, Porto-Bello, San-Blas et Carthagène. Les vautours, qui sont à peu près les seuls oiseaux de l'île, se chargent de nettoyer la ville. Le mancenillier abonde aux alentours : c'est un bel arbre dont le fruit est séduisant, mais dangereux. Sous ce brûlant climat, où, pour le dire en passant, la végétation est d'une richesse inexprimable, le vêtement le plus léger est seul de mise avec le chapeau de paille de Panama ou de Guayaquil. Les naturels ôtent leur chemise quand il pleut, et la remettent au retour du beau temps : il n'y a pas de parapluie ou de manteau qui puisse vous préserver des atteintes d'une averse des Antilles.

L'espagnol est la langue des natifs de l'isthme, surtout à Panama, ville saine et assez propre, située sur un promontoire de l'océan Pacifique : il y fait très chaud toute l'année. L'eau douce est très rare : on est obligé de l'apporter, à dos de mule, d'une rivière distante de trois milles. Panama, comme toutes les autres villes de l'isthme, est nettoyée de ses immondices par les vautours qu'il est défendu de molester. Ici, la marée s'élève à près de cinq mètres, tandis qu'elle est bien moindre de l'autre côté, sur l'Atlantique.

M. de Saint-Amant partit de Panama pour la Californie, sur un bâtiment à vapeur qui fait le trajet en douze à treize jours. Un navire à voiles serait deux mois à franchir cette distance, parce que les vents et les courants portent tous au sud; mais, en revenant, on ne mettrait guère que vingt jours, avec vent arrière.

En huit jours on atteint Acapulco, ville située au pied des montagnes du Mexique et au fond d'une baie très pittoresque. De là on longe la côte des Andes, et l'on gagne le cap San-Lucas, situé à la partie méridionale de la langue de terre nommée Vieille ou Basse-Californie, presqu'île séparée du continent par la mer Vermeille. On touche ensuite Monterey, ancienne capitale de la Haute-Californie, aujourd'hui délaissée, et l'on est rendu bientôt à San-Francisco.

Arrivé là, notre voyageur trouva la ville à peine relevée d'un incendie qui l'avait détruite; les maisons nouvellement construites étaient toutes en bois, sauf celles des négociants, qui ressemblaient à des bastions garnis de fer. M. de Saint-Amant ne fit point là un

long séjour, et il partit pour aller visiter le territoire de l'Orégon.

Le territoire de l'Orégon, qui cherche à devenir un État dans l'Union américaine, s'étend du nord au sud, entre les 42° et 54° 40′ latitude nord, le long de l'océan Pacifique, et de l'est à l'ouest, entre les montagnes Rocheuses et le même océan.

Ce territoire peut se diviser en deux parties : l'une qui part du 42e degré et finit au 49e, vers le détroit de Juan de Fuca; l'autre se prolonge depuis ce point jusqu'à l'Amérique russe. En allant de l'ouest à l'est, on remarque trois vallées séparées par des chaînes de montagnes et échelonnées en s'élevant depuis l'océan Pacifique jusqu'aux montagnes Rocheuses.

Parmi les rivières de ce territoire, il faut citer en première ligne le Rio Colombia, fleuve dont nous avons déjà parlé avec détail dans le *Bulletin* de la Société du mois d'août 1846. Le cours entier de ce fleuve dépasse trois cents lieues.

Nous ne suivrons pas M. de Saint-Amant dans ses diverses excursions, qui par elles-mêmes ont un véritable intérêt; mais les bornes restreintes d'un compte rendu ne me permettraient pas de développement. Revenu de l'Orégon, il fait un court séjour à San-Francisco et revient en Europe.

ALBERT-MONTÉMONT.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

—

Séance du 6 *février* 1857.

S. Exc. M. le ministre de l'Instruction publique annonce à la Société qu'il vient de lui accorder, pour l'année 1857, à titre de subvention, une somme de six cents francs, en retour de cinquante exemplaires de son *Bulletin*. M. le ministre ajoute qu'il est heureux de pouvoir continuer à la Société les témoignages d'intérêt qui lui ont été donnés par ses prédécesseurs.

M. Canot, récemment admis dans la Société, lui adresse ses remerciements, et lui annonce qu'il fera tous ses efforts pour contribuer au succès de ses travaux.

M. J. Lacombe, bénédictin, écrit à la Société qu'il a pris connaissance du programme du prix que celle-ci a proposé pour les découvertes en Afrique, et ajoute qu'il accepterait volontiers cette mission scientifique. L'assemblée décide qu'il sera répondu à M. Lacombe que la Société ne confie de mission à aucun voyageur, mais qu'elle se réserve d'accorder la récompense promise à celui des voyageurs qui aura rempli avec le plus de succès les conditions du programme.

M. Buisson, membre de la Société, adresse quelques observations sur la ville de Bolgrad, et fait remarquer qu'il croit s'être glissé quelques erreurs dans une notice sur cette ville et dans une carte de ses environs

publiées par M. Lejean dans le numéro du 10 janvier du journal *l'Illustration*. — Renvoi de ces observations à M. Lejean.

M. Aug. Ravenstein écrit à la Société que M. le capitaine Papen, auteur de la belle carte du royaume de Hanovre, en 82 feuilles, s'occupe en ce moment d'un travail qui doit avoir un grand intérêt pour les sciences géographiques, et il lui soumet, comme spécimen de ce travail, deux feuilles coloriées de la nouvelle carte de France. M. Ravenstein appelle l'attention de la Société sur l'exactitude de ce procédé pour exprimer les zones de hauteurs, et il sollicite sa bienveillance pour faire obtenir à M. Papen, de la générosité de M. le ministre de la guerre, un exemplaire de la grande carte de l'État-major français. M. Alfred Maury est prié d'examiner les pièces jointes à cette demande et d'en rendre compte à la Commission centrale dans sa prochaine séance.

M. Morelet écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de la carte qui accompagne la Relation de son voyage dans l'Amérique centrale.

M. Rieux, secrétaire de la Société géographique de Berlin, adresse la suite des Bulletins de cette Société.

M. Lourmand présente à la Société la deuxième édition des *Éléments de géologie* de M. Le Canu, et offre de lui en rendre compte.

M. Alfred Maury dépose sur le bureau un exemplaire de son ouvrage sur les *Forêts de la France dans l'antiquité et le moyen âge* (Voy. p. 160). — M. E. Desjardins est prié d'en rendre compte à la Société.

M. Jomard communique une lettre du Dr Barth, en

date du 15 janvier dernier. Plusieurs difficultés retardent la publication de son voyage, dont le premier volume est imprimé. M. le Dr Barth demande des informations sur la nouvelle carte du royaume de Tunis et sur l'état de nos relations dans l'intérieur de l'Afrique, du côté de Ouargla.

Le même membre donne lecture d'une lettre récente qu'il a reçue du Caire, au sujet de l'expédition projetée aux sources du Nil. Le gros de l'expédition était encore au Caire; mais M. Twyford, officier de la marine anglaise, avait déjà franchi les deux premières cataractes avec deux bâtiments à vapeur, deux dahabyéh et trois autres embarcations. On avait les meilleures nouvelles de ce détachement.

M. Malte-Brun annonce qu'il vient de recevoir une lettre de Constantine, dans laquelle on lui apprend qu'une colonne française s'est avancée jusqu'à Ouargla, où elle devait séjourner du 1er au 4 janvier 1857. Accueillie le matin du 1er janvier par une pluie battante, elle eut à supporter à midi une chaleur de 45 degrés. Le général Desvaux, qui commandait la colonne, devait revenir par Touggourt et Biskra.

Le même membre annonce la mort du géographe allemand Gumprecht, décédé le 7 décembre 1856 à Berlin, et celle de M. le baron Melvill de Carnbee, membre de la Société, décédé à Batavia le 24 octobre dernier.

M. Lourmand, au nom de la section de publication, annonce que cette section s'est réunie pour se constituer, et qu'elle a nommé M. Daussy pour son président, et M. de Quatrefages pour son secrétaire.

M. Alex. Bonneau annonce également que la section de comptabilité s'est réunie pour vérifier les comptes de 1856 et préparer le budget de 1857. Cette section a nommé M. Lefebvre-Duruflé président, M. Isambert vice-président, et M. Garnier secrétaire.

La section de correspondance est invitée de nouveau à se réunir pour procéder à ses élections.

La Commission centrale a nommé membres de la Commission du concours au prix annuel MM. Daussy, d'Avezac, Guigniaut, Jomard et Vivien de Saint-Martin.

M. de Quatrefages lit un rapport sur l'ouvrage de M. Alfred Maury, intitulé : *La Terre et l'Homme*. Ce rapport, dont la lecture est écoutée avec un vif intérêt, est renvoyé au *Bulletin*. (Voy. plus haut.)

Séance du 20 *février* 1857.

Après la lecture du procès-verbal, M. Jomard communique une lettre de M. le comte d'Escayrac de Lauture, datée de Boulaq le 5 février 1857. Cette lettre annonce que M. Twyford, officier de la marine anglaise, commandant le premier détachement de l'expédition aux sources du Nil, a heureusement traversé les cataractes et a quitté Dangolah-el-Adjouz pour Berber. Le gros de l'expédition est retenu au Caire par l'avancement de la saison et par l'absence du vice-roi. Il dépose ensuite sur le bureau les deux derniers cahiers de l'*Isthme de Suez* et la liste détaillée de tous les mémoires compris dans les treize volumes publiés par la Société géographique impériale de Russie, pour être

insérée dans le *Bulletin*, et il offre de faire traduire en français ceux de ces mémoires qui pourraient intéresser la Société.

Le même membre communique la circulaire adressée à toutes les Sociétés savantes, au sujet de la prochaine érection d'une statue en l'honneur du célèbre naturaliste Étienne-Geoffroy Saint-Hilaire ; ce monument sera élevé à Étampes, sa ville natale ; les corps savants, français et étrangers, et tous les amis des sciences naturelles sont invités à s'associer à cet acte de patriotisme. Il annonce ensuite qu'on a découvert dans le haut de la Magdalena (Nouvelle-Grenade) des statues d'une grandeur colossale ; on attend des détails ultérieurs. Enfin, il fait remarquer, à l'égard du régiment de quatre cents Amazones, dans le royaume de Siam, dont il a été question dans certains recueils périodiques, que, jusqu'à présent, M. de Montigny n'en a fait aucune mention dans sa correspondance, et qu'il en est de même de la correspondance américaine et des relations des voyageurs anglais.

M. Ernest Blancheton, consul de France à Bahia, et M. de Kerhallet, capitaine de vaisseau, sont présentés comme candidats, pour faire partie de la Société, le premier par MM. Jomard et d'Avezac, et le second par MM. Daussy et d'Avezac.

M. de La Roquette offre, au nom de M. Frédéric Kelley, de New-York, un exemplaire de la traduction française de son projet d'un canal maritime sans écluses, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, par les rivières Atrato et Truando.

Le même membre annonce que la section de corres-

pondance s'est constituée avant la séance en le nommant président, et M. Poulain de Bossay, secrétaire.

M. le président de la Commission centrale saisit cette occasion pour inviter les sections à faire connaître les jours qu'elles auront choisis pour leurs réunions périodiques.

M. Alfred Maury rend compte de l'examen qu'il a fait de la demande adressée à la Société par M. Ravenstein, en faveur des travaux géographiques de M. le capitaine Papen, et la Commission centrale adopte sa proposition de recommander cette demande à S. Exc. M. le maréchal ministre de la guerre.

M. Albert-Montémont fait un rapport sur le *Voyage en Californie* de M. de Saint-Amant, et M. Jacobs, sur le *Voyage en Afrique* de M. le Dr Baikie. — Renvoi au *Bulletin*.

M. le Dr J. A. N. Perier adresse à la Société un mémoire ethnographique sur les Gaëls et les Cymris; la lecture en est renvoyée à la prochaine séance.

La Commission centrale décide qu'elle nommera, dans une de ses prochaines séances, à une place vacante de correspondant étranger, et elle inscrit sur la liste des candidats M. le Dr Livingston et M. le baron de Reden, secrétaire de la Société géographique de Vienne.

ERRATA DU CAHIER DE JANVIER.

Page 29, ligne 13, au lieu de *mètres anglais*, lisez *mètres*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE FÉVRIER 1857.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

EUROPE.

Les forêts de la France dans l'antiquité et au moyen âge; nouveaux essais sur leur topographie, leur histoire et la législation qui les régissait; par M. Alfred Maury. Paris, Imprimerie impériale, 1856, 1 vol. in-4°. M. A. MAURY.

Quelques observations sur les six premiers volumes (4e édition) de l'Histoire de France, de M. Henri Martin, par M. H. d'Arbois de Jubainville, ancien élève de l'École des chartes. Troyes et Paris, 1857, broch. in-8°. M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Suelo, Clima, Cultivo agrario y forestal de la provincia de Vizcaya. Memoria premiada por la real Academia de ciencias, por dou Lucas de Olazabal, ingeniero de montes, etc. Madrid, 1857, in-4°. — Discurso sobre la necesidad de una descripcion completa de la cordillera de Sierra-Morena, con relacion a los tres reynos de la historia natural, leidó por el señor don Felipe Naranjo y Garza en la sesion publica de su recepcion como academico numerario. Madrid, 1857, in-4°. — Discurso que en contestation al del señor don Felipe Naranjo y Garza en el acto de su recepcion como academico numerario, leyó el Excmo. Señor don Antonio Remon Zarco del Valle, presidente de la real Academia de ciencias. Madrid, 1857, in-4°. M. le GÉNÉRAL ZARCO DEL VALLE.

AFRIQUE.

Voyages au Soudan oriental, dans l'Afrique septentrionale et dans l'Asie Mineure, par M. Pierre Trémaux (21e, 22e, 23e et 24e livraisons). M. TRÉMAUX.

AMÉRIQUE.

Projet d'un canal maritime sans écluses, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, à l'aide des rivières Atrato et Truando, par M. F. Kelley, de New-York. Précédé d'une introduction, avec une carte, sur les différents projets de communication interocéanique proposés jusqu'à ce jour, par M. V. A. Malte-Brun; et suivi d'une lettre de M. le baron Alex. de Humboldt. Paris, 1857, br. in-8°. M. DE LA ROQUETTE.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1857.

Mémoires, etc.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR LES MOYENS
DE DÉVELOPPER LE COMMERCE DE L'ALGÉRIE
AVEC L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,
ET EN PARTICULIER SUR CEUX DE SE RENDRE D'ALGÉRIE
DANS LE SÉNÉGAL EN PASSANT PAR TOMBOUCTOU;

ACCOMPAGNÉES DE REMARQUES SUR LE MAROC.

M. le président de la Société de Géographie ayant invité M. Snider-Pellegrini, négociant et voyageur, à informer cette Société des importantes observations qu'il a faites dans ses nombreux voyages, et en particulier pendant son séjour en Afrique, M. Snider-Pellegrini a pris la parole en ces termes :

J'ai fait un long séjour en Amérique ; j'ai parcouru une partie de l'Afrique et de l'Asie, après avoir, à plu-

sieurs reprises, traversé l'Europe dans les deux sens.

Le but de mes voyages a été tout commercial : j'avais en vue la découverte des produits et manufactures, l'étude des arbitrages possibles entre les pays, les échanges à établir entre des produits qui manquaient d'un côté tandis qu'ils surabondaient de l'autre; j'ai naturellement pris pour guide la Géographie, sans laquelle il n'y a pas d'étude du globe possible : et je consignerai tout de suite ici une observation : c'est qu'il serait à désirer que l'enseignement de cette science fût plus répandu chez toutes les classes. Dans mes voyages en effet, j'ai rencontré des hommes qui auraient pu rendre des services immenses à la société et à eux-mêmes, s'ils n'avaient complétement ignoré l'existence de cette étude. On en verra la preuve par ce que je dis plus loin.

J'ai cru remarquer, sur le programme de vos nombreuses recherches, qu'il en est une à laquelle vous semblez attacher plus d'importance, car vous avez attribué à sa solution le plus considérable d'entre vos prix. Les ministres de l'instruction publique, de l'agriculture, du commerce et des travaux publics ont voulu aussi ajouter, pour leur part, à son importance. Ce prix de 4,500 francs, susceptible d'accroissement, est proposé au « *voyageur qui se sera rendu de la colonie* » *du Sénégal en Algérie, ou de l'Algérie à la colonie* » *du Sénégal, en passant par Tombouctou, et qui aura* » *en même temps rapporté des itinéraires et recueilli* » *des observations nouvelles sur les caravanes qui tra-* » *versent cette partie du Sahara.* »

Je crois devoir traiter ce sujet, qui intéresse plus par-

ticulièrement la Société de Géographie et le gouvernement français.

J'ai entretenu des relations commerciales avec le Sénégal, la Gambie, Sierra-Leone, Liberia et la Côte-d'Or; il me reste en ce moment encore un établissement à Saffi dans le Maroc : j'ai donc eu souvent occasion de causer sur le centre de l'Afrique, et sur Tombouctou en particulier, avec des personnes qui y ont séjourné.

Tombouctou n'est plus ce pays inabordable que l'imagination se représentait, il y a trente ans ; les voyageurs savants nous ont déjà donné sur sa route des détails plus ou moins exacts, soit par la voie de Benghazi, Tripoli et Tunis, soit par la voie occidentale : routes également dangereuses, il est vrai, mais praticables. Les voyageurs illettrés, les humbles messagers, domestiques et trafiquants, aussi bien les naturels que les Européens, y ont pénétré plus souvent et plus facilement, à l'aide soit de leur position, soit de leur commerce; ils ont pu s'arrêter sur la route, fréquenter les villages et les peuplades intermédiaires. Accueillis sans défiance, ils ont mieux connu les mœurs, les usages et les positions locales; mais malheureusement ces voyageurs, étant eux-mêmes ignorants, ne se sont pas rendu compte de l'importance de leurs découvertes et ont laissé dans l'oubli, comme une chose sans valeur, les détails de leurs voyages.

Voici un exemple que je choisis parmi ceux qui me sont tombés sous la main.

A Tanger, au mois de mai 1853, j'ai rencontré deux matelots européens; ils étaient vêtus d'un bournous

arabe, leur aspect et leur accoutrement étaient misérables ; ils marchandaient à un juif des vieux habits dans e but de s'habiller à l'européenne et de pouvoir ensuite s'engager sur un navire et rentrer dans leur patrie. J'offris de leur payer ces habits, à condition qu'ils me raconteraient leur voyage ; ils acceptèrent, et voici ce que j'appris d'eux : Ils arrivaient à Tanger venant de Fez, où ils avaient laissé la caravane avec laquelle ils étaient partis de Tafilet ; l'un d'eux était Français, l'autre Italien. Ils s'étaient enfuis du Sénégal, après avoir tous les deux déserté leur bord, dans le but d'aller chercher dans l'intérieur de la poudre d'or. Perdus dans leur isolement et trompés dans leurs calculs, ils furent réduits à se faire domestiques dans les caravanes et arrivèrent ainsi à Tombouctou ; c'est dans ce lieu que le hasard les a réunis, et parlant à peu près la même langue, ils ne se quittèrent plus, résolus de retourner ensemble en Europe. Ils prirent à Tombouctou du service dans une caravane qui se rendait au Maroc, où ils arrivèrent après trois mois de voyage. Partis de Tombouctou avec 400 chameaux, le nombre de ces animaux s'augmentait sur la route, mais diminuait aussi d'autre part, en sorte qu'il ne demeurait jamais le même : ils en avaient 350 quand ils atteignirent Tafilet, sur lesquels 120 seulement partirent pour Fez. Il faut remarquer que, lorsque la caravane retourne de Fez à Tombouctou, elle passe par les mêmes stations ; les petites caravanes s'y joignent sur la route et s'arrêtent de la même manière. C'est ainsi que se font les affaires et les échanges ; ces réunions s'opèrent dans le but d'être plus nombreux pour se défendre contre les brigands du désert.

Questionnés sur les noms des villages et des étapes qu'ils avaient traversés, et qui m'intéressaient le plus à connaître, les deux matelots restaient muets, faute de souvenirs. Ni l'un ni l'autre ne pouvait lire ni écrire ; ne sachant que peu de mots de la langue locale, ils n'osaient faire aucune question ni à leur maître, ni aux habitants sur leur passage ; du reste, ils m'ont avoué qu'ils ne prenaient aucun intérêt à retenir ces noms bizarres, qu'ils ne se seraient jamais doutés qu'aucun être sur la terre serait assez curieux pour les interroger sur les noms et localités barbares de ces déserts, d'où ils allaient sortir pour n'y jamais retourner. J'ai cherché à aider leur mémoire, en leur citant les noms des localités les plus importantes où ils devaient avoir passé, comme Mabrouk, Moussi, Tervaber, Al-Moseken, Arabier, Tuat, Farsik, Bir-Quell, Bir-el-Gabah, Ghdàmès, qui sont sur la route des caravanes générales de l'Est. Aucun de ces noms n'était jamais arrivé à leur connaissance.

Je leur citai alors les noms de toutes les étapes faites par René Caillié en 1828 : El-Arawan, Mourat, le puits Telig, Trasas, les puits Amoul, Helk, Amoal Taf, El-Ekseif, Maraboudy, El Gueden, Mayara, Sibicia, El Harich ou Harih, Bounon, Mincima, les puits Yenegueda, Faratissa, Bayabara, Zanega, Yabo, Chaneron, Niela ; ils ne connaissaient pas davantage ces noms.

Ils ne connaissaient non plus celui de la ville de Walet, mentionnée par Mungo Park et considérée comme aussi importante que Tombouctou.

Il devenait donc évident pour moi que ces deux hommes ou me racontaient des faussetés et n'avaient

pas été à Tombouctou, ou venaient d'une route occidentale, qui n'avait encore été suivie par aucun voyageur européen. Du reste, mon consul, M. George D. Brown, consul général des États-Unis, et mon honorable ami le chevalier de Martino, consul général de Naples à Tanger, m'ont assuré qu'il arrivait assez souvent de pareils individus venant de l'intérieur, et généralement aussi stupides que ceux-ci, et dont ils ne pouvaient tirer aucun renseignement ; c'est ce qui ressort également d'une brochure publiée par M. Drummont Hay, consul général de S. M. Britannique. Cependant un fait positif existait pour moi : ces deux hommes venaient certainement de Tafilet, et comment s'étaient-ils trouvés à Tafilet ? Il n'y a pas de doute qu'ils fussent arrivés par mer, puisqu'ils étaient matelots ; supposons même qu'ils en imposassent et qu'ils ne fussent pas partis du Sénégal pour Tombouctou : alors ils seraient débarqués sur la côte, par exemple, à Capo-Blanco, Cintra ou le cap Bojador ; mais en ce cas leur traversée aurait été encore plus extraordinaire et plus curieuse, et prouverait qu'il y a des populations là où nous les croyons impossibles, à cause des sables mouvants.

Cependant, malgré l'opinion contraire, mon avis est que toute cette région occidentale qui s'étend entre le Sénégal et le sud du Maroc est peuplée par de nombreuses peuplades ou tribus, et la preuve en est que cette région, dont la partie méridionale formait l'ancien royaume de Ghalata et la septentrionale celui des Zanhaga, possède dans sa partie centrale les plus riches mines de sel, des forêts immenses d'où les

Maures tirent la gomme, l'huile de palme et les dattes. Il y a trois routes connues et pratiquées. L'une commence en face de Capo-Blanco, à Arguin, ancienne factorerie portugaise, passant à Haden, qui était aussi une factorerie portugaise, distante de cinquante lieues de la première, va de Haden à Teshed, où se trouve une célèbre mine de sel ; puis à Shingarin, où existe également une mine de sel. De cet endroit il y a une route pour Arawam et une autre pour Ezawan, qui est à huit lieues de distance de Tombouctou.

La seconde route de ce désert part du même point, d'Arguin pour Tombouctou, passant plus au nord par les forêts de palmiers, par Tegazza, grande mine de sel, par les puits Azared, Tohazah, par le village Jaudenie, le puits Garnes et finalement Arawam, qui est en ligne directe à vingt lieues nord de Tombouctou.

La troisième route s'élève plus encore vers le nord : partant du même point d'Arguin et par la ligne prolongée du littoral, elle arrive à la rivière *Torrent d'hiver*, qui coule à Punta Blanca, au nord du cap Bojador, dans la mer appelée *mar Pequeño*, vis-à-vis les îles Canaries. Cette route mettait autrefois en communication par terre Capo Blanco avec Punta Blanca, évitant un détour considérable qu'exigeait le voyage par mer. Entre ces deux points passe le tropique du Cancer. A une époque plus récente, cette route a été prolongée jusqu'à Santa-Cruz, dans le sud du Maroc, où s'était établi un roi de Portugal ; les ruines de son palais sont encore visibles.

Mais si nous voulons une preuve plus évidente encore de l'existence de populations dans cette région

et de leurs mouvements, nous trouvons la grande route du cap Noun à Tombouctou, qui est la suivante :

De Noun à Sookassa, Tesset ou Azeck, Soutra et Chiguimoola ; qui est un oasis de palmiers, le puits Azared, le village Taudenie, Arawam et Tombouctou.

Cette route a un embranchement qui se détache à Soutra et Chiguimoola, passant par les pays des Zwenzega, Bourboun, Tahta ; là elle se subdivise encore en deux branches : l'une à l'est, le long du Dahra à Finslmlin, Quiteca, Timestik et Tafilet ; l'autre à l'ouest, passant le Dahra, les Guzzula, et entrant dans le sud-ouest du Maroc.

A l'intérieur du cap Bojador, on trouve les peuples bien connus sous les noms de Mouselemine, des Bleds, de Sidi-Hessem, tous très nombreux et très répandus.

Les populations de l'intérieur du cap Noun, les Wedinuun, la tribu des El-Acsa, celle de El-Adna, celles de Suse, jusqu'à Agadir ou Santa-Cruz, tribus que l'empereur du Maroc prétend tenir sous sa domination, mais qui se sont toujours refusées à le reconnaître, sont fort industrielles et très répandues.

Il serait donc possible que les deux matelots eussent réellement passé du Sénégal à Tombouctou et de Tombouctou à Tafilet, par une route plus occidentale que celle qu'a suivie René Caillié ; mais il se pourrait aussi qu'ils eussent fait la route directement du Sénégal à Tafilet, en passant par le pays des Foulahs, sans avoir jamais été à Tombouctou, qu'ils ont pu connaître seulement de nom. Dans ce dernier cas, on aurait à se demander si une caravane pouvait aller de Tombouc-

tou directement au Maroc, sans passer par la route de Ghdàmès, la seule que l'on croit praticable.

Cette supposition de ma part a été écartée par la considération suivante :

Les 350 chameaux arrivés à Tafilet portaient beaucoup de poudre d'or, des dents d'éléphants, des plumes d'autruche et des esclaves, de la gomme, des dattes et des dépouilles d'animaux. J'admettrai que les trois derniers articles auraient pu être tirés du pays intermédiaire, mais il n'en est pas de même des quatre premiers. La poudre d'or, les dents d'éléphant, les plumes d'autruche, venaient certainement de Tombouctou. Deux autres considérations arrivaient à l'appui de cette supposition : la première, c'est que les fabricants de Fez, envoyant à Tombouctou les produits de leurs manufactures, sont payés en retour par ces articles ; la seconde était le prix de revient de ces trois articles dans le Maroc, où je les voyais vendre au même taux qu'à Tripoli et Tunis, chose qui aurait été impossible s'ils avaient été importés par des caravanes venant de la route de l'est.

La preuve de ceci se trouve dans l'excellent ouvrage de M. Prax, sur les *Rapports politiques et commerciaux du Touat avec le Sénégal et l'Algérie*, et dans lequel il explique comment le prix de ces objets augmente suivant les distances, et il nous donne le tableau suivant des prix comparés :

La poudre d'or (au mitkhal soit 4 gr. 781).			Une dépouille d'autruche.	
A Tombouctou..	2 fr. 60 c.	à Agde	31 fr. 50 c.	
A Kanou.....	5 25	»		
A Ghât.....	7 85	»	47 25	

La poudre d'or (au mitkhal soit de 4 gr. 781).			Une dépouille d'autruche.
A Ghdâmès	9 fr. 08 c.	à Agde	63 fr
A Tripoli.	11 25	»	75
A Tunis.	12	»	90

Les dents d'éléphants.

A Kanou.....	2 fr.	06 c.
A Ghât.	6	17
A Ghdâmès.....	7	35
A Tripoli.....	8	45

Et les distances sont marquées comme il suit :

De Tombouctou	à Tripoli,	journées de marche	75
»	à Tunis,	»	84
»	à Constantine,	»	92
»	au Maroc	»	125

Ainsi, si les provenances de Tombouctou devaient passer au Maroc par l'itinéraire susdit, la poudre d'or, les dents d'éléphants et les dépouilles d'autruche vaudraient dans le Maroc 50 à 80 pour 100 plus cher qu'à Tripoli ou Tunis, en raison de ce que les caravanes arrivent à Tripoli en 75 jours, à Tunis en 84, et à Marocco en 125 jours. Or, comme j'ai vérifié que ces articles se vendaient à Marocco au même prix qu'à Tripoli et à Tunis, il s'ensuit naturellement qu'ils arrivaient droit de Tombouctou au Maroc par une route aussi courte que celle qui mène à Tripoli ou à Tunis.

Persuadé qu'une communication directe à l'ouest de l'Algérie, passant par Tafilet, pourrait s'ouvrir avec le Sénégal aussi bien que celle qui, dans mon opinion, existe déjà entre Tafilet et Tombouctou, je me proposais d'examiner la position de la première étape à établir.

Mais avant de traiter ce point, permettez-moi de ne pas quitter Tanger sans vous donner, d'après mes propres observations, ce que je pourrais appeler la physiologie du Maroc.

Toutes les fois que j'ai été dans le Maroc, que j'ai passé devant ses bords, ou que je l'ai regardé sur la carte géographique, j'ai éprouvé une émotion qu'il m'est impossible de rendre; et comme tous les hommes qui, faute de talent, sont incapables de rendre leur sensation intérieure et cherchent à se faire comprendre par une comparaison, je proposerai la mienne, afin que vous saisissiez ma pensée :

Je regarde Paris comme la plus belle ville du monde, ses boulevards comme la plus belle partie de Paris, et le boulevard des Italiens comme la plus belle partie des boulevards. Or, si le boulevard des Italiens était un tas de décombres! quelle horreur! diriez-vous, messieurs, avec beaucoup de raison; vous en seriez indignés, et votre indignation s'augmenterait, toutes les fois qu'en les traversant, vous feriez attention qu'au lieu de remettre ce joli quartier dans son état normal, on laisserait s'amonceler les décombres.

Si du Nord au Sud il y avait une ligne de boulevards habités, le Maroc serait le boulevard des Italiens; la carte géographique à la main vous en donne la preuve.

Et tel il est en effet; nul point du Globe n'est plus central, plus avantageusement situé, mieux favorisé par la Providence, et cependant de tous il est le plus négligé, le plus avili, le plus misérablement administré.

Ma comparaison comprise, je vais vous dire maintenant ce que j'ai trouvé dans le Maroc.

Je ne vous parlerai pas de son étendue, de ses rivières, de ses mines, de ses richesses géologiques et botaniques; le tout d'une immense valeur, comme sa position géographique : cela vous est connu; je vous tracerai en peu de mots l'état de son organisation.

Le Maroc est gouverné en ce moment par un empereur octogénaire, qui depuis un demi-siècle règne et administre avec le même système que suivaient depuis des siècles ses prédécesseurs; c'est-à-dire qu'il est le maître absolu de toutes les terres, de tous les hommes, et l'héritier de toutes les fortunes de ses sujets.

Sa politique est d'appauvrir le plus possible les habitants de ses États, dans l'idée que, tant qu'ils sont pauvres, ils n'ont pas les moyens de se révolter. Rien, par conséquent, n'est négligé pour arrêter leur prospérité; il entrave le plus possible le commerce avec les étrangers, qu'il abhorre généralement; il leur permet de passer, et même il ne les empêche pas de s'établir dans certains ports de mer; mais veulent-ils se rendre à Marocco, ils doivent en faire par écrit la demande à l'empereur, par l'entremise du gouverneur, expliquant le motif de leur voyage. Si l'autorisation est obtenue, le voyageur peut alors aller à Marocco, pourvu qu'il y porte des présents pour l'empereur et ses ministres; si son but est de faire des affaires commerciales, il faut qu'il sache par avance qu'il échouera dans tous ses projets, perdra ses frais, sera plus ou moins volé.

Les revenus annuels de l'empereur sont très consi-

dérables ; il perçoit en nature la dîme de toutes les récoltes de ses sujets ; les douanes lui rendent énormément, car l'importation n'est pas seulement pour la consommation du Maroc, mais aussi pour le transit qui passe à l'est et au sud, et tout paye le même taux. La somme des droits et le mode de les acquitter, varient ; quelquefois il fait payer le dixième en nature, ce qui fait ouvrir toutes les balles des tissus, et sur chaque dix pièces le douanier en garde une, ainsi de tous les autres articles. Ce système porte beaucoup de frais de déballage et emballage, gâte souvent les marchandises, attendu que l'opération se fait à ciel ouvert ou dans des localités fort sales. D'autres fois, il exige le droit d'entrée en numéraire, prescrivant le payement en piastres espagnoles (douros) : il ne recevrait à aucune condition d'autre espèce de monnaie ; toutefois, depuis quelques années, les pièces de cinq francs sont admises. Souvent encore, il impose tels articles à payer en espèces, et tels autres en nature. Ce dernier système est maintenu en ce moment, et voici les six articles fixés à payer en espèces le droit d'importation :

			onces	douros
Coton en balles,	le petit cantar de 119 liv. anglaises.		60	soit 3
Café.	id.	id.	60	3
Sucre.	id.	id.	60	3
Fer.	le gros cantar de 178 liv. anglaises.		60	3
Clous.	id.	id.	80	4
Thé.	la livre.		5	1 fr. 25

Tous les autres articles doivent donner à l'importation la dîme en nature.

Exportation. — L'exportation des produits du Ma-

roc, comme aussi ce qui vient de l'intérieur de l'Afrique dans le Maroc, est, en principe général, prohibé pour le commerce et réservé en monopole au profit de l'empereur ou de ses créatures. Cependant, il y a un petit nombre d'articles dont la sortie est permise de temps en temps, payant des droits d'exportation plus ou moins élevés, selon les ports plus ou moins favorisés. En ce moment, voici les articles dont l'exportation est permise, et le chiffre des droits à payer :

	Le petit cantar de 119 liv.
Gomme sortant des ports de Saffi et Mazagan.....	25 onces.
Cire..... id.	121
Laines lavées, des mêmes ports.....	120
La même laine sortant du port de Mogador paye seulement	90
Huile d'olive sortant de Mogador.....	60
La même huile sortant de Saffi ou Mazagan.....	90
Laine brute.....	80
Peaux de bœufs.....	60
Peaux de moutons, de chèvres : chaque peau.....	1

Les bestiaux, la viande sèche ou salée, les légumes, le miel, le bois, les os, les blés, les orges, dont il y a des quantités immenses, sont prohibés à la sortie;

Le maïs et les fèves font, depuis quelques années, exception, et donnent à l'empereur des millions de revenu à cause de leur sortie, sans faire le moindre bien au pays. Voici comment ceci se pratique :

L'empereur donne des permissions d'exporter, moyennant un droit de 15 onces par fanega, payables en espèces. Ces permissions sont accordées à ses favoris et à ses ministres; ceux-ci les exploitent avec des associés particuliers, les uns et les autres s'enrichissent en peu de temps. Bien entendu que, aussitôt que l'empe-

reur connaît qu'ils ont fait une grosse fortune, il les met en prison, sous un prétexte ou l'autre, et pour racheter leur liberté ils sont obligés de dégorger tout l'argent gagné, en le versant dans les caisses impériales.

Un épisode de cette nature s'est passé presque sous mes yeux, lorsque j'étais à Tanger en 1853. Un nommé Mustapha Ducaly était associé dans ces opérations avec le premier ministre de l'empereur. Ce Ducaly, disposant de ces permissions, vendait du maïs en grande quantité ; il m'a vendu à moi-même 25,000 fanegas au prix de 25 onces la fanega rendue à bord à Saffi ; le maïs lui revenait, rendu au port, par les paysans, à 4 onces; 15 étaient le droit à payer : par conséquent, leur profit ostensible était de 6 onces par fanega, ce qui était déjà un assez joli bénéfice. Mais probablement ils ne limitaient pas leur profit seulement à la différence du prix, et il leur était facile d'en faire sortir des quantités plus considérables. L'empereur, ayant toujours l'œil sur eux, ne manqua pas d'être informé du moment où leur caisse commença à se remplir, et il les fit immédiatement mettre en prison. Le ministre y resta ; mais Ducaly, plus rusé, s'était arrangé pour ne pas laisser trouver beaucoup d'argent comptant chez lui : il reçut ordre de se rendre auprès de l'empereur pour déclarer ou étaient ses richesses, et mon consul m'écrivait à Londres, à la fin de 1854, à ce sujet dans les termes suivants :

« Ducaly montra à l'empereur qu'il avait employé » son argent dans des bâtisses à Casablanca, et que la » moitié des maisons de la ville de Tanger lui appar-

» tenaient ; ce fait vérifié après six mois de détention à
» Fez, Ducaly a pu retourner à Tanger, et cela dans
» le but d'entretenir ses immeubles qui doivent à sa
» mort revenir à l'empereur ; c'est ainsi qu'il a pu sau-
» ver sa vie. »

L'énorme quantité de maïs que le pays produit et les demandes des consuls adressées à l'empereur pour qu'il en permette l'exportation, l'ont enfin décidé à laisser exporter le maïs et les fèves moyennant l'énorme droit de 18 onces par fanega.

Vingt onces équivalent à un douro ou piastre espagnole qui fait 5 fr. 30 c.; la pièce de 5 francs est acceptée pour 19 onces. Deux fanegas font un hectolitre ; le paysan vendait son maïs au bas prix de 4 onces la fanega, soit 1 fr. 6 c. De manière qu'en mesure et monnaie de France, le maïs vaut dans le pays 2 fr. 12 c. l'hectolitre, et le droit d'exportation à payer est 9 fr. 54 c. : ainsi l'hectolitre revient à 11 fr. 66 c.

L'Irlande, qui consomme énormément de maïs, en a tiré du Maroc considérablement. Cette demande continuelle a fait un grand bien aux Marocains, et le prix de 4 onces s'est élevé jusqu'à 8 et 9 onces ; le droit a dû rester le même.

On n'a jamais pu obtenir de l'empereur la permission d'exporter le blé ni l'orge, sauf quelques concessions accordées à ses favoris. La récolte de ces deux céréales a été énorme ; les trois dernières années, les paysans offraient le blé à 3 onces la fanega (1 fr. 59 c. l'hectolitre), sans trouver d'acheteurs ! car du moment qu'on ne peut pas l'exporter, à quoi bon l'acheter ?

Les paysans ont été obligés de mettre tout dans les

silos, sous terre où il en existe déjà des dépôts en quantités considérables, datant des années précédentes et vraisemblablement pourries. Les consuls de Tanger ont fait toutes les démarches diplomatiques possibles pour obtenir de l'empereur l'exportation du blé, sauf à payer le droit, mais ce prince n'a pas plus tenu compte de leurs prières que de leurs menaces; finalement, les consuls croyant réussir dans une entrevue personnelle, sollicitèrent la permission d'aller ainsi rendre visite à Marocco. La permission est venue, et le consul général de la Grande-Bretagne, M. Drummond Hay, accompagné de M. le chevalier de Martino, consul général des Deux-Siciles, partirent de Tanger pour Marocco, voyage long et pénible, puisqu'il n'y a pas de route.

Voici ce que m'écrivait M. le chevalier de Martino, de Marocco, le 14 avril 1855 :

« L'objet de la mission à Marocco est de ranimer le » commerce, les demandes sont :

» 1° Abolition du monopole ;

» 2° Diminution des droits sur l'exportation ;

» 3° Cessation entière du favoritisme.

» La première est déjà obtenue, la seconde on l'ob- » tiendra, et sera stipulée dans un nouveau traité qu'on » négociera probablement à Tanger; on n'en exceptera » que les sangsues et l'écorce de chêne.

» L'empereur a promis d'essayer la libre exportation » des blés avec un droit modéré (nous verrons). »

Les consuls restèrent deux mois à Marocco. Celui que le résultat de la mission intéressait le plus était le consul anglais; les autres le secondaient dans l'intérêt de

l'humanité ; ils quittèrent l'empereur avec sa promesse de conclure le traité dans un bref délai à Tanger; mais ils furent mystifiés comme d'habitude, les choses restent encore comme elles étaient auparavant.

Dans la même année 1855, la France demandait 10 millions d'hectolitres de blé à l'étranger, et le payait de 45 à 50 francs l'hectolitre, tandis que dans les silos du Maroc se trouvaient 10 millions d'hectolitres de blé, que les propriétaires ne pouvaient pas vendre à 1 fr. 59 c. l'hectolitre, et qui sont encore en ce moment peut-être en état de putréfaction !

S'il est triste de voir ce petit potentat barbare, domicilié dans le centre du Globe, à la porte de notre civilisation, fouler aux pieds tous les droits de la société et de ses sujets à améliorer leur sort, il n'est pas moins triste de voir les grandes puissances soumises aux caprices de ce despote; la moindre démonstration faite par l'une d'elles en faveur des droits de l'humanité trouverait la sympathie de toute la population du Maroc, et l'on serait bien payé des frais de la guerre.

On ne peut se faire une idée à quel état de misère sont réduits les habitants du Maroc, même ceux qui passent pour les plus riches.

Tous, grands et petits, sont obligés de se montrer pauvres, afin de ne pas donner le moindre soupçon de fortune; car aussitôt qu'il vient à l'oreille de la cour qu'un individu a augmenté son bien-être, il devient suspect, et il ne passe pas longtemps sans être saisi; aussi chacun vit-il très misérablement. Un bournous, qui est le seul vêtement que porte un Marocain, passe de père en fils. Dans les maisons point de meubles. On

ne mange point de viande, on marche sans chaussure, sauf de rares exceptions, et cependant tous ont de l'argent et beaucoup d'argent, car ils sont industrieux; les produits de leurs manufactures de Fez, Mequinez et Rabat sont fort recherchés pour le Soudan et pour Tombouctou où ils se vendent très cher. Tout l'argent produit par ce commerce, chacun a soin de le cacher sous terre, à des places très éloignées les unes des autres et connues seulement du propriétaire. Il y a certains Marocains dont la fortune est enfouie en dix et quinze endroits différents, ce qu'ils ont fait dans la pensée que si une partie venait à être découverte, ils pussent au moins compter sur les autres.

A la mort d'un individu, l'empereur est son héritier légal. Un employé accompagné de soldats se rend à la maison du défunt et enlève tout ce qu'il y trouve. La famille reste dans la plus complète misère, si par malheur elle n'a pas quelque chose de caché. Mais souvent un père de famille meurt sans avoir confié à sa femme ou à ses enfants le secret de ses cachettes, soit parce qu'il se croyait encore loin de la mort, soit de crainte d'être trahi, car, dans ce dernier cas, outre qu'il aurait perdu son trésor, il serait mis en prison et battu jusqu'à ce qu'il eût fait connaître tous les points où il a enfoui de l'argent, et même après avoir tout avoué, il sera battu encore, parce qu'on croira qu'il lui reste encore à avouer.

Plusieurs Marocains haut placés, avec lesquels je m'étais lié, m'ont assuré qu'il y avait dans le Maroc, caché sous terre, plus de 500 millions de douros (2,650,000,000 de francs). J'ai cru au premier abord

que c'était là une exagération; mais en réfléchissant que cet usage d'enfouir l'argent a été toujours pratiqué, et calculant seulement sur les quatre derniers siècles, pour lesquels il faut pour le moins compter que chaque année les seuls négociants et particuliers enfouissent 1 million de douros (5,300,000 francs) et ce calcul peut être accepté comme minimum, car il ne représente que le quart de ce qui entre en argent monnayé dans le Maroc; par conséquent, ce serait 400 millions de douros (2,120,000,000 de francs). Il faut admettre que les grands personnages de la cour, les gouverneurs des provinces, par la même prévision que les inférieurs, en font autant, et leur chiffre ne pourrait pas être au-dessous d'un sixième de la susdite somme, par conséquent, mes informateurs pouvaient bien avoir raison. Ces Marocains m'ont assuré aussi que les trésors de l'empereur ne sont pas moins de 200 millions de douros, et il est à noter qu'il ne fait aucune dépense, et il amasse sans cesse.

En effet, le Maroc ne rend jamais l'argent monnayé qu'il reçoit. Il n'y a pas d'articles d'importation qu'il solde en argent. Ses laines, ses huiles, cire, peaux et maïs suffisent et sont d'une valeur bien supérieure aux tissus et autres bagatelles qu'il reçoit d'Angleterre, c'est-à-dire de Gibraltar, auquel le commerce est presque exclusivement dévolu.

Étrangers. — Fort peu d'étrangers sont établis au Maroc, et seulement sur le littoral. Ils sont, il est vrai, sous la protection de leurs consuls respectifs, résidant à Tanger; mais cela ne les met pas à l'abri de toutes les vexations imaginables, aussi est-il fort rare d'en

trouver qui s'y établissent pour y résider longtemps, et ceux qui restent s'abrutissent tellement, qu'à force d'être en relation avec les Maures, ils deviennent pires que ceux-ci dont la mauvaise foi et la perfidie sont pourtant passés en proverbe. Les consuls généraux de Tanger, pour remédier à la distance qui les sépare de Rabat, Larache, Mazagran, Saffi, Mogador, ont nommé dans chacun de ces ports un agent consulaire, mais il y a si peu d'hommes qui méritent confiance; aussi voit-on un seul individu réunir à lui seul la représentation, à Saffi, de onze consulats.

Je m'arrête, messieurs, sur ce tableau lugubre mais fidèle du Maroc, et je passe à l'Algérie.

Algérie. — Je fis en 1830, passer de Trieste à Marseille, une vingtaine de navires adressés à la maison placée alors sous la raison *Barry, Dervieux fils et Cie*, tous servirent aux transports, lors de la conquête de l'Algérie. L'un de ces navires, nommé *le Prince Metternich*, capitaine Urbano Bozzini, fut employé à transporter la pharmacie et les officiers d'administration; curieuse coïncidence ! le nom du Nestor des ministres d'une puissance étrangère qui, de son cabinet, faisait peut-être des vœux pour la défaite des Français, devait précisément donner son nom au navire portant les remèdes destinés aux blessés, ainsi que les plumes et les livres qui devaient servir à enregistrer la victoire complète des Français !

Je vous cite ce fait et sa date, pour vous prouver que je connais l'Algérie depuis la veille de sa conquête. J'ai suivi depuis lors, en amateur, mais avec intérêt, toutes les phases de l'occupation française. J'ai ad-

miré les faits d'armes, le progrès, la civilisation chassant la barbarie, mais je voyais avec peine la lenteur de la colonisation malgré les sommes considérables qu'on y dépensait ; c'est que Mars et Mercure ne sont pas la même personne, et la colonisation ne pouvait et ne pourra jamais se faire par la voie administrative de la guerre. Les dix premières années, tout était à importer dans l'Algérie, la farine, le blé, l'orge, le foin, même le charbon de bois. Il était clair, cependant, qu'une terre aussi riche, malgré toutes les lenteurs, ne pouvait tarder à devenir productrice elle-même, et changer de rôle en devenant exportante à son tour.

L'Algérie exporte aujourd'hui, mais elle n'exporte pas la dixième partie de ce qu'elle pourrait. Elle compte quelques colons et parmi eux de très capables, mais pas assez nombreux. Les terres, au lieu d'être en pleine culture et propriété de braves agriculteurs, se trouvent encore en friche et placées sous la surveillance militaire.

Quelles sont les causes de cette relative stagnation ?

Une concession de terres est accordée à un individu qui aura justifié :

1° De maintenir les formes d'un ou d'autre décret, *que souvent il ne sait pas lire ;*

2° De posséder un capital de..... indépendamment d'un revenu ;

3° De construire des bâtisses d'une certaine forme ;

4° De mettre en culture la totalité dans un certain délai.

5° De payer une rente annuelle et perpétuelle à l'État. (*Moniteur*, 10 mars 1857.)

Ces conditions sont très belles. Un colon riche, en qualité d'amateur, pourra peut-être les remplir, encore s'il s'agit d'un terrain de prédilection ; mais si ces conditions restaient comme base fondamentale de la colonisation, l'Algérie ne sera pas colonisée d'ici à deux siècles.

A mon avis, il suffirait d'attirer sur les lieux un colon bon agriculteur ; son estomac m'offrirait toute la garantie désirable, car pour le satisfaire, il serait forcé de travailler.

On devait pendant trois ans attirer sur la route de l'Algérie, au moins un pour cent du nombre des émigrants qui, chaque année, s'en vont aux États-Unis; on aurait dû leur offrir les mêmes avantages dont ils jouissent en Amérique. A parité de conditions, je suis sûr, d'après mon expérience, qu'ils auraient trouvé préférable à leurs intérêts, l'Algérie. Ce fait éprouvé par eux-mêmes pendant trois années, ils auraient appelé auprès d'eux leurs compatriotes. La bonne émigration aurait de la sorte changé de route. Si l'on avait agi ainsi, en ce moment il y aurait peut-être un million de colons en pleine activité, et l'Algérie aurait continué à se coloniser par elle-même, sans frais pour l'État.

L'activité industrielle qui a été dépensée en Algérie est vraiment quelque chose de prodigieux. Dans la seule ville d'Alger, on a construit des maisons magnifiques, mais on les a élevées à quatre et cinq étages, sans songer que le pays est sujet à des tremblements de terre. On a réuni pour l'exploitation des mines des

capitaux considérables, mais on les a employés à construire les logements des employés, et il n'en est plus resté pour exploiter la mine. Les terrains et toutes les propriétés ayant atteint une valeur fort élevée, tout le monde voulut devenir propriétaire; tout l'argent qu'on pouvait se procurer fut employé en nouvelles constructions, mais sans réflexion qu'il fallait des locataires pour les occuper, et comme il n'arriva point d'étrangers, les loyers et les propriétés sont tombés à moitié prix, et il ne resta aux spéculateurs qu'à payer les intérêts sur les sommes empruntées.

L'établissement de la Banque et ses succursales a été certes un bienfait pour une certaine classe, mais elle ne vient pas à l'aide du colon. Les règles de la prudence lui commandent de n'escompter qu'alors qu'il y a trois signatures solides. L'escompte légal est dix pour cent par an ; les juifs et les bons hommes qui sont pires que les juifs ont leur taux de vingt à trente pour cent avec garantie en main.

C'est sur ce pied que j'ai trouvé Alger en 1853, et je crois qu'il n'a pas beaucoup changé depuis.

Je passe à des observations d'un autre ordre, qui ont trait à l'Algérie :

La province d'Oran, confinant au Maroc, avait attiré plus particulièrement mon attention, par cette considération qu'elle peut tirer de son voisin barbare, *et malgré lui*, les grains, par la voie des montagnes, voie mal gardée par les douaniers marocains, et peut faire un transit dont l'existence serait une source précieuse de richesse et d'activité pour le pays par lequel il s'opérerait.

Dans cette pensée, j'expédiai, en 1851, de Londres au port d'Oran, un navire, afin de prendre des orges pour ma maison de Londres. Cette opération ayant réussi, je la continuai. Ces orges valaient si peu au Maroc, que rendues à Oran, elles ne me coutaient que six à sept francs les cent kilogrammes. Durant une année, j'ai paisiblement recueilli le fruit de mon heureuse opération; mais après l'expédition du dixième navire, la concurrence s'établit, d'autres maisons marchèrent sur mes brisées; il en résulta que les prix montèrent au double et au triple. Les maisons d'Oran opérèrent alors de gros bénéfices. Aussi, lors de ma visite en 1853, ai-je été complimenté par plusieurs d'entre elles. Mon but était, dans ce voyage, de m'assurer s'il y avait moyen d'établir, au sud de Tlemcen, une factorerie qui devînt la première étape pour une route à Tafilet, et qui pût attirer les caravanes venant de Tombouctou et allant au Maroc.

Fez, qui est la ville la plus importante par son commerce et par ses produits industriels, se trouve sur le même parallèle que Sebdou (*Seida*), en Algérie, à la limite du Tell, au sud de Tlemcen. Entre Sebdou et Fez se trouve Oudija, village du Maroc, près duquel a été donnée la bataille d'Isly, en août 1844.

Fez a perdu son commerce par terre avec Tunis depuis l'établissement des Français en Algérie, mais elle a conservé ses rapports directs avec Ghdâmes et Tripoli. Aussi les caravanes sont-elles assez régulières et deviennent même importantes à l'époque des départs et des retours du pèlerinage de la Mecque.

Les négociants de Fez, qui sont généralement riches sans le paraître, entretiennent des agents ou des mai-

sons succursales avec dépôts de manufactures sur plusieurs points de la frontière à l'est du Maroc, et en dehors de l'empire, surtout à Wajida, Lognath, Chasir, Figlig, Tsebid et Chilelah, de manière à ravitailler les caravanes qui s'arrêtent, ou qui se dirigent à droite et à gauche sur d'autres villages ou oasis, sans entrer dans le Maroc. Par ces succursales, les Marocains de Fez, Mequinez et Rabat tiennent une partie de leur fortune en dehors de l'empire du Maroc.

Ma factorerie à Sebdou aurait attiré immanquablement une partie des caravanes, car elles auraient trouvé un assortiment de marchandises européennes bien plus complet et à des prix plus avantageux qu'au Maroc; tous leurs produits d'échange auraient trouvé un placement immédiat et plus convenable. Le marchand africain ne recule devant aucune fatigue, quand il s'agit d'obtenir le plus petit bénéfice, les distances ne sont jamais pour lui un obstacle. Aussi cette factorerie serait-elle devenue le centre, le rendez-vous, peut-être même plus tard la maison de banque des négociants de Fez et d'autres parties du Maroc.

La même factorerie de Sebdou, faisant ses transports par Tlemcen et Oran, aurait imprimé une activité prodigieuse à la province d'Oran, car elle aurait infailliblement entraîné la nécessité de grands transports sur la route, en occupant constamment 400 à 500 chameaux ou chevaux; le port d'Oran aurait reçu pour le compte de cette seule factorerie 15 à 20 navires par an, que j'aurais expédiés chargés de tissus et autres produits manufacturés, et qui m'auraient rapporté en retour les produits reçus en échange.

Pour exécuter ce plan, il me fallait trois choses :

1° la protection du gouvernement français, afin de garantir la sécurité des personnes et des marchandises à Sebdou ; 2° trouver des agents fidèles et capables, à y établir ; 3° convenir des droits avec le gouvernement français pour le passage de mes marchandises.

La première n'aurait rencontré aucun obstacle, car le gouvernement ayant un poste militaire à Sebdou, m'aurait protégé contre toute tentative d'agression.

Le second point a arrêté l'exécution de mon projet; la difficulté de trouver des hommes compétents offrant les garanties nécessaires a été insurmontable. J'ai dû ajourner en conséquence la réalisation de mon idée. D'ailleurs, eussé-je trouvé des hommes compétents, je n'aurais peut-être pas pu surmonter la troisième difficulté. Le gouvernement aurait peut-être exigé un droit trop fort, je n'aurais pas pu alors lutter contre les manufactures anglaises dont les dépôts sont à Gibraltar sans aucun droit, et dont les produits passent en grande partie à Fez par contrebande, et lorsqu'ils sont expédiés par Tanger, Rabat, Mazagan ou Mogador, ils ne payent que dix pour cent.

Supposant encore que le gouvernement, dans l'intérêt de l'Algérie, eût permis la libre entrée et sortie de tous les articles du commerce de la factorerie de Sebdou, voici la difficulté nouvelle que je pouvais rencontrer : en reconnaissance de ce que le gouvernement me laissait la libre entrée, je devais nécessairement faire mes achats de tissus en France. Or, venait naturellement la question de savoir si les fabricants eussent voulu me les vendre au même prix où je pouvais les avoir en Angleterre. J'aurais bien consenti à une aug-

mentation de deux ou trois pour cent. Mais avec une augmentation plus grande, l'opération devenait impossible. Le système de protection, si mal compris par les fabricants, empêchera toujours qu'on vienne à eux toutes les fois qu'on trouvera le même article à plus bas prix dans un autre pays. Aussi voit-on la Suisse exporter déjà pour l'Afrique des tissus à beaucoup meilleur marché que ne pouvait le faire la France.

De retour de l'intérieur à Oran, je fus invité à un dîner chez un des négociants les plus respectables et plus influents de cette ville, M. Louis Garavini, et dans la soirée j'eus l'honneur de faire une partie de whist avec M. le général depuis maréchal Pélissier, alors gouverneur de la province d'Oran. Je profitai de la conversation pour lui demander s'il croyait possible le passage d'Oran à Tafilet pour aller au Sénégal, et avec cet esprit pénétrant qui le caractérise, il me répondit : *Tout est possible, il n'y a qu'à frayer le chemin.*

En raison de la guerre d'Orient, le gouvernement a défendu l'exportation des grains de l'Algérie. Cette prohibition dure encore ; il en est résulté que, depuis deux ans, le commerce des orges a été nul et la sortie de cette céréale par les montagnes du Maroc a été supprimée; la conséquence a été que l'Arabe et le Marocain qui avaient beaucoup semé, il y a cinq à six ans, voyant notre argent courir à lui pour des demandes d'achats, s'arrêta et ne sème plus qu'une faible portion. A quoi lui servirait, en effet, d'augmenter le dépôt dans ses silos déjà trop pleins et où le grain se pourrit?

Ces peuples barbares ne comprennent pas les mesures de sagesse qu'un gouvernement croit utile de

prendre, faisant une prohibition momentanée; ils ne voient que le moment présent et agissent en conséquence; aussi ne serais-je pas surpris si la récolte de l'orge et du blé était de ce côté là fort minime cette année.

But de la découverte. — Je conçois de quel immense avantage peut être pour la science d'ajouter sur nos cartes géographiques une route nouvelle, et la publication d'une relation analogue à celle déjà fort utile de René Caillié.

Les prodiges de valeur faits par les Français en Algérie seront venus aux oreilles des peuplades de l'intérieur, et leur nom est mieux connu qu'il ne l'était en 1828, époque à laquelle Caillié fit son voyage. C'est là un motif de nature à inspirer plus de sécurité à celui qui tenterait l'entreprise, si toutefois il ne préférait pas se travestir en musulman.

D'une manière comme de l'autre, l'entreprise sera longue, elle offrira de grands dangers; mais supposé qu'elle réussisse, vous ne pouvez l'enregistrer sur vos cartes, ni en publier le détail, avant au moins deux années d'ici.

La science est patiente; elle est encore satisfaite quand elle peut, à n'importe quelle époque, éclairer un point obscur au profit de l'humanité; son but n'est pas en effet la simple curiosité, mais bien celui d'ouvrir des voies nouvelles de progrès à la société.

Votre désir, c'est que les Européens puissent porter l'éducation et le christianisme aux sauvages qui s'entre-égorgent aujourd'hui les uns les autres, lorsqu'ils ne peuvent se vendre; et comme depuis l'abolition de la traite des nègres il n'y a plus de marché

régulier pour leur vente que dans le Maroc, vous n'ignorez pas qu'il reste chaque année, sur le continent de l'Afrique, un surplus de 15 à 20,000 individus prisonniers invendables qui sont tous impitoyablement mis à mort par des vainqueurs qui ne veulent pas supporter les frais de leur entretien; vous voulez tracer le plus tôt possible la route qui pourrait les sauver.

Votre nom sera béni par les prisonniers qui vous devront la vie, et par les vainqueurs qui seront redevables à vos démarches d'avoir mis un terme à cette boucherie forcée. C'est là un noble but, je ne dois pas vous cacher pourtant, messieurs, que les moyens en perspective sont bien longs; car si d'ici à deux ans le monde pouvait vous avoir l'obligation de la découverte de la route, qui sait combien d'années se passeraient encore avant qu'elle fût adoptée, et par quels moyens?

Si l'on pouvait se mettre immédiatement à l'œuvre, si l'on pouvait faire en même temps l'étude de la route et s'avancer en la suivant par gradation, peu à peu, sans guerre, sans risque, même avec l'invitation ou le consentement des barbares, cela ne serait-il pas mieux? Il me semble que vous donneriez tous votre adhésion à ce moyen d'exécution. Eh bien! ma conviction est que cela est faisable, non pas par les armes, non par un ou deux voyageurs explorateurs, mais par le commerce.

Conclusion. — Vous savez tous que les Carthaginois comme les autres peuples de l'antiquité, les Vénitiens, les Génois, les Portugais et les Hollandais, de nos jours la Compagnie des Indes, n'ont été que des marchands,

c'est par le commerce qu'ils ont acquis leurs richesses et opéré leurs conquêtes. Comment ne pourrions-nous faire de nos jours, avec tant de ressources d'instruction et de progrès, ce qu'ont fait nos devanciers? Pourquoi épuisons-nous nos forces morales et nos ressources pécuniaires dans de vaines et improductives spéculations? Pourquoi nous précipitons-nous sur une foule de valeurs industrielles ou prétendues telles, tout en doutant de leur solidité? C'est que nous sommes impatients. Mais il n'y a que ce qui se fait lentement qui soit durable et assuré contre les tempêtes. Le commerce est aussi patient que la science; il constitue un des ressorts les plus puissants de l'action sociale, mais dans tous les siècles, à chaque génération, il y a eu des enfants ingrats. Ceux qu'il a le plus enrichis, sont devenus ses plus grands ennemis; la vanité les a égarés, mais la fièvre de l'ambition n'a pas tardé à amener leur ruine, et ils ont été alors heureux de se jeter encore une fois dans les bras providentiels du commerce.

La fièvre de la spéculation hasardée, qui depuis quatre années dévore en France les petites fortunes, devra à la fin cesser. Les hommes à demi ruinés commenceront à sortir de leur délire et s'apercevront qu'ils ont eu tort de laisser la colonisation de l'Algérie et le commerce avec l'Afrique, pour courir après le mirage de la Bourse.

Le moment n'est pas bien éloigné, j'en ai la conviction, que nous verrons l'ardeur du travail et l'émulation des moyens, se tourner vers ces deux objets : *Colonisation de l'Algérie* et *commerce africain*, mais il faut qu'une voie sûre, sage et bien calculée, ait été préparée pour garantir cette heureuse combinaison.

C'est pour arriver à ce but, pour tracer cette voie qui conduira en même temps au progrès de la science que vous cultivez, que je termine ces observations en résumant les moyens qui me paraissent les plus propres à la réalisation de l'avenir que vous appelez tous.

Deux factoreries établies sur une vaste échelle, bien approvisionnées de marchandises européennes, et auxquelles serait attachée en propriété une étendue suffisante de territoire, devraient être établies à la frontière méridionale de l'Algérie, *l'une* à l'ouest, pour attirer les caravanes allant de Tafilet au Maroc sur les bases que vous connaissez déjà par le projet de la factorerie de Sebdou; *l'autre* à l'est, pour servir les caravanes de Ghdâmes, Tripoli, Tunis, dans les mêmes conditions.

Des prix d'encouragement différentiels, offerts aux Arabes et autres naturels, seraient payés après le service rendu ; tels sont les moyens attractifs pour faire arriver les caravanes de tous les côtés à nos factoreries.

Dès qu'une caravane aura vu nos factoreries, traité, échangé avec elles, de retour chez elle, elle nous sera acquise à jamais ; elle informera ses voisins; et de l'une à l'autre, toutes les caravanes seront alors averties de l'abondance du choix, et du prix plus avantageux de nos tissus, et de tout autre article à leur usage. La facilité de faire les échanges de tous leurs produits, et de l'accueil amical qu'ils auront reçu : joignez à cela les commodités de logement pour les hommes de la caravane et leur chameaux, seront un nouvel encouragement pour eux à revenir et le nombre de leurs caravanes se doublera bientôt; les tribus pillardes les plus obstinées du désert finiront par changer de métier, en se jetant sur le trafic qui leur assurera plus de profit.

Avec les chefs des caravanes amies, et moyennant des prix convenus d'avance, on pourra envoyer dans l'intérieur un ou plusieurs agents à la fois, dans le but d'apprendre soit les usages et de découvrir des nouveaux produits, soit aussi pour étudier les routes, et conséquemment pour vous transmettre à vous, Messieurs, les découvertes géographiques que vous désirez.

Les deux factoreries placées en latitude presque sur le même parallèle formeraient un cordon de défense naturelle qui donnerait une garantie morale aux émigrants européens disposés à venir coloniser l'Algérie, et qu'a souvent retenus la crainte de n'être pas suffisamment protégés contre les indigènes.

Entre le cordon des factoreries au sud, le Maroc à l'ouest, la régence de Tunis à l'est, et le littoral tout habité au nord, il resterait une vaste région tranquille dans laquelle les entreprises de l'agriculture, de l'industrie et des chemins de fer pourraient réussir, soit comme œuvres de particuliers, soit comme œuvres des compagnies, encouragées les unes et les autres par le gouvernement.

Les terres appartenant aux factoreries et qui sembleraient en apparence être les plus exposées, seront les premières à être peuplées et cultivées en vertu de l'attraction naturelle du commerce. Les Européens qui s'y rendront, trouveront pour leur compte, à un salaire minime, nombre de laboureurs nègres, dont on aura sauvé la vie moyennant un prix convenu avec leurs vainqueurs et qu'on payera en marchandises.

Je ne vous parlerai, Messieurs, ni du bien qui résulterait de toutes ces mesures pour l'Algérie, par

l'immense et continuel transit des marchandises transportées de la côte aux factoreries, *et vice versa*, ni de la population africaine que celles-ci seraient appelées à servir, ni de la nature des marchandises à écouler, et du nombre de bras qui seraient employés dans ces nouvelles opérations. Il va sans dire que le gouvernement, dans ses propres intérêts, aurait à prêter son concours qui, loin de lui être onéreux, lui permettrait de réaliser de grandes économies. J'ose espérer que S. M. Napoléon III, qui a déjà tant fait pour la France et qui se montre si soigneux des intérêts de l'humanité, prêtera son auguste appui à la réalisation d'un si utile projet. Mais je ne veux traiter ici qu'un point de géographie et nullement une question économique; je laisse donc les chiffres de côté, comme les statistiques de toute nature. Tous ces détails qu'au besoin je pourrais donner, vous prendraient un temps trop long et dont je crains déjà d'avoir abusé; je me bornerai à vous dire que la réalisation de ce projet serait l'œuvre la plus philanthropique de ce siècle, la plus avantageuse au commerce et à l'agriculture, en un mot une source féconde de richesses pour la France, et qu'avant une époque peu éloignée, elle vous doterait de la route *de l'Algérie au Sénégal par Tombouctou*, en vous donnant en outre la connaissance par degrés et minutes de latitude et longitude de la position de toutes les tribus du Sahara et même du Soudan.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

Sur l'ouvrage de M. de Gobineau, intitulé :

ESSAI SUR L'INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES,

Par M. De Quatrefages.

L'ouvrage dont la Société m'a confié l'examen, est un travail considérable et réellement important. Dans ces quatre volumes in-octavo, l'auteur ramène à l'histoire générale de l'espèce humaine, celle des grandes civilisations et des groupes politiques formés sous l'influence de ces dernières. Rattachant à une cause unique tous les ordres de faits moraux, intellectuels ou physiques, que peuvent présenter les peuples, il remonte aux premiers temps de l'humanité, la suit dans ses développements, et croit pouvoir prédire comment et quand elle finira. Chemin faisant, il signale l'origine première de toutes les sociétés, les suit dans leurs évolutions, précise les causes de leur décadence et de leur dissolution. Il est facile de voir combien doivent être graves et nombreuses les questions soulevées par un pareil ouvrage. Pour faire sur le travail de M. de Gobineau, un rapport quelque peu complet, il ne faudrait rien moins qu'écrire un nouveau livre, au moins aussi étendu que le sien; et cela d'autant plus qu'on rencontre parfois, au milieu des faits universellement ad-

mis, des assertions très inattendues et quelque peu paradoxales. Aussi, dans l'impossibilité de suffire à cette tâche, dois-je me borner d'ordinaire, sans entrer dans la discussion des faits, à résumer et à discuter la donnée fondamentale de l'ouvrage, et quelques-uns des résultats principaux énoncés par l'auteur.

« La chute des civilisations, dit M. de Gobineau, est le plus frappant, et en même temps le plus obscur phénomène de l'histoire. » Ce phénomène a-t-il été expliqué? l'auteur ne le pense pas. Selon lui, le fanatisme, le luxe, les mauvaises mœurs, l'irréligion, quelque répandus et universels qu'ils puissent être, ne sont que des espèces d'accidents sans influence sur la durée des empires; le mérite relatif des gouvernements n'en a pas davantage, et à plus forte raison, la nature du sol et des localités, le plus ou moins de bonté des institutions, ne peuvent rien pour la grandeur ou la faiblesse des nations. Il en est de même des religions, et le christianisme lui-même ne crée ni ne transforme l'aptitude civilisatrice.

Ce court résumé n'est, pour ainsi dire, que la copie de la table des matières renfermées dans les premiers chapitres de l'ouvrage que j'examine, et l'on voit combien de discussions soulèveraient à elles seules ces quelques propositions. Je ne puis, quant à moi, les admettre avec la portée que leur donne l'auteur. Sans doute, on a vu des peuples durer en dépit de mauvaises institutions; d'autres supporter un excès de luxe sans s'épuiser ou résister aux convulsions intérieures causées par le fanatisme; mais ces maladies sociales agissaient alors isolément, ou n'étaient que passagères.

ou bien n'atteignaient que quelques couches de la Société ; si leur action eût été durable, simultanée, universelle, il en eût certes été autrement. Tous les jours, un homme guérit du choléra, un autre du typhus, un troisième de la peste. Est-ce à dire que ces fléaux soient sans effet sur l'organisme, et que ce dernier résisterait de même à leur action combinée? Tous les jours surtout, un membre frappé de gangrène, tombe, laissant plein de vie le corps d'où il s'est détaché ; mais si le mal eût été général, qui ne voit quelles en auraient été les suites. Il en est bien évidemment ainsi des nations. A priori, et sans discuter les faits cités par l'auteur, sans leur en opposer de très concluants, sans faire autre chose que nommer le XVIIIe siècle et la révolution française, nous croyons pouvoir repousser les conclusions de M. de Gobineau, et cela au nom de l'histoire qu'il invoque pourtant. Chez tous les peuples en décadence, dans toutes les Sociétés en pleine décomposition, elle signale, à des degrés divers, toutes ou presque toutes les causes de destruction que j'indiquais tout à l'heure. Leur dénier toute influence est vraiment impossible.

M. de Gobineau paraît avoir senti lui-même ce que ses propositions avaient de forcé. Au moment d'exposer sa propre théorie, il revient quelque peu sur ses pas, et reconnaît « qu'il y a lieu de gémir lorsque la société souffre du développement de ces terribles fléaux. » C'est là une observation que j'aurai trop souvent à reproduire pour ne pas la faire dès le début. A chaque instant, et pour les questions les plus fondamentales, l'auteur entraîné par sa plume émet les opinions les

plus absolues, qu'il amende quelques pages plus loin. Il en résulte, pour le lecteur qui veut se rendre nettement compte des idées exposées dans l'ouvrage, une incertitude fatigante, d'autant plus que parfois, comme nous aurons à le montrer, la correction va jusqu'à la contradiction.

Quoi qu'il en soit, les éléments de désorganisation signalés tout à l'heure, ne peuvent être redoutables, selon M. de Gobineau, que lorsqu'ils atteignent un peuple *dégénéré*. Or, la dégénérescence, pour notre auteur, consiste uniquement dans l'appauvrissement du sang primitif du groupe humain, que l'on considère, appauvrissement qui résulte de croisements trop multipliés avec des groupes différents. Ici, nous voyons se montrer la pensée fondamentale du livre. Toutes les questions de grandeur et de décadence morale, intellectuelle ou physique des peuples, ne sont que des questions de race. Il est donc bien important de rechercher le sens que M. de Gobineau attache à ce mot. Malheureusement, il ne nous le dit nulle part en termes précis, et la lecture de l'ouvrage entier est nécessaire pour arriver à le comprendre. Or, il résulte de cette lecture que la *race* est pour notre auteur quelque chose de tellement absolu, de tellement radical, qu'aucune influence extérieure ne peut la modifier en quoi que ce soit. Partout M. de Gobineau combat à outrance les doctrines professées par les anciens, et reproduites de nos jours par quelques-uns de nos plus illustres maîtres, sur l'influence exercée par les milieux ambiants. Pour lui, tout est dans le sang. D'une race à l'autre, le sang diffère comme l'eau diffère de l'alcool ; vous pour-

rez les mélanger, les croiser, mais les transformer, les modifier, jamais; ces mélanges, les croisements seuls ont produit toutes les différences ethniques qu'on observe dans l'espèce humaine.

Telles sont les opinions professées à chaque page du livre que j'examine, et pourtant, lorsqu'il s'agit d'expliquer l'existence des trois types fondamentaux qu'il admet, c'est précisément à l'action des agents physiques que M. de Gobineau a recours. Il est vrai qu'il remonte alors à l'origine des choses, et admet d'une part que l'espèce humaine récemment créée n'ayant pas encore des caractères bien arrêtés, était par cela même plus facilement impressionnable; d'autre part, que les actions physiques, résultant de cataclysmes encore récents, avaient une énergie qu'elles ont perdue depuis. Mais quelle était la conclusion logique de cette double hypothèse? Était-ce la négation absolue de toute action modificatrice imprimée par le milieu, subie par l'homme? Je ne le pense pas. Les forces physiques, en les supposant amoindries, existent toujours et sont très probablement de même nature; l'homme est resté le même au fond. En partant des données mêmes de M. de Gobineau, on est donc conduit à dire : les influences extérieures ont vu diminuer leur puissance, mais ne l'ont pas entièrement perdue; l'homme peut être journellement modifié, mais dans des limites plus étroites que par le passé.

Telle est, au reste, la conclusion à laquelle arrive M. de Gobineau lui-même, dans le passage suivant, que je crois devoir reproduire : « Néanmoins on ne saurait méconnaître que les circonstances locales peu-

vent au moins favoriser l'intensité plus ou moins grande de certaines nuances de carnation, la tendance à l'obésité, le développement relatif des muscles de la poitrine, l'allongement des membres inférieurs ou des bras, la mesure de la force physique. Mais, ajoute M. de Gobineau, il n'y a là rien d'essentiel. » Après l'énumération précédente, cette phrase a d'autant plus de quoi surprendre, que l'auteur ne précise nulle part ce qu'il regarde comme étant *essentiel*. Il est bien évident que chacun des caractères énoncés ci-dessus, du moment qu'il sera devenu général et héréditaire, suffira pour constituer une race dans l'acception que les naturalistes donnent à ce mot.

On le voit, M. de Gobineau n'a pas attaché une idée bien nette au mot de race. En cela, nous l'avons vu avec regret marcher sur les traces d'une foule de savants, du plus grand mérite d'ailleurs, qui ont écrit sur le sujet qui nous occupe; et pourtant, comment s'entendre ou discuter avec fruit, lorsqu'on ne précise pas avec soin la signification du mot sur lequel repose toute une doctrine?

Malgré ce vague regrettable, il est un point sur lequel nous sommes d'accord pleinement avec M. de Gobineau. Les races humaines se rattachent, pour lui comme pour nous, à une espèce unique dont elles ne sont que des modifications. Retrouve-t-on quelque part des spécimens parfaitement purs de cette espèce? en d'autres termes, connaissons-nous l'Homme primitif? M. de Gobineau ne le pense pas, et nous partageons encore sa manière de voir. Pour nous comme pour lui, tous les hommes existant depuis les temps historiques

appartiennent à des rameaux plus ou moins modifiés d'un arbre dont le tronc a été anéanti.

En disparaissant, l'homme primitif qui formait la race primaire laissa, d'après M. de Gobineau, trois races secondaires qui, se croisant deux à deux, engendrèrent les races tertiaires. De celles-ci, et par le même procédé, sortirent des races quaternaires et ainsi de suite. Cette hypothèse est ingénieuse et concorde avec les faits en ce sens, que les races blanche, jaune et noire sont bien réellement les extrêmes de ces mille nuances de caractères de tout genre qu'on observe chez les divers peuples. Mais est-elle vraie? C'est une question à laquelle nous ne saurions trop que répondre. En tout cas, nous aurions à faire de larges réserves en faveur de l'influence des milieux (1).

Entre les trois races secondaires que je viens de nommer, M. de Gobineau admet qu'il existe, dès l'origine, des différences tellement radicales qu'elles ressemblent à celles qui, selon les naturalistes, distinguent les espèces entre elles. Toutefois, les croisements étaient possibles à tous les degrés, et ces croisements s'étant produits de très bonne heure, nous ne connaissons pas plus les races pures que le tronc commun d'où elles étaient sorties. Les blancs, les jaunes, les noirs les plus purs

(1) Par le mot milieu, j'entends non-seulement les conditions physiques extérieures, mais encore, l'ensemble de tout ce qui peut influencer directement ou indirectement les populations. Il est évident, par exemple, qu'une loi condamnant à mort les enfants chétifs et mal conformés, éliminait des éléments de détérioration, et contribuait d'autant à conserver à la race sa beauté et son énergie primitive. A ce titre, une pareille loi appartient au *milieu* dans le sens que j'attache à cette expression.

de notre époque sont tous des métis à divers degrés. La race blanche, plus qu'aucune autre, a subi ces mélanges, et à peine connaissons-nous quelques peuplades jaunes et noires qui nous présentent encore l'état tertiaire. Il est à regretter que l'auteur ne soit pas entré dans quelques détails sur ce dernier point, qu'il n'ait pas apporté quelques preuves et cité quelques noms propres. Plus ces échantillons, les moins altérés des anciennes races, étaient à ses yeux rares et arriérés, plus il eût été important de les faire bien connaître, ne fût-ce que pour mieux mesurer la distance qui les sépare de leurs frères plus ou moins perfectionnés.

Les trois races, même à l'état tertiaire, se montrent profondément distinctes et séparées par des caractères extérieurs aussi bien que par le degré d'intelligence et la nature des instincts. La race noire porte à un haut degré le cachet de l'animalité : ses facultés pensantes sont médiocres ou même nulles, mais ses sens, développés outre mesure, donnent à la sensivité et par suite au désir une vigueur, une énergie, inconnue aux autres races. Par ces motifs, l'auteur voit en elle une race femelle. On sait que sur ce point il s'est rencontré avec notre confrère M. d'Eichthal, bien que celui-ci ait été conduit à la même conclusion par des considérations quelque peu différentes.

Pour M. de Gobineau, l'élément mâle est représenté dans l'espèce humaine par la race jaune que caractérisent, indépendamment de ses traits physiques bien connus, la tendance à l'obésité, le peu de vigueur musculaire, un caractère apathique, l'amour de l'utile et du bien-être matériel.

A la race blanche appartiennent exclusivement la beauté physique, l'intelligence élevée et l'énergie morale ; l'instinct de la liberté et le sentiment de l'honneur ; l'initiative et la puissance organisatrice.

Dans la pensée de l'auteur ces caractères sont absolus, fondamentaux, et de là résultent deux conséquences dont l'ouvrage entier n'est que le développement. La première, qu'en vertu de ces inégalités natives, jamais une race inférieure ne peut s'améliorer par elle même ; la seconde, qu'à la race blanche seule appartient le pouvoir de relever ses sœurs en leur infusant son sang privilégié. Mais cette transfusion qui relève, il est vrai, l'élément inférieur, ne s'opère qu'aux dépens de l'élément supérieur. Par le croisement le sang blanc se dilue progressivement et perd à proportion de ses qualités premières ; si bien qu'après un certain nombre de générations son influence peut être complétement annihilée. Dans les idées de M. de Gobineau tout se passe entre les races humaines comme lorsqu'on mélange à un vin exquis des crus inférieurs, et cela avec la même *rigueur matérielle*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Tout mélange, tout croisement a donc nécessairement pour effet d'abâtardir de plus en plus la race noble, et plus ces mélanges se multiplient et deviennent variés, plus il y a abaissement général.

Avant d'aller plus loin, examinons les idées générales que je viens d'exposer et voyons jusqu'à quel point elles sont acceptables.

L'inégalité des races humaines est un fait : sur ce point pas de contradictions possibles, à moins de vouloir tomber dans les exagérations et les assertions évi-

dement controuvées dont quelques ultranégrophiles ont cru utile de charger leurs brochures. Mais suit-il de là pour quelques-unes d'entre elles, comme l'admet M. de Gobineau, que cette inégalité aille jusqu'à l'inaptitude absolue de s'élever au-dessus de l'état sauvage ? Je ne le pense pas. Généralement parlant, toutes les races qui se rattachent à une même espèce sont virtuellement égales à cette espèce dont elles font partie et égales entre elles. Certaines conditions les ont écartées du tronc commun et fait diverger; d'autres conditions peuvent les ramener au point de départ et les rapprocher jusqu'au contact. C'est là ce qu'a très bien démontré Daubenton, lorsqu'il parvint à obtenir de nos moutons indigènes une laine aussi fine que celle des plus purs mérinos. Il faut seulement reconnaître que cette amélioration des races par elles-mêmes est toujours bien plus lente que celle que donne le croisement avec les types supérieurs, et qu'elle ne s'obtient guère que sous une direction intelligente. Sans entrer dans les détails que ne comporte pas un simple rapport, il me semble évident que ce qui est vrai pour les animaux l'est également pour l'homme, et que le réveil de certains peuples envahis par des conquérants plus énergiques et plus intelligents tient à la fois aux deux causes. Le mélange des sangs améliore certaines portions de la nation inférieure et la masse est entraînée en avant par la direction, par l'impulsion qu'elle reçoit, tout en restant ethniquement la même.

Dans tout son livre, M. de Gobineau affirme la supériorité de la race blanche et partout il déplore qu'elle perde cette supériorité ou du moins qu'elle s'abaisse par ses croisements avec les autres races. Je concède

volontiers le premier fait, mais nullement le second. Comme il s'agit ici d'un point capital, je demande la permission d'entrer dans quelques détails.

Les beaux-arts sont incontestablement une des plus hautes manifestations de la nature humaine, et une nation ne peut que s'élever et gagner quand le sentiment artistique s'étend et se généralise chez elle. Or, d'après M. de Gobineau, l'art dans son essence relève uniquement de la sensation. Voilà pourquoi le Nègre avec sa très grande puissance sensitive, avec son intelligence nulle, est l'homme artistique par excellence ; pourquoi l'homme blanc, peu sensitif et très intelligent, n'a aucun sentiment de l'art.

Mais, poursuit l'auteur que je continue à analyser, le Nègre ne peut arriver au beau parce que son intelligence peu ou point développée arrête tout essor tant soit peu élevé. Voilà pourquoi ces populations, quoique profondément artistes, en sont encore en musique, en sculpture, en peinture, aux ébauches que nous connaissons. Vienne le Blanc, et de cette union entre la sensivité et l'intelligence naîtra le sentiment en tout genre. Les métis du Blanc et du Noir pourront seuls produire les chefs-d'œuvre que nous ont transmis les civilisations passées et ceux de la civilisation moderne. Telle est la conclusion à laquelle arrive M. de Gobineau lui-même en plusieurs passages de son livre et plus particulièrement dans celui qu'il consacre à l'étude des Hellènes. Mais n'y a-t-il pas eu là un immense progrès d'accompli? et comment conclure après cela que le Blanc ne peut, sans s'avilir et se dégrader, altérer en quoi que ce soit la pureté de son sang?

M. de Gobineau me semble être bien plus d'accord avec les faits dans un passage de son livre où, parlant de ces alliances, il reconnaît qu'il serait inexact de prétendre que tous les mélanges sont mauvais ou nuisibles.., qu'ils ont eu parfois de bons résultats..., qu'ils ont développé des facultés latentes dans les trois races et donné naissance à des facultés nouvelles....., etc. A mes yeux, là est la vérité ; et ce que l'auteur regarde comme une exception, achetée au prix de sacrifices trop considérables, me semble bien plutôt être la règle. Le mélange, la fusion des races dans de justes proportions. me semble le plus grand élément de civilisation et de progrès. Que serait-il arrivé, en effet, si chacune des trois grandes races, telles que les conçoit M. de Gobineau, eût vécu isolée? Les Noirs et les Jaunes auraient croupi dans l'état sauvage. Les Blancs seuls se seraient développés, mais eussent-ils atteint les hauts degrés de civilisation que nous font connaître l'histoire et l'observation journalière? Il est au moins permis d'en douter.

En effet, l'auteur accorde aux Noirs l'imagination et le sentiment des arts; aux Jaunes, les instincts positifs, une aptitude régulière et constante pour les choses usuelles. Que reste-t-il au Blanc? A en juger par ce qu'en dit M. de Gobineau lui-même, celui-ci manifestait à peu près uniquement une énergie conquérante, invincible, reposant sur une très grande force physique et des instincts batailleurs très développés. Joignons à cela un sentiment religieux assez modéré, quoi qu'en dise l'auteur, puisque le Blanc croit pouvoir détrôner ses dieux et se mettre à leur place ; ajoutons encore la beauté corporelle et nous aurons, toujours

d'après M. de Gobineau, signalé tous les éléments de cette supériorité dont il est question à chaque page. Or, il est difficile de croire qu'une population dépourvue du sentiment artistique aussi bien que des instincts utilitaires, caractérisée surtout par des appétits guerriers toujours prêts à se satisfaire aux dépens de sa propre race, eût jamais fondé un de ces grands empires qui exercent autour d'eux une attraction irrésistible et règnent par la paix autant que par la guerre; qu'elle eût, en un mot, enfanté une civilisation. Les faits mêmes invoqués par l'auteur nous semblent ici concluants contre lui. Le tableau qu'il trace de ses Arians primitifs suppose une anarchie irrémédiable; il nous sera toujours difficile de voir des missionnaires de la civilisation dans les hordes de Normands qui ravageaient nos côtes, ou dans le Squatter que sa haine de tout frein conduit au fond des forêts; et pourtant, pour M. de Gobineau, les premiers sont des espèces de demi-dieux, réunissant tout ce que l'homme peut concevoir de grand, de noble, de beau; les seconds sont des héros, dominateurs à juste titre de toutes les populations contemporaines; le troisième est le digne héritier des uns et des autres, et représente, quoique grandement dégénéré, le dernier élément civilisateur que possède notre pauvre humanité déjà si décrépite.

En présence de cette conclusion, qu'il est permis de trouver étrange, on se demande quelle est la qualité qui séduit à ce point M. de Gobineau? quel est ce signe de supériorité devant lequel doit disparaître tout le reste. J'ai lu le livre avec une attention croissante et une sorte de curiosité inquiète toutes les fois qu'il s'a-

gissait de ce point, et n'ai trouvé nulle part une réponse bien nette à cette question. Il me paraît pourtant que l'énergie guerrière est ce que M. de Gobineau prise par-dessus tout. Les races exclusivement batailleuses et conquérantes ont évidemment toutes ses sympathies. Il se complaît à nous retracer leurs mœurs héroïques, depuis celles des Indous primitifs, sur lesquels nous savons si peu de chose, jusqu'à celles de ces Scandinaves et de ces Germains, toujours prêts à boire et à se battre, mais fort peu aptes à toute autre chose. Parfois alors la vérité se fait jour, et au milieu de ces descriptions enthousiastes, il échappe à l'auteur des aveux singuliers. L'orgueil farouche, l'insubordination indomptable de ces héros ne peuvent pas ne pas frapper les regards de leur admirateur. S'il n'avait été entraîné par des idées préconçues, M. de Gobineau n'eût pas manqué de se demander quelle société pouvait s'élever sur de pareils fondements, et la réponse ne se fût pas fait attendre. Ici encore les faits parlent trop haut. Nulle part M. de Gobineau ne nous montre et ne peut nous montrer une seule nation stable et assise composée d'éléments purement blancs, en donnant à ces mots la signification que leur réserve l'auteur. Pour pouvoir attribuer à sa race d'élite ce caractère suprême de supériorité, M. de Gobineau est obligé de recourir à ces grands tumuli, à ces ruines mystérieuses que recèle l'Asie centrale, et de supposer que là existaient, antérieurement à toute histoire, de grandes populations blanches présentant le cachet d'une civilisation avancée. Mais, en admettant que les Tchoudes fussent réellement les ancêtres des peuples blancs, hypothèse

que je ne veux pas discuter, en admettant encore qu'ils aient formé un ou plusieurs corps de nations plus ou moins comparables à ce que nous savons avoir existé ailleurs, les traces qu'ils ont laissées n'accusent-elles pas un état de choses bien inférieur aux grandes civilisations brahmaniques ou égyptiennes, sémitiques ou grecques, romaines ou modernes? Or, toutes celles-ci ont été formées, d'après M. de Gobineau lui-même, par le croisement, d'abord des Blancs, des Jaunes et des Noirs primitifs, puis par des mélanges de plus en plus complexes. Encore ici, par conséquent, le croisement a perfectionné plutôt que dégradé la race conquérante tout aussi bien que la race conquise.

De ces faits et de bien d'autres que fournirait à lui seul le livre de notre auteur, je tirerais, ainsi que je l'ai exprimé plus haut, une conclusion précisément opposée à la sienne. J'admets, pour un moment, tout ce qu'admet M. de Gobineau. Les trois grandes races se sont d'abord formées et propagées isolément; quel a été le résultat de cet état de choses? Chacune d'elles était primitivement incomplète et obéissait à des instincts exclusifs. Dans l'une comme dans l'autre, les qualités développées sans contrôle, et par suite exagérées, tournaient aisément en défauts; les défauts devenaient des vices; rien de nouveau ne surgissait en elles. Par les croisements elles se sont complétées; les exagérations se sont atténuées; des qualités nouvelles, qui jusque-là sommeillaient à l'état de germes, se sont fait jour. Dans l'immense majorité des cas, dans tous, devrais-je dire, en ne prenant que les faits généraux, pour la race blanche aussi bien que pour les

autres, les croisements ont donc été une chose bonne et utile. Cette conclusion, vraie pour les races primitives, l'est également pour les races ternaires, quaternaires, etc... Pour elles aussi, le mélange dans des proportions convenables a été le plus puissant moyen de perfectionnement.

Je viens d'examiner avec quelque détail la pensée fondamentale du livre. Il me reste à montrer rapidement l'application que l'auteur a faite de ces idées à l'histoire de l'humanité. Ici encore j'accepterai, le plus souvent sans les discuter, les données de l'auteur ; les conclusions contraires que j'en tirerai n'auront ainsi que plus de force.

Les races noire et jaune, déclarées d'avance radicalement incapables de s'élever au-dessus de l'état sauvage, devaient peu occuper M. de Gobineau. Quant à la première, il se borne à peu près à constater que, antérieurement à l'an 5000 avant notre ère, elle était bien plus répandue que de nos jours, et qu'elle occupait, non-seulement toute l'Afrique, mais encore toute l'Asie méridionale en s'élevant, à l'ouest, jusqu'à la mer Caspienne, à l'est jusqu'au delà des îles du Japon. A ne tenir compte que de l'opinion générale, l'auteur est ici bien probablement dans le vrai. Les restes de populations nègres découvertes au nord de l'Inde et dans les montagnes de la Chine ne paraissent guère laisser de doute sur une ancienne diffusion de cette race bien supérieure à ce que nous voyons aujourd'hui. Mais il ne me semble nullement démontré qu'elle ait occupé jadis la Palestine, ni que Goliath fût un de ses derniers représentants, comme l'assure M. de Gobineau.

A cette même époque, selon M. de Gobineau, la race jaune occupait l'Amérique entière, où elle s'était développée et d'où elle avait émigré en masse pour passer en Asie et en Europe. L'auteur ne nous donne aucune preuve à l'appui de cette assertion, qui nous semble entièrement gratuite. Sans entrer dans les détails d'une discussion qui serait beaucoup trop longue, je me bornerai à dire que l'Amérique me paraît bien évidemment être la dernière partie du monde qui se soit peuplée, et que tout tend à prouver que, loin d'envoyer des hordes conquérantes à l'ancien monde, elle a reçu de celui-ci les habitants assez rares qu'on lui a trouvés au moment de la découverte.

La race blanche, toujours selon M. de Gobineau, était cantonnée dans l'Asie centrale. Au nord, elle n'atteignait pas la mer Glaciale; à l'ouest, ses limites étaient la mer Caspienne et l'Oural; au sud, son territoire s'étendait du lac Aral jusqu'au cours supérieur du Hoang-ho, jusqu'au Khou-khou-noor; à l'est il remontait brusquement en dehors du Kouen-loun vers l'Altaï.

Cinquante siècles environ avant notre ère, cet état de choses fut brusquement rompu par l'invasion des peuples jaunes qui, passant le détroit de Behring et se dirigeant au sud-ouest, allèrent se heurter contre la race blanche, qui résista d'abord avec succès. Les hommes jaunes se divisèrent alors en deux courants. L'un, côtoyant la mer Glaciale, atteignit l'Europe et la peupla jusqu'au fond de l'Italie et de l'Espagne ; l'autre envahit la Chine et les contrées voisines, refoula de plus en plus la race noire vers le sud et le sud-ouest, et se mêlant avec elle, donna naissance à la race ma-

laise, à laquelle se rattachent tous les types supérieurs de la Polynésie. Mais l'invasion jaune, continuant, finit par ébranler la race blanche ; la multitude l'emporta sur l'intelligence, le courage et la supériorité physique individuelle ; et alors commencèrent les grandes migrations blanches qui allèrent partout conquérir et régénérer les populations noires et jaunes ; alors aussi seulement apparurent les grandes civilisations historiques qui, pour M. de Gobineau, sont au nombre de dix, savoir : les civilisations indienne, égyptienne, assyrienne, grecque, chinoise, italique, germanique, alléghanienne, mexicaine et péruvienne. — Ici encore on retrouve la façon de procéder que je signalais tout à l'heure. Toute cette histoire de l'action et de la réaction des grandes races primitives est présentée par l'auteur, non pas comme une hypothèse discutable, mais comme un ensemble de faits avérés et à l'appui desquels il est inutile de fournir la moindre preuve. Et pourtant c'était, ce me semble, le cas d'en produire de concluantes.

Toutes les civilisations se rattachent immédiatement ou médiatement à deux grands courants de populations blanches qui, partis du même point, divergèrent dans trois directions principales. Le premier comprend les peuples chamo-sémitiques qui fondèrent la civilisation assyrienne, entretenue et prolongée d'abord par des affluents blancs presque continuels et de même origine, puis par la conquête des peuples zoroastriens, un des rameaux de la grande invasion ariane-indoue. Les peuples chamites, résultat du premier mélange des blancs et des noirs, alors que les deux races étaient en possession de toute leur énergie primitive, ont manifesté

partout une tendance au monstrueux, au gigantesque. Tout chez eux est porté à l'extrême. Nemrod, Sémiramis, sont les mythes typiques de cette époque. Les Sémites, Blancs d'abord purs, bientôt fondus dans ce premier mélange, sont allés très loin. L'Afrique entière, sauf les populations hottentotes, s'est ressentie de ce mélange, auquel seul on doit attribuer les ébauches de sociétés barbares que présente la race noire sur plusieurs points de cette partie du monde.

Les Chamites et les Sémites blancs, en subjuguant les populations noires, s'étaient mêlés avec elles; et ces croisements expliquent, selon notre auteur, la chute successive des empires fondés par ces peuples. Les Arians-Indous, arrivés au contact de la race noire, agirent de bonne heure autrement. Le régime des castes fut imaginé par eux pour conserver la pureté du sang le plus noble, sans toutefois atteindre complétement ce but. Mais le brahmanisme et ses conséquences, inventés par les masses les plus avancées de ce grand courant, juraient trop avec les instincts des peuples placés à l'arrière-garde. Il souleva des protestations violentes et détermina la scission et l'éloignement de deux grands corps de population qui se détachèrent et se portèrent à l'ouest. Le premier, comprenant les Arians-Hellènes, se fit jour à travers les Chamites et les Sémites pour gagner les lieux où nous les retrouverons plus tard. Le second, composé des Arians-Zoroastriens, suivit à peu près la même direction, mais s'arrêta dans la Perse et la Médie. Le reste du flot arian-indou poursuivit sa marche, subjugua l'Inde entière, et deux de ses branches allèrent civiliser les peuples jaunes de la Chine,

les peuples noirs de la vallée du Nil et de l'Abyssinie.

S'appuyant sur un passage des lois de Manou, M. de Gobineau trouve les conquérants et les civilisateurs de la Chine dans une armée de Kschattryas déclassés, qui fuyaient la réprobation dont les frappaient les institutions brahmaniques, et qui parurent au milieu des Miao vers le XXVIIIe ou XXXe siècle avant notre ère. Il regarde comme ayant concouru au même résultat les populations blanches restées par îlots dans leur patrie primitive, au milieu des peuples jaunes auxquels elles s'étaient plus ou moins alliées. La prédominance énorme du sang jaune dans cet immense empire lui sert à expliquer le caractère stationnaire, calme et peu élevé de la civilisation chinoise.

Des caractères extérieurs que présentent sur les monuments quelques figures égyptiennes, des données fondamentales qu'offrent les institutions et les croyances religieuses, de quelques détails linguistiques, M. de Gobineau conclut que l'Égypte doit également sa civilisation à une colonie ariane venue de l'Inde et agissant sur une population nègre assez fortement altérée par des éléments chamites et sémitiques. Il explique ainsi le mélange de grandeur et de puérilité que présente la religion des Égyptiens, leur division en castes moins rigoureusement séparées que chez les Indous, et la douceur de leurs mœurs.

Les civilisations dont nous avons parlé jusqu'ici ont eu pour point de départ le mélange des races secondaires pures ou presque pures. Il n'en est pas de même des suivantes, et la diversité des éléments qui entrent dans chacune d'elles est, aux yeux de notre auteur, la

cause de la rapidité avec laquelle elles s'élèvent et tombent. Ici toujours les éléments blancs, déjà altérés et par cela même moins puissants, rencontrant des métis produits de croisements souvent fort multiples, n'ont plus eu la puissance de rien fonder qui rappelât ces antiques races résultat de l'hymen de nos premiers parents encore purs ou presque purs de tout mélange.

La Grèce primordiale se montre aux yeux de M. de Gobineau comme peuplée, moitié de colons sémitiques et moitié d'habitants autochthones. Ces derniers, pour notre auteur, ne sont autre chose que les descendants de ces anciens conquérants jaunes qui, venus d'Amérique, ont contourné la race blanche avant de la chasser et de prendre sa place sur les plateaux de la Haute-Asie. Abandonné à lui-même, ce double fond de population n'eût pu que s'abaisser davantage encore par le mélange; mais Deucalion, père d'Hellen et fils de Prométhée, rattache tous ses descendants à la race des Titans. Ceux-ci sont eux-mêmes fils d'Ouranos, et celui-ci n'est autre chose que Varounas, le dieu primitif des Arians, antérieur et supérieur à Indra lui-même. Les Titans, grands-pères des Hellènes, sont donc de véritables Arians. C'est de cette source, la plus noble, la plus pure de toutes, qu'est sorti le sang régénérateur qui seul a pu enfanter les merveilles de la civilisation grecque. Les Arians-Hellènes arrivent par le nord, dispersant et détruisant rapidement les peuples jaunes avec lesquels ils ont peu d'affinité. Parvenus plus au sud, ils rencontrent les Sémites, se croisent avec eux, et de cet hymen où l'élément noir, adouci et relevé par la prédominance du sang blanc légèrement mêlé de

jaune, joue un rôle considérable, résulte cette brillante civilisation dont aucune n'a égalé les merveilles artistiques, mais où manquait le sens pratique et utilitaire. Lorsque le midi de la Grèce eut dégénéré de plus en plus par suite de croisements sémitiques et chamites par trop répétés, le nord, où le sang blanc était resté beaucoup plus pur, dut acquérir une prédominance irrésistible, et ainsi s'explique la conquête si facile de la Grèce proprement dite par ces Macédoniens qu'elle traitait presque de barbares.

A cette époque, les Arians-Zoroastriens dominaient l'Asie occidentale sous le nom de Perses. Ils étaient les cousins et les égaux des Grecs. Ces deux branches d'un même tronc méconnaissaient leur parenté, se traitaient mutuellement de barbares, mais s'accordaient pour mépriser les populations chamites et sémitiques, qu'elles dominaient en vertu de la pureté relative de leur sang. Ce mépris, jadis fondé, n'avait pourtant plus grande raison d'être : car Grecs et Perses s'étaient peu à peu laissé gagner également par l'esprit de ces populations à mesure que des croisements multipliés les en avaient rapprochés davantage. Aussi, après les conquêtes d'Alexandre, qui ne firent qu'activer et multiplier ces mélanges, les deux civilisations se fondirent en une sorte d'état bâtard, sans caractère et incapable de rien produire de grand.

En suivant toujours l'ordre adopté par M. de Gobineau, j'arrive maintenant à un chapitre qui me semble demander autre chose qu'une simple analyse. Il s'agit des premières origines de nos diverses populations européennes.

J'ai déjà dit que M. de Gobineau regarde la race jaune à l'état de pureté comme ayant été la première à peupler l'Europe entière. Pour soutenir cette opinion, il se fonde sur des considérations empruntées à plusieurs ordres de faits. Il attache en particulier une grande importance à l'identité presque complète que présentent certains instruments ou ustensiles, ainsi que les monuments tout à fait primitifs que l'on trouve en Europe, dans l'Asie septentrionale et jusqu'en Amérique. De cette ressemblance entre les produits d'une industrie élémentaire il conclut à l'unité de la race. Il adopte par suite, en la poussant jusque dans ses dernières conséquences, l'opinion des antiquaires scandinaves sur les populations de l'âge de pierre. Les objections adressées à ses ingénieux devanciers s'appliquent donc à lui, et je crois inutile d'entrer dans une discussion où j'ai été précédé par de plus habiles. Je me bornerai à faire remarquer combien il est à déplorer qu'on n'ait pas recueilli les débris humains ensevelis dans les dolmens, les tumuli..., etc., avec le même soin qu'on a apporté à collectionner les haches de pierre, les colliers de terre cuite, les pointes de flèche en os ou en silex. Une bonne collection de squelettes entiers ou tout au moins de crânes eût apporté dans la question des éléments nouveaux et de la plus haute importance. Les crânes de la race jaune présentent parfois des caractères tellement saillants, que l'examen de ces restes quasi fossiles eût sans doute jeté un jour très grand sur l'existence passée de cette race dans ces contrées aujourd'hui si éloignées des lieux qu'elle habite.

A ce fond purement jaune sont venues se mêler de

très bonne heure des populations blanches déjà plus ou moins altérées ethniquement, et qui, par les croisements inévitables avec les premiers occupants du pays, ne tardèrent pas à s'abaisser encore. Tels sont, d'après notre auteur, les Thraces, dont nous savons si peu de chose, et qu'il considère comme un peuple arian jaune; les Illyriens, aujourd'hui les Albanais, auxquels il assigne la même origine. Je me bornerai ici à faire remarquer que la taille élevée, la maigreur, l'activité musculaire, le nez saillant des Albanais, s'accordent peu avec les caractères attribués par M. de Gobineau lui-même à la race jaune et aux populations profondément altérées par ce sang de qualité inférieure.

Je suis bien moins d'accord encore avec l'auteur, lorsqu'il s'agit des Ibères représentés par les Basques actuels. Pour lui, les Euskariens sont des Slaves, et ces derniers sont, de toutes les populations d'apparence blanche, la plus fortement imprégnée de sang jaune. Pour maintenir cette opinion, il prête aux Ibères une humeur taciturne, un caractère lourd et rustique, des habitudes sombres. Quiconque aura habité quelque temps le pays basque, français ou espagnol, sera bien surpris de cette appréciation. Quant à moi, j'ai trouvé en deçà comme au delà de nos frontières les caractères les plus franchement opposés. Regardant en outre les Basques actuels comme résultant de la fusion d'une multitude de populations différentes, qui seraient venues à diverses reprises chercher un refuge dans les gorges des Pyrénées, M. de Gobineau insiste sur le peu d'homogénéité de la population. Or, c'est précisément cette homogénéité qui m'a frappé. Lorsque quelque

solennité appelait à Saint-Sébastien les montagnards des environs, il était difficile de ne pas voir, dans cette multitude, un peuple de cousins ou de frères. Je ne puis donc, en aucune manière, m'accorder ici avec M. de Gobineau.

Les Étrusques primitifs ou Rasènes sont encore, pour M. de Gobineau, un peuple entièrement jaune ou une tribu slave médiocrement blanche. En admettant que les raisons tirées des caractères physiques et moraux, tels que nous les ont transmis quelques monuments et quelques écrivains, s'accordassent ici assez bien avec la conclusion qu'il en tire, nous y trouvons une raison de plus pour confirmer notre propre opinion sur les Euskariens. Les épithètes de *pinguis* et d'*obesus* ne trouveraient que bien peu d'applications dans le pays basque (1).

Les Ibères et les Rasènes précédèrent, en Europe, les Galls, Celtes ou Kymris. Tout en reconnaissant à cette grande race une origine blanche, tout en lui attribuant certaines aptitudes, M. de Gobineau se montre fort sévère envers elle. Entraîné par les faits qu'accumulent la tradition et l'histoire, il retrouve d'abord en eux les traits physiques et les principaux caractères moraux tant de fois exaltés par lui quand il s'agit des Arians, des Iraniens, des Hellènes primitifs; il prouve

(1) M. Ampère est d'une opinion bien opposée à celle de M. de Gobineau. Le type retrouvé dans les tombeaux étrusques les plus anciens et du style le moins hellénisé se rapprocherait beaucoup de la figure du Dante. Or, cette figure est aussi éloignée que possible du type jaune. (Voir dans la *Revue des Deux-Mondes* le second article intitulé : *L'Histoire romaine à Rome*, 1855.)

combien les populations gauloises étaient éloignées de l'état sauvage et même de la barbarie ; puis revenant en quelque sorte sur lui-même, il nous montre dans les Celtes une race surtout agricole, industrielle, commerçante, dont la renommée militaire se fonde uniquement sur quelques invasions, fruit de convulsions intérieures passagères ; en un mot, notre auteur fait des Galls un peuple foncièrement utilitaire et accusant par là une forte immixtion de sang jaune. On sait que c'est là un cachet d'infériorité radicale pour M. de Gobineau.

Cette conclusion me semble fort peu motivée, et même être peu en harmonie avec les idées fondamentales du livre, avec la façon de procéder jusqu'à présent employée par l'auteur. On comprendrait qu'il eût montré dans les races gauloises, soumises à la domination romaine, les métis dégénérés des premiers Galls. La préexistence d'une population franchement jaune ou presque jaune aurait expliqué à son point de vue cette dégradation. Mais rien ne me paraît motiver l'opinion qu'il exprime sur la race considérée en elle-même, et abstraction faite des mélanges subséquents. Peut-être l'auteur, sans s'en rendre bien compte, a-t-il été dominé ici par une idée qui se développera plus loin. Pour pouvoir rapporter à une seule race, aux Germains, toute la civilisation moderne ; pour pouvoir attribuer à cette race privilégiée et à ses descendants les plus directs tout ce qui reste chez nous de passablement grand, beau ou bon, il fallait bien que les races précédentes n'eussent eu que fort peu de mérite ; et cette idée préconçue, dont M. de Gobineau ne s'est certainement pas rendu compte à lui-même, le conduit

parfois à peindre sous les couleurs les plus défavorables, lorsqu'il s'agit des Galls, ce qu'il admire et pare des couleurs les plus poétiques lorsqu'il s'agit des Germains.

Pour justifier ce jugement, il me suffira de signaler la manière dont sont appréciées par l'auteur les religions des deux peuples. Sans doute il ne peut méconnaître entièrement ce qu'avaient d'élevé et de spiritualiste certains dogmes et certains rites druidiques ; il signale lui-même ce que le sacerdoce gaëlique voué à la contemplation, à l'étude, façonné aux austérités et aux fatigues, étranger à l'usage des armes et supérieur à la société mondaine qu'il est chargé de diriger, offre d'analogies avec les puoritas des premiers Indous, c'est-à-dire avec les prêtres des hommes par excellence ; mais en même temps il nous parle d'un culte morose et chagrin, d'un esprit de sombre superstition, réclamant des scènes mystérieuses et tragiques ; il peint des couleurs les plus sombres les sacrifices humains s'accomplissant dans des forêts humides où tombent à peine quelques pâles rayons de lune, et renvoyant le Gall hébété d'épouvante ; il reproche amèrement aux druides de ne pas avoir imité les puoritas dans la publication des dogmes, etc... Quand il s'agit des Germains, au contraire, tout s'embellit sous la plume de l'auteur : les forêts où le fils des Roxolans croit sentir la présence de ses dieux se colorent des feux du soleil couchant ; ses dieux intangibles ne se révèlent qu'à l'imagination ; et si les Longobards se prosternent devant un serpent d'or ; si les Saxons vénèrent le groupe mystérieux formé du lion, de l'aigle et du dragon, c'est seule-

ment parce qu'ils croient trouver dans ces objets une émanation de leurs divinités; si le prêtre immole des hommes vivants, ce n'est plus un sacrifice, c'est seulement une punition qui ennoblit à la fois la victime et le sacrificateur; enfin, quand diverses tribus arianes-germaniques adoptèrent la déesse Nerthus ou le sanglier de Freya, ce ne fut, selon M. de Gobineau, qu'un acte de pure complaisance pour les instincts inférieurs des races conquises par eux. En présence du rapprochement que j'indique, il me semble difficile de ne pas voir en M. de Gobineau un juge quelque peu prévenu.

Revenons maintenant, avec notre auteur, à l'étude des grandes civilisations, et voyons quelles sont celles qui ont succédé aux empires asiatiques et arian-hellène. Nous rencontrons tout d'abord la civilisation romaine, fort curieuse à étudier au point de vue ethnologique, et plus propre qu'aucune autre à montrer, contrairement à ce qu'admet M. de Gobineau, que le mélange des races n'entraîne pas l'abâtardissement des métis. Ici encore je prendrai les faits tels que les fournit l'auteur lui-même, sans les discuter, et me bornerai à rechercher si la conclusion qu'il en tire est bien réellement celle qui ressort du fond des choses.

Toutes les races que j'ai nommées jusqu'ici étaient représentées en Italie. A côté des Aborigènes appartenant au tronc celtique plus ou moins altéré par de nouvelles alliances avec les Jaunes primitifs, on trouvait déjà des Ibères venus d'Espagne, des Illyriens, des Vénètes, qui, comme les Rhasènes, appartenaient à la race slave. Vers l'an 1600 avant notre ère les Celtibères vinrent se mêler à ces éléments primitifs. Vers

le Xe siècle arrivèrent des colonies grecques déjà fortement sémitisées. Dans le IIIe les Grecs tyrrhéniens, partis de la côte ionienne, abordèrent à leur tour au milieu de ces populations déjà si mélangées et, renouvelant le sang des Rhasènes, jouèrent, sous le nom de Lucumons, un rôle considérable. Bientôt, en guerre avec leurs voisins, ils s'agrandirent à leurs dépens et auraient, dit M. de Gobineau, joué le rôle que remplirent plus tard les Romains, s'ils n'avaient laissé échapper de leur sein ce germe fécond dont l'énergie leur porta la mort.

Dans leurs conquêtes en Campanie, les Étrusques tyrrhéniens étaient arrêtés par le Tibre, dont la rive gauche était au pouvoir de la confédération latine. Dans l'espoir d'entamer cette dernière, les Lucumons jetèrent au milieu d'elle, et sur le premier point venu, une petite colonie sous les ordres de deux aventuriers qu'on disait bâtards de la fille d'un chef de tribu. Ceux-ci, pour accroître le nombre de leurs compagnons, appelèrent à eux les gens sans aveu, qui arrivèrent de toute part et de toute race. Mais le peuple fondateur imposa à ce ramassis de bandits une noblesse tirée de son sein et un gouvernement calqué sur le sien propre. Tels furent donc les commencements de Rome, de cette ville qui devait avoir de si grandes destinées, et qui pourtant, si M. de Gobineau est dans le vrai, aurait dû, dès son origine, être frappée de dégradation par suite de l'hétérogénéité de ses éléments ethniques.

Rome étrusque grandit d'abord par des procédés très semblables à ceux qui lui avaient donné naissance : elle conquit et s'assimila quelques tribus voisines du

Latium ; elle accueillit les vaincus et les fuyards des villes voisines, ajoutant ainsi chaque jour à cette confusion des races qui aurait dû la perdre d'après la théorie que je combats. Et pourtant, quel fut le résultat de ces croisements réitérés? Il en sortit, on le sait, une population rustique, il est vrai, et inférieure sous le rapport du développement intellectuel à la race étrusque tyrrhénienne, mais pleine d'énergie et de vitalité, amoureuse de la liberté au dedans, de la domination au dehors, et qui au premier moment favorable chassa avec ses rois l'aristocratie lucumone représentant les premiers fondateurs.

Par l'expulsion de ses chefs étrusques, Rome prend un caractère en harmonie avec sa fondation. Elle attaque et soumet d'abord ses voisins du Latium, puis les Lucumons eux-mêmes, puis enfin l'Italie entière, y compris les corps de Galls qui avaient franchi les Alpes et s'étaient établis dans l'Umbrie. M. de Gobineau trouve ces progrès tout simples. Mais, dans sa manière de voir générale, ils sont, au contraire, inexplicables. Puisque la population romaine était le résultat du croisement de toutes les races italiotes, puisqu'elle n'avait reçu aucun élément particulier propre à la relever, elle était, par conséquent, ethniquement moins pure que chacune des nations qu'elle attaquait et subjuguait tour à tour. Or, nous voyons cette population de plus en plus mélangée acquérir chaque jour des forces nouvelles, devenir irrésistible, et quand elle se mesure avec des fils de Roxolans eux-mêmes, avec ces Germains placés si haut dans l'esprit de l'auteur, c'est encore elle qui l'emporte. Quiconque pèsera sans préven-

tion ces faits et tous ceux que je pourrais emprunter à ces mêmes temps historiques, y trouvera certainement une preuve des plus frappantes en faveur de l'opinion que j'ai soutenue plus haut.

La force d'expansion régulière et contenue, la puissance d'assimilation, ne sont-elles pas les caractères les plus manifestes d'une race profondément énergique et d'une civilisation puissante ? Et pourtant c'est tout au plus si M. de Gobineau trouve une nation dans Rome ; c'est à peine s'il accorde qu'il y ait eu une civilisation romaine. Dans la première, il voit à chaque instant les éléments sabins, sicules, grecs ou gaulois, et leur fusion, si évidente pourtant, paraît lui échapper presque toujours. En parlant de la seconde, il dit volontiers la *culture romaine*. Il lui reproche toute espèce de choses, depuis la rudesse de ses consuls laboureurs, jusqu'à la corruption raffinée de ses rapaces proconsuls. Je ne vois pas qu'il ait rien trouvé à louer. Mais alors, pourrait-on demander à M. de Gobineau, comment se fait-il que Rome ait pu grandir ? comment se fait-il même qu'elle ait pu vivre ? Cette question, l'auteur n'a pas songé à la poser, et, en vérité, pour quelqu'un qui regarde les mélanges ethniques comme nécessairement, forcément désorganisateurs, la réponse était difficile.

Après avoir subjugué l'Italie, on sait que Rome subjugua le monde. Or, si elle est traitée par M. de Gobineau avec la sévérité que j'indiquais tout à l'heure, pendant que sa population était formée seulement par le mélange des races italiotes, on comprend ce que doit être le jugement de l'auteur alors qu'elle compta dans son sein des représentants de toutes les races con-

nues, et surtout lorsque les éléments sémitisés ou franchement sémitiques et même chamites vinrent se mêler dans ses murs au sang croisé des Blancs et des Jaunes. Ici nous renverrons à l'ouvrage lui-même, après une simple réflexion. Nous accorderons à M. de Gobineau que les vices et les crimes de la Rome sémitique, et plus encore, de la Rome des empereurs, sont aussi grands, aussi odieux que possible; nous reconnaîtrons avec lui qu'à cette époque le sang national avait été dilué au point qu'il devait à peine en rester des vestiges, et que les sénateurs de Néron et d'Héliogabale n'étaient pas plus de fait que de droit les descendants des pères conscrits contemporains de Camille; mais malgré tous ces vices et tous ces crimes, en dépit de cette confusion ethnique et de cet envahissement du Nord par le Midi, qui commence à la chute de Carthage et à la conquête de la Grèce, Rome cessa-t-elle de grandir? Perdit-elle son ascendant? L'histoire est là pour répondre. L'influence romaine ne se montre pas seulement dans ses conquêtes; elle paraît bien plus grande encore dans les transformations qu'elle opère dans les peuples soumis. Sans doute ceux-ci lui apportent aussi quelque chose. Quoique vainqueur, on ne se frotte pas impunément à une culture plus avancée, à des mœurs plus polies, à un luxe plus raffiné, et Mummius ne pouvait avoir que peu de successeurs. Mais à son tour Rome réagissait sur toutes ses conquêtes, et on peut dire que, si elle se sémitisa, elle romanisa le monde.

Pour interpréter ce phénomène social, je me servirai volontiers d'une comparaison toute physiologique em-

ployée par M. de Gobineau lui-même, quoique à un point de vue un peu différent. Les nations naissent et croissent à peu près comme le corps humain. Or, celui-ci, soumis à ce mouvement perpétuel d'apport et de départ que Cuvier appelait le *tourbillon vital*, grandit et se développe non pas en juxtaposant sans cesse molécule à molécule, de façon à ce que le vieillard conserve encore les matériaux acquis par l'enfant, mais bien en perdant sans cesse et en gagnant plus qu'il ne perd. Il résulte de là que tout ou presque tout en lui est changé au bout d'un temps donné, et pourtant l'individualité persiste. Que l'enfant soit robuste et vivace, et ses aliments, quelque nombreux et variés qu'ils soient, seront aisément assimilés, c'est-à-dire se transformeront sans peine et viendront prendre place dans cet organisme toujours le même malgré ses transformations incessantes. Tel est le spectacle que nous offrent ces petites bourgades qui devinrent la ville éternelle. Dès le début, et plus encore à partir de l'expulsion des Tarquins, Rome déploie une individualité caractéristique. Il n'y a plus dans ses murs ni Ibères, ni Sicules, ni Galls, ni Rhasènes ; il n'y a plus que des Romains ; et tout ce qu'elle s'adjoint revêt rapidement le même caractère. Dès lors les éléments premiers peuvent s'effacer : l'avenir est assuré.

Cependant, comme tout ce qui a vie sur terre, Rome devait vieillir et mourir. A qui demanderait la cause de cette décadence et de cette mort, on comprend la réponse de M. de Gobineau. Les mélanges ethniques, selon lui, rendent compte de l'un et de l'autre. C'est à peu près comme si l'on expliquait la vieillesse et la

fin de l'homme par la variété des aliments. Or, la physiologie nous apprend que cette variété est nécessaire, et que l'usage d'une nourriture trop simple équivaut à l'inanition. En serait-il de même pour les peuples, et l'action d'une race n'agissant que sur elle-même, ne recevant rien du dehors, conservant par conséquent sa pureté entière, aboutirait-elle à la mort? Non sans doute; mais ce régime social aurait inévitablement pour suite au moins un sommeil semblable à celui qui paraît avoir frappé la société brahmanique ou les populations chinoises.

Pendant que l'empire romain accomplissait ses destinées, la Haute-Asie préparait une nouvelle race privilégiée qui devait, selon M. de Gobineau, renouveler en entier à elle seule toutes les civilisations anciennes et faire accomplir à l'humanité sa dernière évolution. Connue des écrivains chinois sous le nom de Khou-te, des poëtes indous sous celui de Khétas, cette race était un peuple Vratya, rebelle aux lois du brahmanisme, vivant au nord de l'Hymalaya, mais de la même souche que les Indous primitifs. Après avoir quitté sa première patrie, il porta les noms de Gètes, de Scythes, de Sakas, de Sarmates, de Saxnas, de Saxons, dénominations qui toutes désignent une ou plusieurs branches de ce tronc incontestablement arian. Un des rameaux les plus puissants, celui des Roxolans, issu des Alains, s'établit dans la Russie centrale vers le VIIe ou VIIIe siècle avant notre ère. C'est le pays que l'Edda désigne sous le nom de Gardarike (*empire de la ville des Arians*). Là, dans la cité d'Asgard, régnèrent les héros qui devaient devenir des dieux pour leurs des-

cendants. Environ quatre siècles après, cet empire fut détruit, et les Roxolans, fuyant devant un ennemi que nous ne connaissons pas, s'avancèrent vers le Nord-Est, marchant à de nouvelles destinées. Pendant la route, ce courant d'hommes se partagea. L'une des branches s'établit en Poméranie et occupa les côtes ou îles voisines; c'est d'elle que sortirent les Goths. L'autre remonta au Nord jusqu'à la mer Glaciale, et se repliant au midi, entra dans la Norwége. Reprenant alors entre eux le nom de Sakas, ces Arians donnèrent à la presqu'île où ils se fixèrent celui de Skanzia, et devinrent les Scandinaves pour les peuples étrangers.

A partir de ce moment commence, selon M. de Gobineau, l'ère de régénération. Si les Gaulois de Reims et de Beauvais sont aux yeux de César les premiers des Gaulois, c'est qu'une colonie norwégienne est arrivée jusque-là et a relevé le sang celtique en y mêlant le sang arian. Si les Cimbres et les Teutons résistent si courageusement aux Romains, c'est que le sang scandinave s'était mêlé dans leurs veines au sang finnisé des Celtes. Il en était de même des Belges, des Suèves, des compagnons d'Arioviste, etc... ; et si les soldats de Vercingétorix rivalisèrent d'énergie avec les populations d'outre-Rhin, c'est, toujours d'après M. de Gobineau, seulement parce que, un peu avant l'arrivée de César, une colonie de vingt mille âmes à peu près, composée de métis Celtes et Scandinaves, était venue s'implanter de gré ou de force dans le pays des Arvernes.

L'auteur considère comme purs ou presque purs, au moins dans les chefs qui les menaient au combat,

les Goths, les Vandales, les Longobards, les Burgondes, les Franks, les Saxons surtout. L'influence exercée par ces divers peuples est d'ailleurs toujours mesurée par M. de Gobineau sur le plus ou moins de pureté de leur sang scandinave. Il en est de même des vertus, des aptitudes, des qualités de toute espèce que peut présenter l'individu. Un chapitre spécial est consacré à montrer combien, sous tous ces rapports, le Scandinave, l'Arian-Germain, l'emportent sur le Celte et toutes les autres races occidentales. Je ne suivrai pas l'auteur sur ce terrain et ne discuterai pas un panégyrique qui commence par cette déclaration : « L'homme est l'animal méchant par excellence. » — Je me bornerai à dire que là surtout on trouve la trace des préventions que j'ai déjà signalées dans le courant de ce rapport, et la preuve de la fascination qu'exercent sur M. de Gobineau la beauté des traits et de la chevelure, la force musculaire, l'amour effréné de la bataille, l'esprit d'indépendance porté jusqu'à l'insociabilité.

Pressé de toutes parts par les masses germaniques, le monde romain avait cédé et s'était laissé pénétrer en tout sens. Alors commença une lutte dont M. de Gobineau esquisse les phases principales en se plaçant toujours au même point de vue. Mais ici se présente un fait capital sur lequel l'auteur glisse rapidement, qui au contraire me paraît être des plus graves et conclure péremptoirement contre les idées de l'auteur. Dans cette lutte entre le germanisme et la romanité, toute caduque que soit cette dernière, elle n'est d'abord vaincue que sur le champ de bataille. Partout ailleurs,

c'est elle qui dompte ses vainqueurs, encore trop peu nombreux pour faire autre chose que dominer matériellement. Tant que ce rapport subsiste, la civilisation se maintient ; mais à mesure que se prononce davantage l'ascendant extra-romain, c'est-à-dire arian-germain pour parler comme M. de Gobineau, ou barbare pour employer le langage ordinaire, la société, loin de s'élever, s'affaisse davantage, et alors commencent ces terribles temps du moyen âge qui préparèrent la société nouvelle par un procédé que l'auteur lui-même compare à celui qui servit à rajeunir le vieil Æson. Plus tard, quand les ténèbres se dissipent, où se montrent les premières lueurs du jour nouveau ? Est-ce dans les régions les plus fortement arianisées ? Est-ce en Angleterre, le long du Rhin, dans le Hanovre, où, au dire de M. de Gobineau, se conserve plus pur que partout ailleurs le vieux sang arian-germanique ? Nous savons tous que c'est précisément le contraire, et que la barbarie n'a jamais été aussi complète, que la renaissance s'est montrée d'abord, dans les contrées les moins germanisées, dans celles qui conservaient le plus de sang hellène, sémitique, romain ou celtique, dans celles où, selon notre auteur, les mélanges ethniques étaient depuis longtemps les plus multipliés et les plus complexes.

C'est là pourtant ce que contesterait sans doute M. de Gobineau, car lui aussi en appelle à l'histoire, et il trouve en Europe, du IXe jusqu'au XIIIe siècle, *trois contrées dominant moralement toutes les autres.* Ce sont la Haute-Italie, où règnent les Longobards ; les contrées moyennes du Rhin, où se sont conservés les Ger-

mains, presque partout ailleurs en Allemagne envahis par la race slave ; enfin la France septentrionale et, en particulier, Paris où dominent les Franks.

Mais d'abord si les idées de l'auteur sont vraies, on a le droit de s'étonner que parmi ces centres prépondérants ne figurent aucun des lieux où la race privilégiée avait conservé le plus de pureté, tels que la Scandinavie elle-même ou l'Angleterre. En second lieu, sur les trois points cités par l'auteur, deux au moins ont été précédemment représentés par lui comme peuplés par des multitudes résultant de croisements répétés, et leur réveil, si facile au contact d'un nombre relativement fort petit d'envahisseurs de race blanche, prouverait bien plus en faveur de la thèse que j'ai soutenue qu'elle ne serait favorable aux opinions de l'auteur. En troisième lieu, M. de Gobineau ne compte, au nombre des centres moralement dominateurs qui existaient à cette époque, ni l'Espagne, où les Almoravides et les Almohades avaient développé une civilisation si remarquable ; ni la France méridionale, où la culture gallo-romaine, de nouveau florissante, fut si déplorablement écrasée par les croisés du Nord. A plus forte raison ne dit-il rien de Constantinople, qui venait de résister aux Varègues, c'est-à-dire à des Arians-Germains, et qui, pour avoir été prise par les croisés, n'en restait pas moins encore la capitale d'un empire avec lequel comptaient les chefs des plus fières nations germanisées.

M. de Gobineau reconnaît, il est vrai, que l'Italie d'abord, et la France ensuite, donnèrent le signal de la grande renaissance d'où date l'ère moderne ; mais on

comprend sans peine que le caractère essentiellement helléno-romain de ce mouvement est loin de lui plaire. Il y voit le signe de la résurrection ethnique du passé, le présage d'une confusion de sang qui nous ramènera à une *romanité nouvelle* en fondant toutes les races ; il y voit, par conséquent, le signe d'une rapide et inévitable dégradation. Déjà, selon lui, le mal a fait de grands et manifestes progrès et se propage de plus en plus en remontant vers le nord. L'Italie, l'Espagne, la France méridionale et centrale, la Grèce, la Turquie, les contrées danubiennes, sont toutes gangrenées à des degrés divers. L'Autriche lutte en vain à l'aide de ses Madjars ; la Prusse n'est pas plus heureuse ; la Russie, par le fait de sa population slave, est condamnée d'avance. En somme, les seuls points où un reste de vie se débat encore, mais avec désavantage, contre le triomphe infaillible de la confusion romaine, est le territoire que circonscrirait une ligne partant de Torneo, enfermant le Danemark et le Hanovre, descendant le Rhin jusqu'à Bâle, enveloppant l'Alsace et la haute Lorraine, suivant à peu près le cours de la Seine jusqu'à son embouchure, et englobant la Grande-Bretagne et l'Islande.

Ainsi, selon M. de Gobineau, il n'y a plus rien à espérer de l'Europe. Sur tout son territoire la fusion des races, c'est-à-dire la dégénérescence ethnique, est accomplie ou sur le point de s'accomplir, et cette dégénérescence entraîne la mort même des sociétés. Est-il quelque autre point du Globe où l'humanité puisse se régénérer encore et enfanter des civilisations nouvelles? L'Amérique, en particulier, réserve-t-elle au genre hu-

main des destinées encore inaperçues? Pour répondre à ces questions, l'auteur consacre un chapitre aux populations américaines. Pour lui, elles sont les restes, les traînards de la grande invasion jaune dont nous avons parlé plus haut. Par elles-mêmes, ces populations auraient été incapables de s'élever au-dessus de l'état de tribus errantes et sauvages. Mais elles ont reçu quelques pâles reflets des civilisations lointaines par l'intermédiaire des métis malais de la Polynésie, peut-être aussi grâce à ces aventuriers blancs qui à diverses époques ont abordé sur les côtes orientales du Nouveau Monde. Leur état social a d'ailleurs été toujours très inférieur et incapable de durée, et la cause en est dans la nature de la race même. M. de Gobineau, lorsqu'il s'agit des indigènes américains, accepte sans discussion tout ce qu'en ont dit de pire les voyageurs qui, comme MM. Spix et Martius, n'ont guère observé que des débris de tribus chassés et traqués comme des bêtes fauves. Autant vaudrait juger de la race celtique par les exploits nocturnes des white-boys irlandais. Ce n'est pas à ces sources qu'il faut s'adresser pour connaître ces malheureuses populations, c'est aux premiers voyageurs et missionnaires. Pour ne parler que d'une seule contrée, dont le nom retentit parfois dans les journaux, parce que là seulement se prolonge une espèce de lutte, qu'on lise l'histoire de l'expédition de Sotto en Floride, qu'on feuillette les voyages de Bartram, et on restera convaincu de ce qu'il y a de peu fondé dans les appréciations de l'auteur.

M. de Gobineau se tient dans une sage réserve au sujet de la civilisation alléghanienne, dont nous ne

savons à peu près rien ; il est bref et sévère pour les civilisations péruvienne et mexicaine. Examinant en suite ce qu'il faut attendre des colonies européennes qui ont remplacé les Incas et les Aztèques, il n'a naturellement que le dédain le plus profond, ou mieux le plus parfait mépris, pour ces Portugais, ces Espagnols, ces Français déjà cent fois métis, qui ont encore abaissé leur sang et leur race par de nouveaux croisements nègres et américains. Au nord seulement se montre le groupe blanc, relativement pur, des Anglo-Américains. Mais là aussi le mélange des races a porté ses fruits, et quoique fier encore de son vieux nom de Saxon, l'habitant des États-Unis n'est qu'un fils bien dégénéré des anciens Scandinaves. Cependant il a conservé l'énergie caractéristique de sa race, et le chasseur du Kentucky, appuyé sur son rifle, représente, pour les peuples mélanisés du sud, le Longobard, le Franc, le civilisateur des siècles passés. A lui donc est réservée la conquête légitime de tout le nouveau continent. Mais là s'arrêtera sa puissance. Chaque jour, de plus en plus noyée dans le flot d'émigrants irlandais, allemands, français, italiens, la population des États-Unis marche vers l'anarchie ethnique, tout aussi bien que les peuples européens. En s'avançant vers le midi, elle ajoutera à ce triste mélange un sang composé d'essence indienne, nègre, espagnole et portugaise. « D'une si horrible confusion, dit M. de Gobineau, il ne peut résulter autre chose que la juxtaposition incohérente des êtres les plus dégradés. » La race anglo-américaine ne peut donc rien enfanter de nouveau, et tout se réduira pour elle à une conquête matérielle que rien ne saurait

empêcher, si ce n'est peut-être les divisions et la guerre éclatant dans son propre sein.

L'humanité, d'après M. de Gobineau, ne vit que par la race blanche, et par là il faut entendre surtout le grand rameau arian. Or, « cette race, considérée abstractivement, a disparu de la face du monde. Après avoir passé l'âge des dieux où elle était absolument pure, l'âge des héros où les mélanges étaient modérés de force et de nombre, l'âge des noblesses où des facultés grandes encore n'étaient plus renouvelées par des sources taries, elle s'est acheminée vers la confusion définitive, par suite de ses hymens hétérogènes. Partout elle n'est plus représentée maintenant que par des hybrides..... La part de sang arian, subdivisée déjà tant de fois, qui existe encore dans nos contrées et qui soutient seule l'édifice de notre société, s'achemine chaque jour vers les termes extrêmes de son absorption. Ce résultat obtenu, s'ouvrira l'ère de l'unité. Le principe blanc, tenu en échec dans chaque homme en particulier, y sera vis-à-vis des deux autres dans le rapport de un à deux, triste proportion, d'autant plus déplorable, que cet état de fusion ne sera que le *caput mortuum* d'une série infinie de mélanges et, par conséquent, de flétrissures; le dernier terme de la médiocrité en tout genre : médiocrité de force physique, médiocrité de beauté, médiocrité d'aptitudes intellectuelles, on peut presque dire le néant..... Les nations, non, les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront dès lors engourdis dans leur nullité, comme des buffles ruminant dans les flaques stagnantes des marais Pontins..... Nos honteux descen-

dants céderont à la vigoureuse Nature l'universelle domination de la Terre, et la créature humaine ne sera plus devant elle un maître, mais seulement un hôte comme les habitants des forêts et des eaux. »

Ici j'ai cru devoir citer textuellement, pour ne pas être soupçonné de forcer les idées de l'auteur. On voit quel avenir il réserve à l'humanité. Sans trop faire les glorieux, il nous est, je crois, permis de dire que les faits semblent promettre autre chose. Ce n'est pas au lendemain de l'invention des steamers, des locomotives, des télégraphes électriques et des applications du chloroforme, alors que l'homme arrive à anéantir la distance, à se passer du temps, à supprimer la douleur, qu'on peut se croire à la veille d'être vaincu par la nature.

Au reste, M. de Gobineau ne croit pas que ce misérable état soit de longue durée. D'après lui, un des effets des mélanges indéfinis est de réduire les populations à des chiffres de plus en plus minimes. Il explique ainsi la dépopulation relative de certaines contrées. Ainsi, du même pas que l'humanité se dégrade, elle s'efface. Il est donc possible de prévoir quand elle finira. Or, la famille ariane elle-même n'était déjà plus pure quand a commencé notre ère. Six à sept mille ans avaient suffi pour flétrir dans son essence le principe visible de toute société, pour semer en tout lieu des germes de décrépitude. Dans les dix-huit cents ans qui se sont écoulés depuis, le travail de fusion a continué, et aujourd'hui il s'est créé des moyens d'action bien autrement puissants que par le passé. Les trois races fondamentales ne possèdent plus un seul groupe pur, et l'amalgame complet, dont le résultat sera la fin

de l'espèce, mettra sans doute à s'accomplir un peu moins de temps qu'il n'en a mis à se préparer. Ainsi la domination de l'homme sur la terre peut être évaluée à une durée totale de douze à quatorze mille ans, partagés en deux périodes : l'une, qui est passée, aura vu la jeunesse, la vigueur, la grandeur de l'espèce ; l'autre, qui a déjà commencé, en verra la défaillance et la décrépitude.

Je crois devoir me borner à exposer ces conclusions dernières de l'auteur. Bien convaincu que l'humanité a commencé, que par conséquent elle finira, je ne crois pas que la science nous permette encore de prévoir ni l'époque ni le mode de cette fin. Je ne discuterai pas davantage quelques opinions sociales ou philosophiques exposées dans le cours de l'ouvrage, et qui sont la conséquence de la manière dont l'auteur envisage la position respective des races humaines et leur action réciproque. Croyant à l'inégalité native de ces races, à l'influence néfaste des croisements, M. de Gobineau ne peut regarder l'égalité politique que comme une véritable aberration. Son idéal de société a pour chef un roi du sang des Ases régnant tant bien que mal sur une puissante aristocratie du plus pur sang arian ; la classe moyenne est composée de métis, et au-dessous grouille le peuple noir ou jaune très justement dominé par les autres classes. Appliquée aux sociétés existantes, on comprend qu'une pareille doctrine justifie non-seulement le servage, mais encore l'esclavage lui-même avec tout ce que ce mot suppose de plus absolu. Telle est en effet l'opinion de l'auteur, qui, tout en blâmant l'abus, n'en affirme pas moins le droit de cette institution.

S'il est vrai que tout soit dans le sang et que celui-ci entraîne forcément un certain nombre d'aptitudes spéciales et d'instincts impérieux, on voit que la responsabilité individuelle ou générale est bien près de disparaître. M. de Gobineau ne recule nullement devant cette conclusion. Pour lui la naissance, le développement, ou l'éclipse d'une société et de sa civilisation, constituent des phénomènes complétement en dehors des passions humaines et des résolutions populaires. Seuls les différents modes d'intelligence départis aux diverses races s'y font reconnaître, et de la sphère absolument libre où ils se combinent et opèrent, le caprice de l'homme ou d'une nation ne saurait faire tomber aucun résultat fortuit. Ces forces actives, ces principes vivifiants, constituent une espèce d'âme remplissant au sein du monde intangible des emplois analogues à ceux que l'électricité et le magnétisme exercent sur d'autres points de la création. Cette âme est au fond étrangère et extérieure à la société qu'elle enveloppe et anime. Ainsi l'existence d'une société est un effet qu'il ne dépend de l'homme ni de produire ni d'empêcher. Elle ne comporte donc pas de moralité. Une société n'est en elle-même ni vertueuse ni vicieuse ; elle n'est ni sage ni folle : elle est. Une société enveloppe ses nations comme le ciel enveloppe la terre ; elle leur impose leurs modes d'existence ; elle les circonscrit entre des limites dont ces esclaves aveugles n'éprouvent pas même la velléité de sortir, et n'en auraient pas la puissance ; elle régit les individus aussi bien que les peuples ; elle manie, elle pétrit en quelque sorte leurs cerveaux, et leur indiquant certaines voies, elle

leur ferme les autres, dont elle ne leur permet pas même de voir l'issue. — Sauf les développements que j'ai retranchés, tout ce qui précède est textuellement emprunté à M. de Gobineau. Il est difficile, on le voit, d'admettre et de motiver plus nettement le dogme de la fatalité, et on ne comprend guère comment l'auteur concilie cet ensemble d'idées avec la croyance à la moralité, et par suite à la responsabilité individuelle. Est-il besoin d'ajouter que, sur ce dernier point seulement, je partage les opinions que je viens d'exposer? Elles sont la conséquence logique des doctrines ethnologiques développées précédemment. Partant d'un point de vue à peu près diamétralement opposé, je dois arriver à des conclusions tout autres ; mais je crois inutile d'entamer ici une discussion qui m'entraînerait trop loin.

Ce rapport est déjà bien long, et pourtant il serait incomplet si je ne faisais une observation importante. Une idée générale sert de fondement au livre de M. de Gobineau, en relie toutes les parties, et ressort à chaque page. Or, cette idée, je ne la partageais pas. Je me suis donc vu obligé de la combattre et en elle-même et dans ses principales conséquences. Je me suis par là à peu près constamment trouvé en guerre avec l'auteur. Mais je regretterais qu'on jugeât l'ouvrage d'après ce fait. Pour ne pas être d'accord avec M. de Gobineau, je n'en reconnais pas moins ce que son ouvrage a d'intéressant et d'utile.

L'auteur, très au courant des travaux modernes, a réuni et condensé une masse énorme de matériaux qui, par leur rapprochement, acquièrent une importance nouvelle. Le point de vue même auquel il s'est placé, par

suite de ce qu'il a d'inflexible et d'absolu, lui a permis de mettre le plus grand ordre au milieu de ces richesses qui auraient pu devenir encombrantes, et de donner à son livre un cachet remarquable d'unité. L'*Essai sur l'inégalité des races humaines* est ainsi devenu une esquisse d'histoire universelle prise au point de vue ethnologique. Or, lorsqu'une science est en voie de se former, — et l'ethnologie en est encore à peine là, — ces essais de synthèse, alors même qu'ils reposent sur des données inexactes et conduisent à des conclusions erronées, ont toujours une grande valeur. Ils provoquent des rapprochements, ouvrent des vues d'ensemble, font naître des idées générales, et par leurs défauts mêmes préparent l'avenir. Ajoutons qu'ils ne sauraient être l'œuvre que d'un esprit ouvert et hardi. L'ouvrage de M. de Gobineau présente tous ces caractères. De plus écrit dans un style animé, souvent même passionné, il se fait lire sans fatigue, entraîne et attache l'esprit. En vulgarisant des faits et des idées jusqu'à présent trop peu connus, en appelant l'attention de tous les hommes éclairés sur une foule de questions trop négligées, il sera utile à l'ethnologie, et c'est à ce titre surtout que je propose à la Société de voter à l'auteur des remercîments mérités.

A. DE QUATREFAGES.

Nouvelles et communications.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. LE DOCTEUR HENRI BARTH
A M. JOMARD.

Londres, 28 février.

..... Je vous ai écrit que M. le docteur Vogel avait entrepris un voyage dans le Wadây; il a réussi à y pénétrer. C'est le premier Européen qui, jamais, ait mis le pied dans cette contrée (1). En partant pour le Wadây (je crois en janvier ou février 1856), le docteur Vogel a laissé à Kouka, la capitale du Bornou, son compagnon, M. Macguire, qui avait souffert beaucoup d'une maladie pendant le voyage dans le Bautchi et durant sa longue résidence à Gombé. Il nous écrivait, en décembre 1855, qu'avant de partir pour le Baguermi, il avait l'intention d'envoyer en Europe les calculs de ses dernières observations astronomiques; mais rien n'est arrivé. Une année presque entière s'est écoulée depuis la dernière lettre du docteur Vogel; mais une lettre a été reçue à Tripoli, de la part de M. Macguire, contenant les bruits fâcheux qui couraient dans le Bornou sur le sort de mon infatigable et courageux ami. Si, ce que Dieu veuille, il a réussi à

(1) Voir *Voyage au Ouaday*, par le cheyk Mohammed-el-Tounsy, traduit par M. Perron, et publié par M. Jomard, avec une préface.

échapper à tous les dangers qui attendent naturellement un voyageur dans une contrée qui n'a jamais été visitée par un Européen, et dont la population est des plus farouches, vous pouvez être sûr que les résultats de son voyage seront de la plus grande importance. Avant de pénétrer dans le Wadây, il a dû certainement passer par le Baguermi, contrée où j'ai fait une résidence de plusieurs mois ; on peut espérer au moins que les observations astronomiques des endroits les plus importants de ce pays seront sauvées ; mais, autant que je sais, M, Macguire n'écrit rien au sujet des papiers du docteur Vogel; cependant chacun doit penser que celui-ci aura envoyé à Tripoli tout ce qu'il pouvait expédier. Aussitôt que j'apprendrai des nouvelles plus certaines, je vous écrirai.....

Signé : BARTH.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. BERTHELOT,

Ancien secrétaire général de la Société de Géographie, agent consulaire de France à Ténériffe,

A M. JOMARD.

..... J'ai pris connaissance de votre Mémoire sur l'emplacement d'Alesia, dans le *Bulletin* d'août et septembre ; c'est un sujet qui m'a occupé aussi, non pas quant à la question de la véritable position de ce formidable *oppidum* : car, sous ce rapport, mon opinion est celle de presque tous les commentateurs des *Com-*

mentaires, « ..... *Alesiam quod est oppidum Mandubiorum*..... » ; mais j'ai eu occasion, il y aura bientôt deux ans, de relire les *Commentaires* de César et de rappeler dans un écrit le siége d'Alesia au sujet de celui de Sévastopol. Vous serez moins surpris de ce rapprochement, lorsque vous en connaîtrez les motifs.

..... La lutte dans laquelle l'honneur de nos armes se trouvait engagé en Orient m'avait fait suivre avec anxiété toutes les péripéties de ce grand drame, et, tandis que de si importants intérêts remuaient l'Europe, mon éloignement de la France redoublait encore mes sympathies. Au milieu des devoirs du service, je profitai de quelques instants de loisir pour m'occuper aussi de la grande entreprise qui fixait alors l'attention du monde. En l'envisageant au point de vue de l'opinion publique, dans ses différentes alternatives d'espoir, de doute et de perplexité, je voulus contribuer à fortifier la confiance des esprits. En regard du siége de Sévastopol, qu'on pouvait considérer comme la plus grande opération de guerre des temps modernes, je plaçais un des faits historiques les plus importants des temps anciens. L'analogie qui existait entre ces deux entreprises se montrait encore dans les dispositions prises pour en assurer le succès. Jamais rien ne s'était passé de si remarquable dans ces derniers temps; et, si j'interrogeais l'histoire, il fallait remonter à dix-huit siècles pour trouver un fait analogue : c'était le siége d'Alesia par Jules César.

Alesia, sur le mont Auxois, était la plus forte place des Gaules. Les avantages de sa position, les quatre-vingt mille hommes qui la défendaient, l'armée de

deux cent cinquante mille combattants qui vint la secourir, ne purent rien contre la valeur des Romains et le génie de César. Sa reddition détermina la soumission de toute la Gaule et l'affermissement de la domination romaine dans la plus belle partie de l'Europe. Ce fut à ce siége mémorable que César déploya le plus d'intelligence et de savoir dans l'art de la guerre ; à la relation qu'il en fait dans ses *Commentaires*, on admire ses prévisions, on s'étonne des grands travaux qu'il fit exécuter au cœur de l'hiver autour de ses campements, des incroyables efforts et de la persévérance de ces légions indomptables qu'il avait su aguerrir à toutes les fatigues ; car César avait entrepris cette glorieuse campagne avec des troupes tirées d'Italie et composées en grande partie de soldats vétérans, accoutumés à braver tous les climats. C'était avec ces légions invincibles qu'il avait conquis la Grande-Bretagne, soumis l'Helvétie, franchi le Rhin et porté ses aigles triomphantes jusque dans les forêts de la Germanie. Mais, ce qui surtout m'intéressait au plus haut degré dans le siége d'Alesia, c'était la coïncidence de plusieurs faits capitaux avec les principales opérations du siége de Sévastopol. Ainsi je retrouvai là une armée assaillante, occupant devant la place un plateau escarpé, et obligée de se diviser en deux corps : celui de siége et celui d'observation ; l'un opérant contre la ville, l'autre prêt à repousser les ennemis de l'extérieur. Pour venir à bout de cette double et rude tâche, il fallut, comme à Sévastopol, se garantir des deux côtés : ici, par des retranchements formant une ligne de contrevallation autour de la place, sur un développement d'environ onze milles ; là, par une

autre ligne de circonvallation embrassant encore un plus grand espace, pour résister aux attaques du dehors et empêcher l'arrivée des secours. Ces rapports remarquables m'engagèrent à extraire des *Commentaires* de César la description si curieuse du siége d'Alesia, afin qu'on pût juger, par la grandeur de l'entreprise et l'opportunité des dispositions, de ce qu'on devait attendre de celle dans laquelle nous étions alors engagés, etc. BERTHELOT.

NOTE

RELATIVE A LA DISCUSSION SUR ALESIA.

M. Ernest Desjardins a la parole pour une communication, et s'exprime ainsi : Messieurs, j'ai l'honneur de déposer sur le bureau de la Commission un exemplaire d'une petite brochure in-18 de 54 pages, intitulée : *De la position réelle de l'Alesia de Jules César*, par Emm. Bousson de Mairet, professeur émérite de belles-lettres ; Arbois, 1856. Ce petit travail, dans lequel l'auteur se déclare partisan du système de M. Delacroix en faveur d'*Alaise* près Salins en Franche-Comté, n'a qu'une bien faible valeur par lui-même ; mais à la fin de cette brochure se trouve un document nouveau et qui me paraît avoir un grand intérêt dans la question de la position d'Alise. C'est un rapport de deux professeurs des classes supérieures touchant une exploration qu'ils ont faite sur le plateau et aux environs d'Alaise. Ce rapport est signé Léon Robert. Pour apprécier l'importance de ce document, il faut se rappeler que, dans son mémoire, d'ailleurs très remar-

quable sous le rapport de la question stratégique, M. Rossignol, archiviste de la Côte-d'Or, partisan déclaré de l'opinion ancienne, et qui s'est appliqué à faire une réfutation énergique du système nouveau, avait déclaré qu'après s'être transporté à Alaise, il n'y avait vu aucune trace de fortifications antiques, aucun vestige de construction, rien qui pût faire supposer l'existence d'une ancienne ville sur le plateau franc-comtois. Or il résulte, de l'examen attentif auquel M. Léon Robert et son collègue se sont livrés, qu'il existe près d'*Alaise* des traces très visibles : 1° d'immenses travaux de circonvallations, 2° de murs d'enceinte, 3° de débris de constructions anciennes. M. Desjardins donne lecture d'un passage du rapport où ces faits sont établis d'une manière évidente. Ce qui donne plus d'importance encore à ce document, c'est qu'il se trouve corroboré par le témoignage de M. Ch. F. Varaigne, membre associé de la Commission archéologique de la Franche-Comté, qui vient d'adresser à la Société de Géographie un extrait des mémoires de la Société d'émulation du département du Doubs. C'est une note de 9 pages sur les explications qu'il a données dans les séances des 8 novembre et 16 décembre 1856.

M. Varaigne s'est transporté à Alaise ; il a fait fouiller les *tumuli* dont parle M. Delacroix, et qui sont considérés par lui comme représentant les tombeaux des Germains qui combattaient dans l'armée de César. On avait nié que ces *tumuli* fussent des tombeaux : M. Varaigne y a trouvé des ossements humains et des débris de poterie qu'il considère comme celtiques, jusqu'à meilleur informé. Il parle ensuite d'un monument druidique découvert récemment sur le plateau d'Alaise,

d'une galerie couverte, de trois murs reconnus dans une propriété appelée *les Temples*, et il ajoute (page 6) que « tout cet ensemble présente des singularités tellement frappantes, qu'on hésite difficilement à reconnaître une pierre druidique dans la pierre décrite, une allée couverte dans ces fossés si remarquables, un lieu sacré dans ce vaste champ de pierre et des enceintes de fortifications gauloises dans le labyrinthe que dessinent ces longues lignes de murgers. Je signale donc sans crainte, ajoute M. Varaigne, cette partie du massif d'Alaise comme méritant d'être l'objet d'observations approfondies et des plus sérieuses études. Car le plan sommaire des lieux, qui vient d'être dressé, a déjà fait connaître que cette entrée fortifiée de la bourgade antique est peut-être le plus beau spécimen de construction militaire gauloise de l'époque primitive dont il reste encore des vestiges. Le champ de pierres, disposé comme un glacis au-devant de l'enceinte dite *Champ du matin*, paraît jouer le rôle de ce qu'on appelle aujourd'hui, en termes de fortification, les *chevaux de frise*. »

Le célèbre naturaliste et voyageur suédois M. Jean-Auguste Wahlberg, de l'Académie de Stockholm, a péri dans l'Afrique méridionale, en chassant un éléphant. Il était à la tête d'une expédition scientifique, composée de MM. Green, Kooleman, Cathcart-Castry, qui avait déjà exploré le lac Ngami, les rives du Tioghie, celles du grand fleuve Tamalakas; ses collections ont été remises à M. Letterstedt, consul général de Suède au Cap.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

—

Séance du 6 *mars* 1857.

M. le général Almonte, ministre plénipotentiaire du Mexique à Londres, écrit à la Société pour lui offrir, de la part de l'auteur M. Garcia Cubas, les premières livraisons de son Atlas géographique, statistique et historique de la République mexicaine.

M. Jomard annonce que M. le capitaine de Bonnemain vient de faire un voyage à Ghadamès et qu'il en rapporte des inscriptions libyques tracées de la main des femmes Touarèghes. Il ajoute, d'après une lettre de M. le docteur H. Barth, qu'on a reçu à Tripoli des nouvelles du départ du docteur Vogel du Bournou pour le Wadây.

La Société admet au nombre de ses membres M. de Kerhallet, capitaine de vaisseau.

M. Cortambert fait un rapport sur le voyage de M. Viquesnel dans la Turquie d'Europe, et présente, d'après cet ouvrage, un aperçu statistique de l'empire ottoman. — Renvoi au *Bulletin*.

M. de Froidefonds des Farges rend compte de l'ouvrage de M. Ernest Blancheton sur la colonie du Cap de Bonne-Espérance. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Lejean donne quelques explications en réponse aux observations adressées à la Société par M. Buisson, au sujet de la notice de Bolgrad qu'il a publiée récem-

ment. La Commission centrale accueille ces explications avec toute la confiance qu'elles méritent, et invite M. Lejean à se concerter avec M. Buisson pour fixer dans l'intérêt de la Géographie la vraie position de cette ville.

M. Canot écrit à la Société pour lui proposer un projet de géographie normale et destinée spécialement aux études classiques. Dans cette géographie, tous les noms de lieux seraient écrits avec l'orthographe et les caractères en usage chez les peuples qui les habitent ou les possèdent. On y joindrait la prononciation et au besoin une transcription. On laisserait, en outre, à côté des noms nouveaux les noms aujourd'hui usités. M. Canot pense que les élèves de nos écoles seraient aisément formés à ce système, et qu'ils l'auraient bientôt popularisé. De nombreux avantages en résulteraient, selon lui, pour la Géographie, qui deviendrait ainsi le lien des peuples et répandrait en France le goût de l'étude des langues. Cette communication fait l'objet d'une discussion à laquelle prennent part MM. Jomard, Guigniaut, Cortambert et Alex. Bonneau. A la suite de cette discussion, la Société décide qu'il ne lui appartient pas de prendre une décision à cet égard.

Séance du 20 *mars* 1857.

M. Jomard communique deux lettres, la première de M. Berthelot, relative à la discussion sur Alesia, et la seconde de M. Mac-Carthy, datée d'Alger, au sujet du

voyage du capitaine Bonnemain à Ghadamès et des prochaines excursions qui doivent avoir lieu à l'intérieur du Sahara. (Des extraits de ces deux lettres seront insérés au *Bulletin*).

M. de la Roquette annonce que des lettres parvenues de Londres lui font connaître qu'on vient d'y apprendre, par une dépêche de M. Henry Grinnell que le célèbre navigateur Kane, dont la santé semblait s'améliorer depuis quelque temps, avait vu son état s'aggraver subitement; un message télégraphique reçu de la Havane le représentait même comme mourant. Tout espoir ne paraît cependant pas encore perdu, et l'on considère à Londres la nouvelle de sa mort, donnée dans l'*Athenæum anglais* du 7 mars, comme prématurée (1).

M. Malte-Brun donne communication d'une lettre à lui adressée par le docteur Barth, dans laquelle ce savant voyageur persiste à regarder comme entièrement controuvée la nouvelle de la mort du docteur Vogel; à propos de l'annonce de la présence des Français à Ouargla, il témoigne l'espoir que des relations plus suivies s'établiront bientôt entre le Soudan et l'Algérie. Le même membre annonce que le capitaine Richard Burton était heureusement arrivé à Zanzibar, et qu'il se proposait de se rendre, sans perdre de temps, au grand lac intérieur de l'Afrique. M. Alfred Maury complète cette nouvelle en faisant connaître aussi l'arrivée à Zanzibar du lieutenant Speke, compagnon de Richard Burton.

M. Jomard, au nom de la Commission du prix annuel,

(1) Le docteur Kane a malheureusement depuis succombé.

avertit l'assemblée que cette Commission a achevé son travail et qu'elle a décidé à l'unanimité d'accorder la grande médaille d'or au missionnaire David Livingston, premier voyageur européen qui ait traversé de l'est à l'ouest l'Afrique méridionale, en déterminant avec exactitude les positions géographiques de cette vaste contrée. La Commission a réservé les droits du docteur Vogel à ce prix pour le prochain concours. A ce propos, M. Malte-Brun dépose sur le bureau de la Société une esquisse itinéraire des voyages du docteur Livingston, dressée par lui d'après les documents publiés par la Société des missions de Londres. La Société décide que cette carte sera insérée au *Bulletin*.

M. Ernest Desjardins dépose sur le bureau un opuscule de M. Bousson de Mairet sur la position réelle de l'Alesia de Jules César, dans laquelle l'auteur se déclare partisan du système de M. Delacroix, qui place Alesia près de Salins, en Franche-Comté. Il donne ensuite lecture d'un document qui se trouve à la suite de cette brochure et qui lui paraît avoir un grand intérêt dans la question. Renvoi d'une note au *Bulletin*.

M. P. Trémaux présente quelques détails sur la rédaction de la carte du Soudan oriental qui accompagne la dernière livraison de son voyage dans cette contrée de l'Afrique.

M. Bollaert, membre de la Société royale géographique de Londres, présent à la séance, offre à la Société plusieurs opuscules dont il est l'auteur, en lui adressant quelques paroles de sympathie, de la part de la Société de Londres, et il l'entretient de ses voyages dans différentes parties du monde. M. le président re-

mercie M. Bollaert de ses intéressantes communications et lui adresse les félicitations de la Société.

M. Snider-Pellegrini lit une notice sur les voyages qu'il a faits dans un but commercial, en Amérique, en Asie, en Afrique, et spécialement dans le Maroc et en Algérie. Il termine cet exposé par des considérations sur le Maroc et sur les moyens de faire la route, par terre, d'Algérie au Sénégal. La Société remercie M. Pellegrini de son intéressante communication et décide que sa notice sera insérée au *Bulletin*.

M. Eugène Besson, professeur à Sainte-Barbe, est présenté comme candidat pour faire partie de la Société par MM. Lemaître et d'Avezac.

La Commission centrale fixe le jour de la première assemblée générale de 1857 au vendredi 17 avril.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE MARS 1857.

ATLAS ET CARTES.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Atlas du gouvernement de Twer, publié sous les auspices de la Société impériale géographique de Russie, par les officiers du corps des arpenteurs. 1 vol. in-fol. Soc. impér. géogr. de Russie.

Atlas geografico, estadistico e historico de la Republica mexicana, par Antonio Garcia y Cubas. Mexico, 1856, 5 livraisons in-folio. M. Garcia y Cubas.

Carte du Yucatan et du Guatemala, dressée par M. A. Morelet pour l'intelligence de son voyage. 1 feuille. M. A. Morelet.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Éléments de géologie, par L. R. Le Canu, 2e édition, Paris, 1857. 1 vol. in-8°. M. Le Canu.

On the source and supply of cubic saltpetre, salitre of nitrate of soda, and its use in small quantities as a restorative to corn crops ; by Ph. Pusey. London, 1853, br. in-8°. — Observations on the geographie of Texas, by Wm Bollaert, br. in-8°. — Abstract of a report made by Dr R. A. Philippi to the government of Chile, of a journey into the desert of Atacama in 1853-1854, communicated by W. Bollaert, broch. in-8°. — Vistas en la provincia de Tarapaca, y del puerto de Arica dibujadas, por Jorge Smith, dedicadas al señor don M. B. de la Fuente por su amigo G. Bollaert, br. in-8°. — On common salt the sources from whence obtained, and the processes involved in its manufacture. With observations on the origin of salt and other saline bodies, by W. Bollaert, br. in-8°. M. W. Bollaert.

Les Lémovices de l'Armorique mentionnés par César. Peuplades qui les composaient. Limites de leur territoire. Leurs villes principales, par M. M. Deloche. (Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de France.*) Paris, 1856, br. in-8°. M. M. Deloche.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Quelques nouveaux documents archéologiques sur Alaise, par M. Ch. F. Varaigne, membre de la Commission archéologique de la Franche-Comté. (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du département du Doubs.*) Br. in-8°. M. Ch. Varaigne.

Notice bibliographique et littéraire sur le Philobiblion de Richard de Bury, précédée d'une biographie de cet auteur par Hippolyte Cocheris, ancien élève de l'École impériale des chartes, etc. Paris, 1857, br. in-12. M. H. Cocheris.

Sur l'expédition aux sources du Nil, confiée au commandement de M. le comte d'Escayrac de Lauture. (Extrait des *Nouvelles annales des voyages.*) Br. in-8°. M. V. A. Malte-Brun.

MÉMOIRES DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES. — RECUEILS PÉRIODIQUES.

Memorias de la real academia de ciencias de Madrid, tomes III et IV, 2e et 3e séries. Ciencias fisicas et ciencias naturales, tomes I et II. (1re partie.)—Madrid, 1856, in-4°.

Bulletin de la Société géographique impériale de Russie, vol. 1, 2, 3 et 4 pour 1856. — Compte rendu de la Société géographique impériale de Russie pour 1855. Saint-Pétersbourg, 1856.

Antiquarisk tidsskrift, udgivet af det kongelige nordiske oldskriftselskab. 1852-54. Copenhague, 2 vol. in-8°. — Annaler for nordisk oldkyndighed og historie udgivne af det kongelige nordiske oldskriftselskab. 1854. Copenhague, 1 vol. in-8°.

Smithsonian contributions to knowledge, vol. VIII, Washington, 1856, 1 vol. in-4°.

Memoirs of the American Academy of arts and sciences. Nouvelle série, vol. V. Boston, 1855, 1 vol. in-4°.

Proceedings of the Boston Society of natural history (suite du volume V).

Proceedings of the American philosophical Society, Nos 53 et 54.

Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie, von Dr A. Petermann, 1856, nos x, xi et xii. — The Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia. New series, no 1, 1856. — Journal of the Franklin Institute, juillet, août et septembre 1856.—Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, 4e cah. de 1856. — Zeitschrift für Allgemeine

Erdkunde, n° 39 septembre, 1856. — Annales du commerce extérieur, octobre, novembre et décembre 1856, et janvier 1857. — Bibliothèque universelle de Genève, octobre 1856 et janvier 1857 ; archives des sciences physiques et naturelles, d'octobre 1856 à janvier 1857.— Nouvelles Annales des voyages, novembre et décembre 1856, janvier et février 1857. — Journal asiatique, tome VIII, 1856. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies, octobre, novembre et décembre 1856, janvier et février 1857.—Bulletin de la Société géologique de France, novembre 1856, février et mars 1857. — Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation, novembre et décembre 1856, janvier 1857. — Annuaire de la Société météorologique de France, 4 n°s. — Annales de la propagation de la foi, n°s 169 et 170. — Journal des missions évangéliques, novembre et décembre 1856, janvier et février 1857.—L'Investigateur, journal de l'Institut historique, août, septembre et octobre 1856. — — Nouveau Journal des connaissances utiles, décembre 1856, janvier, février et mars 1857. — Journal d'éducation populaire, novembre et décembre 1856, janvier et février 1857. — Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure, 2e trimestre 1856. — Bulletin de la Société d'horticulture du département de la Seine-Inférieure, 6e cah. de 1856. -- Bulletin de la Société industrielle d'Angers, année 1856. — Annales de la Société d'agriculture, arts et commerce de la Charente, juillet, août, septembre et octobre 1856. — Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, 3e et 4e trimestres, 1856. — L'Isthme de Suez, journal de l'union des deux mers, n°s 13, 14, 15, 16, 17 et 18. — Le Centre algérien, journal de l'Afrique et de l'Orient, 5 numéros. — Le Moniteur grec, 10 numéros. — L'Espérance, journal grec, 14 numéros.

ERRATA DU CAHIER DE FÉVRIER.

Page 108, ligne 11. — Au lieu de : *Or, on voit que, parmi les cheiroptères, un seul genre, le genre nyctinome...* lisez : *Or, on voit que, parmi les cheiroptères, une seule espèce du genre nyctinome.*

Page 111, ligne 3. — Au lieu de *Batocudos*, lisez : *Botocudos.*

Page 119, ligne 21. — Au lieu de : *nous ne trouvons plus d'espèces communes*, lisez : *nous ne trouvons presque plus d'espèces communes.*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL ET MAI 1857.

Mémoires, etc.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 AVRIL 1857.

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 17 AVRIL 1857,

PAR M. GUIGNIAUT, PRÉSIDENT,

Membre de l'Institut et professeur de géographie à la Sorbonne.

Messieurs,

Il y a quatre mois, fort de votre confiance et de l'honneur que vous m'aviez conféré, j'essayais, en retraçant à grands traits le mouvement contemporain des découvertes et des études géographiques, de préluder à ce savant rapport qui allait vous en présenter le tableau à la fois si détaillé et si précis pendant l'année qui vient de s'écouler. Aujourd'hui, je dois remettre dans vos mains, pour le transporter en de meilleures que les miennes, cet honneur dont je reste fier, et inau-

gurer en même temps, dans cette première assemblée générale de 1857, l'ouverture d'une période nouvelle de vos utiles travaux. Vous avez voulu consacrer d'une manière spéciale la solennelle réunion de ce jour au second des deux principaux actes de la mission que vous vous êtes donnée, et vous entendrez bientôt, d'une bouche autorisée entre toutes, le rapport sur le concours du prix que vous décernez chaque année pour la découverte la plus considérable en géographie. Ainsi, comme par deux ressorts dont le jeu périodique concourt au même but, vous procurez l'avancement de la science en dessinant son horizon successivement agrandi, vous marquez la route à ceux qui doivent l'agrandir encore, et vous signalez d'époque en époque à leur émulation les explorations qui en ont reculé les bornes avec le courage le mieux inspiré et le plus éclatant succès. Nous ne craignons pas que le choix sur lequel s'est arrêtée, cette année, votre commission du prix soit inférieur par aucun point à ceux que vous avez sanctionnés jusqu'ici de vos applaudissements mérités.

L'Afrique, qui en est redevenue l'objet, demeure, et pour longtemps encore, l'un des plus grands et des plus féconds, quoique des plus périlleux théâtres des découvertes géographiques. Si le digne compagnon de Richardson, d'Overweg, de Barth, celui qui poursuivait avec tant de persévérance et d'espoir la tâche commune au nord de l'équateur, jusque dans les profondeurs du Soudan oriental; si Édouard Vogel a, ce qu'à Dieu ne plaise, partagé, et plus tristement encore, le sort des deux premiers; si la nouvelle expédi-

tion projetée aux sources du Nil, et que devait conduire un des membres les plus distingués de notre Commission centrale, souffre des difficultés qui ne sont, nous en avons la confiance, qu'un ajournement à court délai, on annonce, par une heureuse compensation, qu'un autre membre de la Société, un savant géographe, M. Maccarthy, qui a depuis longtemps transporté son séjour dans l'Afrique française, au centre même de ses études, se propose de réaliser, avec des moyens d'exécution habilement préparés, un autre projet bien des fois conçu, mis à l'ordre du jour par vous, encouragé par le gouvernement, et dont vous entretiendra tout à l'heure, avec l'expérience des hommes et des choses, un voyageur ici présent : je veux dire le passage de l'Algérie au Sénégal par Tombouctou, passage qui, en reliant nos deux grands établissements du nord et de l'ouest de l'Afrique, rouvrirait à notre commerce de si anciennes voies et de si utiles débouchés. Le moment semble saisi à souhait pour cette entreprise, car c'est celui où la haute prévoyance de l'Empereur vient de décréter pour l'Algérie un système de chemins de fer qui sera, à notre époque, comme fut dans l'antiquité le réseau des voies romaines, le sceau de la civilisation européenne imprimé sur la terre d'Afrique, et qui marquera, mieux que tout le reste, la transition définitive de la phase guerrière à la phase pacifique dans le développement régulier et progressif de notre nouvelle France du Sud.

Que si, des rivages français de l'Afrique, nous portons nos regards, messieurs, vers l'Europe orientale, où viennent de s'illustrer nos armes, et vers l'Asie voi-

sine, où reparaît notre influence, là aussi nous trouverons à nous féliciter, et du succès des impulsions parties de notre Société, et de l'appui qu'elles rencontrent dans les sages mesures du gouvernement. M. Lejean, membre adjoint de notre commission centrale, ancien lauréat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est parti tout récemment pour les provinces danubiennes avec une mission de M. le ministre de l'Instruction publique, qui le charge de faire de ces contrées une étude à la fois géographique et historique, réclamée par les intérêts de la politique autant que par les besoins de la science. M. Victor Guérin, sous les mêmes auspices, se dispose à entreprendre une exploration nouvelle et approfondie de la Palestine et des cantons limitrophes de la Syrie, où il a déjà fait un voyage dont les résultats, publiés en partie, sont du plus heureux augure pour cette seconde entreprise, mûrie d'ailleurs par la plus consciencieuse préparation. Ancien membre de l'École française d'Athènes, il continuera, comme il l'a fait dans sa remarquable étude sur l'île de Rhodes, de donner la main aux recherches de ses jeunes successeurs qui, par un progrès croissant, s'étendent peu à peu, tant en Europe qu'en Asie, dans tous les pays successivement occupés, et, ce qui vaut mieux encore, civilisés par les Grecs. C'est comme la mission héréditaire et privilégiée, à travers les âges, de l'ancienne Grèce et de la France moderne, de porter partout à l'unisson la gloire de leurs armes et les bienfaits de leurs lumières.

Pourquoi faut-il qu'en finissant, messieurs, après vous avoir rapidement présenté les perspectives d'ave-

nir dont nous avons à nous féliciter pour la science que nous cultivons et pour la patrie que nous aimons, j'aie à déplorer avec vous les pertes répétées que nous avons faites depuis notre dernière séance publique? Deux membres de notre commission centrale, un savant officier d'état-major, M. le général Auvray, qui, après avoir servi glorieusement en Espagne sous le premier empire, avait, sous la restauration, contribué par le talent et par le courage à planter le drapeau de la France sur les murailles d'Alger; un magistrat digne de nos anciens parlements, M. Isambert, qui, à l'exemple des Étienne Pasquier, des Brisson, des Bouhier, de tant d'autres, associait, par une noble alliance, les laborieux délassements de l'érudition et les devoirs austères de la judicature, qui venait d'enrichir du même coup la géographie, l'histoire et l'archéologie d'une publication importante, nous ont été enlevés à quelques jours l'un de l'autre. Mais tous deux, dans un même esprit, quoique dans deux carrières différentes, ont rendu à la science et à leur pays de signalés services. Qu'à ce double titre leur mémoire, que nous honorons, soit à jamais respectée!

RAPPORT

SUR LE PRIX ANNUEL POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE.

Commissaires : MM. Daussy, Guigniaut, d'Avezac, Vivien de Saint-Martin, et Jomard, *rapporteur*.

La commission du *Prix annuel*, pour la découverte la plus importante, après un examen consciencieux des voyages qui se rapportent à l'année 1854, s'est accordée à l'unanimité pour décerner le prix au Dr David Livingstone.

Le Dr Livingstone est un de ces missionnaires instruits, intrépides, qui se sont voués à une œuvre de philanthropie aussi difficile que périlleuse, et qui font, en même temps, et du même pas, avancer les sciences et la civilisation. La Géographie leur doit des découvertes longtemps désirées, des progrès qu'on n'aurait osé espérer, et l'Afrique, peut-être plus qu'aucune autre contrée, a été le théâtre de ces utiles travaux. Pour trouver la preuve de cette assertion, il suffirait de jeter un coup d'œil, même rapide, sur le recueil intitulé : *Church missionary Intelligencer*. Personne n'ignore les découvertes marquantes de M. Rebmann, de M. Krapf dans l'Afrique orientale. Au centre de l'Afrique australe, les missionnaires français, comme les missionnaires anglais, ont pénétré, depuis ces vingt dernières années, jusqu'au 20e degré de latitude sud, et maintenant ils sont par-

venus au 8e et au 4e degré, créant des établissements, modestes, il est vrai, mais qui offriraient, au besoin, un refuge assuré aux explorateurs. Les services rendus par les missionnaires à la cause des découvertes géographiques sont donc incontestables ; on ne saurait trop les reconnaître et les honorer. Entre tous brille au premier rang le révérend David Livingstone, par une persévérance qu'on pourrait qualifier d'héroïque.

Ses explorations au cœur de l'Afrique méridionale ont commencé en 1849 ; elles ont continué pendant huit années consécutives jusqu'en 1856, presque sans interruption et sans repos ; son dernier voyage date de 1854, c'est celui qu'il a préparé, et commencé dès lors, avec cette résolution qui le caractérise et qui l'a conduit heureusement jusqu'à la mer des Indes, aux embouchures du Zambèse, accomplissant ainsi, le premier des Européens, la traversée entière de l'Afrique australe, muni d'instruments d'observation.

Mais nous devons remonter plus haut pour avoir une idée complète de tous ces voyages qui forment pour ainsi dire des entreprises séparées.

Le 1er juin 1849, il part de Kolobeng, station de la mission anglaise (par 25° latitude sud, 23° 30 longitude est, Paris), où il était établi depuis longtemps. Il était accompagné de M. Oswell, qui arrivait d'Angleterre et qui se joignit à lui avec M. Murray. M. David Livingstone traverse le désert de Kalahari et débute par la découverte du lac *Ngami* et de la rivière *Teogé* qui s'y jette à l'ouest. Il découvre aussi à l'est la rivière *Zouga*, large d'abord de 100 mètres, mais qui s'élargit jusqu'à 457 mètres : c'est presque trois fois la largeur de la

Seine au Pont-Royal; le lac Ngami passe pour avoir 70 milles d'étendue. Le voyageur détermine les latitudes des lieux principaux qu'il visite, ainsi que leur attitude.

Dans un second voyage en 1850, il traverse le Zouga, et ne pouvant continuer sa marche dans le nord, à cause de plusieurs obstacles, il revient à Kolobeng.

Dans un troisième voyage en 1851, il gagne la rivière Chobe, arrive à Linyanti et rend visite au chef fameux Sébétoane; il s'arrête chez les Makololo et atteint les rives supérieures du grand fleuve Zambèse, qu'il aperçoit pour la première fois. En 1852, il entreprend son quatrième voyage dans le nord et le nord-ouest; il part de Kolobeng au moins de juin, court mille dangers, revoit la rivière Chobe, visite de nouveau les Makololo, et se repose enfin à Linyanti. C'est là que sous la protection du chef Sekeletu, il explore le haut du fleuve Zambèse, en admire les beautés et la magnificence, étudie le climat, le sol et ses productions, et, après avoir atteint le Leeba, il revient à Linyanti.

David Livingstone, ensuite, se porte vers l'ouest, court de nouveaux périls, tombe dangereusement malade, et atteint enfin, sur l'océan Atlantique, la ville de Saint-Paul-de-Loanda. C'est de là, messieurs, que le courageux missionnaire vous adressa un récit succinct de son exploration, vous annonçant une carte des pays qu'il avait parcourus et ses observations astronomiques. On sait quel accueil généreux il reçut des Portugais; il repartit de Loanda avec une nouvelle ardeur, le 24 septembre 1854, pour retourner à Linyanti; sa résolution était d'ailleurs arrêtée de regagner les bords du

fleuve Zambèse et de le suivre jusqu'à son embouchure. Il reste à Linyanti près d'une année.

Ici commence le voyage vers la région orientale. Le Dr Livingstone arrive aux cataractes de Mosiotunya. Après avoir reçu des provisions du révérend Moffat, il se porte vers le nord-est, voit les bords des rivières Kafué et Loangua, la position de Zumbo, et revenu sur le Zambèse, il le suit jusqu'à Têté, 16e degré sud, au Monomotapa, cet ancien chef-lieu des établissements portugais, où il arrive le 2 mars 1856, et bientôt il arrive au delta du Zambèse et à Quilimane. On sait que de là il gagna Maurice, revint par Suez à Alexandrie et Marseille, et traversa si vite la France pour retourner en Angleterre, qu'on n'eut ici connaissance de son retour d'Afrique que par les lettres de Londres. Il était absent depuis seize ans de son pays natal, l'Écosse.

Tel est le simple et trop rapide résumé des pérégrinations de l'intrépide missionnaire; mais combien la science géographique, combien l'ethnographie, combien même les sciences naturelles ont à s'applaudir de ses investigations! Si David Livingstone n'avait fait que traverser de part en part l'Afrique méridionale, il aurait sans doute droit à nos éloges, à nos chaudes et sincères félicitations; mais le savant missionnaire a presque tout observé dans ses longs itinéraires, la nature et les lieux habités, le climat et ses productions, les hommes et les choses. Muni d'instruments de mathématiques, il a déterminé astronomiquement la position des points principaux, ce qui est le grand *desideratum* de la géographie; il a presque rempli, sur la carte d'Afrique, tout l'espace compris entre Angola et Mozambique,

entre le 11° méridien oriental et le 35°. Il a découvert des lacs, franchi des rivières et des cataractes inconnues, décrit de riches vallées, observé le caractère physique et moral des populations, enfin répandu chez les Africains sauvages le bienfait de la parole évangélique. Nous ne pouvons anticiper ici sur la publication de ses voyages; mais nous croyons savoir qu'outre les cartes, les portraits, la description des lieux, des mœurs et des coutumes, le tableau des tribus et des populations diverses, cette relation renfermera encore des dialogues propres à faciliter les explorations futures, aussi bien qu'à résoudre de difficiles problèmes sur les langages de l'Afrique, sur la distinction des races qui les parlent, questions qui divisent profondément les ethnologues les plus érudits.

M. Livingstone a donné une attention particulière, non-seulement au relief du sol, mais à la nature du terrain, de manière à éclairer la géologie de l'Afrique australe. Le grand juge en cette matière, le savant géologue Murchison, a donné sa haute approbation aux remarques du révérend; et quant à ce qui regarde la géographie pure, à l'orographie, à l'étude des vallées (telles que la belle vallée de Barotse sur le Lecambye), de tous les grands cours d'eaux, des chutes et des cataractes, des lacs ou petites mers intérieures, telles que le lac Ngami, le lac Dilolo, le lac au sud de Maila, enfin toute l'hydrographie des lieux qu'il a parcourus, on n'a plus rien à désirer que des observations semblables sur les autres parties du continent (1).

(1) Les observations d'altitudes ont été faites, tantôt avec l'instrument à ébullition, tantôt avec le thermomètre de Newmann.

On sait que plusieurs voyages ont été effectués dans l'intérieur du continent austral par les Portugais, plus à même que ceux des autres peuples d'explorer ces régions, à raison de leurs possessions d'Afrique (1); plus d'une tentative a été faite pour traverser ce continent de part en part, et même, de 1806 à 1811, Pedro (Jean-Baptista) et Amaro (Josè) allèrent de Loanda à la côte orientale, mais ils étaient dépourvus d'instruments. Il faut dire, à l'honneur de la nation portugaise, que le sentiment de rivalité nationale, politique ou religieuse, n'a en aucune façon détourné ses représentants en Afrique de seconder les travaux du savant missionnaire. Loin de là, les marques les plus généreuses de bienveillance et de protection lui ont été prodiguées, non-seulement à Saint-Paul-de-Loanda, mais dans l'intérieur jusqu'à Quilimane ; aussi, dans la réception solennelle, et justement enthousiaste, récemment faite à Londres à David Livingstone, le représentant du Portugal a-t-il eu la satisfaction d'entendre les hautes félicitations, les sincères actions de grâces adressées à son gouvernement par l'élite des savants et des voyageurs anglais. Et en effet, sans les secours qu'a reçus le courageux missionnaire, peut-être n'eût-il pas accompli sa tâche, au milieu des fatigues et des périls sans nombre qui l'attendaient et qu'il a rencontrés. Une fois, il est resté trois nuits enveloppé dans les buissons et les racines inextricables, de manière à y rester comme emprisonné.

(1) An account of the discoveries of the portuguese in the interior of Angola and Mozambique, etc., by T. E. Bowdich. Lond. 1824.

Le pays est plein de lions ; les animaux féroces abondent dans les forêts et dans les eaux de ces régions (1) ; il a été plus d'une fois exposé à ces dangers, sans parler des fatigues du désert, du manque d'eau et des maladies : il est facile de se figurer les privations qu'il a souvent dû subir pendant ces sept ou huit années d'excursions, voyages qui représentent des marches de près de deux mille lieues (2).

Nous avons dit que le docteur Livingstone avait observé et étudié les mœurs et les usages des indigènes ; pour donner une idée de ce qu'il a fait sous ce rapport, nous ne pouvons mieux faire que de le laisser parler lui-même, en resserrant seulement les curieuses notions qu'il a données quand il a été interrogé sur cette importante question.

« J'ai trouvé, dit-il, les indigènes très intelligents ; le trait le plus saillant que j'aie remarqué dans le pays,

(1) Heureusement la terrible mouche appelée *tsetsé*, qui tue les animaux tels que les bœufs et différents bestiaux, épargne les hommes. On sait l'exemple du voyageur suédois récemment tué en Afrique, par un éléphant.

(2) C'est peut-être à son extrême tempérance que M. Livingstone doit la force qui l'a soutenu pendant ces épreuves. Voici ce qu'il écrivait de Kuruman en 1851 : « Depuis plus de vingt ans, je me suis abstenu de stimulants alcooliques. Mon opinion est qu'on peut entreprendre les travaux les plus fatigants et les plus rudes, sans y recourir. Ceux d'entre nous qui avaient à supporter les plus grandes privations n'usaient jamais que de l'eau ; il ajoutait : Introduire chez les natifs les *drinks anglais*, c'est corrompre à la fois leurs corps et leurs âmes. »

Le Dr Livingstone, né en Écosse, est d'origine américaine. Il a débuté, comme Franklin, par une profession ouvrière : il était *piercer* dans l'imprimerie de Bantyre.

c'est le haut degré d'estime où est le sexe féminin. Il y a, chez eux, beaucoup de femmes qui exercent le pouvoir de chef. Si vous demandez quelque chose à un homme, avant de se décider, il vous dira : — Bien ! je vais à la maison, et je consulterai ma femme. Si la femme consent, il fera ce que vous attendez de lui ; si elle dit non, il n'y a aucun moyen de le faire consentir. Lorsqu'il se tient une assemblée des chefs, les femmes sont admises dans le conseil, elles y ont voix délibérative. Chez les Bechouanas et les Cafres, les hommes jurent par leur père ; les vrais noirs (les Africains du centre) jurent par leur mère. Si une femme se sépare de son mari, tous les enfants la suivent et s'attachent à elle. Si un jeune homme tombe amoureux d'une jeune fille demeurant dans un autre village, il s'y transporte, et quitte le sien ; il est obligé de défrayer en partie sa belle-mère ; en sa présence, il doit prendre une attitude respectueuse et se tenir demi-agenouillé. J'ai été si étonné de toutes ces marques de respect des natifs pour les femmes, que je demandai à des Portugais s'il en était toujours ainsi, et ils répondirent affirmativement. Je pense qu'elles méritent tous ces égards.

» Pendant tout notre voyage au centre de l'Afrique, nous n'avons eu qu'à nous louer de l'accueil et de l'affabilité des femmes ; il en était de même en descendant le haut Zambèse. Tout ce qu'elles nous procuraient, elles le donnaient avec grâce, et s'excusaient de donner si peu. En arrivant à l'extrémité de l'est, c'était encore la même chose. Partout elles nous fournissaient des aliments jusqu'au moment où nous avons atteint les établissements portugais. Généralement, au centre de la contrée, nous avons trouvé les populations re-

marquablement bienveillantes et bonnes pour nous.

» Dans certains cantons, les femmes infligent des punitions à leurs maris. C'est la coutume que la femme ait son jardin à elle, sa maison à elle ; mais le mari n'a ni maison, ni jardin à lui, et ses femmes le nourrissent. J'ai entendu un homme me dire : — Comment! mes femmes ne veulent rien me donner du tout, pas même la nourriture! Un homme peut avoir cinq femmes, et quelquefois les femmes se coalisent contre lui. Quand il arrive à la maison, il se présente à mistriss *n° un;* celle-ci lui dit : — Je n'ai rien pour vous, adressez-vous à mistriss *n° deux*. Il va au *n° deux* qui lui dit : — Vous pouvez vous adresser à celle que vous aimez le mieux. Et ainsi le pauvre mari est renvoyé de l'une à l'autre. J'en ai vu un qui s'était posté le soir sur un arbre, d'où il poussait des cris douloureux d'une voix retentissante. « Je croyais, criait-il, avoir épousé cinq femmes, mais » j'ai épousé cinq sorcières ; elles ne permettent pas que » je prenne aucun aliment...» En revanche, si une femme s'oublie jusqu'à frapper son mari, elle est conduite à la grande place de la ville, lieu où réside le chef. Là elle est obligée de charger l'époux sur son dos et de le porter à la maison, au milieu des rires et des moqueries du peuple ; et il se trouve des femmes qui lui crient de recommencer... »

Nous pourrions multiplier ces traits de mœurs plus ou moins bizarres ou curieux ; mais nous devons ici nous arrêter, renvoyant à la relation qui sera bientôt publiée, et qui permettra de mieux apprécier l'intérêt des remarques du savant missionnaire.

Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter au sujet des voyages qui se rapportent à l'année 1854, pour laquelle

nous décernons le prix au révérend David Livingstone. Cette même année a vu le docteur Édouard Vogel partir pour le Ouadây. Il quittait les rives du lac Tchâd pour aller au royaume de Baghermi, et de là au Ouadây, voyage que nul Européen n'avait fait jusqu'à présent. Il est possible que le docteur ait pénétré jusque dans ce dernier royaume, et qu'il ait pu prendre, avec les caravanes, la route directe de Benghazy, ou qu'il ait longé le Darfour pour gagner le Kordofan et le Bahr-el-Abyad, où il aurait trouvé la protection égyptienne. Si le docteur Vogel avait été assez heureux pour accomplir ce difficile et périlleux voyage, s'il avait pu observer de ses yeux cette contrée si curieuse du Ouadây, que nous ne connaissons un peu en détail que par la relation du cheykh arabe Mohammed-el-Tounsy (1), certes ce voyage aurait acquis un glorieux titre à la récompense solennelle qui sera décernée l'an qui vient. Malheureusement des nouvelles de nature alarmante se sont répandues à Tripoli : d'après ces bruits, il faudrait inscrire le nom du jeune et savant voyageur sur la liste des victimes que l'Afrique semble se plaire à dévorer. La seule espérance qui reste, c'est la supposition qu'il ait fait lui-même courir le bruit de sa mort. On peut aussi se rappeler qu'une nouvelle semblable courut au sujet de son ami le docteur Barth lui-même, et qu'elle fut démentie bientôt après, par son retour inespéré à Tripoli.

JOMARD.

(1) *Voyage au Ouadây*, par le cheykh Mohammed-Il-Tounsy, traduit de l'arabe par le Dr Perron, et publié par M. Jomard. Paris, in-8°, 1851, avec une carte.

APERÇUS D'UN VOYAGE

DANS LES ÉTATS DE SAN-SALVADOR ET DE GUATEMALA,

PAR M. L'ABBÉ BRASSEUR DE BOURBOURG.

Lu dans la séance publique annuelle du 17 avril 1857.

Invité à communiquer, dans cette séance solennelle de la Société de Géographie, quelques-uns des incidents de mon voyage et de mon séjour dans l'Amérique Centrale, je ne saurais faire mieux en commençant, que de remercier monsieur le Président et messieurs les membres de cette savante Société d'avoir bien voulu m'honorer de leur suffrage, en appelant sur mes travaux l'attention d'une assemblée où je vois briller à la fois l'élite de la Société et de la science de la capitale. C'est pour moi un encouragement d'autant plus flatteur, que je m'imaginais moins en devenir l'objet, lorsque dans les forêts de l'Amérique j'explorais les ruines d'un passé trop mystérieux encore, lorsque je recueillais de la bouche des Indiens les antiques traditions de leur histoire et des divinités dont ils n'ont que trop conservé le souvenir. — Au mois d'octobre 1854, j'avais quitté New-York sur un des vapeurs du transit américain, et je m'étais rendu à Greytown ou San-Juan de Nicaragua, qui est le port principal après celui de Bélize, sur la côte septentrionale de l'Amérique Centrale. De ce port on arrive au lac de Nicaragua par une belle rivière aux contours pittoresques et ombragée d'une végéta-

tion magnifique, image d'un printemps perpétuel. Ce lac, semblable à une mer intérieure, objet de tant de spéculations intéressées, théâtre aujourd'hui des luttes obstinées d'une poignée de forbans, aux prises avec les restes d'une population décimée par la guerre civile, ce lac s'annonce de loin par les sommets volcaniques de l'île d'Ométépé ou des Deux-Montagnes, dont les silhouettes pyramidales se découpent sur un fond d'azur d'une admirable pureté.

Au village de Virgin-Bay, les voyageurs qu'amènent les vapeurs américains se séparent ordinairement, les uns pour aller se rembarquer à quatre lieues plus loin sur l'Océan Pacifique, les autres pour entrer dans l'intérieur du pays. Rivas, aujourd'hui dernier refuge de l'expédition de Walker, est la première localité de quelque importance où je m'arrêtai : connue jadis sous le nom de Nicaragua, elle est citée, dans les mémoires de l'évêque Las Casas, comme ayant été une des villes les plus importantes de l'Amérique à l'époque de la conquête espagnole. De Rivas à Léon, capitale actuelle de cet État, il y a environ quarante lieues de distance : on voyage à dos de mulet, par des sentiers à peine tracés dans la forêt, auxquels on donne cependant le titre pompeux de Camino Real. Des difficultés, des privations de toute espèce, attendent le voyageur dans ces contrées ; malgré ces privations, le trajet est plein de charme : les aspects de la nature sont si grands et si variés ; les bois, les rochers, les eaux mugissantes, les volcans, dont les voix formidables font entendre des bruits souterrains semblables aux décharges de l'artillerie sur un champ de bataille lointain, tout vous frappe

et vous étonne. On marche sans savoir où l'on va, mais cet inconnu même est un attrait de plus pour le voyageur.

Sur la route de Léon, on saisit en passant les divers aspects du Mombacho, volcan éteint qui couvre Grenade de son ombre. On circule ensuite autour de son frère, toujours vivant, de Masaya, que les Espagnols appelaient *la Boca del infierno*. Dans les dentelures étranges qui en couronnent le sommet, il y a quelque chose qui donne de l'effroi ; le jour, on distingue une immense colonne de vapeur blanche ou jaunâtre, qui s'élève constamment à une hauteur considérable et qui, la nuit, se change en feu. Des bords escarpés du lac de Nindiri qui baigne d'un côté sa base, je restai à le considérer longtemps après le coucher du soleil : j'admirais ses reflets rougeâtres, brillant tantôt sur la surface des eaux, tantôt colorant d'une lueur sinistre les vastes champs de lave qui courent au nord-est.

En sortant de la bourgade de Managua, on suit pendant tout un jour les rochers qui bordent le lac du même nom, moins grand que celui de Nicaragua, avec lequel il communique par le moyen de la rivière Panaloya ; mais s'il est moins étendu, ses alentours présentent des aspects plus pittoresques : les montagnes se découpent d'une manière plus abrupte, et le volcan de Momotombita, qui s'élève au nord-ouest, forme un îlot à une lieue du rivage, qui ajoute à la grandeur du tableau. Vient ensuite le Momotombo, qui s'avance dans le lac comme un promontoire géant à une hauteur de plus de sept mille pieds ; puis, en continuant du sud-est au nord-ouest, l'œil mesure dans une étendue de quinze

lieues une chaîne de cônes plus ou moins élevés, dont sept ont le titre de volcan.

Rien n'est majestueux, messieurs, comme cette suite de sommets, considérés du haut des tours de la cathédrale de Léon, une heure avant le soleil couchant. C'est un spectacle dont je ne pouvais assez rassasier mes regards, et que chaque fois je contemplais avec un nouveau ravissement. Entre ces volcans et les collines qui bordent l'Océan Pacifique, j'admirais la plaine de Léon, une des plus riches et des plus belles du monde. Au levant, le Momotombo forme dans le lac de Managua une baie célèbre par le souvenir d'une antique cité, dont les douceurs et les coupables voluptés lui méritèrent, suivant les traditions indiennes, le même châtiment que Sodome. Les indigènes en ont conservé la mémoire dans leurs chants, que j'ai recueillis ainsi que la musique, et ils montrent avec effroi les débris de la cité maudite, encore visibles sous la surface des eaux. Non loin de là les Espagnols avaient édifié la première ville de Léon, à laquelle on donnait dans la langue du pays l'ancien nom de Nagarando, ou Xolotlan dans celle des Mexicains ; mais la crainte d'une catastrophe analogue que l'on conçut à la suite d'une inondation, la fit transférer à sept lieues plus loin, sur le territoire de la ville indienne de Subtiaba, qui forme encore aujourd'hui un de ses faubourgs. En portant mes regards vers l'ouest, je distinguais du sommet de la cathédrale de Léon les pauvres édifices du village de Réalejo, jadis le port espagnol le plus important de la côte, et au delà les ondes bleues de l'Océan Pacifique.

C'est là que je m'embarquai, après un séjour de deux

mois dans l'État de Nicaragua, en traversant le golfe de Fonseca pour me transporter dans l'État de San-Salvador; je visitai en passant le groupe d'îles connu sous le nom d'archipel d'Amapala ; la principale est l'île du Tigre, si longtemps disputée entre les Anglais et les Américains, qui en devinèrent instinctivement l'importance future sur les destinées des établissements du Pacifique.

L'État de San-Salvador, où j'entrai par le port de Conchagua, dit de la Union, est le moins étendu de tous ceux de l'Amérique Centrale; mais il en est le plus peuplé et le plus florissant sous le rapport de l'industrie et du commerce. San-Miguel, où je passai ensuite quelques jours, est une ville importante, située dans un vallon chaud et malsain, au pied du volcan du même nom, dont les feux la menacent sans cesse; elle est célèbre par les deux foires qui s'y tiennent annuellement et qui attirent un grand concours d'étrangers, jusque des extrémités du Pérou.

En partant de San-Miguel pour gagner l'intérieur de l'État de San-Salvador, on commence à gravir les premiers échelons de la Cordillère des Andes, dont les sommets dénudés rappellent partout le souvenir des feux souterrains qui les ont produits et qui ne cessent encore d'y causer de fréquents ravages. A la seconde journée de marche, on pénètre, à la suite de plusieurs gorges profondes, dans les plaines d'Umaña, qui sont d'une grande fertilité. Mais ce qui attira mes regards, ce ne fut pas tant le spectacle de l'industrie et de l'agriculture, que les paysages imposants dont le panorama environne toute la vallée du Lempa. Je vois encore

en ce moment ce fleuve aux ondes transparentes, roulant au fond de la campagne comme un vaste ruban argenté, reflétant les rochers de granit dont il baigne la base, et dans un lointain d'azur les cimes fumantes des volcans du Salvador qui terminent le tableau. Je ne sais quelle couleur biblique le soleil levant donnait alors à la nature américaine, dont les beautés me rappelaient involontairement les descriptions poétiques que Lamartine et Chateaubriand nous ont données du Jourdain à sa sortie du Liban.

Malgré moi, messieurs, je me laisse entraîner aux souvenirs grandioses de cette journée. Je me hâte avec vous de laisser derrière moi ce beau fleuve avec ses collines aux teintes ardentes; j'abrége ce voyage pour ne pas abuser de votre patience, et quittant la ville de San-Vicente, avec le volcan du même nom qui se dresse au-dessus d'elle, je gravis les montagnes qui vont me mener à Cojutépèque, séjour actuel du gouvernement de San-Salvador. Je jette, avant de m'engager entre les précipices, un regard sur les plaines magnifiques de Giboa, derrière lesquelles se montre en forme de dos de baleine le volcan de Salvador et dans une perspective lointaine les premiers sommets de ceux de Guatémala.

Cojutépèque est une petite ville mi-partie espagnole, mi-partie indienne, aux effets pittoresques, bâtie sur un des mamelons de la Cordilière et surmontée comme les autres d'un pic volcanique du même nom. Car quelle est la localité, dans cette contrée, qui n'ait à côté d'elle un volcan éteint ou brûlant encore? Depuis le tremblement de terre du mois d'avril 1854, qui détruisit de fond en comble la ville de San-Sal-

vador, le gouvernement s'y est transporté ainsi que l'évêque. Rien n'est frais, rien n'est gracieux comme cette petite ville, à cinq mille pieds de hauteur dans les Cordillères, lorsqu'on s'en approche en sortant des abîmes arides qui ceignent sa base; ses environs sont des plus pittoresques. Le lac d'Elopango, qui la baigne au sud-ouest, serpente dans une sorte d'entonnoir de rochers, dont la forme rappelle celle du lac des Quatre-Cantons près de Lucerne ; mais au lieu des frimas qui tiennent la Suisse pendant six mois enveloppée dans un manteau de neige et de glace, ici c'est un printemps éternel, et les brises chaudes d'Elopango sont chargées des parfums enchanteurs de la flore tropicale. Au lieu de la chapelle où la tradition helvétique place le débarquement de Guillaume Tell, la tradition superstitieuse des Indiens environne d'une mystérieuse terreur la grotte où la déesse des eaux vient leur demander chaque année un tribut inhumain. J'ai recueilli, durant tout mon voyage dans l'Amérique Centrale, les récits merveilleux dont se compose la légende populaire, avec le même soin que les traditions historiques dont ces contrées abondent.

Le lac d'Elopango, ainsi que les autres bassins de ce genre, si nombreux entre les pieds des volcans, avait été primitivement consacré aux génies des eaux. La nation antique des Toltèques, dont les restes se dispersèrent au douzième siècle sur tant de régions, y avait apporté avec sa civilisation les nombreuses divinités auxquelles elle rendait un culte superstitieux. Tlaloc était adoré dans le Mexique, comme le dieu de la foudre et de la tempête qui précède la pluie

fécondatrice; ailleurs sa femme Xochiquetzal, appelée à Tlaxcallan Matlalcuéyé ou la dame aux jupons d'azur, partageait ces honneurs, et c'était à elle qu'une foule de contrées dans l'Amérique Centrale rendaient particulièrement leurs hommages. Chaque année, à l'époque où les gerbes du maïs encore vert et laiteux sont sur le point de se coaguler pour entrer en maturité, on sacrifiait à la déesse quatre jeunes filles, choisies parmi les familles les plus nobles du pays; on les parait d'habits de fête, on les couronnait de fleurs, et on les transportait sur de riches palanquins au bord des eaux sacrées où le sacrifice devait s'accomplir. Les prêtres, vêtus de longues robes flottantes, la tête ceinte de la mitre ornée de plumes, marchaient en avant des litières, portant à la main les cassolettes de métal où brûlait l'encens de copal. La ville d'Elopango, célèbre par son temple, était voisine du lac du même nom, dont l'étymologie fait allusion aux gerbes de maïs tendre (*elotl*, gerbe de maïs tendre). Il était dédié à la déesse Xochiquetzal, à qui l'on offrait les jeunes victimes, en les précipitant du haut d'un rocher dans l'abîme. Au moment d'accomplir ce rite inhumain, les prêtres s'adressaient tour à tour aux quatre vierges : pour chasser de leur imagination l'épouvante de la mort, ils leur faisaient un tableau riant des délices dont elles allaient jouir dans la société des dieux, et leur recommandaient de ne pas oublier alors la terre qu'elles auraient quittée, en suppliant la divinité à qui on les envoyait de se rendre favorables aux moissons prochaines.

On raconte que, dans les derniers temps, lorsque

déjà se répandait partout la nouvelle de la conquête de Mexico par les Espagnols, une de ces jeunes filles, redoutant le sort qu'on lui préparait, à la vue de ses compagnes qui venaient de disparaître sous les eaux, protesta contre son destin et menaça les prêtres d'irriter les dieux contre la nation, au lieu de les apaiser, si on la faisait périr. Ses paroles eurent, dit-on, l'effet qu'elle en attendait, et le peuple effrayé empêcha qu'on la précipitât dans le lac.

Messieurs, plus de trois siècles se sont écoulés depuis cette époque, mais les indigènes n'ont pas oublié leurs traditions antiques. D'une obstination que rien ne parvient à ébranler, lorsqu'il s'agit de leurs coutumes, ils célèbrent encore en bien des localités des rites secrets, souvenirs de leur idolâtrie passée. A Elopango, on ne sacrifie plus les quatre jeunes filles à la déesse des eaux ; on s'accorde toutefois à dire généralement que chaque année, à la même époque, on lui abandonne un petit enfant non baptisé. J'ignore si on le jette à l'eau ; mais on assure qu'il est déposé à l'entrée d'une grotte qui ne s'ouvre que sur le lac, et que là la déesse sortant de l'onde, sous la figure d'une belle femme au corps de serpent, l'enlève et l'entraîne au fond de l'abîme. Étant descendu au bord du lac, j'étais curieux de vérifier ce fait. Je pris un canot creusé dans un tronc d'arbre ; deux Indiens me conduisaient. Je leur parlai des traditions du pays, en leur faisant boire un verre d'eau-de-vie. Ils sourirent en me regardant et hochèrent la tête, car il est rare qu'ils répondent immédiatement et avec franchise à ces sortes de questions. Je vins au but, et leur demandai s'il était vrai qu'on

eût offert l'année d'avant une victime à la femme-serpent. « Pourquoi non, dirent-ils, puisque c'était le seul moyen d'obtenir des moissons, et la dernière a été si bonne! » L'année précédente il y a eu une famine, et c'est parce qu'on a négligé la dame du lac (*la señora de la laguna*). Je voulus alors me faire conduire à la grotte; mais ils s'y refusèrent constamment sous divers prétextes. Un pêcheur ladino (civilisé à l'espagnole), chez qui je mangeai quelques poissons au retour de ma promenade, m'assura avoir découvert un jour une grotte par hasard, en menant sa barque entre les rochers: il n'avait pas osé y entrer à cause des Indiens, mais il avait aperçu à l'ouverture quelques pierres superposées et sur l'une d'elles des restes de papier brûlé et de copal.

Pour me rendre de Cojutépèque à la ville de San-Salvador, je longeai pendant une demi-journée les escarpements aux crêtes dentelées qui ceignent le lac d'Elopango: tout en contournant les anfractuosités de la montagne, je rêvais à la mythologie mexicaine; ma mémoire me représentait ces scènes cruelles, et lorsque le soleil disparut derrière les montagnes, je crus voir se dresser sous les lueurs chancelantes du jour les spectres de ces prêtres barbares avec les ombres de leurs tendres victimes qu'ils se préparaient à offrir au génie des eaux.

Ce n'est que le lendemain que j'arrivai à San-Salvador. Aux abords de cette ville, on traverse des ravins profonds où, sous des labyrinthes de verdure, coulent des ruisseaux limpides, issus du volcan voisin; car, je le répète, chaque ville, pour ainsi dire, a le sien. Des

allées d'une végétation éblouissante, où les fruits et les fleurs se donnent rendez-vous sur le même arbre, me conduisent, et je ne me lasse point d'admirer les richesses que la nature étale dans ces lieux. Comment de telles beautés ne séduiraient-elles pas les sens? Mais j'entre dans les premières rues de la ville: quel aspect désolé! Des maisons bouleversées de fond en comble, des murs croulant sur eux-mêmes, des églises, des temples renversés ou chancelants, partout la ruine, partout l'abandon le plus affreux. Les rues, les places, les carrefours, présentent le même spectacle. Il y avait moins d'un an, San-Salvador était une des cités les plus florissantes de l'Amérique Centrale; elle était renommée pour son luxe, pour ses plaisirs, peut-être aussi pour ses voluptés coupables. La plaine où elle est située, ainsi que les douces vallées de la Pentapole dans les temps antiques, présente à l'œil des enchantements de toute sorte; la nature y prodigue ses dons les plus séduisants.

Cependant c'est durant les jours austères de la pénitence que la main de Dieu s'est appesantie sur elle. Dans la nuit du jeudi au vendredi saint de l'année 1854, le peuple venait de sortir des églises, où le saint des saints était voilé dans un monument commémoratif de la mort du Rédempteur. Tout à coup des oscillations redoutables se font sentir: la terre tremble, que dis-je? elle frémit, elle se meut de bas en haut, détache en un moment les édifices de leurs bases les plus solides et les coupe sur leurs fondements; puis, par un changement subit, les secousses devenant horizontales, les déplace et les renverse. Un moment après la ville n'of-

frit plus qu'une vaste ruine. Au premier choc, la foule des habitants s'était jetée dans les rues et sur les places, éperdue, à genoux, pleurant, se frappant la poitrine et criant tout haut les péchés qu'elle venait de confesser en secret quelques heures avant, demandant à Dieu de l'épargner et d'arrêter les effets de sa colère.

Dans ces conjonctures terribles, l'évêque, le pieux Saldaña, fuyant son palais croulant, était accouru, s'oubliant lui-même au milieu de son troupeau désolé; en bon pasteur, il prodiguait à tous les consolations que la religion seule peut donner dans ces moments terribles.

Pour opérer cette ruine universelle, quelques secondes avaient suffi. Actuellement rien n'y pouvait remédier, et les mères de famille n'avaient rien de mieux à faire que de se retirer de ce lieu de désolation pour aller chercher ailleurs un asile. Heureusement peu de personnes avaient péri. Pendant que le gouvernement prenait des mesures pour empêcher les conséquences funestes d'une pareille catastrophe, l'évêque, à pied, au milieu de l'obscurité de la nuit, se mettait en chemin pour le village le plus voisin. Les femmes et les enfants suivaient en pleurant les pas du pasteur : confondues dans une même calamité, les riches patriciennes et les pauvres filles du peuple ou des Indiens conquis marchaient ensemble à la recherche d'un abri.

Moins d'une année s'était écoulée depuis cette événement, lorsque je passai par les ruines de San-Salvador. Quelques maisons commençaient à se relever; mais le gouvernement, craignant le voisinage du volcan, dont la présence avait été tant de fois fatale, avait résolu de

bâtir une nouvelle capitale à trois lieues plus à l'ouest, dans les terres de la métairie de Santa-Tecla. Il n'a cependant pu faire oublier aux Salvadoriens leur cité chérie : semblables aux habitants de Portici, que n'épouvantent point les fureurs du Vésuve, la plupart sont aujourd'hui retournés à leurs foyers ruinés; ils rebâtissent leurs maisons, séduits par la nature toujours belle dont les enchantements ont bercé leur enfance. Malheur à eux, cependant, si cette terre venait à s'entr'ouvrir, au lieu simplement d'ébranler les édifices ! Quand on passe, partout elle résonne, comme si seulement une voûte légère d'argile recouvrait quelque vaste abîme inconnu, et l'on soupçonne qu'un lac souterrain en occupe les profondeurs.

De San-Salvador à Guatémala, la route, en passant par Sonzonate, où je me dirigeai d'abord, traverse les hauts sommets d'Apaneca. On descend ensuite à Ahuachapan, ville célèbre par ses puits volcaniques, qui fournissent à toute la contrée des couleurs minérales toutes préparées. Plus loin, on trouve la limite des États de Salvador et de Guatémala, formée naturellement par des ravins profonds où coule le fleuve Paz ou *Paxa*, c'est-à-dire l'*Eau qui sépare*. On remonte ensuite dans la Cordillère, et l'on ne voyage plus un moment sans avoir devant soi les cimes altières des volcans guatémaliens, réunis comme un groupe de pyramides titaniques.

Mais j'ai hâte, messieurs, de vous amener parmi les Indiens de la Véra-Paz, de vous parler de leurs cités ruinées et des traditions si vives encore de leur ancienne grandeur. Je ne saurais toutefois passer la ville de Gua-

témala sans mentionner, devant le public éclairé et choisi qui m'écoute, l'accueil si hospitalier que j'ai reçu dans cette capitale. Comme Français, comme voyageur, je tiens à faire entendre ici l'expression de ma reconnaissance pour la bienveillance générale dont j'ai été l'objet dans cette contrée lointaine, pour l'intérêt réel que tous les Guatémaliens éclairés, sans distinction d'opinions politiques, membres du gouvernement, du clergé, des corporations religieuses, de la Faculté et de l'Université, m'ont témoigné et pour le concours empressé qu'ils ont prêté à mes recherches. Je dois en particulier des remercîments à monseigneur l'archevêque de Guatémala, non moins illustre par les curieux mémoires qu'il a publiés sur l'histoire de son pays, que par ses vertus et son rang, et au docteur Padilla, dont les savantes investigations obtiendront, sans nul doute, l'approbation de la science historique.

Grâces à ces dispositions bienveillantes, j'ai pu compléter sans trop de travail les documents qui me manquaient encore pour achever mon *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale, antérieurement à Colomb.* C'est sous ce patronage favorable que j'ai réuni tant de monuments curieux de linguistique et d'ethnographie ; que j'ai pu parcourir si heureusement la Véra-Paz, province si peu connue des Européens, et apprendre, dans mes relations intimes avec les indigènes, leurs langues, leurs coutumes et leurs traditions.

C'est dans ces contrées qu'il faut aller pour savoir avec quelle ténacité les Indiens ont gardé les coutumes antiques de leurs pères. La loi espagnole les a contraints,

dès l'origine de la conquête, à se laisser baptiser, et, plus que personne, j'ai eu l'occasion de déplorer ce fatal système de compulsion pour faire entrer les Indiens dans l'Église. S'ils reçoivent extérieurement quelques sacrements, s'ils assistent aux cérémonies catholiques, c'est trop souvent, hélas! pour les altérer et y mêler des rites réprouvés. En bien des localités même les susperstitions de l'idolâtrie se sont fondues avec notre liturgie, sans que les Indiens soient capables de distinguer le vrai du faux. Mais, en d'autres endroits, ils ne sont chrétiens que de nom, tandis qu'au dedans ils sont, non pas seulement sciemment idolâtres, mais encore ennemis jurés de la foi chrétienne. Ils s'agenouillent devant la croix ou les autels; mais sous ces autels, derrière ces croix, ils auront placé des idoles auxquelles ils rendent leurs véritables hommages.

Vous dirai-je ce qui est à peine croyable? Les fêtes des saints du calendrier sont célébrées dans chaque bourgade par des confréries dont les membres se cotisent pour subvenir aux frais de ces solennités. Eh bien, messieurs, depuis les temps les plus rapprochés de la conquête espagnole, il y a, au su et au vu de bien des curés, chez les Indiens, surtout dans les grandes bourgades appelées *los Altos de Guatemala*, des confréries formées en l'honneur de Judas, du traître qui donna le baiser au Sauveur. Ces confréries existent, et c'est ordinairement dans des grottes isolées de tout regard qu'elles célèbrent leurs fêtes, dont la principale coïncide avec le vendredi saint. Ce qu'ils y font, je n'en sais rien. Comment elles furent imaginées et fondées, comment elles ont pu se perpétuer jusqu'à nos jours, la haine

pour le christianisme seule les explique, surtout lorsqu'on vient à se rendre compte de la manière dont une religion toute de paix fut introduite dans ces contrées.

On sait trop bien, d'ailleurs, dans quel esprit un grand nombre d'Indiens recevaient les sacrements dans les premières années de la conquête. Ces mêmes religieux dont les chroniques racontent la conversion des Indiens, donnent cent fois des preuves de leur idolâtrie. Pendant que la hiérarchie catholique s'organisait à Mexico, à Guatémala et ailleurs, l'antique hiérarchie idolâtre se reconstituait partout sous une forme mystérieuse. Le chef suprême du sacerdoce pour l'Amérique Centrale avait son siége à Samayac, à trente lieues environ à l'ouest de Guatémala. Là où il y avait des évêques, il y avait des prêtres idolâtres avec un pouvoir analogue; là où il y avait des curés ou des religieux, des ministres inférieurs du même grade. Avant d'aller à l'église pour faire baptiser son fils, le père de famille indien introduisait le ministre idolâtre qui pratiquait ses rites à sa manière; à sept ans, on confirmait l'enfant dans le nagualisme, car c'est ainsi que l'évêque de Chiapas, Nuñez de la Vega, en parle dans ses Constitutions diocésaines. Le mariage à l'église était précédé, comme encore aujourd'hui, d'une longue suite de cérémonies antiques. Si un homme était administré dans une maladie grave, un ministre nagualiste venait lui laver l'extrême-onction sur tous les membres où il l'avait reçue.

Et l'on s'étonnera, messieurs, que ces peuples soient encore si attachés à leurs coutumes! Sans doute il en est disparu un grand nombre; la hiérarchie sacerdotale de Samayac, découverte en 1703 par le père Margil

de Jésus, a été dissoute et ses membres emprisonnés pour la vie à Guatémala. Mais que de traces il en reste encore! Je possède un calendrier des jours et des fêtes idolâtres qui date à peine de trois ou quatre ans: il est en langue quichée, et c'est ce calendrier qui guide encore les vingt mille Indiens de la bourgade de Santa-Catarina Ixtlahuacan : on y trouve toute la science astrologique usitée par les prêtres idolâtres du jour; on y lit leurs noms, leurs demeures et les noms des lieux où ils continuent à sacrifier. Les prières qu'il renferme sont un mélange sacrilége où quelques-uns des noms les plus augustes de notre religion sont accouplés à l'idolâtrie la plus grossière.

C'est monseigneur l'archevêque de Guatémala lui-même de qui je tiens ce rituel curieux ; ce prélat, qui connaît toutes ces particularités, en gémit profondément, et il attend du ciel le miracle qui seul peut ouvrir les yeux à cette portion si nombreuse de son troupeau.

Les Altos de Guatémala, où se passent ces choses, faisaient partie autrefois de l'ancien royaume du Quiché, dont les princes de la Véra-Paz étaient tributaires. Dans cette dernière contrée, les superstitions sont moins vivaces, les Indiens en réalité plus chrétiens, grâce aux premiers religieux qui, avec Las Casas, empêchèrent les Espagnols d'y entrer les armes à la main. Le fleuve Motagua, qui se jette au nord dans le golfe de Honduras, est la limite naturelle de la Véra-Paz et de la province proprement dite de Guatémala. Les montagnes y sont si élevées et si rapprochées en même temps, que le voyageur est constamment obligé à monter et à descendre du climat le plus tempéré au climat le plus

chaud, du haut d'une forêt de pins au fond d'un précipice où les eaux roulent en mugissant dans des lits de marbre, sous des massifs de fleurs et de verdure. Des cimes de Beleh-Quéché (les neuf montagnes), on découvre dans un panorama immense la cité de Guatemala, assise sur un plateau à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer; elle apparaît avec ses volcans dans un horizon éloigné de plus de vingt lieues, comme si elle était à vos pieds.

C'est en descendant de ces sommets gigantesques par le revers opposé que l'œil embrasse les plateaux de la Vera-Paz. Rabinal, dont le nom rappelle une tribu puissante, rivale des Quichés, se montre dans le lointain, au milieu d'une vallée magnifique; tout autour se détachent, comme de grands bras, d'immenses rameaux, environnant au loin les plateaux inférieurs jusqu'aux rives du noble Uzumacinta qui va se perdre dans le golfe du Mexique. Avant mon arrivée, personne ne parlait des nombreuses ruines dont ces montagnes sont remplies. Je gagnai la confiance des Indiens en leur racontant leurs propres traditions; ils me conduisirent d'eux-mêmes à Nimpokom, capitale de la puissante nation des Pokomames, dont l'enceinte renfermait peut-être plus de cent mille âmes. Sur un mamelon immense qui surplombe la vallée de Rabinal, à une hauteur de quinze cents pieds, se dressent les débris de cette cité perdue, et ses élégantes pyramides dominent un panorama dont la grandeur ne saurait se décrire.

Chaque semaine, les Indiens que je prenais pour guides me faisaient connaître de nouveaux vestiges; ils jouissaient de mon plaisir et de mon étonnement. C'est

ainsi que je connus Cakyug, dernière ville des Rabinaliens, d'où les religieux les firent descendre dans la plaine pour bâtir leur bourgade actuelle, à une lieue de l'ancienne cité. C'est ainsi que je vis tour à tour les ruines de Xéocok, de Cubul et de Zamaneb, antique berceau de Rabinal, ville aux ruines immenses, située au point culminant de la chaîne de Xoyabah, d'où elle domine les courbes du grand fleuve; puis Cawinal, sur l'autre rive de l'Uzumacinta, l'une des quatre premières villes des Quichés, puis Panzuh, Tzalam, Xénimachun, etc. Partout je trouvai des débris plus ou moins bien conservés, partout mes Indiens savaient me raconter des traditions remplies d'intérêt, relatives à leur existence.

La plupart de ces noms je les retrouvai ensuite dans un manuscrit en langue cakchiquèle, que j'étais en ce moment occupé à traduire. Ces villes avaient été conquises par un roi du Quiché, Qikab, que ses exploits et sa science magique avaient fait surnommer l'Enchanteur. Ainsi que chez les anciens Toltèques, la magie joue un grand rôle dans toutes les histoires de l'Amérique Centrale : le mot *Nahual*, qui veut dire toute science ou science de tout, est fréquemment employé pour exprimer la sorcellerie chez ces populations ; de là le mot de *Nagualisme* appliqué par les missionnaires espagnols aux rites et aux enchantements dont les prêtres idolâtres usent encore en secret.

Le roi Qikab, dont je parlais tout à l'heure, savait prendre toute les formes : celles du lion et du tigre lui étaient familières. Dans sa jeunesse, il fut le plus grand des conquérants Quichés ; mais l'art de la magie ne lui

fut pas moins utile que ses armes pour opérer ses conquêtes. Sur la côte de terre chaude voisine de l'océan Pacifique, les habitants de Pétatayub lui opposaient une résistance invincible. Une montagne infranchissable défendait l'approche de leur cité : d'un coup de son épée enchantée il fendit la montagne qui se brisa, dit la tradition, comme quand la foudre tombe et fait éclater le rocher le plus dur.

Dans la poésie de leurs idées, les Indiens animaient la nature entière ; c'est de là même que leur antique religion paraît dériver ses dogmes. La foudre qui gronde, la terre qui tremble, le volcan qui mugit, le vent qui agite les feuilles des arbres, les nuages qui tourbillonnent au-dessus de la plaine ou sur la surface des lacs, la sécheresse qui dévore les moissons avant leur maturité, tout cela est plus ou moins animé; même encore aujourd'hui, chacune de ces choses a son esprit invisible qui participe à la divinité, qui est en tout et partout. Le génie des volcans s'appelle le Cœur de la Montagne, *ri Qax huyu*. C'est lui qui lance les flammes et fait bouillonner la lave dans le cratère.

Dans une éruption terrible qui menaça la nation Cakchiquèle encore errante, son chef Gagawitz annonce qu'il va combattre le génie qui les tourmente. Je raconte textuellement, Messieurs. Il revient au bout de deux jours et s'écrie : « Le Cœur de la Montagne s'est rendu mon prisonnier, il est mon captif, ô mes frères, ô mes aînés. Lorsque le Cœur de la Montagne commença à s'ouvrir, sachez que le feu fit bouillir la pierre : c'est cette pierre qui s'appelle *brûlé à blanc*, et ce n'est pas une émeraude. Mais il y a treize autres pierres qui for-

ment ensemble la danse du cœur du mont Gagxanul. Cette danse s'exécute avec un grand fracas ; une multitude de peuples y ont leur part et les bruits formidables qui s'y entendent ne sauraient se calculer. »

Telle est, Messieurs, la légende des volcans ; elle a donné naissance au drame-ballet appelé *Xtzul*, ou le Mille-Pieds, qui s'exécute encore chez quelques-unes des populations indiennes de l'état de Guatemala. Qui n'en comprendrait les allusions? Les indigènes complètent la légende d'une manière non moins pittoresque.

Qikab l'enchanteur manquait d'hommes pour continuer ses conquêtes. Ses vassaux fatigués se refusaient à lui en fournir. Que lui manquait-il, cependant? l'instrument terrible du cœur de la montagne, le *Tun* ou tambour sacré de bois creux que les Mexicains appellent *Teponaztli*, aux sons duquel les pierres précieuses du volcan dansaient au fond du cratère. Au bruit de ce tun, s'il peut s'en emparer, les peuples s'assembleront des contrées les plus lointaines; des ravins et des précipices, les soldats sortiront pour marcher sous ses ordres à la conquête de l'Amérique. Comme autrefois Gagawitz, Qikab s'ouvre, par ses enchantements, les entrailles du mont Gagxanul ; il en enlève l'instrument redoutable, et bientôt à ses sons redoublés qui font trembler les nations, ses armées se grossissent de toutes parts. Il acheva ses conquêtes, et les contrées même du lointain Orient (le Honduras), ajoute la tradition, subirent le joug du roi Qikab.

Lorsqu'il se trouva le maître absolu de la terre, il enferma le tun sacré dans le mont Kozintun, où personne ne peut le voir. Mais toutes les nuits on aper-

çoit de Rabinal les flammes mystérieuses qui annoncent sa présence. Heureux celui qui pourra y pénétrer! Il se rendra maître des immenses richesses des rois du Quiché et à l'aide du tambour du roi Qikab, il réunira tous les Indiens sous un même sceptre et régnera sur l'Amérique entière.

L'abbé Brasseur de Bourbourg.

APERÇU GÉOGRAPHIQUE

DE LA HAUTE ALBANIE,

Par M H. Hecquard, consul à Scutari (1).

La haute Albanie, aussi appelée *Albanie blanche* et *Guégaria*, est bornée au nord par les monts Vomitor et Bieloplic, à l'ouest par l'Adriatique et le Montenegro, au sud par le Scombi, et à l'est par les montagnes qui, partant d'Ochrida, viennent aboutir à Plava, enfermant les villes de Prisren, Jakova et Ipek. Elle comprend une grande partie des pachaliks de Prisren et de Monastir, et celui de Scutari. Je m'occuperai principalement de cette dernière province qui est la moins connue et la plus intéressante par la composition de sa population, ses coutumes, ses institutions, son organisation politique différant dans chaque montagne comme dans chaque district.

(1) Ce travail est extrait d'un ouvrage plus étendu, que l'auteur se propose de publier bientôt.

Le pachalik de Scutari est borné au nord par les districts de Pastrovitch, Smilovo, Ulizza (Albanie autrichienne) et le Montenegro ; à l'est, par les districts d'Ipek, Jakova et Prisren (pachalik d'Uskiup, sa limite de ce côté est fixée à l'endroit où se réunissent les deux Drins); au sud par le fleuve Mathia, et à l'ouest par la mer Adriatique.

D'après les ingénieurs ottomans, sa superficie serait de 150 milles carrés. Le nombre de ses habitants est d'environ 150,000.

Fleuves et rivières. — Les fleuves principaux sont la Bojana et le Drin. La Bojana (*Barbana Livianus* des anciens), qui sort du lac un peu au-dessus de Scutari, est considérée par les habitants comme étant la continuation de la Zenta ou Zetta qui se jette dans le lac un peu au-dessous de Podgoritza; ils appuient cette opinion sur ce que, principalement à l'époque des grandes eaux, le courant de la Zetta se fait sentir sur toute la longueur du lac, et ils s'en servent pour le traverser lorsqu'ils se rendent à Scutari. La Bojana est navigable jusqu'à Hoboti pour des bâtiments ne calant pas plus de huit pieds ; elle a dans cet endroit une profondeur d'environ quatre mètres, mais malheureusement, il existe à son embouchure une barre sur laquelle il n y en a jamais plus de trois. Au-dessus de Hoboti, il se trouve un bas-fond empêchant les bâtiments d'arriver jusqu'à Scutari. En face de cette ville, de nombreuses pêcheries obstruent le cours du fleuve. La Bojana reçoit, au sortir de Scutari, le Drinass ou Chiri (appelé par les anciens Clausulus). Presqu'à sec pendant l'été, le Chiri qui prend sa source dans les

montagnes de Pulati, près du village dont il porte le nom, se gonfle dans l'hiver des pluies venues des montagnes et devient un torrent furieux, causant de grands ravages et inondant alors une partie de la ville.

La Sukubina, petite rivière dont la source se trouve dans les montagnes d'Antivari, se jette aussi dans la Bojana, entre les villages de Saregi et Lisena.

Le Drin, canal d'écoulement du lac d'Ochrida, après avoir reçu dans sa course un grand nombre de torrents des montagnes de l'est, se joint au Drin blanc qui arrose les plaines de Jakova, Ipek et Prisren, coule ensuite entre des montagnes calcaires excessivement élevées jusqu'à Scela. A partir de ce point ses eaux grossies de tous les torrents des montagnes des Mirdites, de ceux de Schiala et de Grastenischa, côtoient les plaines fertiles de Zadrima et de Bouchat, jusqu'à la petite ville d'Alessio, au-dessous de laquelle il se jette dans la mer.

Le Drin est navigable jusqu'à Scela pour de grosses embarcations ; des petits navires ne tirant que quatre ou cinq pieds d'eau peuvent le remonter jusqu'à la hauteur de Plinisti (trois lieues au-dessus d'Alessio). Ce fleuve, qui déborde tous les ans, cause des pertes immenses et les habitants des plaines de Zadrima ont dû renoncer à en cultiver la plus grande partie.

Les principales rivières de la haute Albanie sont le Zem, formé des torrents des montagnes de Troïtza, qui voit sur ses bords les principaux villages des Clementi, et se perd dans la Moratcha, au-dessous de Podgoritza.

La Moratcha, qui prend sa source dans le Montenegro et se jette dans le lac près de Jabiak.

Le Rioli, plutôt torrent que rivière, n'est considérable que dans la saison des pluies, contribuant à l'alimentation du lac de Scutari.

Le Fanti qui, parcourant les Mirdites, les sépare à son extrémité du district de Skrela et porte ses eaux au fleuve Mathia près d'un village nommé Pedana.

Lacs. — La haute Albanie compte plusieurs lacs : celui de Plava, situé au sommet de la montagne de ce nom, est presque rond et peut avoir deux lieues de circuit ; il est en partie alimenté par les eaux du Lim, rivière produite par les torrents de Odolm et Gretsckar.

Celui de Hum ou Hotti, à peine séparé de celui de Scutari, est plutôt un vaste marais dont les eaux varient suivant l'état de l'atmosphère, et ne sont considérables que lors des fortes pluies.

Ceux de Schiassi et de Mustepsa dont les eaux communiquent avec la Bojana.

Le plus remarquable de tous est celui de Scutari, appelé par les indigènes Likieni i Scoders ; flanqué de hautes montagnes, tantôt arides, tantôt couvertes de forêts luxuriantes de verdure, il offre à celui qui le parcourt des sites d'autant plus délicieux, qu'ils changent à chaque instant d'aspect ; sa longueur est d'environ neuf lieues, sa largeur moyenne est de deux lieues. A l'ouest, il baigne le pied de hautes montagnes dont les pentes sont assez douces, pour qu'il s'y soit établi de nombreux villages, vivant principalement du produit de leur pêche ; à l'est, au contraire, ses rives fertiles offrent au regard une plaine de deux lieues de largeur qui devrait être une source de richesse pour Scutari, si ses habitants étaient plus industrieux et surtout

moins indolents. Ce lac présente quelques îles, les plus considérables sont celles de Vranina et Murichian (Morakovich des cartes) ; sur cette dernière, la plus rapprochée de Scutari, existent les ruines d'une ancienne tour, sur l'autre sont plusieurs villages. Viennent ensuite Monastir et Lessendra, enlevées aux Monténégrins par les Turcs qui, en 1844, y construisirent deux petites forteresses et mirent en station devant la seconde deux petits bâtiments chargés de la police du lac. Avant cela, la navigation y était très dangereuse : les Monténégrins, profitant de la nuit, venaient faire des pillages jusque sous les murs de la forteresse, ou, formant des escadrilles de barques légères et bien armées qu'ils cachaient dans les anfractuosités des rochers qui bordent Vranina et Lessendra, tombaient à l'improviste sur les convois se rendant à Podgoritza et s'emparaient des embarcations après avoir mis à mort et coupé les têtes de ceux qui les montaient.

Suivant une tradition locale, ce lac n'aurait pas toujours existé, ou du moins il n'était pas aussi grand qu'aujourd'hui. Il y avait, dit-elle, vers sa partie Est une plaine couverte de villes, de villages et de jardins, parmi lesquels serpentaient divers torrents tirant leurs sources des montagnes voisines, qui se nommait la plaine des torrents *Fonsciae proneve*, et un jour les eaux prirent un tel accroissement que toute cette partie fut submergée. Les anciens du pays assurent, à l'appui de ce dire, qu'ils ont vu et que l'on voit encore, lorsque le lac est calme et ses eaux transparentes, les ruines de ces maisons.

Montagnes. — Parmi les hautes montagnes qui cou-

pent en tous sens cette belle province, on doit citer le mont Torobosi formant la tête de cette longue chaîne qui traverse la Dalmatie. Le Zuccali, remarquable par sa forme pyramidale ; le mont Kom servant de frontière au Montenegro ; enfin le Maranay aux neiges éternelles dont les nombreux rameaux joignent le pachalik de Scutari à ceux de Prisren, de l'Herzégovine et de la Bosnie.

Plaines. — Les plaines de Zadrima et des environs de Scutari se distinguent par l'excellente qualité du terrain et leur fertilité. Il y a aussi dans ce district les immenses plaines de *Fuscia Stoï* et *Lama Spahive* qui malheureusement sont sans culture et servent de pâturages, enfin les plaines fertiles de Podgoritza.

Climat. — Le climat de la haute Albanie est en général doux et salubre ; il varie cependant suivant les lieux. De la mer jusqu'au pied des montagnes, l'air est tempéré ; dans l'automne et le printemps, on y respire un air doux et embaumé par la riche Flore de ses nombreuses prairies. Dans l'est, comme sur les monts, l'hiver est rigoureux. Sur certaines cimes, les neiges sont éternelles. En été, la chaleur est partout excessive.

Produits. — En général, le sol est très fertile ; malheureusement la plus grande partie reste inculte par suite de l'incurie et de la paresse de ses habitants. Le blé, le maïs, l'orge, l'avoine, le riz, les haricots y abondent. Depuis quelque temps la culture du lin et du tabac a pris un grand accroissement. Les fruits de toutes espèces y sont nombreux et de bonne qualité et principalement les cerises, les abricots, les figues et les raisins ; si ces derniers surtout étaient traités comme en France, ils donneraient un vin excellent.

Les forêts abondent en bois de construction qu'on exporte à l'étranger, principalement à Malte, à Gênes et à Tunis. Les essences les plus communes sont l'orme, le chêne, le hêtre, le sapin, le pin et le noyer.

La haute Albanie est riche en troupeaux, ceux de chèvres et de brebis forment la fortune des habitants des montagnes. Les villageois de la plaine élèvent les bêtes à cornes (bœufs et buffles), les porcs et quelques chevaux. Chaque année voit accroître la quantité de soie et de cire qu'on y récolte. Dans les hautes montagnes, et principalement du côté de Plava, on trouve des ours, des loups et le sanglier. Quoique la chasse soit permise à tout le monde, le gibier y abonde, surtout le lièvre, la caille et la perdrix; du côté des Mirdites et d'Alessio sont des daims, des chevreuils et des faisans. Dans l'hiver le lac est couvert d'oiseaux aquatiques de toutes espèces ; les canards, entre autres, y sont si nombreux qu'on en prépare les têtes pour en faire des fourrures.

Les rivières comme les lacs de l'Albanie sont très poissonneux ; les principales espèces sont le brochet, l'anguille, la carpe, la truite et la truite saumonée qui atteint des proportions fabuleuses. Dans le Drin on trouve l'esturgeon, dans le lac de Scutari une espèce de sardine appelée *Scoranze* que l'on fait fumer et que l'on exporte ensuite en Dalmatie, où elle est très recherchée. La pêche de ce poisson est l'occasion d'une cérémonie dont je réserve la description pour la partie de mon travail relative aux coutumes des Albanais.

La géologie et la minéralogie de cette partie sont peu connues ; MM. Boué et Viquesnel sont ceux qui jusqu'ici en ont donné l'idée la plus exacte.

Les districts ou communes (Nahia ou Baïrak) qui, réunis, forment cette province, prennent presque tous le nom de la ville ou du village dans lequel réside le commandant (Merdir); ils se divisent comme il suit :

La ville de Scutari et son district (Nahia i Scoders), le district d'Antivari (Nahia i Tivarit), de Dulcigno (Nahia Ulginit), d'Alessio (Nahia Lesies), de Podgoritza, Jabiak et Spouz (Nahiete Spuze e Podgorizes), de Goussinié et Plava (Nahiete Guzijs), enfin de Bielopoglie (Nahia e Bulopoj).

Les nombreuses tribus des montagnes ne font pas partie de cette division, et quoique dépendant de Scutari, elles forment des districts séparés ayant leurs lois, leurs constitutions distinctes, et prenant le nom de la race dont elles descendent ou des montagnes qu'elles habitent.

La tribu des Hotti est la première de toutes; après elle viennent celles des Clementi, Grouda, Castratti, Skrielli, Schiala et Scossi. Les tribus de second ordre sont Slacon, Temali, Riolla, Possrippa, etc., dont le territoire comprend quelques villages de la plaine.

Vient ensuite la tribu des Dukagini, placée sur la rive gauche du Drin, qui comprend les Bairak de Puka, Halija et Malisii. Enfin la tribu des Wassowitch appartenant au district de Goussinié et celle de Bielopoglie.

En dehors de ces tribus est la principauté des Mirdites, la plus remarquable de toutes, dont jamais pied musulman n'a foulé le sol, et qui, affranchie de tout tribut, en vertu d'anciens priviléges, ne doit à la Porte que le secours de ses armes.

FRAGMENTS ETHNOLOGIQUES,

1° SUR LES VESTIGES DES PEUPLES GAËLIQUE ET CYMRIQUE, DANS QUELQUES CONTRÉES DE L'EUROPE OCCIDENTALE;

2° SUR LA COULEUR DE LA CHEVELURE DES CELTES OU GAULOIS;

3° SUR LES LIENS DE FAMILLE ENTRE LES GAËLS ET LES CYMRIS (1).

Par le Dr J. A. N. PERIER,
Médecin principal à l'hôtel impérial des Invalides.

PREMIER FRAGMENT.

Sur les restes de l'élément appelé Celtique, en Angleterre et en France.

SOMMAIRE. — Restes de populations dites ibériennes, en Armorique et dans les îles Britanniques. — Traces de populations semblables dans la Gaule antique. — Les auteurs ne s'accordent pas sur la couleur des cheveux, blonde ou brune, de ces vestiges de populations. — Les mêmes auteurs diffèrent sur la couleur qu'ils attribuent à la chevelure des Gaulois. *Ces débris peuvent appartenir au sang gaëlique.* — L'opinion qui rattache ces populations brunes à quelque souche ancienne non gaëlique, serait plus admissible que celle du brunissement de la descendance des Gaëls. — Importance de la question que soulève ce débat.

On a contesté que les vestiges de populations anciennes que l'on retrouve sur quelques points de la Grande-Bretagne et de notre Armorique, et qui sont regardés, en général, comme provenant des Celtes, et mieux des Gael ou Gaëls, et des Kymri ou Cymris,

(1) Ces fragments sont extraits d'un travail inédit sur *les climats et les races humaines.*

fussent réellement issus de ces races antiques (1). Nous ferons sur ce sujet quelques réflexions.

Un docteur de nos amis, connu par divers travaux, et Breton lui-même, se fondant sur des raisons de l'ordre physiologique, soutient que ces débris anciens, tant en Irlande qu'en Écosse, dans le comté de Cornouailles, dans la province de Galles et dans la basse Bretagne, sont de souche ibérienne. Il pense que toute la population primitive de ces contrées se rattachait à la même origine; et que, maintenant encore, notamment en Irlande, dans le pays de Galles et dans la Bretagne, cette population est reconnaissable à ses caractères physiques, « malgré l'influence du temps, des institutions et des croisements» avec divers éléments appartenant à des races blondes (2).

En Angleterre, le docteur Ware s'était déjà prononcé dans le même sens, quant au fond de la question. Car ses recherches tendent d'abord à confirmer l'opinion, que les Gaëls avaient précédé les Cymris, comme habitants de la Grande-Bretagne ; ensuite, à établir qu'une race ibérienne ou aquitaine avait existé dans ce pays, anciennement avant eux. Il constate en outre, par ses

(1) De même que nous disons *Celtes*, pour *Kelt* ou *Keltes* (v. *inf.*, fr. II, III) ; de même que nous dirons *Cimbres*, et non *Kimbres*, expressions adoucies et consacrées ; ainsi, nous adoptons le nom de *Cymris*, préférablement à celui de *Kymri*, comme plus euphonique, et conforme, d'ailleurs, aussi bien que le mot Gaëls, au système grammatical de notre langue. — Quant aux autres noms de peuples, sur lesquels on diffère, à moins que l'usage établi ne nous paraisse faire loi, nous conserverons autant que possible les appellations anciennes, et comme la couleur locale, à ces termes ethniques.

(2) Bodichon, *Études sur l'Algér. et l'Afr.*, p. 119 et suiv., 158 et suiv., 162, 178 ; Alger, 1847.

propres observations, que les descendants des Cymris se retrouvent encore et prédominent en Irlande, en Écosse et dans les montagnes auprès du pays de Galles; tandis que le type gaëlique aurait presque disparu de la France et de ces mêmes contrées (1). M. Mullié dit aussi que « la nation armoricaine était d'origine ibérienne, » et que les Gallois sont les Silures de l'antiquité (2). Déjà Mannert, ainsi que le remarque Guill. de Humboldt, qui ne partage pas cette opinion, pensait que les Calédoniens du nord de l'Écosse étaient vraisemblablement de même souche que les Ibériens. Dans tous les cas, il ne les croyait pas Celtes; et il les considère comme une nation existant dans l'ouest de l'Europe, avant l'arrivée des Celtes (3).

D'autre part, bon nombre d'historiens rapportent plus ou moins vaguement que des populations ibériennes se sont établies très anciennement, soit dans l'Hibernie, soit dans la Bretagne et la Calédonie. Nous ne citerons que Henry de Huntingdon, écrivain du XIIe siècle, lequel soutient que l'une de ces colonies vint d'Espagne en Irlande, d'où elle sortit en partie pour aller former dans la Bretagne une troisième nation, avec les Bretons et les Pictes : — *Scotti in quartâ (mundi ætate) venerunt Hyberniam...., hoc tamen certum est, quod ab Hispaniâ Hyberniam venerunt, et indè pars eorum egressa*

(1) *Des titres des races Kymr. et Gaël. à être consid. com. aborig. des îles Britann.;* trad. fr. (*Extr.*), dans les *Nouv. Ann. des voy.*, ann. 1846, t. III, p. 121 et suiv.

(2) *Fastes de la France*, p. 2, 3; in-fol., Paris, 1845.

(3) *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache*, p. 163-164, 178, n° 6; in-4°, Berlin, 1821.

tertiam in Britanniâ Brittonibus et Pictis gentem addiderunt. Nam et pars quæ ibi remansit, adhuc eâdem utitur linguâ, et Navarri vocantur (1). D'Audiffret dit même que l'Irlande, entre autres noms qu'elle reçut jadis, fut appelée «*Ibérie*, des Ibériens qui y envoyèrent des colonies (2).» Et M. d'Eckstein nous apprend que cette dénomination (*Eibhear*) est restée attachée à la partie méridionale de l'île (3). Mais il faut remarquer que ni César, ni Strabon ne parlent de semblables immigrations, et que ces sortes de données se confondent trop souvent avec les fables dont les auteurs du moyen âge ont obscurci cette histoire.

Il est moins incertain que les Celtibériens aient, dans les temps reculés, habité ces contrées. Buchanan est de ceux qui font venir en Irlande, et de là en Bretagne, des colonies espagnoles, mais celles-ci d'origine gallique. *Ex Hispaniâ verò*, dit-il, *causas in Hiberniam commigrandi (gallicis coloniis) video complures fuisse;...* Et, plus loin : *Verisimile autem non est Hispanos relictâ à tergo Hiberniâ, terrâ propiore, et cœli, et soli mitioris, in Albium primùm descendisse, sed primùm in Hiberniam appulisse, atque indè in Britanniam colonos missos....* (4). D'autres font intervenir dans les îles Britanniques des populations sémitiques, phéniciennes, carthaginoises, des pirates d'Afrique, des Maures d'Espagne. Toutefois,

(1) *Historiar.;* ap. *Rer. anglic. script. post Bedam præcip.*, lib. I, in-fol. Francof., 1601, p. 301. — Cf. Camden, *Britannia;* ed. in-fol. London, 1607, p. 728-729.

(2) *La Géogr. anc., mod. et hist.*, t. I, p. 221 ; cf. p. 222, 224 ; in-4°, Paris, 1689-91.

(3) *L'Irlande;* dans *le Catholique*, ouv. périod., t. XIV, p. 236-237; cf. p. 254; t. XV, p. 126, ann. 1829.

(4) *Rer. scotic. hist.*, lib. II, ed. Francof.; 1624, p. 54-55.

ces derniers récits sont plus curieux qu'ils n'intéressent notre sujet.

Voici, du reste, comment s'exprime M. d'Eckstein : « Notre opinion personnelle est que les Tyrrhènes, Pé-
» lasgues d'origine, et établis en Étrurie, découvrirent
» l'Irlande,... et que des colonies celtibériennes, d'ori-
» gine gaëlique, émigrèrent dans cette île. » Plus loin, l'auteur dit que tous ces habitants n'étaient pas de vrais Ibériens, mais des Celtes ou Gaëls de l'ancienne roche ; Gaëls qu'il ne faut pas confondre avec les Cymris et Belges, lesquels, selon lui, conquirent l'Angleterre et ne pénétrèrent point en Irlande (1). Enfin, M. de Gobineau dit que l'on peut admettre « comme vraisemblable » qu'à une époque fort ancienne, l'Irlande avait reçu « quelques
» colonisations phéniciennes et carthaginoises. » « Mais,
» observe-t-il avec raison, d'après ce qu'on a vu en
» Espagne d'établissements semblables, il est douteux
» que l'influence en ait dépassé les limites du comp-
» toir. » Il ajoute : « Peut-être encore y a-t-il eu
» des immigrations ibériques, ou plutôt celtibé-
» riennes (2). » Voilà, toutefois, pour quelques lueurs et quelques assertions, bien des ténèbres et des doutes.

Quoi qu'il en soit, ces populations, dites ibériennes, auraient-elles possédé quelques parties de la Gaule en des temps que l'on peut considérer comme antérieurs aux Celtes ? On lit dans Fréret : « Les Ibé-

(1) Ouv. cit., *ub. sup.*, t. XIV, p. 126, 237, 214; cf. p. 142, 146; t. XV, XVI, *pass.*

(2) *Essai sur l'inégal. des races hum.*, t. III, p. 113; Paris, 1853-55.

» riens n'étaient point originairement renfermés dans » les limites de l'Espagne : ils s'étendaient sur toute la » côte de la mer Méditerranée, depuis les Pyrénées » jusqu'aux Alpes ; et c'est par le passage méridional » des Alpes qu'ils pénétrèrent en Italie, près de 1 500 ans » avant l'ère chrétienne (1). » De même, il résulte des recherches de Guill. de Humboldt, que les Celtes Ibériens, semblables par le langage aux Celtes, et qui n'étaient probablement pas de souche gallique, ce que prouverait la différence dans le caractère et les institutions, sont peut-être des peuplades établies dans les Gaules avant toute tradition humaine, ou immigrées *de bonne heure*, — *Früher* (2). Et voici les paroles de M. Michelet : « Une autre race, celle des Ibères, paraît de bonne » heure dans le midi de la Gaule, à côté des Galls, et » même avant eux. » Le type et la langue de ces Ibères se sont conservés dans les montagnes des Basques (3).

L'opinion de M. de Pétigny est peu différente. « Avant » les Celtes, dit-il, la race ibérienne... semble avoir » donné, la première, des habitants à l'Espagne, au » midi de la Gaule et à l'Italie. » Il continue : « On ne » trouve à l'est et au nord de l'Europe aucune popu- » lation d'origine ibérienne, et il ne paraît pas que cette » race d'hommes ait jamais dépassé de ce côté la ligne » des Alpes (4). » D'après le résumé de M. Mullié, la

(1) *Rech. sur l'orig. et l'anc. hist. des différ. peupl. de l'Italie ; Œuvr. compl.*, t. IV, p. 193 ; Paris, an VII.

(2) *Op. cit.*, p. 178, n° 5. — Cf. Michelet, *Hist. de France*, édit. 1833, t. I, *Éclaircissem.*, p. 438.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 5 ; cf. p. 7.

(4) *Étud. sur l'hist., les lois et les instit. de l'époq. mérovìng.*, t. I, p. 6 ; Paris, 1843-45.

Gaule était habitée, 1 500 ans avant notre ère, par les Ibères et les Celtes ; et « la race des Ibères s'étendait du » détroit d'Hercule (de Gibraltar) à la Loire (1). » — M. Bodichon dit également : « En arrivant dans la » Gaule, les Gaëls trouvèrent les rives du Rhône, de la » Garonne et de la Loire entre les mains de gens qui » avaient une autre langue et d'autres usages. Depuis » des temps immémoriaux, ils avaient franchi les Pyré- » nées, et tenaient le sol en qualité de premiers occu- » pants. C'étaient les *Ibériens* (2). » Et M. d'Omalius d'Halloy suppose aussi que les Celtes « ont trouvé la » France déjà habitée par des peuples aux cheveux et » aux yeux noirs, avec lesquels ils se sont mêlés pour » former une race intermédiaire... (3) »

Un autre savant belge, M. Moke, de Gand, dans un récent ouvrage, reconnaît à son tour que des nations de race brune ont occupé, dès les premiers âges, non-seulement les côtes maritimes de la Gaule et, en Angleterre, les pays de Cornouailles et de Galles, où leurs débris à cheveux bruns, « évidemment issus d'une souche méridionnale, » se voient encore aujourd'hui, mais les bords de la Loire et ceux de la Seine, mais la Belgique ; et il arrive à conclure en ces termes : « On » peut donc considérer comme un fait à peu près géné- » ral l'existence antique d'une population brune dans » tout l'espace situé entre le Rhin et les Pyrénées. » M. Moke ne s'explique pas davantage à l'égard de ces populations brunes qui sont mentionnées, ainsi qu'il le

(1) Ouv. cit., p. 2.

(2) Ouv. cit., p. 157.

(3) *Des races hum.*, p. 25-26, *not.*; cf. p. 37-38; Paris, 1845.

dit, dans les traditions galloises, et dont il rattache l'origine primitive à des tribus liguriennes désignées dans l'est de l'Angleterre « par le mot de *Logres*. » « Le » vieux nom de la Loire, *Liger*, ajoute-t-il, mot à mot » le Ligure, semble indiquer qu'elles s'étaient long- » temps maintenues dans la région que traverse ce » grand fleuve (1). » On peut noter ici que, d'après Guill. de Humboldt, la racine du mot Ligures ou *Ligors*, — *Ligor*, — ville haute, ou de la montagne, — appartient certainement à la langue basque (2); tandis que pour Fréret, et il justifie aussi son opinion, « ce nom de *Ligures*, » *Llygour* en celtique signifie *homme de mer* (3). »

Toutefois, ce n'est point de cette manière que Aug. Thierry entend les Logres ou Logriens (*Lloëgrys*, et, plus correctement, *Lloegrwys*). D'après les annales bretonnes, où il croit devoir puiser (4), ces envahisseurs, qui occupèrent le sud et l'est de l'île de Bretagne, auraient émigré « de la côte sud-ouest des » Gaules, et ils tiraient leur origine de la race primi- » tive des Cambriens (c'est-à-dire, des Kymrys), » avec lesquels il leur était facile de communiquer par » le langage. » Il dit aussi que ces Cambriens venus « en masse des extrémités orientales de l'Europe, à » travers l'Océan germanique, » avaient trouvé sans doute, à leur arrivée, une population de Bretons indi-

(1) *La Belgique ancienne et ses orig.*, etc., p. 61-63, et *not.*; cf. *préf.*, p. vij, *not.*; Paris, 1855.

(2) Op. cit., p. 5-6.

(3) Ouv. cit., *ub. sup.*, p. 206.

(4) *The Myvyrian archaiology of Wales*, vol. II, *pass.*; London, 1801; cf. trad. fr. (*Extr.*), par Probert; dans Michelet, ouv. cit., t. I, *ub. sup.*, p. 461-470.

gènes ou premiers occupants, « d'une autre origine » qu'eux et d'un langage différent, sur lesquels ils » envahirent le pays, » et dont les uns se réfugièrent dans l'île d'Érin, tandis que d'autres gagnèrent le haut pays du Nord appelé *Al-ben*, *Alban*, où ils « se main- » tinrent sous le nom de Gaëls ou Galls (Gadhels, » Gwyddils), qu'ils portent encore (1). »

On voit que les Logres de M. Moke ne sont pas les Logriens de Augustin Thierry, les premiers appartenant aux Ligures de souche brune, les autres à la race des Cambriens. Et en ce qui touche ces derniers, nous lisons dans Fréret qu'il ne croyait même pas à leur origine cimbrique : « Les peuples du pays de Galles, dit- » il, ne se donnent point encore aujourd'hui d'autre » nom dans leur langue que celui de *Kimri* ou *Kimbri;* » mais ce nom, que les écrivains latins rendent par » *Cambri*, ne se trouve point dans les anciens, et il y » a grande apparence qu'il n'a aucun rapport avec » celui des Cimbres (2). » — Malte-Brun dit aussi que « les Gallois appellent leur langue le *kumraigh* ou » *kymri*, d'où les auteurs latins du moyen âge ont tiré » le nom de *Cambriens*; mais, ajoute-t-il, c'est sans » raisons suffisantes que quelques systèmes ethnogra- » phiques en ont fait des Cimbres (3). » Selon Pinkerton, au contraire, « il y a beaucoup de raisons pour » croire que le nom welche *Cumri* ou *Cumbri*, est l'an-

(1) *Hist. de la conq. de l'Anglet. par les Normands*, édit. 1836, t. I, p. 30-33, et *not.* — Cf. Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, édit. 1835, t. I, p. 47-48; t III, p. 2-3. — Amstrong, *A Gaelic Dictionary*, vocib. *Gael*, *Gaidheal*; London, 1825.

(2) *Mém. sur les Cimmériens*, *ub. sup.*, t. V, p. 6-7.

(3) *Géogr. univ.*, édit. in-4°, 1841, t. II, p. 50; cf. t. I, p. 124.

» cien nom *Cimmerii* ou *Cimbri*, prononcé *Kimmerii* et » *Kimbri* par les Grecs et les Romains (1). » En effet, quelle serait cette nation venue de l'orient de l'Europe, à travers l'océan Germanique, sinon des Kimbri ou Cimbres? à moins que, suivant en cela Baxter, on ne les regarde comme étant aborigènes, c'est-à-dire d'origine inconnue. — *Brigantes omnes, sive primos Britannos, à Belgarum appulsu se Cimbros... novo nomine appellásse. Nam de* Kend, *quod est* caput *et* Bro *quod* Patria *est, sit composita vox* Cumbro... — ...*Cumbros sive* Αὐτόχθονας (2). M. Am. Thierry, d'ailleurs, a suffisamment élucidé cette question (3). Enfin, comme éclaircissement orthographique, nous ferons remarquer que, selon M. Ad. Pictet, les Gallois s'appellent *Cymry* ou *Cymmry*, au singulier *Cymro;* que leur pays se nomme *Cymmru*. et leur langue *Cymmraeg* (4).

Pour les Bretons, en général, le témoignage de Tacite est ici d'un haut intérêt. Il dit que la conformation varie chez les différents peuples de l'île de Bretagne : —*Habitus corporum varii.* Et il observe, d'abord, que les cheveux roux des Calédoniens et leur taille élevée, — *rutilæ... comæ, magni artus*, — indiquent une origine germanique; ensuite, que le teint basané des Silures, que leurs cheveux bouclés, — *torti plerumquè crines*, — et leur position en face de l'Espagne, donnent lieu de croire que les anciens Ibères ont traversé

(1) *Rech. sur l'orig. et les div. établissem. des Scythes ou Goths*, trad. fr., p. 79; Paris, an XII.

(2) *Glossar. antiquit. britannic.*, vocib. *Brigantes, Britanni*; Lond., 1733.

(3) Ouv. cit., *Introd.*, p. XLIX et suiv.

(4) *De l'affinité des lang. celt. avec le sanscrit*, p. 167; Paris, 1837.

la mer et peuplé ces contrées : —.... *Iberos veteres trajecisse, easque sedes occupâsse, fidem faciunt.* Ceux qui sont les plus proches de la Gaule, continue-t-il, ressemblent aux Gaulois : — *Proximi Gallis, et similes sunt* (1).

Ce document est précieux, et nous le rappellerons (fr. II, IV). — Remarquons seulement ici qu'il vient en aide aux renseignements d'après lesquels les Bretons, fuyant les armes des Saxons et des Angles, au Vme siècle, auraient apporté dans les cités de l'Armorique des éléments d'origine ibérienne, ou tout au moins de race brune. Et quant à la ressemblance des Bretons voisins de la Gaule avec les Gaulois, elle se conçoit bien, des conquérants venus de Belgique s'étant emparés de cette côte méridionale, ainsi que nous l'apprend César (2). On sait que Ptolémée compte aussi, parmi les peuples d'Albion, des Belges, des Atrebati et même des Parisi : — Βέλγαι, Ἀτρεβάτιοι, Παρίζοι (3). Ces Bretons, arrivés dès le IIme siècle avant notre ère, étaient donc Belges, et par conséquent Cymris, ou, si l'on veut, Gaulois, aux mêmes titres que ceux de notre continent. Pinkerton explique ce passage de Tacite, en confrontant les Bretons du sud-ouest, pour lui « Celtes et non Belges, » avec les « Gaulois celtiques, établis sur la côte opposée. » Ailleurs, il commente le même passage, en observant que la rousseur des cheveux et le volume des membres caractérisent encore les Scandinaves, tandis que les Gallois Celtes, ainsi

(1) In *Agricol.*, § XI.

(2) *De bell. gall.*, lib. V, cap. XII.

(3) *Geogr.*, lib. I, cap. III.

que les Écossais et les Irlandais, sont remarquables par la couleur brune des cheveux et une taille moindre : — The red hair and large limbs are to this day the grand features of the Scandinavians, while the Scotish, Irish, and Welsh Celtes are remarkable for black hair and a stature rather diminutive. Il faut noter, en effet, que suivant cet auteur, si les Cimbres ou Cimmériens, ancêtres des Welches, et premiers habitants de la Germanie, sont Celtes, ou Celtes Germains, il n'en est pas de même des Belges, qui sont Germains d'origine, et par conséquent Scythes ou Goths (1). Ainsi ces deux opinions, partant de points de vue différents, sont également admissibles.

Il est à remarquer que les divers auteurs attribuent à ces mêmes vestiges de populations anciennes une couleur de cheveux différente, alors qu'il ne s'agit cependant que d'un fait appréciable aux sens. On comprend qu'il y ait là plusieurs races en présence ; mais encore faudrait-il distinguer et s'entendre. — Ainsi, M. Bodichon, qui range tous les Gaulois parmi les races blondes, voit en Écosse, en Irlande, dans le pays de Galles et dans la Bretagne, des cheveux noirs comme ceux des Kabyles ; pendant que M. Ware, dont les principes diffèrent seulement en ce qu'il n'assimile point la couleur de cheveux des Gaëls à celle des Cymris, trouve, au contraire, que ce sont les blondes chevelures de ceux-ci qui prédominent en Irlande, en Écosse et dans les montagnes auprès du pays de Galles. — M. d'Omalius d'Halloy est persuadé que les anciens Gaulois avaient

(1) Ouv. cit., p. 162, cf, p. 74, 77 et suiv., 192, 239, et *pass.* — *An Enquiry into the hist. of Scotland*, vol. I, p. 184 ; Edimb., 1814.

les cheveux blonds ; et il admet qu'ils descendent de peuples du même type blond, « qui ont été plus ou » moins modifiés par leur mélange avec des Araméens » qui habitaient le midi de l'Europe avant que les Euro- » péens ne s'y étendissent. » Il dit que les Bas-Bretons ont en général les cheveux et les yeux noirs et la taille des habitants du sud-ouest de la France, tandis que l'on rencontre beaucoup de chevelures blondes parmi les Gallois. Et pour M. Moke, tout en considérant les anciens Gaëls ou Celtes comme une race blonde, il constate l'existence de cheveux bruns et noirs en Écosse, dans le pays de Galles, dans la Basse-Bretagne, là même où ne devraient se rencontrer que des cheveux blonds, à moins que l'on ne fasse intervenir une population brune antérieure, dont la postérité revivrait dans les types actuels, population dont l'existence est ainsi prouvée incontestablement (1).

Nous venons de voir que, d'après Pinkerton, les Écossais, les Irlandais et les Gallois ont des cheveux noirs. Et telle est aussi l'apréciation d'un autre observateur d'outre-Manche, M. Price, qui soutient, lui, que ces peuples étaient originairement roux (2). De son côté, Prichard, qui ne doute pas non plus que les Celtes n'appartinssent à la variété blonde, reconnaît que, sauf dans quelques districts où la couleur rousse est fréquente, les montagnards des îles Britanniques ont en

(1) Bodichon, ouv. cit., *loc. cit.*—Ware, ouv. cit., *loc. cit.*— D'Omalius, ouv. cit., *loc. cit.* — Moke, ouv. cit., *loc. cit.*

(2) *An Essay on the physiogn. and physiol. of the present inhabit. of Britain*, etc. London, 1829 ; trad. fr. (*Extr.*); dans Michelet, ouv. cit., t. I, *Éclaircissem.*, p. 482-85.

général des cheveux d'un brun foncé : aussi conclut-il, de même que M. Price, à leur brunissement. Il dit que les deux branches des nations celtiques de l'ouest de l'Europe « sont représentées dans les temps modernes, » l'une par les Irlandais, les Écossais et les Manks, et » l'autre par les Gallois et les Armoricains ou Bre- » tons (1). » Ces mêmes représentants des races anciennes en Irlande et en Écosse sont également considérés, par Will. Edwards, comme des Gaëls, et par conséquent, suivant lui, comme bruns dès l'origine ; tandis que chez les Gallois et les Bas-Bretons, bien que les Gaëls d'origine dominent par le nombre, le type physique, le caractère national et la langue des Cymris ont prévalu. Le même auteur assure que dans toute l'Angleterre les types cymriques sont encore très répandus (2).

Enfin, pour M. Am. Thierry, les Gaulois en général avaient les cheveux blonds ou châtains. Et tout le monde sait que cet historien, en recherchant la parenté des deux races dites gauloises, avait trouvé le *gaëlic* parlé notamment dans la haute Écosse, l'Irlande, l'île de Man, alors que le *cymric* est le seul idiome dont les habitants du pays de Galles, ainsi que ceux de la Basse-Bretagne, aient conservé des traces. Ses études sur le langage le conduisent d'ailleurs à regarder les Gaëls comme ayant précédé les Cymris dans la Grande-

(1) *Hist. nat. de l'homme*, trad. par Roulin, t. 1, p. 262-264, 247 ; Paris, 1843 ; — cf. *Researches into the physic. hist. of Mankind*, vol. III, part. 1, p. 198-200, edit. 1836-44.

(2) *Fragm. d'un mém. sur les Gaëls ;* dans les *Mém. de la Soc. ethnol.*, t. II, part. I, p. 18, 19; Paris, 1841-45; — *De l'infl. récip. des races sur le caract. nation.*, ibid., p. 6, 9, 10 ; — *Des caract. physiol. des races hum.*, *ub. sup.*, t. 1. part. I, p. 58, 85-86.

Bretagne, et comme étant la population primitive de cette île (1).

Cette manière de voir, néanmoins, relative à l'origine gaëlique des premiers Bretons, adoptée déjà par Camden et d'autres modernes (2), n'est pas confirmée par les témoignages de César, de Tacite et de Strabon autant qu'on pourrait le croire, si l'on s'en rapportait à certains auteurs (3). César donne comme positive la tradition qui fait naître sur les lieux mêmes les habitants de l'intérieur de l'île — ...*quos natos in insulâ ipsâ memoriâ proditum dicunt*. Et Tacite, laissant la question indécise, dit que les Bretons ignorent quels ont été les premiers habitants de leur pays, si ce furent des indigènes ou des étrangers : — *indigenæ an advecti*. Il incline seulement à croire que ce sont les Gaulois qui ont occupé le sol le plus voisin des Gaules, — *Gallos vicinum solum occupâsse, credibile est* (4). Strabon, que

(1) Ouv. cit., t. II, p. 43; t. I, *introd.*, p. xiij-xiv, xvj et suiv., p. 1-2. — Cf. Eusèbe de Salles, *Hist. génér. des races hum.*, p. 96 ; Paris, 1849.

(2) Camden, *op. cit.*, p. 7-8 sqq., 16-17. — Rapin Thoyras, *Hist. d'Anglet.*, t. I, *introd.*, p. 6-7 ; in-4°, La Haye, 1727-36. — Bullet, *Mém sur la lang. celtiq.*, t. I, préf., ch. VII, p. 9, part. II, p. 29 ; Besançon, 1754. — Hume, *Hist. d'Anglet.*, etc., trad. fr., édit. in-f°, 1765, t. I, p. 4. — Aug. Thierry, ouv. cit., p. 31-32, 36. — Cf. Jornandès, *de Getar. sive Gothor. orig.*, etc., cap. II. — Bède, *Hist. ecclesiast. gent. Angl.*, lib. I, cap. I.

(3) De Larrey, *Hist. d'Anglet.*, *d'Écosse et d'Irlande*, édit. in-f°, 1707-13, t. I, p. 2.—Pelloutier, *Hist. des Celt. et particul. des Gaul. et des Germ.*, édit. in-4°, 1771, t. I, p. 25.— Adelung et Vater, *Mithridates*, t. II, p. 78; Berlin, 1806-16; cf. trad. fr. (*Extr.*), par Lanjuinais; dans les *Mém. de l'Acad. celt.*, t. IV, p. 325; Paris, 1809.

(4) César, *op. cit.*, *loc. cit.* — Tacite, *op. cit.*, *loc. cit.*

nous citons plus loin (fr. II, III) signale les différences entre les hommes de l'île de Bretagne et les Gaulois. Et ce qu'il dit de la ressemblance des mœurs ne doit s'entendre que des Belges établis sur la côte du cap *Cantium* — Κάντιον, — comparés à ceux de la Gaule (v. *sup.*, p. 311). Diodore de Sicile rapporte aussi que, suivant certaines traditions, les Bretons étaient dits, soit en totalité, soit en partie *originaires* du pays, — αὐτόχθονα γένη (1). Or, quelle que soit la signification de ces derniers témoignages, la présence de populations sorties du continent de la Belgique en particulier, et dans le sud-ouest, aujourd'hui pays de Galles, et sur la côte méridionale ou dans le pays de Kent, atteste suffisamment que, dans les temps historiques, toute la contrée n'appartenait point à ces colonies étrangères. La limitation du territoire occupé par ces nations n'exclut-elle pas en effet l'idée de possession entière du sol !

Nous ne savons si des préoccupations résultant de la manière d'envisager la couleur des cheveux des anciens Gaulois, n'auraient pas influencé quelques-unes des opinions dont nous venons de parler ; et c'est d'ailleurs en vain que l'on chercherait à projeter une vive lumière sur les ténèbres d'un aussi lointain passé. Mais ce qui ressort de cet aperçu, et ce qui domine au milieu de ces jugements en divers sens, c'est que dans la plupart des contrées que les Celtes ou Gaëls ont occupées, sans nul doute avant les Cymris ou Cimbres, puis les Belges ou Gallo-Belges, et où les uns et les autres avaient dû se rencontrer avec quelques essaims de race ibérienne

(1) Lib. V, ed. gr. lat ; collect. F. Didot, cap. XXI.

ou ibéro-celte ; c'est que dans ces contrées, disons-nous, on trouve des populations conservant les caractères physiques des races méridionales.

Ainsi, la présence actuelle de ces populations à cheveux bruns ou noirs est un fait attesté par ceux-là mêmes qui récusent l'existence d'une variété brune, à des époques reculées, et qui voient seulement dans les anciens possesseurs du sol, Gaëls ou Celtes, une famille d'hommes blonds. Toutefois, si l'on croit pouvoir considérer cette race des Celtes comme étant de souche brune, ou plus brune que blonde, on conçoit dès lors que les phénomènes observés trouveraient de la sorte leur explication physiologique.

Rien ne prouve, il est vrai, que l'hypothèse touchant l'origine ibérienne doive être rejetée. Et quoique les témoignages historiques se refusent à lui donner la valeur d'un fait, ici, comme en bien d'autres occasions, les caractères de la constitution physique, venant en aide à l'histoire, pourraient être de nature à rectifier les traditions. Mais, en nous plaçant au point de vue de la coloration brune des Celtes, point de vue qui est le nôtre ; en reconnaissant sur divers points les traces, et comme l'image de ces débris anciens dans les types actuels (v. fr. II, v), nous sommes logiquement conduit à inférer qu'ils peuvent bien être autant de vestiges du peuple gaélique. Et de là l'intérêt qui s'attache aux éclaircissements que comporte la question de la chevelure des Celtes ou Gaulois, question sur laquelle on est si peu d'accord.

Cette opinion, du reste, qui regarde comme étant originairement de race brune, autre que celle des

Gaëls, les populations ci-dessus mentionnées, est assurément plus rationnelle que celle qui ne verrait dans le brunissement de la descendance des Celtes qu'une déviation qui se serait opérée à la suite du mélange entre des nations toutes de race blonde, et pouvant se rattacher à des conditions d'existence, à des influences climatériques, thèse que soutient Prichard (1). Car, s'il est permis de croire que diverses modifications soient survenues, bien plus par le fait de certains croisements, que par l'action du climat et des mœurs, on ne saurait admettre sans preuves positives, que ces mutations du blond au brun se soient produites, non-seulement chez les groupes que plusieurs disent être d'origine ibérienne, tant ils sont bruns, mais dans tout le corps de nation qui représente aujourd'hui l'ancien peuple de la Gaule proprement dite.

On a encore imaginé, toujours d'après l'idée de la couleur blonde des Celtes, que notre teinte actuelle pouvait être une exception à la loi commune de transmission des types par voie de génération. B.-G. Niebuhr paraît être de cet avis (2). Mais où serait la preuve de cette assertion? une fin de non-recevoir n'est pas un argument; et Niebuhr ne justifie en aucune sorte cette vue de son esprit. Les choses de la nature ne procèdent point par exception. Que l'on avoue l'insuffisance de nos moyens de connaître, à la bonne heure; cela, du moins, ne mène point à l'erreur.

M. de Salles constate également que « La France

(1) *Hist. nat.* etc. cit., t. I, p. 264-266. — *Research.* etc. cit., *ub. sup.*, p. 196. — Cf. Moke, ouv. cit., p. 7.

(2) *Hist. rom.*, trad. par de Golbéry, t. IV, p. 293-294, *not.*; Paris, 1830, etc.

» méridionale, où les Celtes se sont conservés le » moins mélangés, est remplie de teints bruns; » et que « Les Kimrys d'Armorique eux-mêmes ont des » cheveux noirs, quoiqu'ils aient gardé les yeux » bleus. » Et pour lui ce phénomène est tout simplement le résultat du déboisement des Gaules (1). La variété de ces explications a bien aussi son mérite. Enfin, partant du même point de vue et de la mutabilité des types, M. Price pense que « la diversité de » nourriture explique la différence, comme on le » voit dans les animaux..... (2); » tandis que M. Michelet attribuerait volontiers ce même brunissement des cheveux à « l'action du temps et de la civili- » sation (3). » M. d'Omalius seul ici, comme nous l'avons vu (p. 307, 313), donne pour explication de la couleur actuelle des peuples issus des anciens Celtes le « mélange de ces derniers avec les Araméens, » que l'on suppose les avoir précédés dans le midi de l'Europe. Cette dernière hypothèse paraît du moins admissible. Mais, de l'aveu même de son auteur, elle « n'est pas appuyée sur des textes historiques formels... (4) » Et quant aux autres présomptions, quelles raisons, quels exemples les autorisent? C'est ce que l'on ne saurait dire. Et d'ailleurs, ne fallait-il pas d'abord prouver ce qui est en question, savoir que les Celtes ont bruni?

Il n'est besoin de dire que le caractère tiré de la

(1) Ouvr. cit., p. 257.
(2) Ouvr. cit., *ub. sup.*, p. 483.
(3) Ouvr. cit., t. I, *ub. sup.*, p. 485.
(4) Ouvr. cit., p. 38, 26, *not.*

chevelure n'est pas tout, loin de là, dans ces sortes de problèmes; et que c'est l'ensemble de la constitution physique et morale qu'il faut envisager et scruter autant que possible, quand il s'agit d'étudier les rapports d'origine et la filiation des différents peuples. Mais telle est cependant l'importance de ce débat, en ce qui concerne les anciens Gaulois, qu'il touche en quelque manière à la question même de savoir quels furent nos ancêtres. Car les déviations dont nous venons de parler n'étant point acceptées comme des faits, si les Celtes ont été blonds, de même que les Cymris, il faut bien que nous tenions des Ibères ou de quelque race inconnue la couleur dominante de nos cheveux.

Nous allons faire quelques recherches sur ce sujet, et nous serons ensuite tout naturellement conduit, par l'enchaînement des faits, à examiner une autre matière d'un non moindre intérêt ethnologique : nous voulons parler des raisons ou des titres que l'on apporte en faveur de la parenté généralement admise entre les Gaëls, Celtes ou Gaulois, d'une part, et les Cymris, Cimbres ou Belges, de l'autre; — parenté qui ne nous semble rien moins que prouvée, et que nous croyons contestable, aussi bien que la couleur blonde des cheveux gaulois.

(*La suite au prochain numéro.*)

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

DE M. CORTAMBERT,

SUR LE VOYAGE DANS LA TURQUIE D'EUROPE (1)

Par M. A. Viquesnel;

Et Notice statistique sur l'empire Ottoman, d'après cet ouvrage.

Lus dans la séance du 6 mars 1857.

Messieurs,

J'ai à vous rendre compte du *Voyage dans la Turquie d'Europe* de M. A. Viquesnel, dont M. le ministre de l'Instruction publique a eu la bienveillance de vous adresser un exemplaire. Il est des titres pompeux qui couvrent des volumes souvent bien vides : on promet beaucoup, et l'on tient peu. Voici un titre modeste, qui n'annonce pas assurément tout ce que renferme cet excellent ouvrage. On croirait ne rencontrer là qu'une simple relation de voyageur, et l'on y trouve un tableau très étendu et très complet de l'empire Ottoman ; le plus complet sans doute que nous possédions encore, et, je puis ajouter, le plus exact.

L'auteur a consacré tout son premier volume, c'est-à-dire environ 500 pages grand in-quarto, à une description statistique, ethnographique et politique de

(1) 2 vol. gr. in-4°, et atlas composé de 3 cartes in-plano colomb. et de 28 planches in-fol. jésus. Chez Gide et Baudry.

l'empire Turc ; son second volume, qui n'est pas encore publié, comprendra les parties scientifiques du voyage, c'est-à-dire la météorologie, la géographie physique et la géologie. Je vais vous faire connaître aujourd'hui, messieurs, le résultat de mon examen du tome premier. Permettez-moi de ne pas me contenter d'une simple appréciation de ce travail ; j'y joindrai le résumé des excellentes choses qu'il contient, afin que notre *Bulletin* puisse offrir à ses lecteurs des renseignements que je crois propres à les intéresser.

M. Viquesnel commence par jeter un coup d'œil sur l'histoire des Turcs. En remontant dans l'antiquité de cette histoire, il explique la distribution des dialectes turcs en deux grands idiomes, l'ouïgour, ou turc ancien, et le turcoman, qui, après avoir été la langue des Seldjoukides, est devenu celle des Ottomans et le turc actuellement en usage.

Il trace un tableau chronologique des principales phases de la puissance ottomane, depuis Osman Ier jusqu'à nos jours.

Il aborde ensuite le sujet très important et très complexe des populations si variées qui habitent la Turquie d'Europe. Il les groupe en quatre sections :

1° La famille turque, comprenant : les Ottomans, les Turcomans et les Iourouks, enfin les Tatars de la Dobrodja ;

2° La famille gréco-latine, comprenant : les Grecs, les Albanais ou Chkipétars, les Valaques (qui s'appellent eux-mêmes *Roumani*, et que les Slaves nomment *Zinzares*), les Moldaves, les Valaques ou Zinzares de l'Épire ;

3° La famille slavonne ou slave, comprenant : les Serbes, les Bosniaques, les Herzégoviniens, les Croates, les Monténégrins (considérés cependant par quelques ethnographes comme d'origine albanaise), les Bulgares ;

4° Les familles arménienne, sémitique, indienne, et autres peu considérables.

M. Viquesnel consacre de nombreux développements à l'étendue et à la statistique de la population de l'empire Ottoman.

Il trouve aux possessions européennes une superficie de	528,050	kil. carrés.
A celles d'Asie	2,075,220	»
A celles d'Afrique	2,591,743	»
Total	5,195,013	»

La population est loin de suivre les proportions des superficies :

Les possessions européennes ont	15,184,105	hab.
Celles de l'Asie	16,050,000	
Celles de l'Afrique	5,100,000	
Total	36,334,105	

Mais si l'on déduit, en Europe, les provinces médiates de Moldavie, de Valachie et de Servie ; en Asie, l'Arabie, sur laquelle la Porte n'exerce guère qu'une autorité nominale ; en Afrique, la totalité des possessions, parce qu'elles échappent à peu près entièrement à l'action du gouvernement ottoman, on a pour résultats :

En Europe	371,950	kilom. carrés,	10,268,000	hab.
En Asie	1,259,843	»	15,150,000	»
Totaux	1,631,793		25,418,000	»

M. Viquesnel a minutieusement calculé les limites turques. Il trouve aux limites maritimes un développement de 16,225 kilomètres; aux limites continentales, 13,833 kilomètres; au contour des îles, 3,640 kilomètres, ce qui donne un total général de 33,698 kilom.

Nous venons de dire que la population des provinces turques immédiates est de 25,418,000 âmes. Avouons, cependant, que ce n'est pas là un chiffre dont on puisse soutenir la parfaite exactitude. Rien n'est plus difficile que l'évaluation de la population en Turquie : l'état civil des diverses races, tant musulmanes que chrétiennes, n'a été jusqu'ici à peu près constaté sur aucun registre. Cependant, à force de recherches, l'auteur est parvenu au résultat que nous venons de présenter. Il donne les tableaux de la population distribuée par régions naturelles et par familles ethnographiques, soit d'après ses propres recherches, soit d'après celles de MM. Boué et Ubicini. Nous offrons ici le résumé de la distribution ethnographique, d'après M. Ubicini :

Famille turque	12,375,000
dont environ 2,000,000 en Europe	
Famille persane (Kurdes, Druzes, Yézidis, etc.)	1,288,000
Famille géorgienne (Lazes)	20,000
Famille sémitique (Arabes, Syriens, Chaldéens, Juifs)	6,414,000
Famille arménienne	2,400,000
Famille indienne (Tchinganès ou Bohémiens)	414,000
Famille gréco-latine	7,487,105
Famille slavonne	5,936,000

La Turquie d'Europe est principalement peuplée par les deux familles gréco-latine et slave, la Turquie d'Asie par la famille ottomane, la Turquie d'Afrique

par la famille sémitique, c'est-à-dire par les Arabes.

La classification des populations par religions n'est pas moins intéressante que celle à laquelle donne lieu l'ethnographie. Elle offre en résumé :

21,738,000 musulmans, dont :

4,180,000 en Europe,
12,568,000 en Asie,
4,990,000 en Afrique;

14,075,425 chrétiens, dont :

10,723,425 en Europe,
3,302,000 en Asie,
50,000 en Afrique;

346,680 juifs, dont :

206,680 en Europe,
80,000 en Asie,
60,000 en Afrique;

174,000 idolâtres, c'est-à-dire Bohémiens, dont :

74,000 en Europe,
100,000 en Asie.

Aucun de ces Bohémiens n'habite en Afrique, et cependant le nom de *Gitanos*, de *Gypsies*, qu'on leur applique en divers pays, semble rappeler que cette race méprisée a dû habiter l'Égypte.

Si l'on compare les 1,631,793 kilomètres carrés des provinces turques immédiates et la population de 25,418,000 âmes répandue sur cette superficie, on obtient environ 16 habitants par kilomètre carré; dans la Turquie d'Europe, la moyenne est de 28,75 par kilomètre carré; dans la Turquie d'Asie, elle n'est que de 7,73,

ou de 12,02 en déduisant les déserts. Celle des îles (17,40) dépasse un peu la moyenne des parties continentales ; enfin la moyenne des principautés danubiennes est un peu plus élevée que celle de la Turquie d'Europe.

Une digression très importante sur Constantinople fait connaître la statistique de cette capitale. On a donné des évaluations bien diverses de sa population, non-seulement parce que les documents précis manquent, mais parce que tantôt l'on ne comprend sous le nom de Constantinople que la *ville aux sept collines*, tantôt on y joint les villages voisins, tout le long du Bosphore, et même la ville de Scutari et les autres localités asiatiques du détroit. On trouve cette population évaluée tour à tour à 500,000, à 700,000, à 900,000 âmes. Examinons quelle peut être la vérité.

M. Viquesnel désigne sous le titre de *Constantinople et ses faubourgs* : 1° la ville aux sept collines, c'est-à-dire ce que les Turcs nomment proprement *Stamboul* ; 2° Péra ou Bey-Oglou, Galata, Eyoub, Khas-keui, Ters-khanè, Kassem-Pacha, Tatavla ou Saint-Dimitri, Top-khanè et Fondoukli, qui sont situés autour de la Corne d'Or ; 3° Béchiktach, Arnaout-keui, Bébek, Térapia, Buyukdéré, et autres lieux de la côte européenne du Bosphore ; 4° Scutari, Beyler-Bey, Anadolou-Kavak, et autres lieux de la côte asiatique de ce détroit. Pour parvenir à l'évaluation du nombre des habitants de toute cette agglomération, il a recours à de précieux documents, recueillis avec une patience infinie par M. le docteur Verrollot : ce sont des calculs établis sur la consommation de la farine, de l'eau, de la viande de boucherie ; ce sont les renseignements fournis par les chefs des di-

verses branches de l'administration ottomane, les patriarches des églises grecques, arméniennes et catholiques, les rabbins, les chancelleries des puissances étrangères. On arrive ainsi à trouver, pour 1848, un total de 715,300 habitants, dont 565,000 forment la population domiciliée (partagée en *indigène*, 557,000, *étrangère*, 8,000), et 150,300 pour la population flottante (*composée de* 142,000 *indigènes et* 8,300 *étrangers*).

Sur ce nombre on compte : 421,000 musulmans, 278,000 non musulmans, 16,300 individus dont la religion n'est pas indiquée (c'est la population flottante qui fournit ce dernier nombre).

En classant cette population par groupes topographiques, on a 321,000 habitants pour Stamboul; 24,000 pour Péra; 25,000 pour Galata; 21,600 pour Béchiktach; 49,000 pour Scutari, etc.

Une foule de considérations et de notes curieuses accompagnent ces indications statistiques. Nous signalerons ce qui est dit sur les esclaves blanches, provenant de trois origines : *gurdju* (géorgienne), *tcherkess* (circassienne), *abaça* (abaze). Nous appellerons aussi l'attention sur les naissances, ainsi que sur les avortements volontaires, provoqués très fréquemment par la coupable légèreté des femmes musulmanes de Constantinople. On compte 1 avortement volontaire par 16 femmes mariées, de 14 à 40 ans; la population musulmane de cette capitale éprouve ainsi, dans l'espace de 26 ans, le déficit énorme de 35,000 naissances.

Le dépouillement des registres des décès, tenus par l'Intendance sanitaire de Galata, a fourni dix tableaux qui font connaître la mortalité mensuelle, pendant dix

années (1841-1850), des divers éléments dont se compose la population civile indigène. Les remarques qui accompagnent ces tableaux mettent en garde contre les déductions rigoureuses qu'on voudrait tirer de ces chiffres, empruntés à une source officielle. Elles nous montrent la différence notable entre les quartiers juifs et les quartiers musulmans : les premiers, sales, encombrés, à l'air vicié, offrent 1 décès sur 27,9 habitants; les seconds, aérés, propres et verdoyants, ne donnent que 1 décès sur 41,6.

Enfin, d'après M. le docteur Verrollot, les nombres suivants représentent les rapports des décès, parmi la population civile indigène, avec beaucoup plus d'exactitude que les moyennes décennales sus mentionnées :

Musulmans.....	1 sur 41,6	mortalité moyenne, 40,7.
Grecs.....	1 sur 41,2	
Arméniens	1 sur 42,3	
Juifs.....	1 sur 27,9	
Catholiques	1 sur 47,5	
Tchinganès.....	1 sur 40,5	

Les divisions administratives de l'empire Ottoman ont été l'objet d'un travail bien minutieux et bien attentif de M. Viquesnel. Le temps et la patience qu'il a consacrés à chercher sur les cartes toutes ces divisions et à les confronter avec les documents officiels donnés par le gouvernement turc, ne peuvent être bien appréciés que par ceux qui, comme moi, ont été témoins de tant de recherches laborieuses, faites pendant plusieurs mois, du matin au soir, dans les salles de la Bibliothèque impériale. Une des causes qui jettent beaucoup de difficultés dans ce travail, c'est l'instabilité

des divisions administratives : à six ans seulement de distance, de 1849 à 1855, elles offrent des différences très nombreuses entre l'*Annuaire* officiel de la première de ces dates et celui de la seconde ; une autre difficulté très grande, c'est l'extrême variabilité de l'orthographe : celle de l'*Annuaire* diffère beaucoup de l'orthographe employée par les ouvrages et les cartes de nos géographes d'Occident ; et ceux-ci, à leur tour, s'accordent fort peu entre eux.

M. Viquesnel a cru devoir présenter les tableaux des deux éditions de l'*Annuaire de l'empire Ottoman*, en 1849 et 1855. Les noms sont traduits par M. T. X. Bianchi : c'est assez dire que l'on peut compter sur l'exactitude de la transcription.

Les principales divisions administratives sont les *eyalets* ou gouvernements généraux ; viennent ensuite les *livas* ou *sandjaks*, dont le nom veut dire *drapeau ;* enfin, au-dessous, sont les *kazas* ou districts.

Le nombre des eyalets s'élève, dans l'*Annuaire de* 1855, à 36 ; celui des livas, à 171 ; celui des kazas, à 1636. La nomenclature de toutes ces divisions est donnée par M. Viquesnel, et elle est accompagnée de notes nombreuses sur l'orthographe et sur la position des lieux.

Nous nous contenterons d'indiquer ici les trente-six eyalets de l'Annuaire de 1855.

Dans l'*Europe continentale :* Edirnè (Andrinople) ; Silistrè (Silistri) ; Boghdan (Moldavie) ; Iflak (Valachie) ; Vidin, Nich, Uskiup, Sirb (Servie), mohafizliq (gouvernement militaire) de Belgrad ; Bosna (Bosnie) ; Roumili, Iania, Sélanik (Salonique).

Dans les *îles de la Méditerranée :* Krid (Crète ou Candie); Déjaïri-Bahri-Séfid (îles de la mer Blanche ou Archipel) (y compris Chypre (Kybris).

Dans l'*Asie continentale :* Khodavendiguiar, Aïdin, Karaman (Caramanie), Adana, Bouzavouk, Kastamouni, Sivas, Tharabouzoum (Trébizonde), Erzeroum, Van, Kurdistan, Kharbérout, Haleb (Alep), Saïda, Cham (Damas), Baghdad et Chehrizor, Habech, Yémen,

En *Afrique :* Misr (Égypte), Tharaboulouci-Gharb (Tripoli d'Occident), Tounous (Tunis).

Constantinople ne paraît pas dans cette liste. Elle forme, avec ses faubourgs, une division séparée.

On voit, avec étonnement, figurer dans le tableau des éyalets la Moldavie (Boghdan), la Valachie (Iflak) et la Servie (Sirb), qui se régissent par leurs propres lois.

Pourquoi l'Yémen, gouverné par des princes indépendants, figure-t-il également au nombre des eyalets? On est encore plus étonné de voir le nom de Habech (Abyssinie) servir de désignation à une partie de territoire située en Arabie et comprenant les livas de Nedjd, de Mekkè (la Mecque), de Djedda et de Médinè (Médine).

L'Égypte (Misr), la régence de Tripoli (Tharaboulouci-Gharb) et celle de Tunis (Tounous) sont de même comptées comme des eyalets ordinaires, malgré la place à part qu'elles se sont faite dans la distribution politique de l'empire Ottoman.

M. Viquesnel consacre un chapitre étendu au *tanzimat*, cette organisation nouvelle, cette voie du progrès, à laquelle Mahmoud II et son fils ont voué leurs efforts. Pour faire accepter le tanzimat par ses sujets musul-

mans, le gouvernement turc a dû annoncer qu'il n'est pas un ordre de choses nouveau, mais le retour à l'ancienne forme et aux anciens principes, dénaturés par l'invasion des abus. Et cela est plus vrai qu'on ne le suppose communément; il est certain que l'empire Ottoman, à l'époque de sa splendeur, a brillé par des règlements sages, éclairés et libéraux, que la faiblesse et le désordre ont fini par anéantir. Les principes du tanzimat actuel ont été proclamés le 3 novembre 1839, par le khatthy-chérif de Gulkhanè (1), et ils ont été confirmés par le khatthy-humaïoun du 18 février 1856. D'après l'*Annuaire ottoman*, l'organisation politique, adoptée pour arriver à la réalisation des promesses de réforme énoncées dans le khatthy-chérif de Gulkhanè se divise en quatre parties distinctes :

1° Le gouvernement, ou conseils de l'empire;

2° L'administration, ou division administrative et financière;

3° Les emplois ou offices judiciaires;

4° Les emplois de l'épée.

M. Viquesnel examine successivement ces quatre divisions, et traite du sultan, du grand vézir, du cheikh-ul-islam ou mufti; les attributions de celui-ci, souvent mal comprises parmi nous, consistent proprement dans l'interprétation de la loi; c'est le chef des *ulémas*, c'est-à-dire du corps à la fois judiciaire et religieux; il réunit dans ses fonctions un mélange de certaines attributions qui, chez nous, appartiendraient à un garde des sceaux, à un grand maître de l'Université et à un

(1) Gulkanè, c'est-à-dire la maison des roses : on sait que c'est le nom de la troisième cour du palais de Top-Kapou (porte du canon).

doyen d'école. Son *fetva* est nécessaire pour valider toute ordonnance, tout acte émané de l'autorité souveraine.

Il est ensuite question du ministère ou conseil privé, c'est-à-dire du *divan*, composé du grand-vézir, du mufti, du ser'asker ou ministre de la guerre, du capitan pacha ou ministre de la marine, etc.; tous décorés du titre de *machirs* (conseillers du souverain); puis on traite des *conseils de l'empire*, au nombre de dix (conseil d'État et de justice, conseil de l'instruction publique, conseil de la guerre, etc.); enfin de la *chancellerie d'État*, c'est-à-dire des *qalèmïié* (emplois de la plume), dont fait partie l'important bureau des traducteurs (*terdjuman odaci*).

Si nous passons à l'administration civile et financière, nous trouvons à la tête de chaque eyalet un *vali* ou gouverneur général; chaque liva, excepté celui qui a pour chef-lieu le chef-lieu même de l'eyalet, et qui se trouve placé sous la dépendance directe du vali, est administré par un *kaïmakam* (lieutenant). Les kazas sont confiés à des *mudirs*, qui sont nommés par le gouverneur général.

Chaque *nahiyé* (village ou hameau) est administré par un *moukhtar* ou *khodja-bachi*, élu par les habitants et faisant à la fois l'office de maire et celui de percepteur.

Pour la partie financière, chaque eyalet a un *defterdar* (receveur et payeur général), et chaque liva un *mal-mudiri* (receveur et payeur particulier).

A la tête des emplois ou offices judiciaires est une haute cour de justice et d'appel (*arz odaci*), formant deux présidences ou chambres, celle de Roumélie et

celle d'Anatolie, qui jugent en dernier ressort. Chacune est dirigée par un *kazi-asker*, c'est-à-dire un chef de la magistrature, l'un en Europe, l'autre en Asie.

Viennent ensuite vingt et un *mévléviets* ou grands ressorts judiciaires, correspondant à nos cours d'appel, et à la tête de chacun desquels est placé un *molla* (grand juge).

Au-dessous sont les *kazas* ou tribunaux ordinaires, au nombre de 120 ; ils se composent d'un juge (*molla* ou *kadi*), d'un *mufti*, élu par la province parmi plusieurs candidats, d'un *naïb* ou juge suppléant, etc. On peut les comparer à nos tribunaux de première instance. Le nom de *kaza* a donc deux significations : dans la division administrative, le kaza est un district ; dans la division judiciaire, c'est un tribunal. Il y a bien moins de kazas judiciaires que de kazas administratifs.

Les tribunaux inférieurs, qu'on peut comparer à nos justices de paix, ont à leur tête des naïbs.

Enfin, si nous jetons un coup d'œil sur ce que l'on appelle les *emplois de l'épée*, nous remarquons que les troupes turques sont distribuées en six camps ou corps d'armée (*ordou*) :

1° L'ordou de la garde impériale, ayant son quartier général (*merkez*) à Scutari d'Asie;

2° L'ordou de Constantinople ;

3° L'ordou de Roumélie, dont le quartier général est à Monastir ;

4° L'ordou d'Anatolie, quartier général à Kharbérout ;

5° L'ordou d'Arabie, quartier général à Damas ;

6° L'ordou d'Irak, quartier général à Baghdad.

Les grades et les prérogatives de tous les fonctionnaires, en Turquie, ont été réglés, de tout temps, avec un soin minutieux par les *qanouns* ou ordonnances des sultans, rigides observateurs du cérémonial et de l'étiquette. On a assimilé scrupuleusement les grades des fonctionnaires entre eux, en prenant les grades de l'armée comme point de départ de cette assimilation.

Ainsi, au *muchir*, titre que nous pourrons traduire par feld-maréchal, sont assimilés, dans l'ordre judiciaire, les deux *kazi-askers*, présidents des deux chambres de la cour suprême; dans le gouvernement et l'administration, le *vézir;* dans les emplois de la plume, le *rutbeï-bala* ou fonctionnaire du rang supérieur, etc. Le tanzimat règle toute cette hiérarchie.

On pourrait se demander si le Coran, cette loi suprême des musulmans, ne doit pas nuire à l'accomplissement du tanzimat. M. Viquesnel n'hésite pas à se prononcer pour la négative; à affirmer que les principes de l'islamisme conduisent aux doctrines les plus libérales et les plus progressives; qu'ils aboutissent, en religion, à un spiritualisme comparable au spiritualisme chrétien; en politique, à une égalité presque républicaine; en morale, à la pratique des vertus les plus pures; que le Coran, loin d'être l'ennemi de la civilisation, en deviendra, si l'on veut, l'auxiliaire le plus puissant. Les Turcs éclairés ont coutume de dire que ce livre sacré contient toutes les vérités, toutes les découvertes, tous les progrès, toutes les réformes; mais qu'*il faut savoir les y lire.*

« Le véritable ennemi des réformes, dit M. Ubicini, c'est la société religieuse, telle qu'elle est parvenue à

se constituer en Turquie, au mépris de ce même Coran, avec ses ulémas et ses derviches, la mosquée et le têkê, l'église et le cloître. »

La charte ottomane investit le souverain du pouvoir exécutif. L'autorité législative réside dans le *cher'iat*, c'est-à-dire la loi théocratique puisée dans le Coran, et qui a tout réglé ou est censée avoir tout réglé. Cependant le souverain a la faculté de remplir, comme bon lui semble, les omissions ou les lacunes du cher'iat : cette prérogative s'appelle *ourf* (bon plaisir), et la loi qui en émane *qanoun*. Le tanzimat découle du même principe que les qanouns.

Le despotisme n'est nullement dans l'esprit de la constitution originaire. L'opinion met un frein puissant au pouvoir des sultans, et l'on peut dire qu'elle gouverne la Turquie en souveraine : « Rien ne s'y établit, ou n'a de chance de durée dans ce pays, dit M. Viquesnel, que ce qui offre un point de contact et de rapprochement avec ce qui a été antérieurement. Il faut nécessairement s'y appuyer sur la loi, même pour modifier la loi. Par conséquent, la réforme politique ou sociale n'est possible qu'à la condition de s'appuyer sur le Coran et la tradition. Elle rencontrera des obstacles difficiles à surmonter, et peut-être invincibles, si elle est présentée comme un emprunt fait à l'Europe. »

Le chapitre que M. Viquesnel a consacré à l'origine et à la nature de la propriété en Turquie est extrêmement instructif et intéressant :

A l'époque de la conquête, le territoire fut divisé en trois parties : l'une fut attribuée aux mosquées, pour subvenir aux besoins du culte, à l'entretien des écoles,

des hospices, etc.; la deuxième fut répartie entre les vainqueurs ou laissée aux anciens habitants; la troisième demeura entre les mains de l'État. De là trois classes de propriétés : *ecclésiastiques*, *patrimoniales et domaniales*.

On appelle *vakf* ou *vakouf* la forme particulière qu'affecte la propriété des mosquées ou de certaines fondations pieuses. L'organisation en est extrêmement vicieuse; Mahmoud II et son successeur ont cherché à mettre un terme aux abus qui s'y sont glissés; mais l'extirpation en est difficile, et c'est peut-être là le plus grand obstacle que rencontre le tanzimat. Le *kharadj* ou double tribut, qui pesait sur les raïas ou sujets non musulmans, a été aboli par les généreuses dispositions du sultan actuel; mais croirait-on que cette suppression n'a pas été accueillie avec faveur par ceux mêmes qu'elle était destinée à soulager? Ils préfèrent ne pas accepter les bénéfices de la réforme, plutôt que de se soumettre aux charges nouvelles, particulièrement au service militaire, aussi bien que les Ottomans. En vérité, ce n'est pas de l'équité; c'est une opposition bien regrettable, et l'on ne s'attendait pas, en Europe, à voir les populations chrétiennes apporter de semblables entraves aux nobles intentions d'Abdul-Medjid. « L'opposition des uns, dit M. Viquesnel, résulte du peu de confiance qu'ils ont dans la sincérité des promesses et dans la volonté bien arrêtée de leur mise à exécution; chez les autres, d'un patriotisme mal raisonné et de la crainte de voir s'évanouir leur rêve d'indépendance, si leurs coreligionnaires arrivent à la prospérité sous le nouveau régime. »

Le corps des *ulémas* (savants ou lettrés) est chargé des fonctions sacerdotales et judiciaires; nous avons déjà dit qu'à la tête est le cheikh-ul-islam, délégué spirituel du sultan, et qu'il est chargé de rendre l'ordonnance sacrée (*fetva*) qui déclare les actes émanés du pouvoir politique conformes au Coran et obligatoires pour tous les fidèles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est la différence d'estime et de considération qui s'attachent aux membres de ce corps, suivant qu'on les considère comme interprètes de la loi ou comme ministres du culte.

« Le clergé, dit M. de Hammer, en tant que l'on désigne par ce nom les ministres du culte, ne jouit peut-être nulle part de moins d'influence qu'en Turquie; les jurisconsultes, au contraire, n'ont dans aucun royaume, la Chine exceptée, plus de considération, et n'exercent plus de pouvoir dans les affaires politiques.»

Le corps des ulémas comprend trois groupes de fonctionnaires, dont les attributions sont très différentes.

Il y a : 1° les administrateurs de la justice : ce sont les *kadis ;*

2° Les docteurs ou interprètes de la loi : ce sont les *muftis ;*

3° Les ministres du culte : ce sont les *imams.*

L'administration de la justice se compose du cheikh-ul-islam, des mollas et des kadis ordinaires.

Les imams ne forment pas, comme notre clergé, un corps séparé du reste de la nation : aucune ordination ne leur confère un caractère sacré. Rétribués faiblement par les dotations des mosquées, pauvres, ignorants,

confondus dans la masse du peuple, obligés souvent de recourir à des professions manuelles pour suppléer à l'insuffisance de leur revenu, ils sont relégués dans les derniers rangs du corps des ulémas. Ils se partagent en 5 classes :

1° Les *cheikhs*, ulémas de l'ordre des *muderris* (professeurs), qui ont leur chaire dans une mosquée ;

2° Les *khatibs*, chargés de lire, au nom du sultan, la prière officielle du vendredi, c'est-à-dire le *khoutbè ;*

3° Les *imams* proprement dits, auxquels est dévolu le service ordinaire de la mosquée, ainsi que l'accomplissement des cérémonies relatives aux mariages et aux funérailles ;

4° Les *muezzins*, qui, du haut des minarets, annoncent les heures de la prière ;

5° Les *kaïms*, chargés du soin de l'intérieur de la mosquée.

Les kaïms, les muezzins et même les imams proprement dits ne font point partie du corps des ulémas : leurs fonctions sont regardées comme tout à fait subalternes. C'est dans la même catégorie que se placent naturellement les derviches, qui peuvent être assimilés, jusqu'à un certain point, au clergé régulier de notre société ecclésiastique chrétienne. C'est, du reste, un corps fanatique, intraitable, et dont la suppression paraît indispensable.

Après des détails très nombreux et très importants sur l'organisation religieuse et judiciaire des musulmans, M. Viquesnel examine les sociétés religieuses et civiles des sujets non musulmans, c'est-à-dire de ceux que l'on a appelés avec dédain *raïas* (troupeau). Ce-

pendant, avouons que ce troupeau n'a pas été trop maltraité par les vainqueurs, une fois que leur domination fut bien assise : les raïas conservèrent leurs églises, le libre exercice de leur religion, le droit de s'administrer eux-mêmes. Ce ne sont pas là des conditions trop dures. Les injustices criantes dont ils ont eu à gémir datent de la décadence de l'empire ; mais elles n'ont jamais été jusqu'à les priver de leurs priviléges d'autonomie civile et religieuse.

Dans les provinces immédiates il y a 9,414,000 raïas, formant 5 groupes de nations, désignées, en style officiel, sous le titre de *milleti khamsa* (les cinq communautés), et gouvernées, sous la surveillance de la Porte, par leurs patriarches respectifs et par le grand rabbin des Juifs. Ce sont :

1° La nation ou communauté grecque ;

2° La nation ou communauté arménienne ;

3° La nation ou communauté arménienne-unie ;

4° La nation ou communauté latine ;

5° La nation ou communauté israélite.

Il faut y ajouter la communauté protestante, récemment reconnue par la Porte.

Il est trois sectes qui n'ont pas d'existence officielle : ce sont les Syriens jacobites, les Chaldéens nestoriens et les Stari-Vierzi ou Vieux-Croyants, Cosaques qui n'ont pas voulu se soumettre à l'autorité de l'Église orthodoxe de Russie, fondée par Pierre le Grand, et qui se sont établis aux environs de Brousse et dans la vallée du Kyzyl-Irmak (Kizil-Ermak).

M. Viquesnel examine séparément chacune des communautés ; il en indique l'organisation et fait connaître

les prérogatives religieuses et civiles des patriarches ou autres membres du clergé, ainsi que leurs rapports avec l'autorité musulmane ; toutes ces communautés se meuvent fort à l'aise, sous leurs propres lois, dans cette prétendue patrie de l'intolérance ; elles ont toutes leurs tribunaux civils, leurs écoles, leurs établissements de bienfaisance ; toutes les Églises vivent sans contrainte et ont une liberté d'action illimitée. Mais un besoin de réforme se fait sentir dans plusieurs, et M. Viquesnel appelle surtout l'attention sur l'organisation défectueuse de l'Église grecque en Turquie.

Le système communal et municipal est établi dans ce pays sur des bases fort libérales.

Les *kodja-bachi*, espèces de maires, sont, comme nous l'avons dit, élus par la population : ils sont à la fois administrateurs, receveurs et juges.

Il n'existe de noblesse ni chez les Ottomans, ni chez les raïas ; il y a seulement chez les raïas une espèce d'aristocratie bourgeoise, qui exerce une grande influence sur les affaires civiles et même religieuses, mais sans rôle politique dans l'État.

Les artisans sont groupés par corps de métiers, et forment des *esnafs* (corporations), dont les chefs, appelés *kiaïas*, sont établis par élection et représentent leurs corps respectifs auprès de l'autorité administrative.

Au sujet de la législation et de l'administration de la justice, M. Viquesnel fait connaître avec détail la grande compilation appelée *Multèqa-ul-Bouhour* (la jonction des mers), qui traite de l'esclavage, du mariage, de la répudiation et du divorce, des testaments et des successions, de la propriété, etc., etc.

Dans l'instruction publique, il faut distinguer les écoles à l'usage des sujets musulmans et les écoles à l'usage des sujets non musulmans. Parmi les premières, celles qui concernent l'instruction primaire sont gratuites et obligatoires; l'instruction secondaire est gratuite aussi et se donne dans les *mektèbi ruchdiè*, c'est-à-dire les écoles de l'adolescence : on y apprend la grammaire arabe, l'orthographe, le style, l'histoire sainte, l'histoire ottomane, l'histoire universelle, la géographie, l'arithmétique, la géométrie. Voilà beaucoup de bonnes choses ! Mais hélas! quelle triste statistique cette instruction nous présente ! En 1851, les écoles de l'adolescence étaient, dans tout l'empire, au nombre de six, et elles étaient fréquentées par 870 élèves ! Quant à l'instruction supérieure, elle est décidée en principe, mais elle reste à créer. Quelques écoles spéciales, fondées généralement sur les méthodes françaises, ont eu plus de succès : c'est, par exemple, l'École de médecine, c'est l'École militaire ou polytechnique, etc.

Dans les écoles primaires grecques, l'instruction est confiée aux papas, et la même communauté religieuse a pour établissements secondaires des espèces de lycées et de séminaires; mais tout cela est fort arriéré.

Avec la pauvreté et la faiblesse de ces diverses institutions indigènes contrastent l'activité et l'état florissant des établissements français de charité et d'instruction publique, fondés aux portes de Constantinople, à Péra, à Galata, à Bèbek, à Saint-Vincent d'Asie, par le Père Lelen, lazariste, par les admirables filles de Saint-Vincent-de-Paul, et par les frères de la Doctrine chrétienne.

M. Viquesnel donne des développements fort importants sur les forces de terre et de mer de la Turquie. L'ordonnance constitutive de l'armée ottomane parut en 1843, sous le séraskérat de Riza-Pacha. Elle substitue le recrutement par le sort aux levées irrégulières précédemment en usage, introduit l'organisation européenne dans toutes les armes, soumet l'infanterie, la cavalerie et le génie aux manœuvres françaises, et laisse l'artillerie suivre les théories prussiennes.

L'armée est divisée en deux services distincts : le *nizam*, ou service actif, et le *rédif* ou la réserve.

La durée du service dans l'armée active est fixée à cinq années, à l'expiration desquelles les soldats sont renvoyés dans leurs foyers pour y être incorporés dans le rédif, où ils sont maintenus pendant sept autres années.

Indépendamment de l'armée proprement dite, il y a des troupes irrégulières, composées des *kavas* (gendarmerie à pied), des *seïmen* (gendarmerie à cheval), des *sou-bachi* (gardes champêtres), des Tatars de la Dobrodja, des Cosaques de l'Europe et de l'Asie. Nous regrettons de ne pas trouver quelques renseignements sur ces intraitables *Bachi-Bouzouk* qui, dans la dernière guerre, ont attiré sur eux l'attention d'une manière si peu favorable.

Les provinces tributaires sont tenues, en cas de guerre, de fournir des contingents.

Les documents sur l'armée ottomane nous montrent un effectif de 200,000 hommes de bonnes troupes, appartenant tant à l'armée active qu'à la réserve. Naturellement ce nombre a été plus fort pendant la guerre.

En 1853, la flotte se composait de 70 bâtiments, tant

à voiles qu'à vapeur. Les équipages se composaient de 32,000 matelots. Mais la guerre a modifié ces chiffres et a réduit, par un cruel désastre, le nombre des navires.

Les revenus de l'État ont été évalués, avant la guerre, par M. Cor, ancien premier drogman de l'ambassade de France en Turquie, de 150 à 172,000,000 de francs. Les dépenses s'élevaient au même chiffre ; mais la guerre en a entraîné d'autres, qui ont détruit l'équilibre de ce budget, d'ailleurs tout à fait élémentaire et dans l'enfance. Qu'est-ce qu'un revenu de 150,000,000 de francs, pour un empire de cette importance ? M. Viquesnel fait voir l'accroissement qu'il pourrait facilement atteindre, sans augmenter les impôts, si l'on voulait tirer parti des ressources d'une si belle contrée. Les principales sources des recettes actuelles sont : l'*ouchour* ou dîme, le *vergu* ou impôt foncier, le *gumruk* ou les douanes, l'*ihtiçab* ou les impôts indirects ; enfin les tributs de l'Égypte, de la Valachie, de la Moldavie et de la Servie. Tripoli ne paye pas de tributs. Il y a peu de temps, on y joignait le *kharadj* ou capitation des raïas ; mais le dernier khatthy-humaïoun a supprimé cette branche de revenu, au grand honneur du gouvernement ottoman (1).

(1) Pour rester dans le vrai, disons que la Porte a bien voulu ajourner à deux ans la mise à exécution de la loi sur le recrutement, et qu'elle reçoit, en compensation de cette exemption momentanée du service militaire, une somme annuelle de 30 millions de francs environ. Si donc la suppression du *kharadj* n'est pas encore un fait accompli, on ne peut en attribuer la cause qu'aux populations chrétiennes elles-mêmes, qui aiment mieux donner de l'argent que payer l'impôt du sang.

M. Viquesnel a consacré un long et consciencieux chapitre aux poids, aux mesures et aux monnaies de Turquie.

Il traite ensuite des productions naturelles. Les céréales cultivées dans cette contrée sont : le blé-froment, le seigle, l'orge, l'avoine, le sarrasin, le sorgho, le millet, le maïs, le riz. De tous les arbres fruitiers, le plus répandu en Turquie est le prunier. Il y a aussi beaucoup de cerisiers, de pommiers, de poiriers, de noyers, d'abricotiers, de pêchers, d'amandiers; les citronniers, les orangers, les grenadiers, les oliviers, sont communs sur plusieurs parties des côtes méridionales. On élève beaucoup de rosiers, pour la fabrication de l'eau et de l'huile de rose. La vallonée et la noix de galle sont deux productions importantes. Les bois de construction sont abondants et admirables; mais trop souvent l'insouciance et la difficulté des transports laissent cette richesse, ainsi que tant d'autres, sans aucun profit.

Les principaux légumes sont les haricots, les fèves, les pois chiches, le *lablab* (*dolichos lablab*), l'oignon, l'ail, le poireau, le chou; mais on connaît à peine les lentilles, les pommes de terre et les petits pois. Le sésame est cultivé sur une grande échelle; le lin, le ricin commun, le chanvre, le coton, comptent parmi les productions importantes du pays. On connaît l'excellent tabac de la Thrace et de la Macédoine. La vigne est assez abondante, mais on n'en tire (faute de soins) qu'un vin médiocre.

Le nombre des moutons et des chèvres est prodigieux. Les bœufs, les vaches, les chevaux, les mulets, sont

élevés partout ; les buffles, seulement dans les parties chaudes et marécageuses. Les abeilles et les vers à soie donnent des produits avantageux, mais qui pourraient l'être bien davantage.

En général, l'agriculture est dans l'état le plus arriéré et le plus misérable ; aucune des machines et des méthodes inventées depuis plusieurs siècles n'a pénétré dans ces contrées ; nulle prairie artificielle, nulle connaissance des assolements ; absence presque complète de voies de communication ; et cependant ce n'est pas l'intelligence qui manque aux habitants, car on voit les Bulgares, les Grecs, les Albanais, ingénieux à profiter, pour les irrigations, du moindre ruisseau comme du plus fougueux torrent.

La vallée de la Maritza, les vallées de la Servie, et plusieurs de celles de la Bulgarie, sont les parties où l'agriculture est le moins arriérée ; elle y offre même sur quelques points un aspect véritablement riche, et, dans les districts voisins du littoral, elle est depuis quelque temps en voie de progrès : elle y livre d'assez abondants produits au commerce extérieur.

Dans ces tristes années de disette que nous venons de traverser, la Bulgarie et la Thrace ont contribué à notre approvisionnement en céréales, et les ports de Bourgas, de Varna, de Baltchik, d'Énos, de la Cavale, de Salonique, de Volo, ont fait d'abondantes expéditions à Marseille. On exporte également du sésame, du tabac, des olives, de la soie, des moutons.

L'Asie Mineure fournit à l'exportation une grande quantité de soie, de tabac, d'opium, de *djehri* (graine d'Avignon), de garance, de coton, d'huile d'olive, de

laine de chèvre d'Angora. C'est aussi dans cette presqu'île que sont les mines les plus importantes de l'empire Turc : on y exploite du plomb, de l'argent, du cuivre et de la houille.

M. Viquesnel entre, sur le prix et le loyer de la terre, dans des considérations que l'on consultera avec fruit ; il examine avec plus de détail que les autres productions naturelles de quelques points remarquables par leur richesse et qu'il a étudiés lui-même pendant un séjour prolongé, comme les environs d'Andrinople et de Sérès.

L'industrie des tissus, de la teinturerie, de la tannerie, etc., autrefois active en Turquie, est bien déchue aujourd'hui. Deux causes principales ont contribué à cette décadence : la concurrence redoutable que les fabriques étrangères font aux fabriques nationales, et la réforme elle-même, qui, par les changements qu'elle a introduits dans le costume, a favorisé, sans le vouloir, le goût des étoffes étrangères, et rendu la Turquie tributaire de l'Europe pour les produits nouveaux qu'elle lui empruntait.

L'industrie est fort simple, quoique souvent ingénieuse ; elle est toute manuelle : pas de machines à vapeur, pas de filatures ni de tissage à la mécanique, point de constructeurs habiles et exercés. Les familles trouvent généralement dans leur travail intérieur le moyen de se confectionner les objets nécessaires à leur consommation. Les tissus de coton, de soie, de laine, la bonneterie, la teinturerie, la passementerie, la tannerie, la sellerie, la cordonnerie, la poterie, surtout celle des pipes, la confection des tapis, celle des armes,

la coutellerie, la bijouterie, l'orfévrerie, la chaudronnerie, sont à peu près les seules branches qu'on puisse citer parmi celles qui ont résisté à la décadence industrielle. Ajoutons la broderie, dans laquelle les femmes grecques se distinguent par le bon goût du dessin et le contraste harmonieux des couleurs. La liste des objets exposés à Paris, en 1855, et celle des récompenses obtenues par les exposants de Turquie, terminent le tableau de l'industrie.

Le commerce ottoman offre ce fait remarquable, que, depuis plus de trois siècles, les sultans turcs, devançant dans l'application les théories les plus avancées des économistes modernes, proclamèrent, les premiers en Europe, la liberté absolue du commerce. Il y a même, on peut le dire, trop de générosité et de libéralité dans ce système commercial : les divers traités ou ordonnances intervenus particulièrement depuis vingt ou trente ans créent, en faveur du commerce étranger, des avantages sans analogie dans aucun pays, et ils sont tels, que les régnicoles ne sauraient soutenir la concurrence.

Il n'y a pas de documents officiels qui puissent guider le statisticien dans la valeur des exportations et des importations. D'après les recherches de M. Ubicini, les premières s'élèvent, année moyenne, à 226 millions, les secondes à 273 millions.

Les importations européennes en Turquie consistent surtout en tissus de toute sorte. Dans les exportations de la Turquie en Europe, les denrées et les matières premières entrent pour les sept huitièmes ; les objets manufactnrés, seulement pour un huitième.

Les transports dans l'intérieur sont difficiles et lents. Les rivières, dont aucun travail n'a rectifié le cours, n'offrent qu'un secours presque insignifiant. C'est par les chevaux et les mulets que s'opèrent les transports dans la Turquie d'Europe ; c'est par les caravanes et au moyen de 100,000 chameaux que se font ceux des provinces ottomanes d'Asie et d'Afrique. La mer offre aux communications commerciales leur principal mode d'activité ; on distingue, d'une part, la *grande navigation*, c'est-à-dire celle qui concerne les échanges avec les États et les ports européens, et, de l'autre, la *navigation de caravane*, espèce de grand cabotage entre les différentes échelles du Levant. M. Ubicini évalue la moyenne des entrées et des sorties réunies à 35 ou 40,000 navires jaugeant ensemble de 45 à 50 millions de tonneaux. On suit avec intérêt, dans l'ouvrage de M. Viquesnel, le mouvement général des principaux ports, d'après des documents puisés à des sources officielles ; mais nous ne pouvons le présenter ici.

Le volume est terminé par des considérations générales sur la situation politique des races chrétiennes, sur les aspirations particulières de ces races, et sur le khatthy-humaïoun qui vient d'améliorer et de relever leur position.

Le malheur des Ottomans et des pays conquis par eux, c'est que, négligeant le grand art des Romains d'emprunter aux nations vaincues et d'adapter à leur propre usage ce qu'ils trouvaient d'avantageux chez elles, les sultans établirent dès l'origine une ligne profonde de démarcation entre les musulmans et les chrétiens ; ils renversèrent l'administration, les insti-

tutions, les coutumes, la hiérarchie en vigueur dans l'empire d'Orient ; ils accordèrent bien à leurs nouveaux sujets le libre exercice de leur religion, le droit de s'administrer eux-mêmes, de former des communautés distinctes, entièrement séparées de la nation conquérante ; mais l'Osmanli a eu le tort de vouer toutes les religions autres que la sienne à un souverain mépris, qu'a tempéré seule la bienveillance naturelle de son caractère ; non-seulement il a repoussé toute solidarité avec les infidèles, mais il a évité de se trouver en contact avec eux, bien qu'il ne leur ait jamais refusé l'hospitalité. Voilà le mal profond qui a amené surtout l'affaiblissement de ce vaste empire. Éclairée tardivement, par les rudes leçons des revers, sur les dangers qui prennent leur source dans l'ignorance et dans l'inégalité sociale de ses sujets, la Porte a compris la nécessité de les faire disparaître ; elle sait que le salut de l'empire n'est qu'à ce prix. La question de ce salut est traitée par M. Viquesnel avec une grande compétence.

C'est éclairer beaucoup cette question que de faire connaître à fond les populations chrétiennes de la Turquie ; l'auteur y consacre de nombreux développements : il commence par les Grecs ou Hellènes, au nombre de 2,000,000, qui rêvent à tort un empire Byzantin, car l'antipathie des races slavonne et moldo-valaque serait un obstacle invincible ; il dépeint ensuite la race albanaise, formant 1,500,000 individus, dans un état précaire et misérable, malgré les ressources d'une belle province, et divisés en catholiques, musulmans et grecs.

La race slavonne ou slave occupe une grande place

dans la Turquie d'Europe; elle compte 6 millions d'âmes. A sa tête sont les Serbes, formant environ 1 million d'âmes, et qui n'émettent pas, comme les Hellènes, le vœu de voir un jour les princes de leur nation porter le siége de leur empire à Constantinople ; ils ambitionnent tout au plus la possession du pachalic de Novi-Bazar et du plateau qui renferme les sources de la Morava, du Drin blanc et du Strymon. Mais, avant tout, la Servie ne demande qu'à rester libre.

La seconde nationalité slavonne comprend les *Bosniaques*, au nombre de 900,000, en grande partie musulmans, et fixés dans une contrée montagneuse, dont les limites, tracées par la nature, ressemblent à l'enceinte d'une immense forteresse ; la Bosnie n'a presque pas de communication avec les autres contrées ottomanes proprement dites; elle est dans les conditions géographiques les plus favorables pour conquérir sa liberté, et l'on ne s'expliquerait pas l'état de province immédiate où elle se trouve encore, si l'histoire n'en montrait les causes dans les dissensions et les tiraillements des familles aristocratiques du pays. Du reste, des révoltes fréquentes ont lieu dans ce malheureux pays, où règnent le malaise et la défiance. C'est la province turque la plus hostile au gouvernement et à toute idée de réforme. On a fait quelquefois des Bosniaques une peinture peu favorable ; on les a représentés comme farouches et haineux. Mais ce portrait n'est pas exact : « L'habitant de la Bosnie, dit M. Boué, n'a que la rudesse de ses montagnes, qui l'isolent trop du reste de l'Europe ; il est excellent père de famille, bon, hospitalier, aimable et reconnaissant.

Ouvert et franc, il est aisé à persuader, parce qu'il aime toujours mieux croire le bien que le mal ; il n'est dissimulé et perfide que lorsqu'il craint la perfidie, ou parce qu'il prête trop souvent l'oreille à de faux amis. »

Viennent ensuite, toujours dans la famille slavonne, les Herzégoviniens (au nombre de 400,000), les Croates (200,000), les Monténégrins (100,000), cette petite nation énergique et entreprenante, qui exercerait une immense influence sur les destinées de l'empire Ottoman, si elle parvenait à rendre ses frontières limitrophes de celles de la Servie.

La dernière nationalité slavonne, et la plus considérable, comprend les *Bulgares*, au nombre de 3,000,000, la plupart de la religion grecque. Sur le chemin des invasions venant du nord, ils ont souffert, plus que toute autre population de la Turquie, des malheurs des guerres ; et leur ancien royaume, privé de limites naturelles nettement définies, n'a brillé que d'un éclat passager ; d'ailleurs, il devait périr par suite des crimes dont se sont souillés son trône et sa noblesse, dans les derniers siècles de son existence. Aujourd'hui, les Bulgares sont attachés au gouvernement turc, moins par goût que par intérêt, et, quoi qu'on en ait dit, ils en préfèrent beaucoup la domination à celle du gouvernement russe ou même à la condition des Moldo-Valaques. Chez eux, point de noblesse qui accable sous son joug l'habitant des campagnes ; le moindre paysan naît libre ; sa terre lui appartient en toute propriété ; il prend part aux affaires de sa commune ; il n'est point soumis au travail obligatoire, ni fixé à la glèbe, comme dans les contrées où domine le

corps aristocratique des boyards. Ce n'est donc point de ce côté que les louables efforts du sultan éprouveront de l'opposition.

La race roumaine compte 4,000,000 d'âmes, dans la Moldavie et la Valachie ; en dehors de ces deux principautés, des Roumains peuplent encore en grande partie la Transylvanie, la Bukovine, le Bannat, la Bessarabie, et ce serait un État bien intéressant et bien propre à maintenir le repos de l'Orient, qu'un royaume formé de toutes ces provinces, sous la protection des grandes puissances. Mais laissons ce rêve, auquel les intérêts politiques actuels ne permettent pas de s'arrêter. Du moins, que la Moldo-Valachie constitue une seule principauté plutôt que deux ; c'est là le vœu des habitants, c'est là un plan qui entre complétement dans les vues des puissances impartiales et équitables. Malheureusement d'autres vues moins désintéressées, et qu'explique parfaitement M. Viquesnel, viennent contre-balancer ce sage projet. Nous n'avons pas à discuter ici d'aussi graves questions. Nous recommandons seulement l'ouvrage que nous analysons comme très propre à les éclairer ; nous renvoyons aux curieux développements qu'il donne sur la situation politique et morale des principautés. L'auteur peint les maux qu'y a causés la tyrannie des princes du Fanar, les entreprises ambitieuses de la Russie, le système féodal des boyards, la richesse des monastères (les plus opulents de la chrétienté), la récente mise en liberté des Bohémiens esclaves. Toutes ces questions sont aujourd'hui d'un intérêt palpitant.

La description des races chrétiennes se termine par

les *Arméniens*, au nombre total d'environ 4,000,000, dont 2,400,000 sur le territoire ottoman (400,000 seulement dans la Turquie d'Europe).

Les persécutions, les guerres, les calamités de tout genre, ont éprouvé cette malheureuse race, dont le sort et la situation peuvent être comparés à ceux de la race juive. Hélas ! ses sentiments généreux se sont trop souvent altérés dans le séjour des villes, où un grand nombre d'Arméniens se sont fixés. Le commerce, les sciences, la littérature et les arts entrent parfaitement dans les aptitudes de ces hommes intelligents. On trouve parmi eux beaucoup de banquiers ou *sarrafs* très riches; plusieurs des plus savants hommes de l'Orient leur appartiennent, et ils comptent un assez grand nombre de médecins de mérite. Soit intérêt, soit douceur naturelle de caractère, c'est une des populations chrétiennes qui ont accepté avec le plus de patience et de résignation la domination turque.

La répulsion que les diverses autres nationalités raïas ont pour la domination ottomane ne peut être niée, mais elle n'est pas à comparer avec la haine dont elles sont animées les unes à l'égard des autres. Le gouvernement turc est comme un lien nécessaire qui les maintient : enlevez ce lien, et une incroyable confusion les divise. Elles comprennent ou elles doivent comprendre que leurs intérêts sont unis à ceux de la Turquie, et que la régénération de cet empire leur assurerait des avantages beaucoup plus positifs que leur adjonction à toute autre puissance de l'Europe.

M. Viquesnel avait écrit une grande partie de ce volume avant le traité de Paris du 30 mars 1856 et le

atthy-humaïoun du 18 février de la même année. Il indique les modifications que ce traité et ce khatth apportent à ses premières appréciations. Il fait remarquer surtout les concessions et les réformes importantes concernant les sujets non musulmans : comme la révision des pouvoirs concédés aux patriarches, aux évêques, et leur mise en harmonie avec la situation nouvelle de l'État ; la suppression des redevances ecclésiastiques et leur remplacement par des traitements fixes ; la punition des qualifications injurieuses à l'occasion du culte, de la langue et de la race ; l'égalité civile de tous les sujets, l'admissibilité de tous aux emplois publics, mais aussi leur admission au service militaire, avec faculté de rachat ou de remplacement ; l'égalité des impôts et la suppression du *kharadj*.

M. Viquesnel, après avoir examiné les avantages promis par le khatthy-humaïoun, pèse les difficultés qui peuvent en entraver l'application ; il explique l'opposition des musulmans et celle des raïas eux-mêmes, qui n'est pas la moindre, chose étrange ! et il fait voir la possibilité de l'exécution pleine et entière des promesses du sultan.

Quelques appendices intéressants, qui seront ajoutés au volume, méritent d'être mentionnés à l'avance : l'un est un travail étendu sur la culture du tabac en Turquie ; mais le plus important pour nous autres géographes est un *Index* qui comprendra tous les lieux si nombreux nommés dans le volume, avec l'indication des divisions où ils sont placés, et le renvoi aux pages des tableaux de ces divisions. C'est un véritable dictionnaire géographique de la Turquie, et le plus com-

plet sans doute qui ait jamais été fait sur cette contrée, pour laquelle, malgré tant de travaux, nous sommes encore réduits à des indications bien vagues sur nos meilleures cartes.

Un atlas accompagne l'ouvrage de M. Viquesnel; quoiqu'il ait plutôt rapport au second volume qu'au premier, je dois vous en parler, messieurs, puisqu'il est déjà publié presque entièrement, et qu'il vous a été offert. Il se compose de 31 planches, dont 25 ont paru. La première est une carte générale de la Thrace, d'une partie de la Macédoine et de la Mœsie ; on y voit l'eyalet d'Édirné (Andrinople) et une partie de ceux de Sélaniki (Salonique), d'Uskiup, de Nich, de Vidin et de Silistri. Les livas et les kazas compris dans ces eyalets sont soigneusement indiqués, conformément à la division administrative pour l'année 1849. Les routes qu'a suivies M. Viquesnel sont marquées, et montrent une foule d'endroits qu'on chercherait vainement dans nos autres cartes de Turquie. On peut y suivre aussi les routes de MM. Boué, Griesebach et Daux. De nombreuses cotes d'altitude donnent un prix particulier à cette carte. Le point le plus élevé que nous y rencontrons est le Rilo-Dagh, entre le bassin du Strymon et celui de l'Isker, à l'est de Doubnitza et au sud de Samakov. Il a 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Viennent ensuite 19 planches des itinéraires relevés par M. Viquesnel, et une carte d'assemblage de ces itinéraires, qui embrassent depuis Constantinople jusqu'à Uskiup, c'est-à-dire toute la côte européenne de la mer de Marmara, la côte septentrionale de l'Archipel, la vallée de la Maritza, le mont Rhodope, la vallée du Strymon,

une grande portion de celle du Vardar, et plusieurs des parties les plus importantes du Balkan. Ces planches sont enrichies de profils et d'un très grand nombre d'indications géologiques, que la compétence si connue de l'auteur dans la géologie rend extrêmement précieuses. Une carte particulière du Bosphore est ajoutée àcelle des itinéraires.

Nous remarquons, en outre, des planches hypsométriques et météorologiques, des coupes géologiques et des représentations de fossiles. L'une contient des profils de montagnes dessinés par M. Ami Boué, pendant ses voyages en 1836, 1837 et 1838; il s'y trouve les altitudes d'un grand nombre de points de la Servie, de l'Albanie, du Monténégro, de la Croatie, de l'Herzégovine, de la Bosnie proprement dite, de la Macédoine, de la Thrace, de la Bulgarie et de la Thessalie. Parmi les plus hauts sommets apparaît le séjour des dieux, le mont Olympe, qui atteint 2,973 mètres; son voisin, son rival, le mont Ossa, n'a que 1,953 mètres.

Une autre planche représente les courbes pour servir d'explication à un mémoire que M. Parès a écrit sur le nivellement barométrique de la Thrace exécuté par M. Viquesnel. On y compare les hauteurs barométriques de Constantinople, de Paris, de Genève, de Naples, de Prague, de Vienne, de Bude, de Moscou. Nous y voyons que la hauteur moyenne du baromètre, à Constantinople, est, à midi, de 755 millim. 60; tandis qu'à Paris, elle est de 755 millim. 85; à Genève, de 725 millim. 90; à Prague, de 745 millim. 36; à Vienne, de 745 millim. 10; à Moscou, aussi de 745 millim. 10.

Une planche de fossiles nous offre des fragments de rhinocéros et des coquilles, parmi lesquelles une nouvelle espèce a été admise dans la science sous le nom de *Cerithium Viquesneli*.

La dernière planche actuellement publiée donne les coupes géologiques des tracés de chemins de fer proposés en 1840 et 1852, par M. Ami Boué ; ces tracés conduisent : 1° de Belgrade à Constantinople ; 2° de Belgrade à Scutari et à la mer Adriatique ; 3° de Belgrade à Salonique ; 4° de la vallée de la Nichava à Salonique, par Sérès, et avec communication au tracé de Belgrade à Constantinople ; 5° de Salonique à l'Adriatique ; 6° de la vallée de la Maritza à celle du Vardar, pour relier le tracé de Belgrade à Constantinople, à celui de Belgrade à Scutari et à celui de Belgrade à Salonique. Les cols, les altitudes et les terrains indiqués sur cette carte seront étudiés avec d'autant plus d'intérêt qu'ils se rattachent à une question toute vitale et tout actuelle.

Je m'arrête, messieurs ; ce rapport doit vous paraître long, mais il trouve son excuse dans l'importance de l'ouvrage que j'avais à analyser. Je répète que c'est un des plus utiles travaux qu'on ait publiés sur l'Orient, et je ne puis trop le recommander à l'attention des amis de la géographie, de la statistique, d'une saine politique, et à ceux qui jettent des regards d'espoir et d'intérêt sur l'avenir de ce beau pays.

HISTOIRE SECRÈTE DE JUSTINIEN.

ΑΝΕΚΔΟΤΑ

PAR LE SÉNATEUR PROCOPE DE CÉSARÉE,

Traduite par M. Isambert.

Un vol. en deux parties, chez Firmin Didot, 1856.

Messieurs,

L'honorable M. Isambert, à qui la Société de géographie doit de si utiles travaux, vient d'acquérir un nouveau titre à l'estime des érudits par la publication du texte grec et de la traduction française de l'ouvrage dont vous m'avez chargé de vous rendre compte.

L'histoire *secrète* n'a été connue que longtemps après Procope. Suidas, qui vivait au plus tôt vers le xe siècle, en parle le premier et en cite de nombreux fragments. Sur la fin du XVIe siècle, deux manuscrits des *Anecdotes* furent découverts dans la bibliothèque du Vatican par Nicolas Alemanni, qui en publia une édition *princeps* avec une traduction latine (1623-1624). Quatre autres éditions successives, auxquelles s'attachent les noms d'Eichell (1654), Maltret (1663), Orelli (1827) et Guillaume Dindorf (1838), ont encore précédé celle de M. Isambert, qui se trouve ainsi la sixième. Des diverses traductions françaises, on ne peut mentionner avec éloge que celle du président Cousin ; encore cette traduction, ainsi que les éditions grecques antérieures à celle de Conrad Orelli, supprime-t-elle certains passages trop licencieux que

M. Isambert a cru devoir rétablir, ce dont nous n'avons pas dessein de le quereller, dans l'intérêt de l'exactitude historique.

Mais une première question se présente : L'histoire secrète est-elle de Procope? la plume qui a retracé les grandes choses de Justinien a-t-elle rédigé également cet abominable libelle? est-ce là l'écrivain des *Guerres* contre les Perses, les Vandales et les Goths? est-ce là l'auteur du livre des *Édifices?*

Je n'examinerai pas longuement une difficulté dont la solution probablement restera toujours obscure. Si les partisans de l'affirmative peuvent citer en leur faveur l'autorité contestable de Suidas et les appréciations assez vagues de Montesquieu et de Gibbon, ceux qui soutiennent l'opinion contraire leur opposent avec avantage le silence d'Agathias et de Photius, tous deux antérieurs à Suidas et qui parlent amplement de Procope, sans dire un mot des *Anecdotes ;* ils invoquent les doutes sérieux des habiles critiques du XVIIe siècle, Eichell et Fabricius (1).

Quoi qu'il en soit, le livre des *Anecdotes* méritait l'attention, et nous concevons que M. Isambert, qui nous promet une histoire générale de Justinien, ait cru devoir faire entrer dans son travail préparatoire l'examen d'un ouvrage qu'il était impossible, quel que soit son auteur, de laisser en oubli.

Malheureusement ce livre est peu géographique, Nous l'avons dit : c'est un libelle, c'est le ramassis

(1) AGATHIAS : *Préface de l'histoire de Justinien.*—PHOTIUS, Cod. 63. — FABRICIUS, *Biblioth. græca*, tom. VI, lib. v, cap. 5.

honteux de toutes les injures, de toutes les calomnies que la haine la plus basse a pu accumuler contre Justinien et Bélisaire, contre Théodora et Antonina, leurs femmes. La géographie n'a rien ou presque rien à y voir. Aussi est-ce aux notes de M. Isambert, et plus souvent encore à ses digressions savantes, qu'il faut demander ce qui peut directement intéresser la Société de géographie.

Ces digressions, à leur tour, ne touchent au livre de Procope que par un lien fort éloigné ; elles revêtent souvent la forme un peu sèche du cartographe. Le règne de Justinien, ce qui en fait la grandeur ou tout au moins le grand intérêt au point de vue de l'histoire, disparaît sous ce dépouillement si scrupuleux de tant de notions géographiques. Il faut cependant l'y chercher et l'en faire sortir, sous peine de ne retracer qu'un compte rendu tout à fait incomplet de cette époque remarquable ; mais, pour cela, il ne suffit pas de consulter le Procope des *Anecdotes*, on doit consulter aussi le Procope des *Guerres* et des *Édifices*. Qu'il me soit permis de le faire pendant quelques instants.

Lorsque Justinien monta sur le trône, le monde romain avait déjà subi de rudes atteintes. Envahi de tous côtés par les barbares sous les fils dégénérés de Théodose, il avait successivement perdu les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, l'Italie. Le Danube ne lui servait plus de barrière ; la Mœsie, l'Illyrie, la Thrace, étaient continuellement ravagées, et Constantinople ne pouvait sommeiller qu'à l'abri de la longue muraille d'Anastase. En Asie, les Perses, un moment tranquilles, avaient franchi le Mygdonius ; ils dévastaient de nou-

veau les provinces environnantes. Justinien remplace son oncle (527), et tout change avec Bélisaire. Si les Perses ne sont pas complétement refoulés, ils sont plus d'une fois vaincus ; l'issue de la lutte redevient incertaine. Bélisaire passe en Afrique et en Italie. Il chasse d'Afrique les Vandales, dont la nation presque tout entière disparaît (533-534) ; il triomphe en Italie du royaume des Goths (535-540), auquel un autre grand général, l'eunuque Narsès, met fin (553). Les rois des Vandales et des Goths sont conduits prisonniers à Constantinople, où Justinien les voit à ses pieds au milieu de l'Hippodrome. L'empereur reçoit avec Gélimer les trésors de Carthage ; il reçoit avec Vitigès les clefs de Rome et les dépouilles de Ravenne.

Voilà pour la guerre. Pendant ce temps, Justinien restaurait les lois antiques ; il publiait le Code, les Pandectes, les Institutes ; Tribonien lui donnait la gloire aussi bien que Bélisaire.

Une vie nouvelle animait les arts. Byzance voyait bâtir Sainte-Sophie, cette merveille qui nous étonne encore, et Justinien pouvait s'écrier : « O Salomon, je t'ai vaincu ! » Procope cite le palais du sénat et son portique de marbre blanc ; le palais de l'empereur, dont le pavé et les lambris étaient de marbre coloré, dont les belles peintures représentaient les conquêtes de Bélisaire et son entrée triomphale à Constantinople ; le port et sa grande place tout entourée de colonnes et de statues ; les thermes d'Arcadius, les aqueducs, les citernes, les hôpitaux pour les étrangers, les remparts (1), etc.

(1) Procope, *Édifices*, liv. I, chap. 10-11.

Un grand nombre de villes recevaient des embellissements semblables : dans l'Asie Mineure, Éphèse, Nicée, Nicomédie, Césarée, Trébizonde; dans la Syrie, Antioche, Dara, Édesse, et aux portes du désert, Palmyre; dans la Palestine, Jérusalem; en Égypte, Alexandrie; dans la Pentapole, Ptolémaïs; dans la Tripolitaine, Leptis la Grande; dans la Byzacène, Adrumet; dans la Numidie, Carthage et les points principaux de la côte jusqu'à Julia-Cesarea (Cherchell), jusqu'à Septem (Ceuta), aux extrémités de la Mauritanie tingitane, tout auprès des lointaines Colonnes d'Hercule (1).

Procope ne parle point des monuments de la Sicile ni de ceux de l'Italie; mais dans l'Europe orientale c'était la même impulsion. Une ligne de camps et de positions défensives protégeait le cours du Danube. Cette ligne immense comptait quatre-vingts places fortes, parmi lesquelles on remarquait Singidunum et Viminacium, que l'on croit être Belgrade et Sémendrie. Presque toutes les localités un peu importantes de la Dardanie, de l'Illyrie, de l'Épire, de la Thrace, de la Macédoine, de la Grèce, furent entourées de murailles. Procope donne la liste de ces localités, que l'on peut évaluer à six cents (2), et s'il n'entrait pas à cet égard dans des détails précis, on serait tenté de croire que l'imagination du rhéteur ajouta plus d'une fois à la réalité. Justinien fit fermer l'isthme de Corinthe, il fortifia le passage des Thermopyles; les rem-

(1) Procope, *Édifices*, passim.

(2) Gibbon, t. VII, chap. 40.

parts d'Athènes, de Thèbes et de Platée furent relevés, ainsi que ceux de Larisse en Thessalie, de Pallène en Macédoine. Deux constructions tout à fait spéciales attiraient, en outre, l'attention de ce côté de l'empire : la grande muraille de la Chersonèse de Thrace, qui traversait l'isthme dans toute sa longueur, et la longue muraille de l'empereur Anastase, qui défendait pendant un espace de quinze à dix-huit lieues la riche campagne de Constantinople (1). Elles rappelaient chacune, sous une moindre échelle, l'énorme rempart long de trois cents milles, élevé entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, contre les invasions des Scythes, et que Justinien et Chosroès entretenaient à frais communs (2).

Le grand mouvement de l'architecture et des arts devait amener celui du commerce. Malgré les guerres ou plutôt à la suite des guerres qu'il avait si heureusement terminées, Justinien avait fait de Constantinople le véritable entrepôt de l'univers. L'Égypte lui envoyait ses blés et ses émeraudes ; l'Afrique, son or, ses esclaves noirs, ses onyx, ses belles étoffes de laine fabriquées et teintes dans les ateliers de Carthage et de l'île de Girba (Djerby) ; l'Espagne, les produits de ses mines qui, moins considérables qu'à l'époque des Romains de la République, avaient encore sous les Visigoths une certaine importance. Des vaisseaux allaient chercher l'étain jusqu'aux îles OEstremnides (les Sorlingues) « situées près d'Albion, » et l'ambre jusque sur les

(1) Procope, *Édifices*, passim.

(2) Gibbon, t. VII, chap. 40.

côtes de l'océan Germanique (1). Les fourrures, les pelleteries arrivaient à Constantinople des extrémités les plus reculées du Nord, soit après avoir franchi le Danube, soit après avoir atteint la Chersonèse taurique, où les nombreux navires du Pont-Euxin venaient les prendre sur les marchés de Bosporon et de Cherson. L'Inde enfin, l'Inde encore mystérieuse, paraissait dans ce grand emporium : elle y transportait ses épices, ses pierres précieuses, ses soieries... Disons quelques mots de ce commerce de l'Inde, qui fixa principalement les regards de Justinien.

On sait que deux routes conduisaient dans l'Inde dès cette époque : celle de mer et celle de terre, toutes deux connues depuis longtemps. Par l'Égypte, ou plutôt par l'Éthiopie, on gagnait le port d'Adulis, ancienne possession des Ptolémées, sur le golfe Arabique, et qui, dans le VIe siècle, appartenait au roi puissant d'Axum, prince chrétien, allié de Justinien. D'Adulis les vaisseaux éthiopiens se rendaient à Socotora (l'île de Dioscorides), lieu de déportation sous les successeurs d'Alexandre, et cinglaient vers la grande île de Taprobane (Ceylan). Ils visitaient ensuite les îles voisines, le vaste continent qui en est proche, poussaient peut-être jusqu'à Sumatra et en rapportaient les épices, les perles, les pierres précieuses, la soie, la soie surtout, dont la cour magnifique de Constantinople ne pouvait plus se passer, et qui venait du pays de *Sina*, « au delà duquel *il n'y a plus de terre*, l'Océan bornant

(1) *L'Afrique ancienne*, par D'AVEZAC, IIe partie. — FESTI AVIENI *Ora maritima*. — J. YANOSKI, *Histoire des Vandales*.

Sina à l'Orient. » Les Romains trouvaient sécurité et tolérance dans ces contrées lointaines. Il y avait des prêtres chrétiens à Socotora, à Ceylan, à Malé (Malabar?), où l'on récoltait, c'est-à-dire où l'on achetait, le poivre. Il y avait même des évêques sur le continent indien.

Un Grec du VIe siècle, marchand à Alexandrie, nous a laissé un livre curieux sur ce voyage en Taprobane. Nous voyons dans Cosmas Indicopleustès, que les marchands persans y faisaient une concurrence active aux Romains; car un grand nombre de navires venaient de la *Perside en Taprobane*, et ce qui est non moins remarquable, les prêtres chrétiens en venaient également (1).

Justinien tenta de faire tomber cette concurrence: un ambassadeur, nommé Julien, fut envoyé par lui au roi d'Axum. Julien demanda à ce prince s'il voulait s'engager à fournir aux Romains toute la soie dont ils auraient besoin. Le roi d'Axum s'empressa d'y consentir; mais le traité ne fut pas exécuté, dit Procope, « parce que les marchands de la Perse *qui se trouvaient dans l'Inde* enlevèrent toutes les marchandises (2). » Un autre ambassadeur, auquel Photius a consacré quelques lignes dans sa *Bibliothèque*, fut envoyé plus tard. Nonnosus ne fut pas plus heureux que Julien (3).

Restait la voie de terre: ici les obstacles étaient bien autrement sérieux, et les Romains, à cet égard, dépen-

(1) Cosmas Indicopleustès, *Topographie chrétienne*, passim.

(2) Procope, *Perses*, liv. Ier, chap. 20.

(3) Photius, Cod. 3.

daient complétement des Perses. C'était par les Perses en effet, ou plutôt par l'intermédiaire des Parthes leurs prédécesseurs, que les premières étoffes de soie avaient été connues à Rome, où l'on ignora pendant longtemps d'où venait le fil lui-même que Virgile regardait comme le produit d'un arbre chez les Sères,

Vellera ut foliis depectant tenuia Seres (1).

Les Romains du VIe siècle étaient mieux instruits que ceux de la République; cependant ils n'avaient point encore vu l'insecte qui produit la soie : encore moins connaissaient-ils l'art de l'élever. C'était toujours à travers les solitudes immenses de la Médie et les hauts défilés du Paropamisus; c'était par delà les villes de Bactres et de Maracande; par delà l'Oxus et l'Iaxartès, que les caravanes persanes pénétraient vers le nord-est, jusqu'aux pays des Sères, et y allaient chercher la soie qu'elles revenaient vendre ensuite aux Romains, avec d'énormes bénéfices, sur les marchés d'Édesse et de Nisibis. Quinze à seize mois (aller et retour) étaient employés à ce voyage.

Justinien voulut briser le monopole comme il avait essayé de briser la concurrence. Mais, ainsi que je viens de le dire, l'obstacle du côté de la terre était bien plus difficile à vaincre que l'obstacle du côté de la mer. Comment traverser la Perse? Comment arriver au pays des Sères, c'est-à-dire jusqu'aux Indes, jusqu'à la Chine? On raconte que cette tentative hardie avait été

(1) *Géorgiques*, liv. II, vers. 121.

faite dès le IIe siècle de notre ère : un prince du grand *Thsin*, un empereur romain, *An-Thun* (Antonin sans doute), disent les Annales chinoises, envoya une ambassade en Chine (1). On n'en connaît point le résultat, mais il ne paraît plus douteux aujourd'hui que les Romains parvinrent de bonne heure à pénétrer jusqu'à l'extrême Orient : les Annales chinoises constatent que les marchandises et les curiosités venant du grand Thsin étaient fort recherchées dans les Indes, *qui en étaient remplies* : ce sont là les termes (2) ; que les étoffes du grand Thsin y étaient surtout admirées, parce que, sous le rapport de la fabrication et de la teinture, les Romains avaient une *supériorité* réelle sur les Chinois, et que c'était même pour cette raison que les Tadjiks et les A-Si, c'est-à-dire les Perses et les habitants de la Sogdiane, avaient toujours eu soin de dérober à leur connaissance les routes de la Tartarie, afin qu'ils ne pussent pas, en se procurant la soie écrue dans les pays d'origine, fabriquer l'étoffe chez eux, au lieu de l'aller chercher si loin et au milieu des vicissitudes d'un si long voyage (3).

Tous ces faits excessivement curieux qui nous sont révélés par les annalistes chinois ne pouvaient pas être ignorés d'un homme comme Justinien. Quand nous le voyons envoyer une ambassade au fond de l'Éthiopie pour enlever, par mer, aux négociants perses le com-

(1) *La Chine*, par Pauthier, p. 260. Paris, Firmin Didot, 1837.

(2) *La Chine*, par Pauthier, p. 259. — Abel Rémusat, *Mémoire sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident.*

(3) *Ibid.*

merce de la soie, on ne peut douter qu'il n'ait dirigé des efforts semblables du côté de Bactres et de Marracande, points centraux des caravanes dans la haute Asie, soit au moyen de quelque ambassadeur déguisé, soit au moyen de simples marchands qu'il tenait secrètement à sa solde.

Déjà même, quoique l'histoire se taise à cet égard, un premier succès avait été obtenu par le gouvernement de Constantinople. Depuis quelque temps les Sogdiens et les Perses laissaient passer la soie écrue chez les Romains. Pour quelles raisons? on l'ignore, mais le fait n'est pas douteux. Dans son libelle des *Anecdotes*, Procope prétend que, par suite de la tyrannie de Justinien, les riches manufactures de soie établies à Béryte et à Tyr tombèrent en ruines, et que maîtres et ouvriers furent obligés d'aller chercher un refuge en Perse (1). Comment y aurait-il eu des manufactures de soie chez les Romains si l'on n'y avait point tissé la soie, et comment y aurait-on tissé la soie, si l'on n'avait pu se procurer quelque part la matière première?

Seulement les Perses fournissaient exclusivement cette matière première, et le plus vif désir de l'empereur était de se la procurer sans intermédiaires.

Ce fut alors qu'un événement imprévu pour le public vint combler les vœux de Justinien. Il suffira de rappeler que, vers l'an 553, des moines « gagnés, dit » Procope, par les grandes promesses de Justinien (que » l'on remarque bien ce passage), apportèrent à Constan- » tinople de la contrée de Serinda les œufs du ver à soie

(1) *Anecdota*, chap. XXV.

« et l'art de l'élever (1). » En peu d'années une espèce de révolution industrielle se fit dans tout l'empire. Des millions de mûriers furent plantés en Syrie, en Grèce, dans le Péloponèse. Les Romains, déjà si habiles dans la fabrication de l'étoffe, se surpassèrent bientôt et purent faire à leur tour concurrence à l'étranger. Cinq ans à peine après la mort de Justinien, les Sogdiens abandonnèrent l'alliance des Perses; ils réussirent à communiquer directement avec les Romains en contournant au nord la mer Caspienne. Ménander atteste qu'une ambassade de ces Sogdiens se rendit à Constantinople à travers le Caucase auprès de Justin II, lui offrit les plus belles soieries de la Chine et sollicita son amitié (2), en même temps qu'elle ne pouvait se lasser, dit un autre chroniqueur, d'admirer l'habileté des Romains, soit pour élever l'insecte de la soie, soit pour en fabriquer le produit (3).

Ce qui n'est pas moins digne d'attention, c'est que, malgré l'importation si précieuse qui venait d'être faite en Europe du véritable bombyx, le commerce de la soie ne cessa point d'augmenter aux pays d'origine; c'est que, loin de se ralentir, les relations de l'Occident et de l'Orient se multiplièrent; c'est qu'à partir de cette époque les voyages de l'Inde acquirent une importance toujours croissante, et que la science géographique dut espérer désormais les plus heureuses et les plus utiles découvertes.

(1) Procope, *Histoire mêlée*, chap. XVII, § 2.

(2) Ménander, *Ambassades*, chap. VI.

(3) Théophane de Byzance, ap. Photium, cod. 64.

Tel fut, messieurs, dans son ensemble le règne de l'empereur Justinien, qui, à un moment de sa vie, réunit toutes les faveurs de la fortune et put se croire réellement le restaurateur du monde romain, *restitutor Orbis*. Les dernières années de ce prince furent malheureusement obscurcies; elles s'éteignirent au milieu de vaines querelles théologiques et des persécutions religieuses. Les barbares, si longtemps contenus, reparurent, le Danube fut franchi de nouveau, l'Hémus fut traversé dans toute sa largeur, et les cavaliers huns, dépassant la longue muraille à demi ruinée par un tremblement de terre, vinrent caracoler insolemment aux portes de Constantinople. On raconte qu'une avarice sordide avait remplacé chez Justinien les prodigalités de la jeunesse : que les garnisons des frontières avaient été retirées ou supprimées, par mesure d'économie; que l'armée avait été réduite de 645,000 à 150,000 hommes; que Constantinople était sans défenseurs, etc. Mais il est juste, en même temps, de remarquer qu'à cette époque (558) Justinien était devenu vieux, que le monde qu'il avait porté si haut s'était affaibli comme lui, et que, suivant le mot d'Agathias, grâce à une paix à peu près générale, chacun dormait sur la foi des traités (1). Si donc on interroge sans passion toutes les années de ce long règne (527 à 565), on n'admettra point, avec l'auteur haineux des *Anecdotes*, que Justinien fut un tyran exécrable, un second Domitien

(1) Agathias, liv. V, chap. 6, § 2. — La guerre des Vandales était terminée depuis 534, celle des Goths depuis 553, celle des Perses depuis 562, époque à laquelle une trêve de cinquante ans fut signée entre Justinien et Chosroès.

qui ne se plaisait que dans les larmes et la ruine de ses peuples ; que l'Afrique perdit sous son gouvernement cinq millions d'hommes, l'Italie quinze à vingt millions, et l'empire plus de cent millions, peut-être deux cents !... On admettra encore moins qu'il fut la *cause* de tous les tremblements de terre, de toutes les pestes, de tous les fléaux qui désolèrent le globe pendant le VIe siècle; encore moins que sa mère l'avait conçue dans les embrassements d'un démon et que ses serviteurs, épouvantés, l'avaient surpris plusieurs fois, la nuit, se promenant avec un corps *sans tête* (1).

Vous excuserez, messieurs, ces excursions hors de la partie purement géographique de l'ouvrage de M. Isambert ; nous ne pouvions oublier que le morceau principal, le *sujet* de cet ouvrage, c'est le livre des *Anecdotes*, et en présence de tant d'outrages jetés à pleines mains sur la personne de Justinien, le bienfaiteur de Procope, après en avoir rapproché toutes les basses adulations que ce même Procope prodigue à son maître dans ses autres livres, nous n'avons pu résister au besoin de rechercher ce qui pouvait être vrai à l'égard d'un prince si diversement jugé, et de lui rendre la justice impartiale à laquelle il avait droit. Une pareille tentative est la préface obligée d'une édition des *Anecdotes*. Si l'érudition sagace de M. Isambert ne s'en est pas occupée ici, c'est probablement que l'*Histoire de Justinien* qu'il nous a promise ne doit rien laisser à désirer sur ce point; et peut-être devons-nous penser que la publication séparée de l'*Histoire secrète*, aussi bien que du

(1) Procope, *Anecdotes*, chap. XVIII-chap. XII.

commentaire géographique que notre savant confrère y a joint, et qui s'applique aux livres véritablement historiques de Procope bien plus qu'au libelle mis sous son nom; peut-être, disons-nous, cette publication séparée a-t-elle précisément pour but de dégager l'histoire de Justinien et des commérages méprisables de la chronique scandaleuse, et des détails trop didactiques dont la majesté du sujet principal se fût trouvée souillée ou embarrassée.

Ces réserves faites, et si l'on veut négliger le fond des *Anecdotes* pour n'en considérer que le très petit nombre d'indications géographiques, je m'empresse de reconnaître que personne ne pouvait mieux que M. Isambert traiter de telles questions, ni en aborder les difficultés d'une manière plus pertinente. Je signalerai, entre autres, ses *plans de Carthage*, de *Constantinople*, de *Rome*, sa carte de la *mer Erythrée et de l'Éthiopie*, ainsi que ses observations sur la véritable position d'*Auxomis* (Axum) et d'*Adulis*, villes si importantes, comme on l'a vu, pour le trafic maritime des Romains avec l'Inde ; sa révision de la *numismatique sous Justinien;* ses réflexions *sur la valeur du besant d'or* au temps de saint Louis; ses notes sur l'Afrique septentrionale, sur la Perse, l'Arménie ; sur l'emplacement toujours discuté des deux célèbres portes Caspiennes; sur la Taurique (la Crimée actuelle), la Colchide, la Lazique, où la ville et le port de Pétra (Batoun?) arrêtèrent pendant si longtemps les efforts de Chosroès, etc.

Je mentionnerai encore la grande dissertation que M. Isambert a intitulée : *le Monde selon Procope*, et la *carte générale de l'Empire romain au* VI*e siècle*, résumé

le plus complet qui ait été fait de la géographie de cette époque, travail considérable qui rappelle, sous plus d'un rapport, les vastes recherches de Cellarius sur le monde ancien (*Notitia orbis antiqui*).

Mais ce travail a pour moi un bien autre mérite qui échappera peut-être à quelques lecteurs : il offre la meilleure réfutation que l'on pouvait attendre du livre des *Anecdotes*. En effet, que l'on mette en regard le pamphlet de Procope et les notes de M. Isambert ; qu'on jette les yeux sur ces lignes abominables où Justinien est représenté comme « ordonnant de sa voix la plus » douce le massacre de milliers d'hommes innocents et » le rasement des villes (1) ; » que l'on examine en même temps cette carte du monde romain, tracée d'après le même Procope, où les villes, où les populations se pressent et s'étouffent en quelque sorte ; que l'on considère cette première limite de l'année 527 où l'empire ne va pas au delà de la Pentapole libyque au midi, de Viminacium sur le Danube au nord, et cette frontière nouvelle de 565 qui renferme l'Afrique des Vandales et l'Italie des Goths, avec la Sicile, les Baléares, la Sardaigne, avec les cités fameuses de Carthage, de Syracuse, de Rome, de Ravenne..., et que l'on juge. Il y a là certainement un fait unique dans l'histoire et qu'aucune déclamation ne pourra détruire. Les Romains, en peu d'années, sont rajeunis de plus d'un siècle ; ils remontent jusqu'au premier Théodose, ils retrouvent pendant quelques instants la grandeur de leurs aïeux ; le même homme leur a rendu la gloire des armes, celle des arts, celle des lois. MAUROY.

(1) *Anecdotes*, chap. XIII.

RAPPORT

Sur l'ouvrage intitulé :

COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

Par M. E. Blancheton, consul.

Cape-Town, 1855.

Au moment où l'on agite sérieusement en Europe la question du percement de l'isthme de Suez, où de tous côtés surgissent des documents sur le commerce de l'Asie et de l'Océanie, pour venir en appui à cette grande entreprise, il ne serait pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur une colonie anglaise qui, placée à l'extrémité de l'Afrique, semble voir arriver avec appréhension le jour où l'union des deux mers sera consommée.

Le Cap de Bonne-Espérance à l'Exposition universelle, tel est le titre d'une notice statistique, agricole et commerciale dans laquelle M. Blancheton, son auteur, s'est chargé de faire connaître en Europe le développement du travail et les immenses ressources de cette colonie, qui a figuré d'une manière assez remarquable à l'Exposition de 1855.

Cette notice, entièrement consacrée au commerce, à l'agriculture et à la végétation du Cap, ne renferme tout au plus que deux ou trois pages de renseigne-

ments géographiques : aussi serai-je contraint de m'étendre sur un sujet qui, de prime abord, semble assez aride, mais présente un grand intérêt à ceux qui étudient l'accroissement des colonies de la Grande-Bretagne, bien que les chiffres statistiques donnés d'une manière détaillée ne doivent être acceptés par le lecteur que sous toutes réserves.

M. Blancheton divise sa notice en trois parties : *introduction historique, descriptive et statistique; renseignements commerciaux; liste des produits du Cap à l'Exposition universelle.*

Dans la première partie, il donne un aperçu sur la position et le climat du Cap, très sain malgré sa brusque variabilité; la condition des travailleurs, la population, qui a atteint en 1853 le chiffre de 225,639 âmes; l'instruction publique, comprenant 69 écoles avec 17,000 élèves; les institutions locales, telles que sociétés de bienfaisance, d'assurance, des beaux-arts, biblique, au nombre de 13; les travaux d'utilité publique exécutés de 1844 à 1854 dans les ports, sur les côtes, rivières et routes, parmi lesquelles je citerai la passe de l'ingénieur Bain, longue de 28 kilomètres, traversant la chaîne de montagnes qui sépare Wellington de Hex-River; enfin, les 18 banques publiques établies dans les différents districts des gouvernements de l'est et de l'ouest.

Après ces détails, donnés très succinctement, arrivent les tableaux des marchandises d'importation et d'exportation, divisés en deux colonnes pour montrer la marche ascendante qu'elles ont prise depuis 1844 jusqu'en 1853, et donnant le résultat suivant fourni

par les trois ports de Cape-Town, Port-Elizabeth et Simon's-Town :

Importations.....	1844 :	20,181,475 fr.
Idem.....	1853 :	46,535,950
Différence en plus.....		26,354,475
Exportations.....	1844 :	8,426,275
Idem	1853 :	19,293,625
Différence en plus.....		10,891,150

Quant aux tableaux de navigation, réunissant les entrées et sorties, on retrouve toujours la même marche ascendante sur laquelle pèsera sensiblement le percement de l'isthme de Suez :

Navigation extérieure et cabotage réunis.

Pour 1844.....	1273 bâtiments,	326,773 tonneaux.
Pour 1853.....	2075 bâtiments,	640,767 —
Différence en plus :	802 bâtiments,	313,994 —

Cependant le Cap ne doit pas redouter la perte totale de sa navigation autant que le croient en Angleterre certains esprits qui mettent en avant cette crainte comme un argument contre la concentration du commerce général de l'Europe et de l'Asie dans la mer Rouge. Assurément les navires allant dans l'Hindoustan, l'Indo-Chine, la Chine, les îles de la Sonde, ne montreront qu'à de très rares intervalles leurs pavillons dans les parages du Cap, préférant la route plus courte et plus sûre de Suez. Mais ne reste-t-il pas le mouvement commercial des colonies australiennes de la Nouvelle-Galles méridionale, de Swan's-River, Adélaïde et Van-Diémen, tous pays riches, nouveaux, et offrant, sous de nombreux rapports, un grand appât à la spé-

culation européenne ? Ne sera-ce pas un motif de plus pour resserrer les nœuds d'une alliance industrielle et agricole entre les patients et laborieux boers hollandais et les audacieux pionniers de la civilisation anglaise en Australie, plutôt que de la briser sous les coups de mesquines considérations d'intérêt local ? Espérons donc que, de jour en jour, les relations commerciales se développeront entre les colonies africaines et australiennes de la Grande-Bretagne, relations basées sur l'échange des produits abondamment fournis par chaque pays et sur la similitude politique de leurs constitutions gouvernementales.

Si je me suis permis cette digression étrangère au sujet que je traite, c'est pour répondre aux accusations justes, mais un peu partiales, d'un journal anglais, *le Times*, qui se répand en plaintes amères sur l'ingratitude des colons du Cap vis-à-vis la mère patrie.

Il est à regretter que M. Blancheton, en terminant ses aperçus statistiques, n'ait pu nous donner les chiffres du revenu du trésor colonial pendant un espace de dix années : cette lacune provient du manque de mode uniforme dans la comptabilité jusqu'à l'année 1848, époque où ce mode fut réglé par la chambre législative de Cape-Town, et qui montre que, de 1848 à 1853, les recettes se sont élevées de 5,298,425 à 7,029,100 fr. Remarquons toutefois. en passant, que la progression des revenus coloniaux n'a pas été aussi forte que celle du commerce des importations et exportations, et que l'auteur de l'ouvrage, qui se trouve ordinairement prodigue de chiffres, a cru la curiosité du lecteur satisfaite en ne produisant aucun tableau des dépenses co-

loniales, qu'il se contente de déclarer balancées par les chiffres des recettes, ces dernières offrant en 1853 un notable excédant en caisse.

Un dernier tableau termine l'introduction descriptive et statistique : c'est celui des laines sorties de la colonie depuis 1830 jusqu'à 1853. Il est curieux, en effet, de constater à quelles immenses quantités se monte la consommation de cette marchandise, quand on voit tous les ans sa production augmenter sur une large échelle pendant que le même fait se reproduit dans les colonies australiennes, qui, sous le point de vue des troupeaux, peuvent être regardées comme les succursales du Cap. Il est néanmoins facile de s'expliquer comment il soutient sans crainte la concurrence, quelque redoutable qu'elle puisse être, de la part de l'Australie, quand on se reporte à la méthode et au sol différent de ce dernier pays, où les bêtes à laine, aussitôt qu'elles ont été lavées, sont abandonnées à elles-mêmes sur un terrain de sable rouge qui s'imprègne dans leur toison ; ajoutez aussi l'absence de grands cours d'eau permettant de se livrer d'une manière commode aux opérations du lavage, tandis qu'au Cap les éleveurs sont dans un pays arrosé de rivières et de fleuves d'une grande importance, sur les rives desquels il n'y a pas à craindre que la laine se salisse et où les troupeaux sont renfermés, pendant le temps du séchage, dans des enclos parquetés ; tel est le motif qui fait de beaucoup préférer les laines du Cap à celles de l'Australie. Au reste, les chiffres donnés par M. Blancheton sont les plus éloquentes preuves en matière de commerce ; je ne citerai donc que deux époques, le point de départ

1830, année pendant laquelle il a été exporté 40,122 liv. de laine, et 1853, dont la récolte a produit 7,864,608 liv.

Les deuxième et troisième parties sont peu importantes sous le point de vue des productions et de la géographie : elles traitent avec beaucoup de détails des renseignements commerciaux touchant les poids, mesures et monnaies de la colonie; les droits de douane, le prix des marchandises de toute espèce; enfin une foule de documents trop longs à énumérer pour MM. les négociants, avec une liste très détaillée de tous les objets ayant figuré à l'Exposition universelle de 1855. Parmi ces derniers, nous citerons la cire végétale, la farine, le maïs, le sucre (cultivé principalement à Port-Natal), les vins de Constance, le coton, la soie, le guano, le suif, les cuirs et les plantes médicinales. Mentionnons cependant, comme point important, l'exploitation en grand des mines de cuivre situées dans les immenses plaines du plateau de Namaqualand, opérée en 1853 par trente-six compagnies indépendantes les unes des autres. La découverte de ces mines a décidé l'exploration de la côte occidentale du Cap, comprise entre la rivière Zwart-Jeentjes et la rivière Orange. Le relevé a été fait par le capitaine Nolloth, de la marine royale, qui a reconnu, à l'aide de sondages, l'existence d'une dizaine de petits ports plus ou moins praticables, parmi lesquels on doit citer :

Houdeklip-Bay	lat. S. 30°20′, long. E. 17°19′.
Homewood-Harbour.	lat. S. 28°47′, long. E. 16°39′.
Robbe-Bay.....	lat. S. 29°17′, long. E. 16°5′.
Harrisson's-Cove ...	lat. S. 28°46′, long. E. 16°40′.
Alexander-Bay.....	lat. S. 28°42′, long. E. 16°37′.
Roodewal-Bay	lat. S. 30°30′, long. E. 17°22′.

A ce renseignement est joint une réduction de la carte des districts miniers, dressée par Charles Bell, surveyor général du Cap.

Dans la liste des objets ayant figuré à l'Exposition de 1855, on remarque un tableau synoptique renfermant les soixante-douze espèces de bois connues dans la colonie, avec les noms scientifiques, les noms hollandais, l'indication de la hauteur, du diamètre, des localités de production, des qualités et usages de ces arbres; ce document est tiré du travail de M. le docteur Pappe, botaniste de Cape-Town, et intitulé : *Silva Capensis.*

Ma tâche serait finie dans l'examen du Cap proprement dit, si M. Blancheton n'avait joint à sa notice quelques pages sur la magnifique colonie de Port-Natal, que l'on n'ose plus appeler naissante, et qui contrebalance Cape-Town par son climat très sain, exempt de variabilité, et dont la chaleur est tempérée par des brises alternatives de terre et de mer. Le thermomètre marque 15°,6 en hiver et 29°,4 en été. La prospérité de Port-Natal ne fait que s'accroître, car, à en juger par ses revenus, qui ont suivi une progression rapide, nous voyons qu'en 1846 ils ne s'élevaient qu'à 76,850 fr., tandis qu'en 1853 ils avaient atteint 701,750 fr. Quant aux dépenses coloniales, je ferai la même observation que plus haut, c'est-à-dire qu'elles ne sont nullement mentionnées. Le commerce d'importation et d'exportation est, comme au Cap, en voie d'accroissement : en 1853 il était de 3 millions de francs, avec 90,000 fr. de laines. La population, montant à 72,000 habitants, dont 7,000 blancs, est presque en grande partie com-

posée de colons cultivateurs, récoltant le café, le coton, l'indigo et le safran.

En résumé, je dirai que l'ouvrage de M. Blancheton renferme un grand nombre de documents statistiques qui ne peuvent trouver à être tous cités dans un rapport ; il donne une idée de la marche de la civilisation dans les colonies sud-africaines de la Grande-Bretagne. Mais cependant qu'il me soit permis, avant de terminer, de faire deux observations : l'une, c'est que l'auteur contraint à n'accepter ses chiffres que sous toutes réserves, parce qu'il semble résulter, des remercîments qu'il adresse à bon nombre d'habitants du Cap, qu'il ne s'est pas toujours assuré par lui-même de l'exactitude de ses travaux. La seconde observation touche les admirateurs de l'Angleterre, qui doivent apprendre, par tout ce que l'on publie sur le Cap, qu'elle ne sera jamais redevable de la prospérité de cette colonie qu'aux 100,000 hollandais qui en développent l'industrie et l'agriculture.

E. DE FROIDEFOND DES FARGES.

Nouvelles et communications.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE IMPÉRIALE DE RUSSIE.

Procès-verbal de la séance générale du 27 *octobre* 1856.

La Société géographique impériale de Russie a tenu le 27 octobre dernier sa première séance générale après les vacances d'été, sous la présidence de M. Mouravieff, membre du conseil de l'empire, son vice-président. A cette séance ont assisté M. le conseiller privé A. Levchine, adjoint du président ; M. l'amiral Lütke, membre honoraire ; 82 membres tant effectifs que collaborateurs et plusieurs étrangers.

Après la lecture, faite par le secrétaire de la Société, de la liste des ouvrages offerts à la Société dans le courant de l'été, M. le vice-président a ouvert la séance par un discours dans lequel il présente le résumé des travaux de la Société pendant les vacances d'été.

Après quoi le secrétaire a lu des extraits d'une lettre de M. Séménoff, membre effectif, qui a exploré, cet automne, la steppe Kirghise dépendante de la Sibérie. Le voyageur communique des renseignements très curieux sur son voyage au lac *Issyk-koul*, ou aucun des explorateurs de cette contrée n'avait pénétré avant lui. « Quittant le fort Kopalsk, écrit M. Séménoff, je continuai ma route au-delà de la rivière

Koksa, je traversai aussi la rivière Ili et j'arrivai, à la fin du mois d'août, au fort *Vernoé* (les indigènes le nomment ville d'*Almata*), c'est-à-dire dans la colonie russe la plus avancée de l'Asie centrale. La ville d'*Almata* est située à peu près sous la même latitude que Pise et Florence, près de la source du système de la rivière *Keskélène* (sur la rivière *Almatinka*), au pied du majestueux groupe de géants *Kounghi-Taou*, chaîne de montagnes couvertes de neige qui borne le lac *Issyk-koul* au nord. La chaîne de montagnes *Kounghi-Taou* s'étend de l'est à l'ouest, entre le *Keskélène* et le Tourguène, autre affluent considérable de l'Ili, plus à l'est ; elle dépasse de beaucoup la ligne des neiges éternelles, et, par sa hauteur, surpasse toutes les chaînes de montagnes asiatiques situées plus au nord, comme l'*Ala-Taou*, le *Talbagataï* et *Altaï*. Le *Talgarnyk-Taou*, géant à trois têtes situé tout à fait au centre de la chaîne, à la source de la *Tolgara*, qui se jette aussi dans l'*Ili*, est pittoresquement revêtu d'un éblouissant manteau de neige éternelle : par sa hauteur absolue il l'emporte peut-être sur le Mont-Blanc. Toute la crête des montagnes situées entre le *Keskélène* et le *Tourguène* est si haute, que dans cet espace on ne saurait trouver un seul passage quelque peu praticable d'*Almata* au lac *Issyk-koul*, qui, en ligne directe, ne sont cependant qu'à 60 verstes l'un de l'autre ; mais, en revanche, les flancs du *Kounghi-Taou* s'abaissent sensiblement : on y a trouvé des communications faciles. J'essayai de pénétrer jusqu'au lac *Issyk-koul* en suivant la route orientale (environ 250 verstes), par l'*Assyne-Taou* et le *Taboulga-Sou*. Escorté par une petite

troupe de Cosaques, j'accomplis heureusement mon entreprise : je franchis toutes les chaînes de montagnes parallèles que le *Kounghi-Taou* forme en s'abaissant sur son flanc oriental. En suivant la vallée de la rivière Touba, nous arrivâmes jusqu'aux bords mêmes de l'impétueux *Issyk-koul*, dont les ondes salées et d'un pâle azur, violemment agitées ce jour-là, venaient se briser avec fracas sur la rive orientale. Ici je déterminai au moyen de l'hypsomètre la température de l'ébullition de l'eau et conséquemment, hypsométriquement, le niveau absolu de l'*Issyk-koul*. La large vallée de la rivière *Touba* et celle de la rivière *Djirgalane* (parallèle au *Touba*) sépare le *Kounghi-Taou* de la gigantesque chaîne de montagnes adjacentes, *Moussarta*, qui borne le lac au sud. Ici je n'étais plus qu'à une journée (50 verstes) de la gorge de montagne *Zaouki* ou *Djaouki*, qui conduit dans la Kachgarie et dans la Petite-Boukharie aux villes chinoises Turfan et Aksou. Je ne fus pas moins heureux dans mon retour à *Almata*, que j'effectuai par un chemin plus détourné, à travers les gorges de Saïtache.

» Après m'être reposé deux ou trois jours ici, à *Almata*, je me dirigeai, par la route occidentale, vers la rivière *Tchoui*. Ce nouveau voyage complétera mes investigations sur la structure plastique et géognostique de la chaîne de montagnes *Kounghi-Taou*, où, contre mon attente, je n'ai pas trouvé le moindre vestige de matières volcaniques : toute la chaîne de montagnes est formée de syénite, de granite, de diorite et de porphyre. »

Puis le secrétaire a donné lecture d'une lettre adressée

au vice-président par M. Lapchine, professeur à l'université de Kharkoff, qui annonce que dans les districts de *Bakhmout*, d'*Alexandroff* et de *Slavianoserbsk* (gouvernement d'Ekaterinoslaff), on a trouvé, dans ces derniers temps, un riche minerai de fer dont l'exploitation promettait un développement durable. A l'occasion des renseignements et des échantillons de minerai envoyés par M. Lapchine, M. Ozersky, président de la section de géographie physique, a donné des explications verbales sur l'état des recherches dans la Russie méridionale. Selon lui, il est difficile, quant à présent, de formuler un jugement sur les espérances que l'on peut fonder sur ce minerai de fer, trouvé dans les lieux indiqués. Il est indispensable avant tout d'étendre les investigations pour déterminer jusqu'à quel degré ce minerai, remarqué seulement dans des étendues limitées, est susceptible de donner lieu à l'établissement des fonderies.

Ensuite on a fait part aux membres présents de la proposition du Conseil d'élire, comme membres honoraires étrangers, les célèbres savants : M. Jomard, membre de l'Institut de France; M. Haidinger, président de l'Institut géologique d'Autriche, et comme membre correspondant étranger, M. Irminger, aide de camp de Sa Majesté le Roi de Danemark. L'assemblée générale, approuvant le choix du Conseil et appréciant le mérite de ces personnes, les a reçues à l'unanimité.

M. Ozersky, président de la Section de géographie physique, a procédé ensuite à la lecture de la relation du voyage sur la rivière *Manytch*, communiquée à la Société par M. l'académicien Baer.

Il y a trente ans, ou un peu plus, que le cours occidental du *Manytch* a été levé en entier sur la carte; mais le cours oriental, formant la majeure partie de la frontière entre le gouvernement d'Astrakhan et celui de Stavropol, est encore fort peu connu. L'année passée cependant, il a été fait le levé de plan d'une partie assez considérable du *Manytch*, à l'est de l'embouchure du *Kalaouss*. Ce travail a été exécuté par ordre du général Tagaïtchinoff, à l'occasion de l'arpentage des terres appartenant au camp nomade de Derbétéievsk, dont le *Manytch* forme la limite. Malheureusement, une partie du lit du *Manytch* était alors entièrement à sec : les travaux géodésiques n'ont indiqué que très imparfaitement la pente de cette rivière. Les deux arpenteurs chargés de ce travail assuraient à M. Baer que, dans sa partie orientale, le *Manytch* coulait vers l'ouest; cependant, ayant bientôt après exploré les lieux lui-même, il put se convaincre du contraire.

Examinant la marche historique des notions acquises sur le *Manytch* et sa vallée, M. Baer passe en revue les opinions de Pallas et de Parrot, les résultats du nivellement exécuté par l'Académie des sciences entre le niveau de la mer Caspienne et celui de la mer Noire, et enfin les résultats que leur oppose Hommaire de Hell. La vérification de ces différentes données et leur confrontation avec les résultats de Hommaire de Hell ont prouvé à M. Baer que les premières sont exactes et que les données de Hommaire ne peuvent les infirmer.

Après avoir présenté un aperçu de la plaine et de la vallée du *Manytch*, M. Baer décrit cette dernière en

ces termes : « La rivière qui prend sa source près de la mer Caspienne à 80 ou 120 verstes et qui coule jusqu'au *Don* même, ainsi que l'indiquent toutes nos cartes, n'existe nulle part. Dans la partie occidentale de la vallée du Manytch on trouve en effet une rivière formée des petites rivières *Oulane-Zoukhi* et *Khara-Zoukhi*, qui prennent leurs sources aux monts *Erguène* et qui ont de l'eau durant toute l'année. Cette rivière, continuant son cours vers l'ouest en s'élargissant par les lacs, se rétrécit vers son embouchure dans le *Don*. La partie orientale, plus petite, a aussi de l'eau, mais seulement au printemps et tard en automne. Cette eau, qui ne coule que de temps en temps, ne peut être appelée une rivière, c'est plutôt un ravin où coule, au printemps et en automne, de l'eau qui délaye une fange, un limon salin, et se répand dans la plaine du *Kouma*, et, réunie aux eaux de ce dernier, se jette dans la mer Caspienne. Si cependant on voulait donner à ce cours oriental le nom de rivière, il faudrait alors distinguer dans la vallée du *Manytch* deux rivières qui ont des cours tout à fait contraires, et qui, aux premiers jours du printemps, sont étrangement réunies à leur source. »

L'assemblée a écouté cette lecture avec un vif intérêt et a témoigné à M. Ozersky sa reconnaissance pour la peine qu'il s'est donnée d'extraire ces détails.

A la fin de la séance, il a été annoncé qu'en vertu du ballottage qui avait eu lieu, étaient élus membres effectifs : MM. Krassovsky, le colonel Stoukenberg, A. Varentsoff, A. Delvig, A. Zaborinsky, P. Zélénoi, A. Kindiakoff, T. Méien, A. Voigt, V. Barykoff,

A. Treskine, P. Spasky, A. Poulikovsky, K. Domontovitch, P. Boulgakoff, V. Fuchs, M. Saltykoff et T. Koni.

Discours de M. le vice-président de la Société.

Messieurs,

En reprenant le cours de nos occupations habituelles, je me fais un devoir d'ouvrir, comme dans les années précédentes, cette première séance par un rapide exposé de l'état actuel de nos divers travaux et des progrès de nos occupations pendant les mois d'été.

La principale entreprise de la Société, cette année, c'est l'expédition sibérienne. Le compte rendu annuel a fait connaître les premières courtes nouvelles que le Conseil a reçues sur ses investigations dans le courant de la première année. Aujourd'hui je me bornerai à l'énumération des travaux achevés sur lesquels le Conseil a reçu des comptes rendus détaillés et à l'indication des itinéraires de MM. les membres de l'expédition pendant l'été.

La détermination astronomique des points les plus importants du district transbaïcalien, par M. Schwartz, astronome en chef de l'expédition, et les premières déterminations du lieutenant Rochkoff des points les plus remarquables du cours supérieur et du cours inférieur de l'Amour, tels sont les fruits de la première année de notre expédition dans la Sibérie orientale.

Comme complément à ce dernier travail, la Société a reçu, par l'obligeante entremise du comte Poutiatine, le journal des déterminations astronomiques exécutées par l'officier de marine Pechtchouroff pendant sa navi-

gation du poste Mariinsk jusqu'à la source de l'Amour.

M. Radde, naturaliste de l'expédition, a fait parvenir au conseil une description physique détaillée du lac Baïcal. Pendant son premier voyage, il a envoyé plusieurs dessins représentant des oiseaux et des poissons très rares; il a préparé en outre une collection de 86 espèces différentes d'oiseaux et d'animaux empaillés, en tout 251 pièces.

Ces investigations dans différentes contrées de la Sibérie sud-est sont isolées; le principal centre des opérations de l'expédition a été établi dans la vallée de la rivière Vitime et les localités adjacentes, c'est-à-dire les vallées des rivières Bargouzine, Angara-supérieur et Nertcha. Cette étendue comprend la partie méridionale de la Sibérie orientale sur laquelle on n'avait que des notions géographiques très vagues.

Les officiers chargés d'exécuter les travaux topographiques et astronomiques dans cette partie de la Sibérie étaient MM. Oussoltseff, Orloff et Smiriaguine. Les deux premiers ont achevé heureusement leurs excursions et sont revenus avec de riches matériaux pour la géographie du pays.

Le dernier, auquel avait été confiée la partie la plus importante des travaux astronomiques et dont l'itinéraire croisait ceux des deux premiers officiers, devait se rendre sur le cours moyen du Vitime et descendre cette rivière jusqu'à son embouchure dans la Léna. Son absence et son silence prolongés firent naître à la fin de l'année passée de vives inquiétudes sur son sort. Aux grands regrets de la Société et des collègues de cet officier, l'événement a justifié ces pressentiments

de la manière la plus funeste. Au mois d'avril, on a reçu à Irkoutsk la nouvelle officielle de la mort violente de M. Smiriaguine, assassiné par un Tongouse nomade que la cupidité avait poussé à ce crime. Le meurtrier a été mis en jugement.

Ce triste événement laissa l'exploration du cours inférieur du Vitime inachevée. Pour combler cette lacune, le gouverneur général de la Sibérie orientale adjoignit à l'expédition le sous-lieutenant Zondhagen, le même qui avait déjà rendu tant de services à la science par la part qu'il prit aux travaux des expéditions organisées par la Section sibérienne pour l'exploration du Viluï et de l'Amour.

Cependant un nouveau malheur attendait notre expédition. Le jour même où cet officier devait, après avoir reçu les instruments, les instructions et les fonds nécessaires, se mettre en route pour continuer les travaux de M. Smiriaguine, une attaque d'apoplexie vint terminer ses jours à Irkoutsk et nous priver de son utile coopération.

Malgré ces accidents, les travaux de l'expédition ont été poursuivis dans toutes les autres localités avec beaucoup de succès. La Société a reçu cette année-ci, de MM. Oussoltseff et Orloff, des relations détaillées de leurs occupations. Les localités que ces deux officiers ont explorées embrassent une étendue de 4 000 verstes. Ils ont déterminé astronomiquement quatorze points géographiques importants et onze latitudes, recueilli des renseignements sur le climat et sur les habitants du pays, et opéré des levés de plans itinéraires détaillés sur une échelle de 5 verstes par pouce (1 : 185,000).

Les détails de ces itinéraires enrichiront, avec le temps, la carte de cette contrée de données nouvelles qui modifieront considérablement les positions géographiques que donnent les cartes actuelles.

Les travaux de chaque membre en particulier, dans le courant de l'année, comprennent les suivants : L'astronome Rochkoff, qui avait passé l'hiver au poste Nicolaievsk, a fait, pour compléter les précédentes, neuf déterminations dans la baie de l'Amour, dont quatre au sud et cinq au nord de l'embouchure de ce fleuve. En outre, par une instruction particulière de l'astronome en chef, il a été proposé à cet officier de déterminer encore la longitude de cinq points très importants à l'embouchure de l'Amour, et, lorsqu'il aura achevé ces travaux, de passer au port *Aïane*, de déterminer la longitude de ce point et d'y rester pour observer l'éclipse solaire le 29/17 septembre. De *Aïane* le lieutenant doit revenir à Irkoutsk par Yakoutsk, et sur la route ne s'arrêter à *Olekminsk* que le temps nécessaire pour déterminer la longitude de ce lieu.

Le lieutenant Oussoltseff avait à effectuer cette année-ci des levés de plans itinéraires et les observations astronomiques dans la pente méridionale du *Yablonoï-Khrébet*, à partir de *Gorbitsa*, vers l'est. La route qui lui a été indiquée longe le versant méridional, traverse les sources des rivières *Almazar*, *Oldoï*, etc., jusqu'à la source occidentale du *Hiluï*, et s'étend plus loin, jusqu'à la chaîne de montagnes *Atygane*. La marche de M. Oussoltseff aboutit à celle qu'a exécutée en 1852 l'astronome en chef de l'*ostrog Oudskoy*, en traversant les sources de la *Zeïa* et du *Hiluï*, et en

continuant jusqu'à l'embouchure de l'Oustchour. De la crête d'Atygane, M. Oussoltseff doit descendre le *Hilaï* jusqu'à sa chute dans la *Zéïa*, ensuite passer la Sélimdja, parcourir l'espace compris entre cette dernière et la *Zéïa*, et enfin, au delà de la chute de la Sélimdja (dans la *Zéïa*), descendre par la *Zéïa* dans l'*Amour*, si aucun obstacle ne vient l'en empêcher.

Le lieutenant Orloff était déjà parti au mois d'avril pour se rendre à l'embouchure de l'*Oldoï* (un des affluents supérieurs de gauche de l'Amour). Voici l'itinéraire qui lui a été tracé : Remonter l'*Oldoï* à partir de son embouchure jusqu'à sa source, se porter de l'autre côté du *Yablonoï-Khrébet*, faire le tour de la source orientale de l'*Olekma*, visiter ici les mines d'or de Boukhtinsk, se diriger vers l'ouest sur la rivière *Tougour* en amont, et, après avoir traversé le confluent de l'*Olekma* et du *Vitime*, atteindre le lac *Orok*. Puis, continuant ses explorations, M. Orloff doit aller d'abord au nord vers la source de la rivière *Tchara;* ensuite, descendant dans la vallée du *Vitime*, traverser ce dernier et se porter de l'autre côté de la chaîne de montagnes qui sépare les eaux de l'*Angara* des affluents de gauche du *Vitime*, et sortir dans le *Doukatchane*, et enfin à *Katchouga*, port sur la Léna.

La Société n'a pas encore reçu des renseignements positifs sur l'issue des voyages de MM. Oussoltseff et Orloff.

L'astronome en chef a déterminé pendant les premiers six mois de l'année courante la position géographique des points suivants : 1° *Novo-Sélenguinsk;* 2° *Troïtsko-Savsk;* 3° le village Toréi, à 25 verstes du

poste *Khorotsaï ;* 4° le village *Djinda* ; 5° l'usine de *Pétrovsk*, et 6° la ville de Verkhnie-Udinsk. Au commencement du mois de septembre, il s'est mis en route pour continuer ses occupations, qui ont pour objet la détermination astronomique des points suivants : 1° le port de *Katchouga*, sur la Léna ; 2° la station d'*Oust-Koutsk ;* 3° l'usine de *Nicolaïevsk*, et 4° la ville de Nijné-Oudinsk.

Le naturaliste de l'expédition partit aux premiers jours du printemps pour l'arrondissement de Nertchinsk du pays transbaïcalien et les frontières méridionales de ce dernier. Le 14 mars, il était arrivé au poste de Kouloussoutajevsk pour la venue des oiseaux de passage. A la fin de ce mois il avait enrichi sa collection de cent nouveaux animaux empaillés, parmi lesquels quelques-uns sont particulièrement remarquables, tels que le *Spermophylus,* le *Cricetus furunculus*, le *Pyrrhaptes paradoxus*, et autres. Au bout de deux mois, M. Radde avait préparé une collection de six cents exemplaires empaillés. Dans ce nombre se trouvent plusieurs espèces de grues de la *Daourie*, qui forment une rareté scientifique qu'aucun naturaliste n'a encore décrite. Pendant tout le temps de son séjour, M. Radde a fait des observations sur la pression, la température et l'état de l'atmosphère.

Le zèle de M. Radde et le désir d'enrichir sa collection de plusieurs nouvelles espèces d'animaux l'ont engagé à passer l'hiver au poste de Kouloussoutajevsk, où la chasse n'est possible que pendant cette saison.

On nous annonce que M. Radde s'est élevé sur la cime du *Tchékondo*, et qu'il se préparait à faire une

seconde fois l'ascension de cette montagne. Dans une lettre privée, adressée à un de nos membres et datée du 23 août du poste Kouloussoutajevsk, sur le lac Toreï-Nor, près de la frontière de Chine, le naturaliste donne les détails suivants :

« Me voilà de nouveau à Kouloussoutajevsk, et je doute que je sois à Irkoutsk avant quatre mois. Ma collection s'élève à six cents pièces, dont cent cinquante sont des quadrupèdes ; parmi les oiseaux que j'ai réunis se trouvent très certainement des espèces nouvelles. J'ai aussi recueilli un très grand nombre de scarabées et d'insectes. Il faut que je reste ici jusqu'à la fin de septembre pour observer le départ des oiseaux ; je compte pêcher ensuite des poissons dans la rivière *Onone* jusqu'au 15 octobre et aller après plus loin chercher des *Antilopes* et des chevaux des steppes (*Equus Hemionus*, Pallas). Je me propose aussi de remonter de nouveau l'*Onone*, quelque 150 verstes, pour la chasse aux divers oiseaux, et entre autres le Konja ou pie bleue (*Corvus cyanus*, Pallas) ; il doit y en avoir beaucoup, car cette année-ci les pommiers du pays (*Pyrus baccata*) ont donné en abondance. A la fin du mois de novembre, je me mettrai en route pour retourner à Irkoutsk ; comme j'accompagnerai moi-même les chariots chargés des objets que j'ai recueillis, ce trajet me prendra trois ou quatre semaines. Je pense ne rester à Irkoutsk que deux mois pour rédiger le compte rendu de mes travaux ; ensuite je partirai au plus tôt pour les bords de l'Amour.

» Je suis monté sur le Tchékondo dont j'ai mesuré la hauteur au moyen du baromètre ; je vous donnerai dans

la suite des détails à ce sujet. A Boukoukoune j'ai fait l'acquisition de cinq buffles (*Jak*), de Mongolie. J'ai déjà recueilli un assez grand nombre de végétaux. »

Enfin, par les dernières nouvelles reçues de l'astronome en chef, le Conseil a appris que l'employé chargé d'informer du meurtre du lieutenant Smiriaguine a retrouvé sur le lieu du crime, près de la rivière Bouibounko, les papiers de cet officier, parmi lesquels se sont conservés : toutes les déterminations astronomiques qu'il avait faites jusqu'au milieu du mois d'août ; le journal de route, depuis le village d'*Oukyrsk* jusqu'à la rivière Bouibounko ; le levé de plan de plus de la moitié de l'espace parcouru, et quelques notices détachées concernant les localités explorées.

Quant à l'académicien Meyer, peintre attaché à l'expédition, la Société n'a reçu aucune nouvelle de lui cette année-ci.

Par ces courts renseignements sur l'état actuel de notre expédition, on peut voir que ses travaux, grâce au zèle de son chef et de tous ses membres, portent des fruits et promettent des résultats qui récompenseront la constance avec laquelle nous avons poursuivi la réalisation de cette expédition, entreprise dans l'intérêt de la géographie de notre patrie.

Notre expédition a été accueillie en Sibérie avec la plus vive sympathie par les autorités de la contrée et par notre Section sibérienne. Le Conseil croit devoir une profonde reconnaissance (et vous, messieurs, j'en suis sûr, partagez ses sentiments) à M. le lieutenant général K. Wentzel, président du Conseil de la direction générale de la Sibérie ; à M. le colonel

Korsakoff, remplissant les fonctions de gouverneur militaire du district transbaïcalien, et à notre Section sibérienne, pour la coopération efficace que chacun d'eux a été à même d'offrir à notre expédition. Le Conseil a aussi porté son attention sur le zèle du chef et de tous les membres de l'expédition : leur ayant exprimé sa satisfaction, il leur a accordé des gratifications pécuniaires.

Un autre voyage scientifique a été entrepris cet été, d'après les dispositions de la Société, par M. Séménoff, membre effectif. Se préparant à partir de *Barnaoul* pour gravir les montagnes et visiter des lieux qui sont dignes d'attention et qui cependant n'ont pas encore été explorés, M. Séménoff pensait que quatre mois de voyage étaient insuffisants pour achever tous les travaux qu'il projetait. Les riches matériaux relatifs à la géographie de la contrée et les données statistiques qu'il a été autorisé à puiser dans les archives de Barnaoul l'occuperont, selon toute probabilité, tout l'hiver. Au printemps prochain, un séjour à l'Altaï lui permettra de visiter de nouveau les montagnes et les limites méridionales, et d'étudier de près le climat et la nature de cette contrée, dont il prépare la description pour le tome prochain de l'*Asie* de Ritter. Pour le plan de ces travaux ultérieurs et leur continuation dans le courant de l'année prochaine, M. Séménoff doit entrer en relations avec le Conseil.

M. Baer, chef de l'expédition organisée pour l'étude des pêcheries de la mer Caspienne, a achevé cette année ses travaux, et a fait en même temps une excursion très intéressante dans la vallée du *Manytch*. La descrip-

tion de cette exploration et les observations de l'académicien seront communiquées en entier dans la séance d'aujourd'hui.

L'expédition organisée par la Direction du corps des arpenteurs, aux frais du Cabinet de Sa Majesté l'Empereur, pour les travaux astronomiques, géodésiques et topographiques dans le district de l'Altaï, a commencé ses opérations dans le courant de l'été. L'expédition, ayant pour chef le capitaine Meyen, est divisée en trois parties, savoir : 1° Pour les travaux astronomiques, deux groupes dont chacun a deux officiers du corps des arpenteurs chargés d'exécuter les déterminations astronomiques ; 2° pour les travaux géodésiques, deux groupes et dans chacun deux officiers, et 3° 10 arpenteurs pour les travaux topographiques. La Société, dans le but d'utiliser au profit de la géographie les études mathématiques de cette expédition, a invité ces officiers à se charger de recueillir des renseignements et de faire des observations, particulièrement sur la géographie physique de la contrée. Dans ce but, le Conseil a fait rédiger pour les membres de cette expédition des programmes spéciaux concernant la géographie physique, et a communiqué, en outre, tous les anciens programmes qui ont été publiés pour l'ethnographie et la statistique. Les nouvelles que le Conseil a reçues annoncent que les membres de l'expédition ont commencé avec succès les investigations diverses dont ils ont été chargés.

M. Europæus, natif de Finlande, à qui la Société a confié des recherches ethnographiques et a accordé une subvention pour les frais, est parti pour la Laponie de Tersk. Il a déjà envoyé de courtes communications

sur son voyage, sur les particularités remarquables des dialectes finnois qu'il a étudiés, et sur l'état de plusieurs villages situés à l'extrême nord de la Laponie.

Dans le courant des mois d'été, les publications de la Société ont continué de paraître successivement. Cette année, l'attention se fixe particulièrement sur le vaste travail de M. Séménoff : *Traduction de l'Asie de Ritter*, avec les suppléments du traducteur qui forment la majeure partie du premier tome. Le volume qui a paru contient plus de 45 feuilles d'impression, et renferme, outre l'introduction générale, la description de la partie orientale du continent asiatique, contiguë à nos limites. La valeur scientifique de l'original allemand en a fait une œuvre classique ; aussi le mérite de M. Séménoff n'en est-il que plus grand, car il avait à vaincre les difficultés de la traduction en russe et à compléter l'ouvrage, d'après le système de Ritter, de toutes les données les plus récentes, dont la majeure partie est due à des savants russes.

A la suite de cette publication, on a livré à la presse le *XIe tome des Mémoires*, dû à la rédaction de M. Ierofeïff, m. eff. Comme annexe, appartient à ce volume la carte géognostique de la Russie sud-est, que M. Pacht a dressée, et dont l'exécution par le procédé chromolithographique a retardé l'apparition du livre.

L'impression de l'*Atlas complet du gouvernement de Tver*, sur la même échelle que les livraisons par districts (1:74,000), vient d'être achevée ; et l'on prépare la carte du gouvernement, en quatre feuilles, sur l'échelle de 4 verstes par pouce anglais.

Parmi nos publications périodiques, il a été publié

pendant les vacances, le 3e et le 4e cahier du *Bulletin*.

Sous la rédaction du secrétaire de la Société, sont, ainsi que le *Bulletin*, publiées la 1re et la 2e livraison des *Mémoires de la Section sibérienne*, formés exclusivement des travaux de ses membres. Le premier examen des articles, leur choix et la rédaction première appartiennent à M. Selsky, m. eff., et gérant des affaires de la Section. La révision de ce travail et les soins de l'impression ont été confiés par le Conseil au secrétaire de la Société.

Le Conseil ne tardera pas à procéder à l'impression du XIIe tome des *Mémoires*, pour lequel il a déjà à sa disposition plusieurs matériaux qui ont été jugés dignes d'y prendre place.

Le IIIe tome du *Recueil ethnographique* a été préparé peu à peu, sous la rédaction de M. Korkounoff, et sera achevé très incessamment.

Les sections de la Société ont réuni et élaboré de nombreux matériaux pour les autres publications.

Nos occupations et les séances des sections reprenant leur cours, on peut, grâce au zèle de nos membres, qui soutiennent par leurs efforts privés l'activité de la Société, compter sur un grand nombre de nouveaux travaux. A cette occasion, je puis rappeler parmi les travaux en cours d'exécution, la description du mont *Bogdo* et de la steppe qui l'entoure, description à laquelle a donné lieu l'excursion dirigée par le lieutenant-colonel Korniloff, m. eff., et M. Auerbach, qui s'est occupé principalement des explorations géognostiques et physiques et de la surveillance des travaux astronomiques. On devra à cette excursion des données très curieuses et

la description détaillée de cette partie du gouvernement d'Astrakhan, et celle des peuplades qui y mènent une vie nomade.

La publication du *Catalogue des cartes* a été préparée peu à peu par les membres de la section de géographie mathématique. Dans le courant de l'été quatre cahiers ont été soumis à une révision définitive. Ils contiennent la description des cartes continentales de la Russie, à partir des plus anciennes jusqu'à celles qui ont été publiées vers 1776.

Les relations de la Société avec ses membres collaborateurs et avec des personnes étrangères ont été fort suivies dans le courant de l'été. Pendant les vacances, la Société a reçu plus de cent différents articles et communications sur divers sujets de recherches. Ces laborieux amis de la science ont apporté à la Société le fruit de leurs travaux pour contribuer à l'œuvre commune du développement des connaissances sur la Russie.

Plusieurs de ces articles ont été remis, pour être imprimés, aux rédacteurs de nos publications. Les autres seront soumis à une appréciation préalable. Grâce au vif intérêt que l'activité scientifique de notre Société éveille dans toutes les contrées de notre patrie, le cercle de nos investigations s'élargit tous les ans de plus en plus.

Enfin, cette année, nos programmes et nos questions scientifiques ont amené des résultats satisfaisants. Les demandes de renseignements que la Société a publiées lui ont acquis de nouveaux collaborateurs zélés qui se sont offerts d'eux-mêmes et lui ont proposé de travailler

pour elle. Ce fait est une nouvelle preuve de l'excellence des moyens que la Société a choisis pour arriver à ses fins. Les programmes, superflus pour les savants spéciaux, nous ont valu des travaux de personnes qui ne demandent qu'à être instruites et dirigées pour consacrer leur zèle à l'utilité générale. Pour satisfaire à ces demandes et en même temps pour étendre nos propres investigations dans toutes les contrées de notre patrie, le Conseil a l'intention de continuer de publier des programmes et de proposer des questions sur différentes recherches scientifiques.

La Société a reçu cette année, sur les questions d'ethnographie et de statistique, qu'elle avait mises au concours, des travaux qui remplissent toutes les conditions extérieures prescrites par les règlements; elles ont été remises, pour être examinées, aux Sections qui, au terme et dans l'ordre prescrits, présenteront leurs décisions au Conseil.

Les savants et les Sociétés géographiques des pays étrangers entretiennent avec nous des relations fructueuses de part et d'autre. La guerre étant finie, les échanges de publications et la correspondance scientifique ont pris un cours plus régulier. Beaucoup de personnes ont commencé avec nous des relations provoquées par l'intérêt que nos travaux et nos publications éveillent à l'étranger. Nos relations scientifiques se sont accrues, cette année, de beaucoup de nouvelles, formées avec les savants et les Sociétés de l'Allemagne.

Par ces courtes indications sur l'état actuel de nos occupations, on peut voir combien est variée notre activité, qui jouit de la sympathie générale dans notre

patrie, et qui a attiré sur nos travaux l'attention des sociétés savantes des pays étrangers.

Ces résultats généraux, la Société les a obtenus par le zèle ardent de ses honorables membres pour le développement des progrès de la science et des connaissances relatives à notre patrie.

Un vaste champ d'études s'ouvre devant nous. Toute notre activité passée et ses résultats sont pour nous un engagement à rechercher de nouveaux succès, garantis par le constant empressement de nos membres à prendre part à nos entreprises, et par l'élan général qui porte aujourd'hui toutes les forces intellectuelles vers la science et l'étude de notre vaste pays.

EXTRAIT D'UN TRAITÉ ENTRE SIAM ET LA FRANCE,

Signé à Bangkok, le 15 août 1856.

Art. vii. Les Français ne pourront être retenus contre leur volonté dans le royaume de Siam, à moins que les autorités siamoises ne prouvent au Consul de France qu'il existe des motifs légitimes de s'opposer à leur départ. Lorsqu'ils voudront dépasser les limites déterminées par le présent traité pour la résidence des sujets français, et voyager dans l'intérieur, ils devront se procurer un passeport qui leur sera délivré, sur la demande du Consul, par les autorités siamoises.

Si ces Français sont des savants, tels que naturalistes et autres, voyageant pour le progrès des sciences, ils recevront de l'autorité siamoise tous les soins et bons

offices de nature à les aider dans l'accomplissement de leur mission.....

..... Dans les limites fixées par le présent traité, les Français pourront circuler, sans entraves ni retards d'aucune sorte, pourvu qu'ils soient munis d'une passe délivrée par le Consul de France, etc.

OBSÈQUES DU DOCTEUR KANE,

Commandant une expédition à la recherche de Sir John Franklin.

M. de la Roquette communique à la commission centrale les renseignements qui lui ont été transmis par M. Henri Grinnell, l'ami et le protecteur du docteur Kane, mort à la Havane le 16 février 1857, à peine âgé de trente-cinq ans, sur les honneurs vraiment extraordinaires rendus dans sa patrie à la mémoire de cet intrépide explorateur des mers arctiques auquel on doit, entre autres découvertes, celle d'une mer libre de glaces au nord du Gröenland.

Le cercueil renfermant les dépouilles mortelles de Kane a été accompagné par les principales autorités de la Havane et par tous les Anglo-Américains qui se trouvaient dans cette ville jusqu'au bateau à vapeur qui l'a porté aux États-Unis. Dans tous les endroits où le convoi, qui marchait à petites journées, s'est arrêté, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à Philadelphie, toutes les populations l'ont accueilli avec les marques de la plus profonde sympathie; partout on lui a rendu les honneurs civils et militaires. A Baltimore, le cercueil

a été exposé toute une nuit dans la principale salle de l'Institut du Maryland, dont Kane était membre, sur un magnifique catafalque entièrement drapé en noir, ayant aux quatre extrémités les drapeaux étoilés de l'Union et veillé par un détachement des gardes civiques, et le lendemain transporté en pompe à la station. Mais c'est surtout à Philadelphie, lieu de naissance de celui que les Américains appellent le *héros arctique*, que l'enthousiasme a été à son comble. Dans cette ville, comme à Baltimore, tous les édifices publics et un grand nombre de maisons particulières ont été spontanément tendus de noir, et la presque totalité des navires qui se trouvaient dans leurs ports avaient hissé leurs pavillons à mi-mât en signe de deuil.

Un grand nombre de députations des villes voisines se sont rendues à ses funérailles. Les hommes les plus distingués, non-seulement de la Pansylvanie, mais d'autres États, tenaient les cordons du poêle. On remarquait parmi eux MM. Henri Grinnell, George Peabody, les commodores Steward et Read, l'évêque Potter, le professeur Bache, le *chief justice* Lewis, etc. Immédiatement après venaient les braves marins qui avaient accompagné Kane dans sa dernière expédition, et en tête desquels se trouvait son ami Morton. Un nombreux clergé, les fonctionnaires les plus éminents de Philadelphie et de l'Union, des députations de tous les corps constitués et une immense quantité de citoyens de toutes les classes fermaient le cortége, bordé par des troupes et des gardes civiques, dont les tambours drapés et la musique semblaient se rendre, pour ainsi dire, les interprètes de la tristesse des assistants.

Plusieurs discours ont été prononcés en l'honneur de Kane, tant par les chefs des députations que par le révérend C.-W. Shields.

NOTE

SUR DES RENSEIGNEMENTS RELATIFS A DES NAVIRES ABANDONNÉS A L'OUEST DE LA BAIE DE POND, SUR DES EUROPÉENS VUS DANS L'INTÉRIEUR DES TERRES ARCTIQUES, ET SUR UNE *Nouvelle expédition à la recherche de Sir John Franklin*,

Lue à la Société de géographie, le 1er mai 1857,

PAR M. DE LA ROQUETTE, VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

Depuis la dernière réunion de la Commission centrale de la Société de géographie, des informations d'un grand intérêt, communiquées par des Esquimaux, me sont parvenues d'Angleterre, et j'ai acquis la certitude du prochain départ d'un bâtiment que lady Franklin envoie de nouveau à la recherche de l'*Erebus* et de la *Terror*.

Des baleiniers, arrivés récemment des mers arctiques, annoncent en effet que des Esquimaux de la côte occidentale de la baie de Pond (mer de Baffin) possèdent des renseignements relatifs à des navires anglais abandonnés et que l'on suppose avoir appartenu soit à l'expédition de Sir John Franklin, soit à l'escadre de Sir Édouard Belcher. Des fragments de bois et de cuivre

vus dans les mains de ces Esquimaux, et dont quelques portions se trouvent en ce moment en Europe, donnent une confirmation presque officielle aux récits de ces baleiniers. Il résulterait en outre, des bruits assez généralement répandus parmi les baleiniers, que des Esquimaux auraient vu depuis peu des Européens dans l'intérieur des terres.

Une investigation complète des faits ci-dessus, faits d'une haute importance pour la solution du sort de l'*Erebus* et de la *Terror*, a été instamment recommandée aux capitaines des navires baleiniers anglais et américains, dans un avis imprimé, signé par MM. le contre-amiral Sir Francis Beaufort, Sir Roderick Murchison et les capitaines de la marine royale britannique Collinson et Sherard Osborn. On leur fait observer que l'expédition privée préparée par lady Franklin en ce moment ne peut visiter les parages indiqués, puisque son principal objet est d'atteindre, dans le plus court délai possible, la localité où il est certain qu'a abordé un des bateaux de l'*Erebus* ou de la *Terror*, en rappelant à leur souvenir qu'il existe dans les mers arctiques plusieurs navires anglais abandonnés, tels que l'*Investigator*, l'*Assistance*, le *Pioneer* et l'*Intrepid*, et que le sauvetage du *Resolute* par le navire américain *George-Henry* a produit environ six mille livres sterling (150,000 francs) aux sauveteurs.

On peut donc raisonnablement conclure qu'un gain considérable sera obtenu par le recouvrement des coques et du matériel des navires existant encore.

Mais afin que les recherches recommandées ne soient pas complétement sans résultat profitable, dans le cas où

il n'y aurait aucun sauvetage à effectuer, lady Franklin a placé dans les mains des personnages distingués qui viennent d'être nommés une somme de 500 livres sterling (12,500 francs), qui sera distribuée de la manière qu'ils le décideront ; savoir, un dixième, ou 1,250 fr., à tout individu, équipage de bateau ou de navire, qui obtiendra la première preuve incontestable concernant les navires de S. M. perdus ou abandonnés, et les 11,250 francs restant aux personnes qui découvriront la position de l'*Erebus* ou de la *Terror*, ou constateront le sort de quelqu'un des cent trente-cinq individus appartenant à ces bâtiments.

Le navire que lady Franklin se propose d'envoyer à ses frais à la recherche des débris de l'expédition de son mari et des individus en ayant fait partie, et qui pourraient exister encore, va partir prochainement pour les parages voisins de l'embouchure de la grande rivière des Poissons. Ce navire sera commandé par un officier distingué de la marine royale britannique et aura un équipage d'élite (1).

Ce projet a obtenu en Angleterre et en Amérique la sympathie des corps savants, d'un grand nombre de personnages distingués et de la presse de Londres. Le

(1) On sait maintenant que M. le capitaine de vaisseau Mac Clintock, placé au premier rang parmi les officiers qui se sont fait un nom dans les explorations arctiques, a le commandement du yacht à hélice le *Fox*, que lady Franklin a acheté à cet effet de Sir Richard Sutton. Le capitaine Mac Clintock aura pour second le lieutenant Hobson, qui a servi avec distinction sur le *Plower*, sous le capitaine Maguire. Le *Fox*, en ce moment à Aberdeen, où on le met à l'épreuve des glaces, partira très probablement dans les premiers jours de juillet.

Times, par exemple, qui avait montré jusqu'ici une certaine opposition à ce que de nouvelles expéditions arctiques fussent entreprises, vient d'annoncer dans un article remarquable que la noble épouse de l'illustre amiral, qui a sacrifié une portion notable de sa fortune pour retrouver des traces de son mari et de ses intrépides compagnons, avait, dans cette circonstance décisive, des droits à l'assistance du public. C'est ce qu'ont manifesté également les Sociétés royale et géographique de Londres, dont les présidents ont offert de généreuses contributions pour l'équipement de cette expédition (1).

A quelques rudes épreuves que les navigateurs soient exposés dans les climats glacés des régions arctiques, les dangers qu'ils ont à courir sont moins grands cependant qu'on ne le suppose généralement, puisque, jusqu'à présent, on compte peu de victimes parmi le nombre si considérable des marins qui les ont explorées. Quoique beaucoup d'Américains attribuent la mort de Kane aux fatigues et aux privations de son dernier voyage, M. Henry Grinnel et tous les hommes compétents qui ont particulièrement connu le malheureux et intrépide commandant de l'*Advance* sont d'une opinion contraire, et font remarquer qu'il ne s'était ja-

(1) Sir Roderick Murchison, président de la Société géographique de Londres; lord Wrotesley, président de la Société royale ; le général Sabine, Sir Francis Beaufort et MM. Robert Brown et Barrow, ont publié un appel à la sympathie de leurs concitoyens, en offrant leurs noms comme témoignage de leur opinion en faveur de la nouvelle expédition que va entreprendre lady Franklin. La liste des souscripteurs, déjà fort nombreux, continue de se remplir.

mais si bien porté qu'à son retour en Amérique. Mais l'agitation continue que lui firent éprouver les chaleurs excessives du dernier été, le travail auquel il dut se livrer sans un instant de relâche pour mettre en ordre ses notes et rédiger la relation de son voyage, et peut-être plus que cela les remèdes violents auxquels on le soumit intempestivement, telles sont à leurs yeux les véritables causes de la mort de ce jeune et si regrettable voyageur. Il lui fallait du repos, et il n'en jouit que fort rarement depuis l'instant qu'il eut touché le sol de sa patrie. On ne peut donc invoquer avec quelque fondement la nécessité et le danger de compromettre la vie des hommes pour s'opposer à une nouvelle expédition arctique. Et prétendre qu'on ne peut en attendre aucun résultat, c'est se mettre en opposition avec ce qu'ont dit et écrit à ce sujet des hommes assurément on ne peut plus compétents, tels que les signataires de l'avis publié par lady Franklin et tant d'illustres marins et de savants géographes du Royaume-Uni et de l'Amérique. Sous le point de vue géographique, par exemple, Kane a non-seulement découvert, au nord du Gröenland, une mer libre de glaces qui s'étend peut-être jusqu'au pôle, mais il a exploré une longue série de côtes inconnues avant lui, à l'ouest de ce même Gröenland et à l'est de ce qu'on peut appeler la continuation du détroit de Smith jusqu'au delà du 82e degré de latitude nord. Le champ que doit parcourir la nouvelle expédition, confiée à un marin aussi habile et aussi expérimenté que le capitaine Mac Clintock, ne sera certainement pas stérile pour la science.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 avril 1857.

Son Exc. M. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre, écrit à la Société qu'il s'est empressé d'accueillir la demande qu'elle lui a adressée en faveur de M. le major hanovrien Papen, et il lui envoie pour cet officier les 176 feuilles qui composent les 19 livraisons de la carte de France publiées jusqu'à ce jour. M. le ministre ajoute qu'il a été heureux de trouver cette occasion de s'associer à l'intérêt qu'excitent dans le monde savant les travaux de M. le major Papen.

M. le ministre de Hanovre à Paris écrit à la Société pour la remercier des démarches qu'elle a bien voulu faire auprès de M. le ministre de la guerre dans l'intérêt de M. le major Papen, et il lui annonce qu'il se chargera avec plaisir de transmettre à cet officier le don généreux de M. le maréchal Vaillant.

M. Flury-Hérard écrit à la Société qu'il est chargé par M. de Montigny de transmettre aux deux rois de Siam les diplômes et les Bulletins qui leur sont destinés, et il prie M. le Président de faire préparer cet envoi.

M. de La Roquette communique les renseignements qui lui ont été transmis par M. Henri Grinnel, l'ami et le protecteur du docteur Kane, mort à la Havane le 16 février 1857, à peine âgé de trente-cinq ans, sur les honneurs tout particuliers rendus dans sa patrie à la mémoire de cet intrépide explorateur des mers arctiques,

auquel on doit entre autres découvertes celle d'une mer libre de glaces au nord du Groenland. — (*Voyez ci-dessus.*)

M. Malte-Brun annonce à la Société qu'il a reçu du docteur Livingstone une lettre accompagnée d'un croquis géographique qui lui permettra d'apporter de notables améliorations à l'esquisse itinéraire qu'il a faite pour le *Bulletin* des explorations du savant missionnaire anglais. Le docteur Livingstone fait dans cette lettre deux remarques importantes : 1° Le lac Dilolo, situé vers le 11° 32 de latitude, communique accidentellement pendant la saison des pluies avec le Casaï et le Liambye, et verse alors ses eaux dans chacun des océans Atlantique et Indien. 2° Quilimane n'est pas, comme on l'indique à tort, sur le bras septentrional du Zambèse, mais bien sur une petite rivière située un peu au nord de ce bras septentrional.

M. Cartwright, voyageur anglais, et M. Catoire de Bioncourt, sont présentés pour faire partie de la Société, le premier par MM. Maury et Malte-Brun, et le second par MM. de Quatrefages et Maury.

La commission centrale entend avec intérêt un rapport de M. Mauroy sur l'*Histoire secrète de Justinien*, par Procope de Césarée, traduite par M. Isambert, et un rapport de M. Ernest Desjardins sur *Les forêts de la France*, par M. Alfred Maury. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Cortambert communique un tableau des divisions politiques du Pérou, qu'il a extrait de la *Corografia del Peru*, par M. Valentin Ledesma. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Lejean présente quelques observations sur l'origine du nom du *golfe de Lyon* ou *du Lion*, et il passe

en revue diverses opinions, en signalant entre autres celle qui attribuait l'origine du nom à des rochers situés près du golfe de Grimaud. La discussion sur cette question est renvoyée à la prochaine séance.

Assemblée générale du 17 *avril* 1857.

Sous la présidence de M. Guigniaut, membre de l'Institut.

M. le président ouvre la séance par un discours dans lequel il remercie la Société de l'honorable confiance qu'elle a bien voulu lui témoigner en l'appelant à présider à ses travaux pendant la dernière année. Après avoir rappelé les noms des courageux voyageurs qui viennent d'agrandir le champ des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, et dont la plupart sont morts victimes de leur zèle pour la science, il annonce le départ de M. Mac-Carthy de l'Algérie pour le Sénégal par la voie de Tombouctou ; et il ajoute que des missions scientifiques dans l'Europe orientale et en Palestine vont être confiées par le gouvernement à deux membres de la Société, MM. Lejean et V. Guérin. M. le président termine son discours en payant un juste tribut d'éloges et de regrets à la mémoire de M. le général Auvray et de M. Isambert, tous deux membres de la Commission centrale, qui, dans des carrières différentes, ont rendu de signalés services à la science et à leur pays.

M. Amédée Tardieu, secrétaire de la Société, lit le procès-verbal de la dernière assemblée générale et la liste des ouvrages déposés sur le bureau. Au nombre

de ces derniers, se trouve l'important ouvrage que le docteur Ch. Boudin vient de publier sous le titre de *Géographie médicale*..

M. le président communique la liste des membres admis dans la Société depuis la dernière séance générale, et il présente avec M. Jomard, comme candidat, M. Poinsignon, censeur des études au lycée impérial du Mans. Il dépose ensuite sur le bureau, pour être renvoyé à la Commission centrale, un essai bibliographique manuscrit des ouvrages anciens et modernes sur la Crimée, offert à la Société par M. Grégoire Gennadi, membre de la Société impériale géographique de Russie.

M. Jomard donne lecture de l'article VII du texte du traité passé entre la France et Siam, par les soins du plénipotentiaire français, M. de Montigny, membre de la Société, et par lequel protection est assurée aux voyageurs français qui se présenteront pour explorer le royaume. Il annonce ensuite que, malgré l'ajournement du voyage aux sources du Nil Blanc, des recherches vont être faites par des Européens résidant à Khartoum où sont parvenues les instructions de l'Académie des sciences. La relation du voyage de M. d'Arnaud, de 1839 à 1841, sur le Bahr-el-Abyad va être publiée par ordre du vice-roi d'Égypte. Enfin, le même membre annonce que tout se prépare pour l'exécution prochaine du projet de canal maritime entre Suez et les environs de Peluse, et pour faire espérer que ces deux grandes entreprises, le percement de l'isthme de Suez et la découverte des vraies sources du Nil Blanc, seront menées à bonne fin.

M. Jomard, au nom d'une commission spéciale, fait

un rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, effectuée dans le cours de l'année 1854, et sur ses conclusions, la Société accorde sa grande médaille d'or au révérend David Livingstone, pour ses voyages à travers l'Afrique australe. A ce propos, M. Malte-Brun dépose sur le bureau une épreuve de la carte itinéraire qu'il a dressée pour le *Bulletin* (1).

M. Snider-Pellegrini lit une notice sur les moyens de développer le commerce de l'Algérie avec l'intérieur de l'Afrique, et de se rendre de l'Algérie au Sénégal en passant par Tombouctou. (Voy. le *Bulletin* de mars.)

M. Brasseur de Bourbourg communique un aperçu de son dernier voyage dans les États de San-Salvador et de Guatemala.

Ces différentes communications, écoutées avec un vif intérêt par l'assemblée, sont renvoyées au *Bulletin*, ainsi qu'un fragment du mémoire de M. le Dr Périer sur les Gaëls et les Cymris, dont la lecture n'a pu avoir lieu à cause de l'heure avancée.

L'assemblée procède au renouvellement des membres de son bureau pour l'année 1857-1858, et elle nomme :

Président : M. Daussy, membre de l'Institut.

Vice-présidents : MM. d'Avezac et de La Roquette.

Scrutateurs : MM. Cortambert et Sédillot.

Secrétaire : M. Ernest Desjardins.

Elle nomme ensuite M. V. Guérin à une place vacante de la Commission centrale.

(1) Voyez la carte jointe à ce numéro.

Séance du 1er mai 1857.

M. de Steinberg, envoyé de Hanovre à Paris, transmet à la Société une lettre de remercîments de M. le major Papen pour le don de la grande carte de France qu'elle a bien voulu lui faire obtenir de S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la guerre. M. Papen s'empressera d'adresser à la Société, pour le ministre, dix exemplaires de sa carte hypsométrique de l'Europe centrale, aussitôt que son travail sera terminé.

M. le secrétaire perpétuel de la Société philotechnique adresse plusieurs billets d'invitation pour la prochaine séance publique de cette Société.

M. Daussy, nommé président de la Société à la dernière assemblée générale, remercie ses collègues de cette haute marque de confiance, et annonce qu'il fera tous ses efforts pour la justifier. M. Cortambert adresse les mêmes remercîments pour l'honneur qu'on lui a fait en le nommant un des membres du bureau.

M. Lejean, par une lettre écrite à bord de l'*Albrecht*, sur le Danube, et adressée à M. Guigniaut, envoie à la Société une notice sur Bolgrad et sur la nouvelle frontière russo-moldave, avec une carte indiquant cette frontière. La Commission centrale renvoie ce travail à M. Buisson, qui s'est déjà occupé de cette question.

M. C. de Courcel est présenté comme candidat par MM. Guigniaut et Jomard.

M. le président annonce à la Commission centrale la nouvelle perte douloureuse qu'elle vient de faire d'un de ses membres, M. le général Aupick, et il paye un juste tribut de regrets à sa mémoire.

M. Jomard communique une lettre du révérend David Livingstone, qui le charge de remercier la Société pour la flatteuse distinction qu'elle vient de lui accorder.

Le même membre annonce que les instructions données par l'Institut pour le voyage aux sources du Nil Blanc sont arrivées à Khartoum au moment où s'y trouvait M. Ferdinand de Lesseps; elles ont été communiquées aux Européens qui y habitent, entre autres aux membres de la mission autrichienne, et l'on espère des réponses prochaines à plusieurs des questions de l'Académie. — Le détail de cette communication est renvoyé au *Bulletin*.

M. de La Roquette lit une note sur des renseignements relatifs à des navires abandonnés à l'ouest de la baie de Pond, sur des Européens vus dans l'intérieur des terres arctiques, et sur une nouvelle expédition à la recherche de Sir John Franklin. (Voy. ci-dessus.)

M. d'Avezac donne lecture d'un rapport sur l'*Histoire du Brésil* de M. de Varnhagen, suivi de considérations géographiques. Cette communication est écoutée avec un vif intérêt. — Renvoi au *Bulletin*.

M. Malte-Brun entretient ses collègues du projet de communication interocéanique de M. le Dr Mac-Cullen, par la voie du port Escoces et du golfe de San-Miguel. — Renvoi d'une note au *Bulletin*.

La Société ajourne la continuation de la discussion sur l'origine du *golfe de Lyon* ou *golfe du Lion*.

CARTE ITINERAIRE
DES EXPLORATIONS FAITES
de 1849 à 1856
DANS
L'AFRIQUE AUSTRALE
par
LE Rd DAVID LIVINGSTONE
d'après les esquisses des Missionnaires de Londres.
par
V. A. MALTE-BRUN
1857
Tableau Analytique
des Explorations
DU Dr DAVID LIVINGSTONE
Echelles :
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN INDIEN
MOZAMBIQUE
MADAGASCAR
Le Ukéréwé
ou
Timbazé
Kazembe
Muata Yamvo
Muemba
Mocaravi
Lac Dilolo
Lac Ngami
Lac Nyassa
Lac Tanganika
Lac Shirwa
Lac Ngami
Kolobeng
Kuruman
Kolobeng
Kolobeng
Kolobeng

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUIN 1857.

Mémoires, etc.

FRAGMENTS ETHNOLOGIQUES,

1° SUR LES VESTIGES DES PEUPLES GAËLIQUE ET CYMRIQUE, DANS QUELQUES CONTRÉES DE L'EUROPE OCCIDENTALE;

2° SUR LA COULEUR DE LA CHEVELURE DES CELTES OU GAULOIS;

3° SUR LES LIENS DE FAMILLE ENTRE LES GAËLS ET LES CYMRIS

Par le Dr J. A. N. PERIER,
Médecin principal à l'hôtel impérial des Invalides.

DEUXIÈME FRAGMENT

Sur la couleur de la chevelure des anciens Gaulois.

SOMMAIRE. — Partage des opinions sur le sujet en question. De quels arguments l'on se sert pour soutenir que les Celtes étaient une race blonde. — Coloration artificielle de la chevelure chez ces peuples. — Analyse critique des témoignages invoqués. — Ces passages des auteurs démontrent seulement que les Cymris étaient blonds. Quelques faits. — Types gaëlique et cymrique constatés de nos jours, par Will. Edwards. — Les croisements n'auraient pas produit les colorations actuelles. *Les Celtes ou Gaulois devaient être bruns, comme le sont leurs descendants.* — Signi-

fications différentes données au nom de Gaulois. Exemples. — Les Gaulois sont ou Celtes, ou Cimbres, à moins que Celtes et Cimbres ne soient enfants d'une seule et même race. Cette identité de race est en question.

En commençant cette étude sur la question de savoir quelle était la couleur de la chevelure des Celtes (Gaëls ou Gaulois), question dont nous avons indiqué l'importance et le but (fr. I, p. 312-320) ; et après avoir rappelé que les auteurs modernes, dont nous citerons quelques-uns, rangent ces peuples, tantôt dans les variétés blondes (1), tantôt parmi les races brunes (2), on conçoit que notre premier soin doive être d'interroger les traditions. Que disent-elles ?

Bochart est le premier auteur, que nous sachions, qui se soit appliqué à démontrer historiquement que les Gaulois étaient une nation blonde. Et c'est dans ce but qu'il collige avec attention les divers passages des Grecs et des Latins qui semblent en effet donner gain de cause à cette démonstration. — ... *colorem capillitii*, dit-il, *quod plerisque* (*Gallis*) *fuisse flavum aut*

(1) Bochart, *Geograph. sacr.*, part. pr., lib. III, cap. VI. — Niebuhr, ouv. cit., *loc. cit.* — Price, ouv. cit., *ub. sup.*, p. 482-483. — Prichard, *Research.* etc. cit., vol. III, part. I, p. 189-196, cf. p. sq. ; — *Hist. nat.* etc. cit., t. I, p. 262 et suiv. — Bodichon, ouv. cit., p. 120, 156, 189. — D'Omalius d'Halloy, ouv. cit., *loc. cit.* — De Gobineau, ouv. cit., t. III, p. 101. — Moke, ouv. cit., p. 14, 30 et suiv., 60 et suiv.

(2) Pinkerton, *An Enquiry* etc. cit., *loc. cit.* — Bory de Saint-Vincent, *Dict. class. d'hist. nat.*, art. HOMME, p. 285 ; Paris, 1822—30. — Desmoulins, *Hist. nat. des races hum.*, p. 49, 136 ; Paris, 1826. — Edwards, *Fragm.* etc. cit., *ub. sup.*, p. 18. — Ware, ouv. cit., *ub. sup.*, p. 121. — Bérard, *Cours de physiol.*, t. I, p. 421 ; Paris, 1848 etc.

croceum, seu rutilum, probant hæc loca veterum. Et veut-on savoir à quel propos et dans quelle vue spéciale il se livre à ce genre d'investigation? C'est tout simplement afin de justifier, par la ressemblance des mots; la curieuse étymologie qu'il donne aux mots *Rhodaneuses, Rhodani;* lesquels Rhodaniens ou Gaulois primitifs auraient été ainsi nommés, d'après l'étymologie en question, pour leur chevelure jaune ou blonde : — *A quo colore hebraicè Rhodanim, vel arabicè Rhadinium, id est croceos à veteribus suspicior fuisse dictos* (1). Déjà bien antérieurement, le P. de la Ramée avait remarqué que Diodore et Strabon « s'accordent quant aux cheveux des Gaulloys et des Germains qui sont de couleur rousse (2). » Mais on comprend que cette opinion touchant les Gaulois fût singulièrement accréditée par l'autorité d'un érudit tel que Bochart. Aussi, la voyons-nous régner pour ainsi dire sans partage chez les écrivains spéciaux ou historiens plus modernes, et chez la plupart des contemporains, depuis dom Bouquet, par exemple, jusqu'à Jean Picot, de Ségur, Lacépède, MM. Michelet et Henri Martin (3) ; sans parler de tous ceux qui, à l'instar de

(1) Op. cit., *loc. cit.* — (Dom Calmet, *Comment. litt. sur tous les liv. de l'Anc. et du Nouv. Test., Genèse;* ch. X, v. IV, *Dodanim.* Cf. Juste) Lipse, in *Comment. et not. ad Tacit. Germ., pass.* — Pelloutier, ouv. cit., t. I, p. 118, et *pass.*

(2) *Traicté des façons et coustumes des anciens Gaulois,* trad. du lat. par de Castelnau, p. 14, *a*; Paris, 1559.

(3) Bouquet, *Rer. gallic.* et *francic. Scriptor.*, t. I, *Præf.*, p. lj; in-fol., Paris, 1738 etc. — Picot, *Hist. des Gaulois,* t. II, p. 209, 220-221; Genève, an XII. — Ségur, *Hist. des Gaulois,* édit. 1824, p. 10, 37.—Lacépède, *Hist. génér. phys. et civ. de l'Europe,* t. I, Disc.

Mézeray, de Guill. Marcel, de Pelloutier (1), confondent en outre les Celtes avec divers peuples de l'ancienne Europe, et notamment avec les Germains.

Prichard néanmoins, trouvant ce point encore sujet à controverse, croit devoir reprendre les mêmes arguments, mais sans les rapporter à leur auteur. Il les énumère avec un zèle digne, selon nous, d'une meilleure cause. Et il cite, après Bochart, les poëtes : Virgile, Lucain, Silius Italicus, Claudien ; puis Tite-Live, Strabon, Ammien Marcellin, Diodore de Sicile, et aussi des chroniques poétiques en langue gaëlique, et peu significatives : en un mot, toute la série des témoignages qui lui paraissent prouver jusqu'à l'évidence en faveur de l'opinion qu'il soutient, sur la couleur blonde ou rousse, dorée, de la chevelure des Gaulois (2).

Mais a-t-on suffisamment étudié ces témoignages, et s'est-on rendu compte du degré de confiance que chacun d'eux mérite ? Les chroniques, par exemple, toujours plus ou moins fabuleuses, les légendes, les chants des Bardes, ont-ils un grand crédit en cette matière ? Et l'histoire ne pourrait-elle puiser à de meilleures sources ? N'est-il pas de l'essence même de la poésie, et aussi des traditions nationales, de ne point s'en tenir au fait, et de peindre avec amplification ? Avant tout, s'est-on mis d'accord sur la signification du mot

prélim., p. 70; Paris, 1826. — Michelet, ouv. cit., t. I, p. 2. — Martin, *Hist. de Fr.*, t. I, p. 14; édit. 1844 etc.

(1) Mézeray, *Abr, chronol. de l'hist. de Fr.*, édit. in-12, 1755, t. I, p. 9, cf 5 et suiv., 20. — Marcel, *Hist. de l'orig. et des progr. de la monarch. fr.*, t. I, p. 55, cf. p. 8-9, 11 ; Paris, 1686. — Pelloutier, ouv. cit., t. I, p. 121, 173, 175, cf. p. 1, 8, 12 et *pass.*

(2) *Research*, etc. cit., *loc. cit.* — *Hist. nat.*, etc. cit., *loc. cit.*

Gaulois? Et si ce terme comprend plusieurs acceptions différentes, si tous les Gaulois ne forment pas un peuple unique, de quels Gaulois ces auteurs entendent-ils parler? Voilà ce qu'il importe de se demander.

Rappelons d'abord ce fait, que, soit dans un but, soit dans un autre, les peuples appelés Gaulois, ainsi que les Germains, donnaient artificiellement à leurs cheveux une couleur de roux ardent, bien faite pour frapper les regards des Romains, et pour donner carrière à l'imagination de certains écrivains.

Les peuples de l'île de Bretagne faisaient plus : « Tous les Bretons, dit César, se teignent le corps avec du » pastel, — *vitro inficiunt*, — ce qui leur donne une » couleur azurée, et rend leur aspect horrible dans les » combats (1). » Solin et d'autres nous apprennent que les barbares de ce pays représentent sur leurs corps des figures d'animaux différents, — ... *per artifices plagarum figuras, jàm indè à pueris variæ animalium effigies incorporantur* (2). D'autres encore disent que c'est avec le fer qu'ils se pratiquent, tant sur la figure que sur le corps, cette espèce de tatouage : — *Ferro picta genas* (*Britannia*), — *Ferro pingunt corpora* (3). De là même, ainsi que le rapporte longuement Camden, l'o-

(1) Op. cit., lib. V, cap. XIV; trad. par M. Artaud, collect. Panckouke, *ibid.* — Cf. Pomponius Méla, lib. III, cap. VI. — Martial, *Epigr.*, coll. Panck., lib. XI, ep. LIII; lib. XIV, ep. XCIX.

(2) *Polyhist.*, cap. XXII, *in fin.* — Cf. Saumaise, *Plinian. exercitat.*, *ibid.* — Pline, *Hist. nat.*, lib. XXII, cap. I. — Hérodien, lib. III, ed. gr. lat. 1724, cap. XLVII. — Tertullien, *De Virginib. veland.*, *in med.*

(3) Claudien, *De laudib. Stilicon.*, lib. II, v. 247-248; — cf. *De bell. getic.*, v. 417-418. — Jornandès, op. cit., *loc. cit.*

rigine des mots *Brito, Brithon, Britannia*, de *Brith*, signifiant *coloratus, pictus*, dans l'ancienne langue des habitants ; —... *quod Britones re ipsâ erant i picti, depicti, infecti, colorati* (1). Et de là aussi, dit-on, l'appellation latine des Pictes : ce trait de mœurs caractérisant surtout le Picte, si digne de son nom, suivant Claudien : — *nec falso nomine Pictos* (2). Mais ces interprétations ne sont pas toujours d'accord avec les connaissances de nos jours. Ainsi, suivant M. Ad. Pictet, le mot *Brython* (Bretons) vient de *Brwth* (combat), terme cymrique, et veut dire guerriers ; et le nom de *Britannia*, paraît dériver de l'ancien nom *Prydain*, autre mot cymrique, dont le radical est *Pryd*, qui signifie beauté (3).

Or, quels étaient tous ces Bretons, ces Pictes, et aussi ces Scots, dans les premiers siècles de notre ère? On a pensé que, chez ces peuples de races mêlées, dominait originairement le sang gaëlique. Mais nous avons vu (fr. I, p. 315) que cette opinion n'est point justifiée par les témoignages anciens; et peut-être se rattache-t-elle plus ou moins à l'ancienne confusion entre les Bretons et les Celtes, alors que les uns et les autres étaient si peu connus : — *Britannos autem cum Celtis sæpè legimus confusos ab antiquis* (4). D'ailleurs, si les

(1) Op. cit., p. 19-20.—Cf. Isidore de Séville, *Orig.* lib. XIV, cap. VI.

(2) De *tert. consul. Honor.*, v. 54.—Cf. Isidore, *op. cit.*, lib. IX, cap. II.

(3) Ouv. cit., p. 167-168. — Cf. *Trioedd Ynys Prydain*, n° 1; in *The Myvyrian* etc., cit., vol. II, p. 57. —Owen, *Adiction. of the Welsh language*, vocib. *Pryd.*, *Prydain;* Lond., 1806.

(4) Dom Bouquet, op. cit., t. I, p. 465, *not.* — Cf. Strabon, ed. gr.-lat. in-fol., Paris, 1620, lib. II, p. 75; édit. fr., in-4°, t. I, p. 198; Paris, 1805-19,

noms de Scots et Pictes sont « seuls employés par les écrivains latins, qui paraissent ignorer le nom de Galls, » ainsi que le dit Aug. Thierry (1), comment serions-nous assurés que les Gaëls seuls occupèrent la région du nord, nommée Albanie, et que l'est et l'ouest de l'île, qui portaient les noms de Loegrie et de Cambrie (Lloëgr ou Lloegyr, — Kymru ou Cynmru), furent habités, dans la suite, par diverses familles de Cymris exclusivement ? Il y a là des obscurités que nous ne dissiperons pas.

Nous observerons toutefois que les stigmates ou le tatouage dont il vient d'être parlé n'étaient pas seulement usités anciennement chez les Thraces et les Illyriens, ainsi que nous l'apprennent Hérodote et Strabon (2), mais chez les Daces, les Sarmates, comme le dit Pline (3), et par conséquent chez les Scythes, desquels divers auteurs, Bède et Camden, par exemple, font descendre, soit les Pictes, soit les Scots (4). Pelloutier n'en fait un apanage de « tous les peuples celtes, » que parce qu'il confond sous ce nom la plupart des habitants de l'ancienne Europe (5).

(1) Ouv. cit., t. I, p. 36.

(2) Hérod., lib. V (*Terpsich.*), § VI, ed. Larcher, t. IV, p. 4, cf. *not.* p. 190. — Strab., lib. VII, p. 315; édit. fr., t. III, p. 76. — Cf. Virgile, *ad Georgic.*, lib. II, v. 115. — Claudien, in *Rufin.*, v. 313. — Fréret, *Mém. sur les Cimmériens, ub. sup.*, t. IV, p. 298. et suiv.

(3) Op. cit., *loc. cit.*—Cf. Pomponius Méla, lib. II, cap. 1, ed. Fradin, *not.* — Buchanan, ouv. cit., lib. II, p. 56-57. — Pinkerton, *An Enquiry* etc. cit., t. I, p. 225-226. — *Rech.* etc. cit., p. 212.

(4) Bède, op. cit., *loc. cit.* — *Camden*, op. cit., p. 86-87. — Cf. Pinkerton, *Rech.* etc. cit., Av. prop., p. xiij, p. 291-292.

(5) Ouv. cit., t. I, p. 26, 1. 8, 12, et *pass.*

Revenant à la chevelure des Gaulois, cette coutume antique d'en rehausser l'éclat, toute bizarre qu'elle est, nous la retrouvons en quelque manière dans les temps modernes, chez les descendants de ces mêmes peuples, s'affublant de cheveux d'emprunt, noirs, blonds, argentés, dorés. Nous la voyons exister depuis des siècles dans certaines régions de l'Orient, où le henné sert à donner aux cheveux des femmes et des petits enfants une couleur « iaune ou rouge, » ainsi que le dit Pierre Belon (1). Et nous la retrouvons, tant chez les divers peuples de l'Océanie et de l'Afrique occidentale (2), que dans notre Algérie et dans les pays limitrophes, où les femmes indigènes empourprent également de henné, soit leur chevelure, soit celle de leurs enfants. Quoi qu'il en soit, nous ferons remarquer que, chez les anciens, l'usage de cette teinture n'avait pas pour but seulement d'exagérer la nuance des cheveux blonds, mais aussi d'en changer ou d'en masquer tout à fait la couleur, alors qu'ils étaient bruns :

Caustica Teutonicos accendit spuma capillos,
Et mutat Latias spuma Batava comas (3).
Ad rutilam speciem nigros flavescere crines,
Unguento cineris prædixit Tullius autor (4).

Quant aux procédés employés à cet effet, Diodore dit

(1) *Les observ. de plus. singular. et choses memor. trouv. en Grece, Asie, Judee. etc.*, ch. LXXIV, in-4°, Paris, édit. 1588, p. 302.

(2) Eus. de Salles, ouv. cit., p. 246-247.

(3) Martial, op. cit., lib. XIV, *ep.* XXVI : lib. VIII, *ep.* XXXIII. — Cf. Tertullien, *De cult. femin.*, lib. II.

(4) Q. Serenus Samonicus, *De curat. morb.*, cap. VI. — Cf Valère Maxime, lib. II, cap. 1.

que les Gaulois avaient l'habitude de laver ou d'ablutionner leurs cheveux avec de l'eau de chaux, — Τιτάνου γὰρ ἀποπλύματι σμῶντες τὰσ τρίχας συνεχῶς... (1). Et suivant Pline, ils se servaient surtout d'une préparation appelée savon ou onguent, composée avec du suif et de certaines cendres, — *ex sebo et cinere*, — et qui aurait même été inventée dans les Gaules, pour rendre les cheveux blonds, — *Galliarum hoc inventum rutilandis capillis* (2). Suivant d'autres, ce cosmétique provenant de la Germanie, et notamment de la ville de Mattiacum, était réputé le meilleur : — *Quod optimum indicamus germanicum... deindè gallicum ; — Si mutare paras... capillos ; Accipe Mattiacas... pilas* (3). Nous n'en dirons pas davantage sur la coloration artificielle.

Voici maintenant ce que fait connaître une simple analyse critique des autorités si souvent invoquées, et sur lesquelles se fonde l'opinion de la couleur blonde des cheveux gaulois. Si nous montrons que ces auteurs ont été mal interprétés, nous aurons déjà quelque peu éclairé la question.

Les Gaulois, auxquels Virgile attribue une chevelure dorée ou blonde, — *aurea cæsaries* (4), sont les vain-

(1) Lib. V, cap. XXVIII.

(2) Op. cit., lib. XXVIII, cap. XII. — Cf. Hardouin, *ad Plin.*, (lib. XXVIII, cap. LI, *not.* 10, 11). — Théod. Priscien, *ad Thimoth. frat.*, lib. I, cap. III ; *ap. Med. antiq. omn.* etc.; Venet., 1547.

(3) Galien? *De simplicib. medicamin.*, *ad Paternian; Op. omn.*, in-fol., Venet., ap. Junt., 1625 (*in Spur. lib.*), fol. 95. — Martial, op. cit., lib. XIV, ep. XXVII.

(4) *Ad Æneid.*, lib. VIII, v. 659.

queurs de Rome, au commencement du IVe siècle avant notre ère ; par conséquent des Senones cisalpins, ou des Cymris, qu'il n'est pas permis de confondre avec les Gaulois proprement dits, qui sont pour nous les Celtes (1). Ces Senones, les derniers venus de la Gaule transalpine (2), étaient les premiers guerriers du nom de Gaulois qui combattirent les Romains, il est bon de le noter ; et, telle fut la rapidité de leur marche, après la levée du siége de Clusium, qu'ils furent sans doute les seuls Gaulois engagés dans cette lutte, appelée par Aulu-Gelle : *Bellum senonicum* (3). C'est donc bien de la chevelure des Cymris, non de celle des autres Gaulois, ou des Celtes, qu'il est ici question. — Lucain fait dire à César, au banquet de Cléopâtre, qu'il n'avait pas rencontré, sur les bords du Rhin, des cheveux plus blonds — ...*Tam rutilas vidisse comas* — que ceux qu'il avait sous les yeux (4). Mais, dans ce passage, le nom de Gaulois n'est pas prononcé ; et quels étaient les peuples des bords du Rhin qu'avait vus César, et qu'il avait soumis, sinon ceux de la Germanie cisrhénane, ou les Belges, et ensuite les Germains eux-mêmes ? C'est donc à ces peuples, et non aux vrais Gaulois, que César fait allusion.

Parmi les troupes gauloises ou celtiques, — *Celticus... furor*, — *Gallorum populi*, — que Silius Italicus fait combattre sur les bords du Tésin avec celles d'Annibal, il

(1) Am. Thierry, ouv. cit., t. I, p. 46 ; t. II, p. 36, 39. — Cf. Pinkerton, *Rech.* etc. cit., p. 138, 232, 242.

(2) Tite-Live, lib. V, cap. XXXV.

(3) Lib. XVII, cap. XXI.

(4) Lib. X, v. 130-131.

ne signale que les Boii, aux grands corps, et les infâmes Senones, —...*immania membra*, — *Infandi Senones*. Ce Gaulois Sarmens, à la chevelure blonde, aussi belle que l'or qui la fixait derrière sa tête — .... *et rutilum sub vertice nodum* (1), était donc un guerrier de l'une ou de l'autre de ces nations. Or, les Boii, aussi bien que les Senones, étaient un peuple cymrique; César leur donne même le nom de *Volcæ Tectosages* (2). Et quant au jeune Eurytus, mentionné aussi par Prichard, — *comam rutilus*, — dont la peau était plus blanche que la neige, et qui figure dans les jeux que Scipion fait célébrer en Hispanie, il n'est pas même Gaulois par le lieu de sa naissance : car Sætabis, qui « l'avait nourri sur ses collines (3), » paraît être aujourd'hui la ville de Xativa, dans le royaume de Valence.

Vient Claudien. L'un des passages que l'on cite est relatif à la Gaule elle-même, bien vaguement personnifiée, avec une chevelure blonde, —*Tum flava repexo Gallia crine ferox* ; — l'autre, aux Gaulois de l'armée de Stilicon, en Illyrie, tant ceux que baigne le Rhône et l'Arar, que ceux des bords du Rhin et de la Garonne, — *truces flavo.... vertice Galli* (4). Ici, d'abord, nous voyons bien plutôt une image que l'énoncé d'un fait. Tout guerrier batave, sicambre, ou frank, tout Germain était blond; à côté surtout des troupes orientales qui

(1) Lib. IV, v. 190, 216, 149, 160, 200, 202.

(2) Am. Thierry, ouv. cit., t. I, *Introd.*, p. xlix, liv-lv, p. 44, 49; t. II, p. 15, 193.— César, op. cit., lib. VI, cap. XXIV.

(3) Silius Italicus, lib. XVI, v. 471 sqq.

(4) *De laudib. Stilicon.*, lib. II, v. 240-241 ; — in *Rufin.*, lib. II, v. 110 sqq.

formaient, avec celles des Gaules, l'armée du ministre d'Honorius. Et l'on sait, d'ailleurs, que la dénomination de Gaulois pouvait s'appliquer à ces auxiliaires de race germanique, aussi bien qu'aux Cimbres. Vers ce temps, enfin, les provinces gauloises, désolées par la guerre civile et par les invasions des Barbares, n'étaient plus qu'une agglomération de serfs, d'affranchis, de hordes et de tribus mêlées, au milieu desquelles l'antique population des Celtes ne dominait plus. Même sans faire la part du style poétique, ce passage serait donc assez peu important. Serons-nous plus heureux avec les prosateurs?

Et d'abord, les paroles du discours de Manlius dans Tive-Live : —....*procera corpora, promissæ et ratilatæ comæ* (1), à qui s'adressent-elles? Aux Gaulois de l'expédition en Grèce, que nous connaissons comme Tectosages, comme Tolistobogii, Trocmi, semblables aux premiers (2), et qui, pour la plupart, n'étaient autres que des Cymris, surtout des Volcæ ou Belges : — *Tectosages primævo nomine Volcas* (3). Encore ici, par conséquent, les anciens Gaulois sont hors de cause. Ces derniers, d'ailleurs, ne se faisaient point remarquer par une haute taille; et l'on ne doit pas ignorer que ce sont habituellement des Cimbres, et non

(1) Lib. XXXVIII, cap. XVII.

(2) Tite-Live, lib. XXXVIII, cap. XVI. — Cf. Polybe, ed. gr. lat., collect. F. Didot, *Reliq.*, lib. XXII, *Legat.* XXXIII, XXXIV. — Strabon, lib. IV, p. 187-188, lib. XII, p. 566-567; édit. fr., t. II, p. 31-33, t. IV, part. II, p. 89 sqq.

(3) Ausone, *Claræ urbes*, XIII, v. 9. (Narbo). — Cf. Am. Thierry, ouv. cit., t. I, *Introd.*, p. xxvij-xxviij, p. 129-131; t. II, p. 204. — Moke, ouv. cit., p. 93.

des Celtes proprement dits, que les auteurs désignent sous divers noms, quand ils font allusion à ce caractère si connu des races germaniques (1). Manlius appelle ces Gaulois dégénérés et mêlés—... *degeneres sunt misti et Gallo-græci verè.* Et Tive-Live parle encore de la blancheur de leur peau, — ... *sunt fusa et candida corpora* (2), blancheur appartenant en propre aux races du Nord, signalée si souvent pour les Gaules, et que les poëtes comparent à celle de la neige et du lait (3).

On sait, en effet, que divers auteurs vont jusqu'à faire dériver de cette blancheur lactée l'étymologie si controversée des mots *Galli* ou *Galatæ*: — *Galli antiquitùs à candore corporis Galatæ nuncupabantur*, dit Lactance ; γάλα *enim græcè lac dicitur*, — ajoute Isidore de Séville (4). Mais *Galli* n'est sans doute qu'une forme latine de *Kelt*, et il nous paraît puéril de demander à des langues étrangères une interprétation que la langue

(1) César, op. cit., lib. II, cap. XXX. — Plutarque, *in Mario*, ed. gr. lat., collect. F. Didot, § XI. — Appien, *De reb. gall.*, ed. gr. lat., ibid., § 1, 2, III, ; *De bell. civilib.*, lib. I, cap. L. — Arrien, *De bell. Alex.*, lib. I, cap. IV. - Pausanias, lib. X (*Phocid.*), cap. XX. — Dion Cassius, ed. Gros, *Fragm* , § LVII ; lib. XXXVIII, cap. XLVII ; Paris, 1845 etc. — Cf. César, op. cit., lib. I, cap. XXXIX, lib. IV, cap. I. — Pomponius Méla, lib. III, cap. III. — Columelle, lib. III, cap. VIII. — Tacite, in *Agricol.*, cap. XI ; in *Germ.*, cap. IV. — Végèce, *De re milit.*, lib. I, cap. I. — Sidoine Apollinaire, *Carm.* XII.

(2) *Loc. cit.*, Lib. XXXVIII, cap. XXI.

(3) Silius Italicus, lib. XVI, v. 471-472, et *pass.* — Virgile, *ad Æneid.*, lib. VIII, v. 660.

(4) Lact., ap. Hieronymum, *Comment. in epist. ad Galat.*, lib. II, *Prœm.* — Isid., op. cit., lib. IX, cap. II ; lib. XIV, cap. IV. — Cf. Cénalis, *Gallic. histor.*, p. 12, a ; cf. p. 3 ; Parisiis, 1557.

indigène seule peut donner. Ainsi que le remarque Schœpflin, « le mot *Gaulois*, dont les Romains se ser-
» vaient, ne paraît différer que par la prononciation du
» mot *Guelt*, *Kelt* (1). » Et tel est aussi le sentiment de Schafarik, quand il dit que les Romains écrivaient d'après les Grecs, *Celtæ*, et surtout *Galli*. « Probablement,
» ajoute-t-il, les Celtes se nommaient eux-mêmes
» *Gaëls*, *Gaïls* ou *Gâls*, comme aujourd'hui encore leurs
» descendants de l'Irlande et de l'Écosse, et les ethni-
» ques grecs Keltai et Galatai en auront été formés (2). »
Déjà Wachter, en se fondant sur l'autorité de César et de Pausanias (v. fr. III, II, VII), s'était exprimé dans le même sens : — *Nos ita censemus Celtarum nomen à suâ ipsorum linguâ, non aliundè, explicandum esse...* (3).

Dans le passage cité de Strabon, passage dont on a beaucoup abusé, l'illustre géographe avait noté que les insulaires bretons étaient moins robustes, d'une taille plus élevée et moins blonds, — καὶ ἧσσον ξανθότριχες, — que les Gaulois — κελτῶν. César et Tacite ne disent rien de semblable. Et nous pensons qu'il ne faudrait pas donner à ce fait, s'il est exact, une grande valeur, les diverses familles de Cymris pouvant bien différer entre elles par la nuance des cheveux, comme par la force et la stature. Ce sont, en effet, des Cymris, les Belges bretons, que l'auteur compare aux Gaulois, c'est-à-dire

(1) *Dissert. sur l'orig. des peupl. Celtes* etc., trad. du lat. (*Vindiciæ celticæ*, 1754 ; dans Pelloutier, ouv. cit., édit. cit., t. I, p. 477-478.

(2) *Aperçu ethnograph. des anc. peupl. de l'Europe*, etc., trad.; dans les *Nouv. ann. des voy.*, ann. 1852, t. II, p. 327. — Cf. Pictet, ouv. cit., p. 165-166.

(3) *Glossar. germ.*, voce *Celtæ*, cf. v. *Galli* ; Lips., 1737.

aux Belges de la Gaule, qu'il nomme Κελτοὶ, ajoutant même qu'ils leur ressemblent quant aux mœurs, si ce n'est qu'ils sont plus barbares et moins intelligents que ces derniers (1). Autre part, il dit que les Germains sont plus blonds que les Gaulois (2). Du reste, Bochart explique tout naturellement cette difficulté, par la coloration rousse que les habitants de la Gaule donnaient artificiellement à leur chevelure. *Itaque*, dit-il, *Britanni licet Gallis borealiores, tamen minus erant flavi*(3). Comme on le voit, cette remarque de Strabon ne prouve donc point en faveur de la couleur blonde des cheveux des Gaulois non compris sous la dénomination de Cymris.

Voyons le document fourni par Ammien Marcellin, au IVe siècle, document que l'on a surtout invoqué et copié, et que nous rapporterons, nous aussi, ne fût-ce que pour le faire juger mieux. « Les Gaulois, dit-il, » — *Galli*, — sont presque tous blancs, et de haute » taille ; ils ont les cheveux blonds, le regard farouche... » Plusieurs étrangers réunis ne pourraient pas soutenir » l'effort d'un seul d'entre eux avec qui ils prendraient » querelle, s'il appelait à son secours sa femme, qui » l'emporte encore sur lui et par sa vigueur et par ses » yeux hagards. Elle serait redoutable surtout si, en- » flant son gosier et grinçant des dents, elle s'apprêtait » de ses bras forts et aussi blancs que la neige, à jouer » des pieds et des poings pour en donner des coups

(1) Lib. IV, p. 200; édit. fr., t. II, p. 79.
(2) V. *inf.*, fr. III, VII.
(3) Op. cit., *loc. cit.*

» aussi vigoureux que s'ils partaient d'une catapulte. »
Voici le texte : — *Celsioris staturæ et candidi pænè Galli sunt omnes, et rutili, luminumque torvitate terribiles..... Nec enim eorum quemquam adhibita uxore rixantem, multo fortiore et glauca, peregrinorum ferre poterit globus : tum maxime cum illa inflata cervice suffrendens, ponderansque niveas ulnas et vastas, admistis calcibus emittere cœperit pugnos, ut catapultas tortilibus nervis excussas* (1). On voit que ce tableau, pour n'être pas en vers, n'en est pas moins poétique. Est-ce bien là, nous le demandons, le sobre langage de l'histoire ? Ammien ne dit pas de quels Gaulois il retrace le type, mais on ne saurait s'y tromper. Ces traits sont bien incontestablement ceux de la race des Cymris, comme nous allons en avoir la preuve.

Diodore a plus d'autorité, selon nous. Et quelle que soit la source où il ait puisé, s'il ne parle de son propre fonds, son langage touchant la haute taille des Gaulois, la blancheur de leur peau, la couleur blonde de leur chevelure, ne diffère pour ainsi dire pas de celui d'Ammien, qui semble l'avoir pris pour modèle. Il dit en outre que les Gaulois — Γαλάται — n'ont pas seulement les cheveux blonds par nature, —.... οὐ μόνον ἐκ φύσεως ξανθοί, — mais qu'ils s'appliquent encore à en augmenter la couleur (2). Toutefois Diodore a soin de faire connaître ceux qu'il désigne par le nom de Gaulois ou Galates, —Γαλάται,— ce qui donne à ses pa-

(1) Lib. XV, cap. XII; — *Nouv. trad.* (par de Moulines), *ibid.*; Paris, 1778.

(2) Lib. V, cap. XXVIII.

roles, aussi bien qu'à celles d'Ammien, son imitateur, un sens tout autre qu'on l'aurait pensé d'abord. Il distingue, en un mot, dans une question où rien n'est plus important.

« Il est bon, dit-il, de rapporter ici quelques circon-
» stances qui sont inconnues à un grand nombre de
» personnes. On appelle Celtes, — Κελτοὺς, — les peu-
» ples qui habitent au-dessus de Marseille, entre les
» Pyrénæes (*et les Alpes*). Mais ceux qui demeurent au
» nord de la Celtique le long de l'Océan, et de la forêt
» Hercynie jusqu'aux confins de la Scythie, sont appe-
» lez Gaulois. — Γαλάτας, — Cependant les Romains
» donnent indifféremment ce nom, et aux vrais Gaulois
» et aux Celtes (1). » Il continue : « Parmi les premiers,
» les femmes — Αἱ δὲ γυναῖκες τῶν Γαλατῶν — ne cèdent en
» rien à leurs maris, du côté de la force et de la taille.
» Les enfants, à leur naissance, sont très blonds; mais ils
» deviennent aussi roux que leurs pères, à mesure qu'ils

(1) Χρήσιμον δ'ἐστὶ διορίσαι τὸ παρὰ πολλοῖς ἀγνοούμενον. Τοὺς γὰρ ὑπὲρ Μασσαλίας κατοικοῦντας ἐν τῷ μεσογείῳ καὶ τοὺς παρὰ τὰς Ἄλπεις ἔτι δὲ τοὺς ἐπὶ τάδε τῶν Πυρηναίων ὀρῶν Κελτοὺς ὀνομάζουσι, τοὺς δ'ὑπὲρ ταύτης τῆς Κελτικῆς εἰς τὰ πρὸς νότον νεύοντα μέρη παρά τε τὸν Ὠκεανὸν καὶ τὸ Ἑρκύνιον ὄρος καθιδρυμένους καὶ πάντας τοὺς ἑξῆς μέχρι τῆς Σκυθίας Γαλάτας προσαγορεύουσιν· οἱ δὲ Ῥωμαῖοι (πάλιν) πάντα ταῦτὰ τὰ ἔθνη συλλήβδην μιᾷ προσηγορίᾳ, περιλαμβάνουσιν, ὀνομάζοντες Γαλάτας ἅπαντας.— Id est : Nunc quod a multis ignoratur definiri operæ pretium est. Qui interiora supra Massiliam tenent, et qui ad Alpes ac eis Pyrenæos montes habitant, hos Celtas nominant; qui ultra hanc celticam partes austrum (*septentrionem*) versus et ad Oceanum Hercyniumque montem sitas incolunt, omnesque ad Scythiam usque diffusos, Gallos vocitant. At Romani gentes hasce universas una Gallorum appellatione comprehendunt. — Lib. V, cap. XXXII. — Trad. fr. par Terrasson, liv. V, chap. XXI.

» avancent en âge. » Toutes ces observations concernent donc exclusivement les Gaulois du nord, ou les peuples voisins de la Scythie, et non les Celtes. « ...On prétend, ajoute-t-il, que les Cimmeriens—Κιμμε-» ρίους — qui ont ravagé toute l'Asie, et que depuis » on a appelés Cimbres par corruption, — Κίμβρων, » sont les mêmes que les Gaulois dont nous parlons. » Ailleurs encore il nomme séparément et les Celtes et les Gaulois ou Galates, entre lesquels il vient d'établir une distinction formelle : — Κελτοὶ δὲ μετὰ Γαλατῶν. — ... τὴν χώραν τῶν Γαλατῶν καὶ Κελτῶν, — *Gallorum et Celtarum regiones...* (1). Voilà qui est clair.

Il résulte de là que, suivant certaines traditions, Diodore considère la Celtique comme s'étendant à la Germanie; et que, pour lui, les Galates ou Gaulois sont les peuples germains, et aussi ceux qui devinrent si célèbres sous le nom de Cimbres; et que c'est à ces Gaulois, notamment, qu'il attribue une chevelure blonde ou rousse. Il est enfin le seul auteur, que nous sachions, qui fasse remarquer que cette couleur de cheveux est originelle chez les Gaulois, ajoutant qu'ils usent d'artifice pour la fortifier. Néanmoins Bochart lui-même, quelque porté qu'il soit à justifier son opinion sur les blonds Rhodaniens ou Gaulois, ne tire du récit de Diodore, après l'avoir cité, que cette induction, savoir que les Gaulois étaient, ou naturellement, ou artificiellement blonds : — *Totum hunc locum non piguit hic describere, quia docet apertissime Gallos hunc colorem in comis aut a natura habuisse, aut summo*

(1) Ibid.; *Reliq.*, *lib.* XXV, § XIII; trad. fr. ibid.; *Fragm.*, liv. XXV, ch. III.

studio affectasse (1). Mais voici déjà que le mot *Galli*, loin d'être employé dans le sens restreint que nous venons d'indiquer, s'applique en général à tous les habitants des Gaules.

Du reste, Niebuhr ne doute pas que cette version de Diodore ne soit due à « l'excellent ethnographe Posido-» nius. » Et il ajoute que dans une narration empruntée à ce dernier auteur « les Belges sont appelés Galates, » les Gaëls, Celtes (2). » Ainsi Strabon appelle les peuples de la Gaule, Gaulois ou Galates —...φύλον, ὅ νῦν Γαλλικόν τε καὶ Γαλατικὸν καλοῦσιν ; — et, divisant le pays d'une manière différente de César (v. *inf.* fr. III, II), non-seulement il place les Celtes au voisinage des Pyrénées, vers la mer de Marseille et de Narbonne, mais il distingue de leurs frères du Nord les peuples belges, — τὰ λοιπὰ Βελγῶν, — qui habitent les côtes de l'Océan, entre le Rhin et la Loire, et au nombre desquels étaient les *Veneti* — Οὐένετι (3). Plutarque, qui se sert parfois indifféremment du terme Γαλατίαν, pour rendre Galatie et Gaule, et qui dit que les Galates ou Gaulois d'où sortirent les vainqueurs de Rome, étaient une nation celtique, — Οἱ δὲ Γαλάται τοῦ κελτικοῦ γένους... (4) ; Plutarque distingue aussi l'une de l'autre les deux nations, quand, en parlant des peuples qui s'abandonnent le moins à la douleur, il dit : Κελτοὶ καὶ Γαλάται (5). Et tel est encore Appien, qui semble d'abord confondre les Galates et les

(1) Op. cit., *loc. cit.*

(2) Ouv. cit., t. IV, p. 286-287.

(3) Lib. IV, p. 195, 176, 194, 196 ; édit. fr., t. II, p. 59, 2-3, 56, 61.

(4) In *Pomp.*, § XXXI-LVII et *pass.* ; — in *Camill*, § XV.

(5) *Consolat. ad Apollonium*, § XXII.

Celtes, — Γαλάται, Κελτοὶ, — et qui les distingue ensuite. disant que les Celtes, les Illyriens et les Galates prirent leurs noms de Celtus, d'Illyrius et de Gala—...καὶ ἄρξαι τῶν δὲ αὐτοὺς Κελτῶν, Ἰλλυριῶν, καὶ Γαλατῶν λεγομένων (1). Nous reviendrons sur ces distinctions (fr. III, VII), et nous verrons qu'elles ne furent point toujours méconnues. C'est ainsi, par exemple, que les Grecs donnèrent souvent le nom de Γαλάται aux Belges, et surtout aux Gallo-Grecs, pour la plupart Cimbres de nation, et frères de ceux que César appelle *Belgæ*, tandis qu'ils conservaient en général aux vrais Gaulois leur ancien nom de Celtes, — Κελτοὶ.

La plupart des témoignages que nous venons de rapporter s'évanouissent donc, pour ainsi dire, aux lueurs d'un simple examen; et, loin d'établir que tous les Gaulois fussent de race blonde, ils prouvent seulement que les Cymris étaient blonds; ce que nul ne conteste. Il est vrai que la question demeure non résolue, quant aux autres Gaulois ou Galls, et il est vrai aussi que les inductions seules pourront nous éclairer à cet égard. Mais déjà nous avons fait justice des principaux arguments qui servent de piédestal à l'opinion d'un grand nombre, en montrant que ne point distinguer ici entre les Gaëls et les Cymris, les Celtes et les Cimbres, c'est attribuer sans raison à ceux-là ce qui peut bien n'appartenir qu'à ces derniers. Nous verrons d'ailleurs que, grâce à quelques travaux modernes, les grands traits caractéristiques de ces deux peuples ne sauraient plus

(1) *De bell. Annib.*, § IV sqq., X, XII;—*De reb. gall.*, § I-III, XVI, XVII et *pass.*;— *De reb. illyr.*, § II.

être méconnus. Ils existent dans les deux types fondamentaux de notre nation ; et il ne faut qu'observer avec attention pour les voir dans leur couleur, dans leurs formes, dans leurs expressions morales distinctes. Ils sont encore de nos jours comme le miroir des temps passés.

Ces caractères, en ce qui touche les Celtes, Gaëls ou Galls, n'ont pas été retracés par les anciens, et l'histoire nous fait défaut sur ce point, au milieu des passages nombreux cependant, où il est fait mention de ce peuple comme originaire de la Gaule. Faut-il s'en étonner? Les anciens Grecs, on le sait, ne pouvaient s'attacher à distinguer des peuples qu'ils connaissaient à peine, ou sur lesquels ils n'avaient même aucune notion géographique. Écoutons Polybe : « ... Nous ne » connaissons non plus, dit-il, rien de l'espace qui est » entre le Tanaïs et Narbonne jusqu'au Septentrion. » Peut-être que dans la suite, à force de chercher, nous » en apprendrons quelque chose. Mais tous ceux qui en » parlent ou qui en écrivent, on peut hardiment assu- » rer qu'ils parlent et écrivent sans savoir, et qu'ils ne » nous débitent que des fables. » — *Qui de his locis temere aliquid loquuntur aut scribunt, pro imperitis et fabularum concinnatoribus sunt habendi* (1). Ammien Marcellin dit également que les anciens auteurs n'ont transmis sur l'origine des Gaulois que des notions incomplètes. — ... *notitiam reliquere negotii semiplenam* (2). Et tout prouve en effet, dans les récits contradictoires des Grecs, et aussi dans ceux des Latins, combien étaient peu

(1) Liv. III, ch. VII, trad. par D. Thuillier, éd. Folard, 1727-30, t. IV, p. 40-41 ; in ed. cit., lib. III, cap. XXXVIII.

(2) Lib. XV, cap. IX. — Cf. *inf.* I, fr. III, vii.

connus les manières d'être et le nom même des peuples de ces contrées. On peut remarquer d'ailleurs que les Celtes proprement dits, en tant que nation plus sédentaire et moins adonnée au génie des conquêtes, leur étaient plus inconnus que les Cimbres et que les Senones, avec lesquels les Romains s'étaient d'abord mesurés. Et ne peut-on dire aussi que leur type physique n'avait sans doute rien de bien extraordinaire aux yeux de ces derniers, n'étant ni d'une taille colossale, ni blancs de peau (v. *sup.*, p. 429), ni blonds de cheveux, comme les Cymris?

Quoi qu'il en soit, aux données qui précèdent, nous ajouterons les considérations que voici :

1° Lorsque l'usage se répandit parmi les dames romaines de porter des perruques blondes, nous ne voyons nulle part que les coiffeurs de Rome achetassent des cheveux blonds dans la Narbonnaise ou dans la Gaule ; tandis qu'Ovide et Martial nous apprennent, au contraire, que c'est à la Germanie que l'on faisait des emprunts, pour fournir à ce luxe extraordinaire :

Nunc tibi captivos mittet Germania crines.
Arctoa de gente comam tibi, Lesbia, misi (2).

2° Dans le passage remarquable de Tacite que nous avons rapporté (fr. I, p. 310), de même que les cheveux bouclés des Silures semblent les rapprocher des Ibères, ainsi c'est aux Germains, et non aux Gaulois, que sont comparés les Calédoniens, pour leur chevelure rousse,

(1) Ovide, *Amor.*, lib. I., *eleg.* XIV, v. 45, cf. v. 49. — Martial, op. cit., lib. V, *epig.* LXVIII. — Cf. Molé, *Hist. des modes franç.*, p. 2. 217; in-18. Amsterd., 1773.

alors que d'autres Bretons encore (les plus voisins de la Gaule) sont dits ressembler aux Gaulois. Strabon observe aussi, comme nous l'avons vu (*sup.*, p. 431), que les Germains sont plus blonds que les Gaulois.

3° Caligula, voulant un jour se décerner les honneurs d'un triomphe germanique, réserva pour cette cérémonie « ceux des Gaulois qui étaient de la taille la plus » haute: — *Galliarum quoque procerissimum quemque...* » —Il les obligea à se peindre les cheveux à la manière » des Allemands..... » — ... *coegitque non tantum rutilare et submittere comam.....* (1). Or, ces Gaulois que l'on ne dira sans doute ni Belges, ni Cimbres, car il n'eût pas été nécessaire de les teindre en blond pour en faire des Germains, ne pouvaient donc être que des Galls ou Celtes, lesquels, selon toute apparence, n'étaient pas de couleur blonde.

4° C'est aussi pour ressembler aux Germains que l'empereur Caracalla donnait à ses cheveux la couleur rousse, — ..... *etiam flavam capiti cæsariem imponens* (2). Enfin, le médecin de Pergame, énumérant les diverses nations blondes ou rousses, y compte les Germains avec les Illyriens, les Dalmates, les Sarmates et tous les Scythes, et ne mentionne ni les Gaulois, ni les Celtes (3); à une époque où ce dernier nom n'était presque plus employé pour désigner collectivement divers peuples, où les Celtes, par conséquent, ne pouvaient

(1) Suétone, *in Calig.*, cap. XLVII; trad. par La Harpe, *ibid.* — Cf. Juste Lipse, in *Comment. et not. ad Tacit. Mor. Germ.*, *not.* 18. —Crevier, *Hist. des emp. rom.*, etc., liv. VII, §II, édit. 1763-71, t.III, p.112.

(2) Hérodien, lib. IV, cap. XII.

(3) Galien, *De Temperam.*, lib. II, ed. Kuhn, t. I, p. 618; Lipsiæ, 1821-33.

manquer de fixer son attention. Tout ceci doit paraître assez significatif.

On nous permettra de rapporter encore les deux arguments qui suivent, et dont on ne récusera pas l'autorité. Nous lisons dans M. Al. de Humboldt ces paroles positives : « Les nations celtes, à cheveux bruns, « différaient certainement de la race des nations ger- » maniques à cheveux blonds ; et, quoique la caste des » Druides rappelle une des institutions du Gange, il » n'est pas prouvé pour cela que l'idiome des Celtes ap- » partienne, comme celui des peuples d'Odin, au rameau » des langues indo-pelasges (1). » Et voici comment s'exprime Aug. Thierry, parlant de l'île d'Érin au XIIe siècle, lors de la conquête par les Normands établis en Angleterre : « Le peuple de cette île, frère des » montagnards d'Écosse, formant avec ceux-ci le der- » nier reste d'une grande population qui, dans les temps » antiques, avait couvert la Bretagne, la Gaule et une » partie de la péninsule espagnole, offrait plusieurs des » caractères physiques et moraux qui distinguent les » races originaires du Midi. La majeure partie des Irlan- » dais étaient des hommes à cheveux noirs... (2). » Or, ne suit-il pas logiquement de tous ces témoignages que vraisemblablement les Celtes ou Gaulois étaient bruns ? çais actuels les deux types gaëlique et cymrique

D'un autre côté, la science ethnologique doit à Will. Edwards d'avoir singulièrement élucidé le problème qui nous occupe, en découvrant parmi les Fran-

(1) *Voy. aux rég. équinox. du nouv. contin.*, part. I (Relat. hist.), liv. III, ch. IX, t. I, édit. in-4°, 1814, etc., p. 479, *not.*

(2) Ouv. cit., t. III, p. 210-211.

anciens, et en montrant qu'à chacun de ces types appartient une couleur de cheveux différente, soit blonde, soit brune. Sur les traces de cet observateur, on constate en effet que, chez les descendants des Cymris, la taille élevée, ainsi qu'une forme particulière de la tête, s'allient ordinairement à la couleur blonde du système pileux, tandis que c'est le contraire pour les types provenant de l'élément celtique, chez lesquels la stature est moindre et la forme du crâne différente, comme nous le dirons (fr. III, IV).

Bien plus, les masses de population, dans les diverses parties du territoire, conservent encore chacune l'empreinte vivante du passé ; et c'est ainsi que, procédant du Nord au Sud, on pourrait appeler Cymro-Galls et Gallo-Cymris, Galls, Gallibères et Ibero-Galls les groupes de nationaux correspondant plus spécialement aux Cymris ou Cimbres, aux Celtes ou Galls, aux Aquitains ou Ibères, et dont la couleur des cheveux est successivement le blond, le châtain ou le brun. Or, quand on voit les nuances blonde et brune persister et prédominer encore de nos jours dans les zones où sont représentées les races cimbrique et ibérienne, ne peut-on croire qu'il en est ainsi pour les familles à cheveux châtains que nous retrouvons également, et qui ne font sans doute que se perpétuer, dans la contrée jadis occupée par les Celtes?

Dirait-on que la couleur actuelle résulte du croisement entre les hommes blonds du Nord et les bruns de la région méridionale? Mais que seraient devenus les Celtes? A moins de tomber jusqu'au dernier homme sous le fer des envahisseurs, les peuples ne meurent point ainsi, sans laisser une trace plus ou

moins altérée, mais ineffaçable. On peut supposer, il est vrai, que des races brunes anciennes, ibériennes ou autres, occupèrent le sol antérieurement aux Galls et se mêlèrent avec eux (v. fr. I, p. 319). Mais, sur quoi se fonde-t-on? M. d'Omalius d'Halloy lui-même non-seulement n'apporte aucun argument en faveur d'une semblable manière de voir, mais il reconnaît que les textes anciens n'appuient pas cette hypothèse pour « les parties de la France au nord de la Garonne, » ajoutant que « ces textes attestent l'existence de peu-» ples antérieurs aux Celtes, dans les contrées au sud » de ce fleuve... (1). » Or, ce dernier point ne saurait être mis en doute. D'autre part, les triades galloises font des Logriens un rameau des Cambriens (ou Cimbres), ainsi que nous l'avons vu (fr. I, p. 308). Mais ce n'est pas là un témoignage tiré de l'histoire proprement dite, et rien ne prouve qu'ils ne fussent pas de race gallique. Peut-être même ne fait-on intervenir les Ligures comme race brune, qu'en vertu de l'opinion non justifiée sur la couleur blonde des Celtes. Il serait permis d'insister sur ce point. Tout d'ailleurs n'est que conjectures dans cette nuit profonde. Mais quand, aussi loin que remontent les connaissances historiques, nous trouvons les Galls occupant la Gaule, et quand nous apprenons qu'il y existait très anciennement des populations brunes, il faut bien voir en cela un témoignage de plus favorable à notre opinion, savoir, que les Galls étaient bruns.

Nos études sur le croisement, si peu avancées

(1) Ouv. cit., p. 26-27, *not.*

qu'elles soient, montrent d'ailleurs que les effets dont nous venons de parler, dans lesquels les produits participeraient également des pères et des mères, ne sont pas aussi fréquents qu'on pourrait le penser, entre races peu différentes. Le croisement eût-il lieu même entre tous les individus sans exception des deux races, ce que l'on ne peut admettre, les deux types primitifs seraient néanmoins reproduits. Le fait est commun chez les nations européennes, suivant la remarque d'Edwards (1). On a dit que, « dans la race blanche, l'union du type » blond avec le type à cheveux noirs produit des indi- » vidus dont la chevelure est noire, plutôt que d'une » teinte intermédiaire entre le blond et le noir (2). » Et d'un autre côté, l'on croit observer que, dans la zone occupée par les Cymro-Galls, le sang gallique tend à prédominer dans le mélange avec les Cymris; parce qu'en effet le type des hommes blonds... s'altère de plus en plus, à mesure que des bords de l'Escaut on s'avance vers ceux de la Seine et de la Loire (3). Mais ce sont là des points de vue mis au service d'une théorie, et qu'il ne faut accepter qu'avec réserve. Cependant le caractère ibérien dominait, dit-on, chez les Celtibériens (4); de même que la physionomie des Guanches se révèle encore dans la race issue de leur croisement avec les Espagnols (5).

(1) *Des caract. physiol.*, etc., cit., *ub sup.*, p. 24.

(2) D'Omalius d'Halloy, ouv. cit., p. 13, *not.*

(3) Moke, ouv. cit., p. 61.

(4) G. de Humboldt, *op. cit.*, p. 178, n. 5; cf. dans Michelet, ouv. cit., *ub. sup.*, t. I, p. 438.—Cf. Niebuhr, ouv. cit., t. IV, p. 282-283.

(5) Berthelot, *Mém. sur les Guanches;* dans les *Mém. de la Soc. ethnol.*, t. II, part. I, p. 129.

Serait-ce donc l'élément le plus méridional, serait-ce surtout le plus pur et le moins étranger au sol, celui des premiers occupants; serait-ce l'élément féminin qui dominerait dans ces sortes de croisements? A-t-on raison de dire, avec M. Serres, que « constam-» ment, dans le croisement de deux races, la supé-» rieure empreint ses caractères sur le produit qui en » résulte, d'une manière beaucoup plus profonde que » la race inférieure (1) ? » Toujours est-il que la prééminence d'une race sur l'autre est surtout le privilége de celle qui sera la moins dégénérée, et la moins altérée par diverses causes, entre lesquelles les mélanges tiennent sans doute le premier rang. D'autre part, on reconnaît que la femme est plus particulièrement que l'homme chargée de conserver et de transmettre le type de la race. Et c'est ainsi, par exemple, que les Romains ont pu mêler leur sang avec celui de la Gaule, sans pour cela procréer des rejetons qui ne fussent surtout Gaulois. C'est encore ainsi que les Kourouglis actuels, quoique issus de pères étrangers, n'appartiennent pas moins, par leurs principaux caractères physiques et leurs aptitudes morales, à la race de leurs mères, au sang algérien. On comprend donc que les chocs, les invasions puissent se succéder à la surface d'un pays, sans que les anciens possesseurs du sol cessent de revivre et de se perpétuer dans les générations qui suivent.

Voilà ce qui nous semble ressortir de l'examen général des faits. D'où il serait permis d'inférer que les

(1) *Rapp. sur les résult. scientif. du voy. de l'*Astrol. *et de la* Zélée; dans les *Compt. rend. de l'Acad. des sciences*, t. XIII, p. 648, ann. 1841.

familles des hommes ne sont peut-être pas destinées autant qu'on le pense à se confondre en un embrassement indéfini, qui produirait une génération métisse uniforme. Car ce mélange universel, s'il était possible, frapperait au cœur les races les plus abâtardies, les plus faibles, et serait pour elles un naufrage ; tandis que les plus pures, comme pour prix de leur pureté, les plus fortes, les plus civilisées, surgiraient seules, et triompheraient sans cesse dans cette lutte inégale. L'homme ne déchoit pas. Telle est, en effet, la persistance de la nature dans ses voies éternelles ; telle est sa puissance incoercible de retourner à ses formes considérées comme primitives : argument tout expérimental, qui témoigne d'ailleurs dans le sens de la diversité établie dès l'origine entre les types humains. Mais nous ne faisons qu'effleurer en passant ces questions.

La conclusion de ce qui précède, c'est que l'antique couleur de la chevelure des Celtes était vraisemblablement fort peu différente de celle qui domine parmi leurs descendants actuels, soit dans les îles Britanniques, soit au milieu de nous ; conclusion toute naturelle, et d'ailleurs conforme à la loi fondamentale de la transmission des types par voie d'hérédité.

Ce qui ressort en outre de ces considérations, et ce que nous avons voulu montrer, c'est à quel point les auteurs anciens diffèrent sur la signification qu'ils donnent au mot Gaulois, n'appelant pas seulement ainsi les peuples de la Gaule, mais quelquefois ceux du nord de la Gaule, de l'Océan à la forêt Hercynie, par

conséquent les Germains. Et de là, des dissidences d'opinions sans nombre aussi parmi les modernes (v. fr. III, vi). Il faut arriver jusqu'à César, pour trouver sur les populations gauloises un langage précis qui puisse nous servir de guide. Et encore lui-même, après avoir distingué dans la Gaule chevelue les Galls des Belges et des Aquitains, emploie-t-il souvent le terme *Galli* pour désigner tous les habitants des Gaules, lesquels ne représentent même qu'une partie des peuples que les antérieurs avaient confondus particulièrement sous le nom de Κελτοὶ. Ajoutons qu'il n'est pas rare de voir les auteurs se contredire, en quelque sorte, donnant alternativement aux mêmes nations des noms différents. On conçoit donc, au milieu d'un tel dédale, que les traits propres à quelques-uns de ces Celtes ou Gaulois aient été prêtés à divers autres peuples, tous également barbares, c'est-à-dire étrangers pour les maîtres du monde d'alors. Insistons sur cette confusion des termes, point de départ et nœud gordien des difficultés inhérentes à ce sujet.

Sans qu'il soit besoin de remonter plus haut dans l'histoire, Tite-Live et Florus avaient donné leur nom de *Galli* Senones aux Gaulois qui triomphèrent à l'Allia et qui brûlèrent Rome (1), ceux que Strabon nomme Senones seulement, — Σένωνες (2); les mêmes que Diodore dit être Cimbres, — Κίμβρων, — et ailleurs, Celtes appelés Senones,—Τῶν οὖν Κελτῶν...οἱ καλούμενοι Σένωνες..., et auxquels Denys d'Halicarnasse et Appien donnent

(1) Tite-Live, lib. V, cap. XXXV. — Florus, lib. I, collect. Panckoucke, cap. XIII.

(2) Lib. V, p. 212; édit. fr., t. II, p. 117.

aussi le nom de Celtes,— ἡ Κελτῶν ἔφοδος, — Κελτοὶ (1); les mêmes que Plutarque nomme également, tantôt Celtes, — Κελτοὶ, — et tantôt Galates, ainsi que Dion Cassius, — Γαλάται (2), et que Justin, Sextus Rufus, Pline et beaucoup d'autres appellent *Galli* (3). Ainsi, les *Gaulois* de l'expédition en Grèce sont nommés par Pausanias, d'abord Γαλάται, puis Κελτοὶ (4), tandis qu'Appien les appelle Cimbres : —..... *et Celtarum, qui Cimbri vocantur*, — ... Καὶ Κελτοῖς τοῖς Κίμβροις λεγομένοις (5). En effet, cette formidable armée, indépendamment des Tolistobogii, des Trocmi et des Tectosages (v. *sup.*, p. 428), comptait encore dans ses rangs plusieurs peuples ou fractions de peuples, dont l'histoire a conservé les noms (6), et qui paraissaient être de même origine que les Tectosages ; leur langue, suivant la remarque de saint Jérôme, étant à peu près la même que celle des Treveri — ..... *propriam linguam eamdem pene habere* (*Galatas*) *quam Treviros* (7). On sait aussi que les principaux chefs de ces armées portaient le titre de *Bren*, *Brenin*, c'est-à-dire roi, mots que les historiens

(1) Diodore, lib. V, cap. XXXII; lib. XIV, cap. CXIII. — Denys d'Halic. *Antiquit. roman.*, lib. I, ed. gr. lat. in-fol., 1704, p. 59; cf. 73. — Appien, *De reb. gall.*, § I, III sqq.

(2) Plutarque, in *Camill.*, § XV-XXIX; — cf. *De fortun. Romanor.*, § XII. — Dion, *Fragm.*, ed. Reimar, § CXLI; *Hamburg.* 1750-52.

(3) Justin, ex Trogo Pompeio, lib. VI, cap. VI, lib. XXIV, cap. IV. — Sext. Ruf., *De Hist. rom. libell.*, cap. VI. — Pline, lib. XXIX, cap. IV, lib. XXXIII, cap. I.

(4) Lib. I (*Attic.*), cap. III, IV; lib. X, cap. XIV-XXIII.

(5) *De bell. illyr.*, cap. IV.

(6) *Pline*, op. cit., lib. V, cap. XXXII.

(7) *Comment. in epist. ad Galat.*, lib. II, *Proem.*

ont traduit par *Brennus*, Βρέννος (1), et qui sont empruntés à l'idiome des Cymris (2). Voilà les masses de peuples que la plupart des auteurs appellent non-seulement Gallo-Grecs et Celtes, mais Gaulois.

Il en est de même pour le fameux désastre de Q. Serv. Cépion et de Cn. Manlius, sur les bords du Rhône, l'an 649 de Rome. Là, suivant l'histoire (3), ce sont les Cimbres, Ambrons et Teutons, et aussi les Tigurins, qui taillèrent en pièces les troupes romaines, et que nous voyons encore être appelés par Salluste *Galli* (4); tandis que Velléius Paterculus et Tacite les nomment non-seulement Cimbres, mais Germains : — ... *immanis vis Germanorum gentium quibus nomen Cimbris ac Teutonis erat...* — *At Germani..... et Servilio Cæpione, Cn. quoque Manlio fusis vel captis...* (5). — Il n'y a pas jusqu'aux Cymris de la grande invasion qui terrifia l'Italie, un siècle avant notre ère, et qui fournit un éclatant triomphe à Marius, aux environs d'Aquæ Sextiæ, et ensuite auprès de Vercellæ, — τὸ πεδίον τὸ περὶ Βερκέλλας (6); il n'est pas, disons-nous, jusqu'à ces barbares, pour la majeure partie Cimmériens, Am-

(1) Tite-Live, lib. V, cap. XXXVIII, XLVIII; lib. XXXVIII, cap. XVI. — Justin, lib. XXIV, cap. VI-VII; lib. XXXII, cap. III. — Plutarque, in *Camill.*, § XVII; XXII, XXVIII. — Pausanias, lib. X, cap. XIX-XXIII.

(2) Adelung et Vater, *op. cit.*, t. II, p. 49. — Cf. Baxter, *op. cit.*, voce *Brennus*. — Owen, op. cit., voce *Brenin*

(3) Tite-Live, *Epitom. lib.* LXVII, LXVIII. — Justin, lib. XXXII, cap. III. — Plutarque, in *Camill.*, § XIX; — in *Mario*, § XIX. — Dion Cassius, *Fragm.*, § XCVIII sqq. — Eutrope, lib. V, cap. I.

(4) *De bell. jugurth.*, § CXIV.

(5) Vell. Paterc., lib. II, cap. XII. — Tacit., *Germ.*, cap. XXXVII.

(6) Plutarque, in *Mario*, § XXV.

brons et Teutons, Cimbres pour tous, qui n'aient été considérés, soit comme Celtoscythes, —... κοινῇ Κελτοσκαθας τὸν στρυτὸν ὠνόμαζοι, — soit comme une nation celtique : — χρῆμα Κελτῶν,—Κιμβροὶ γένος Κελτῶν (1) ; et désignés quelquefois par Cicéron, par Sextus Rufus, sous le nom de *Galli* : — *Ipse ille C. Marius... influentes in Italiam Gallorum maximas copias repressit...* — *Marius Gallos de Italiâ expulit* (2). Enfin, c'est encore ainsi que le meurtrier de Marius est appelé Gaulois — *natione Gallus*, — par Tite-Live et par d'autres, alors que Velléius Paterculus dit qu'il était Germain — *natione Germanus*,— et que Lucain le nomme Cimbre — *Cimbri* (3).

On le conçoit, il était impossible qu'une telle confusion dans les termes n'amenât un semblable désordre dans les idées qu'ils représentent. Et de là l'erreur et les faux jugements. Mais qu'importe, après tout, au fond de cette question, que les noms soient les mêmes, si les types sont différents? Et qu'importe que les Celtes et les Cimbres aient été considérés comme également Gaulois, si les caractères physiques et moraux qui leur sont propres ne les assimilent point? Les Celtes et les Cimbres, pour s'appeler isolément ou collectivement Gaulois, n'en demeurent pas moins ou Celtes ou Cimbres, Galls ou Cymris. Ainsi l'appella-

(1) Plut., *in Mario*, § XI. — Appien, *De reb. gallic.*, § I, 2 ; —*De bell. civilib.*, lib. I, cap. XXIX.—Cf. Dion Cassius, lib. XLIV, cap. XLII.

(2) Cicéron, *De provinc. consularib.*, § XIII. — Sextus Rufus, op. cit., *loc. cit.*

(3) Tit.-Liv., *Epitom.*, *lib.* LXXVII. — Vell. Paterc., lib. II, cap. XIX. — Lucain, lib. II, v. 85.

tion de Franks, donnée plus tard aux uns et aux autres, quel que fût le point de départ du torrent germanique, n'en laissa pas moins subsister les traits originels des races subjuguées, qui ne firent, au milieu de ce nouveau conflit, que changer encore une fois de nom.

D'après tout cela, nous sommes donc conduit à cette alternative, ou de voir les Gaulois dans les Celtes, et non dans les Cimbres, Cymris, Cimmériens, Belges; ou réciproquement, dans les Cimbres, non dans les Celtes, Galls ou Gaëls, à moins d'identité dans la race des uns et des autres; à moins que Cimbres et Celtes, Cymris et Gaëls, issus d'un même sang, ne soient liés au point de ne former qu'une même famille, dont ils constitueraient seulement deux rameaux. Or, cette unité de famille ethnologique, cette fraternité, dont on a tant parlé, n'est rien moins que démontrée à nos yeux; et la non-consanguinité, au contraire, entre les deux peuples, nous paraît être un fait qui repose sur des considérations de plusieurs sortes, notamment sur la diversité des caractères propres à chacun d'eux.

Les Gaëls et les Cymris différeraient donc par l'origine, aussi bien que par le type qui les caractérise, et de manière à constituer, non deux rameaux d'une même famille, mais deux familles ou races distinctes. Telle est notre pensée : nous croyons du moins que la question n'a pas été définitivement résolue, — et ce sont les raisons à l'appui de cette opinion que nous allons exposer dans le fragment suivant.

(*La suite prochainement.*)

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

Fait à la Société de géographie, sur l'ouvrage de M. Alfred Maury,

INTITULÉ :

LES FORÊTS DE FRANCE DANS L'ANTIQUITÉ

ET AU MOYEN AGE.

Vous n'attendez pas de moi, messieurs, un rapport critique sur un ouvrage qui n'a aucun précédent dans la science, et qui se recommande par le savoir intelligent et judicieux dont l'auteur a déjà donné tant de preuves. Je n'ai pas l'autorité qui convient pour accomplir la tâche périlleuse de critique. La spécialité de mes études en géographie me fait une loi de me montrer discret lorsqu'il s'agit de juger une œuvre aussi spéciale que celle dont M. Maury a enrichi la science. Et d'ailleurs eussé-je la présomption de penser qu'en me confiant ce rapport, vous me jugiez capable d'apprécier la valeur et de discuter le fond du travail, je devrais avoir présente à l'esprit la haute sanction de l'Institut qui doit garantir à nos yeux le mérite de l'œuvre et consacrer, pour ainsi dire, par un illustre suffrage le jugement que le public savant en a porté. Il appartient à des hommes aussi éminents que notre confrère M. de Quatrefages de faire entendre parmi vous, avec l'autorité que l'Europe lui connaît, de sa-

vantes critiques acceptées par l'auteur lui-même comme un hommage honorable qui rehausse le prix de la louange. Pour moi, je ne puis vous présenter qu'une modeste analyse du travail qui vous a été offert, et comme la banalité des éloges ne convient ni à la gravité de vos séances ni au caractère de M. Maury, vous me saurez gré, j'espère, ainsi que lui, d'en être sobre, sans cependant cesser d'être juste. C'est presque vous dire qu'il me sera difficile de m'empêcher de le louer. Je m'appliquerai toutefois à le faire avec mesure, et dans les quelques rares passages de son livre qui ont trouvé en moi un lecteur plus compétent, si je me permets de soumettre à vous et à l'auteur lui-même quelques réflexions, elles n'auront et ne peuvent prendre dans ma bouche l'importance d'une controverse scientifique ; je vous conjure, ainsi que M. Maury, de n'y voir que les observations d'un disciple qui demande à s'éclairer, et non les critiques d'un rapporteur qui prétend s'ériger en juge.

M. Alfred Maury établit, dans une savante *introduction*, deux faits importants : le premier, que la disparition des forêts est en raison directe des progrès de la civilisation ; le second que, de tout temps, mais surtout à l'origine des sociétés, les forêts ont développé et entretenu chez les peuples le sentiment religieux.

Pour le premier de ces faits, les preuves ne manquent pas. Dans tous les pays la vie des bois est synonyme de barbarie, et ce n'est même qu'en renonçant aux bénéfices de la civilisation que les hommes déjà policés peuvent se soumettre à la vie des forêts. « Les populations qui ont fixé leur demeure au sein de ces épaisses

forêts, dit M. Maury, y prennent des mœurs appropriées à leur sauvage patrie, et subissent dans leur caractère l'influence de cette ténébreuse habitation. » Mais il résulte souvent un autre inconvénient de cette vie sauvage ; c'est l'appauvrissement de la race : « Dans les jongles, l'Hindou des dernières castes offre cette physionomie maladive, cet air défiant, cette apparence grêle qu'on observe surtout chez les Çoudras du Sunderbund. La force de la végétation absorbe tous les éléments de la vie et ne laisse à l'homme qu'une existence chétive et misérable. Dans les forêts des îles de la Malaisie et de la presqu'île de Malacca, l'influence climatologique est encore plus fâcheuse; la vie y est déprimée jusqu'à la dégradation. » Il faut ajouter toutefois que l'état hygrométrique de l'atmosphère contribue beaucoup à produire ces tristes résultats. Car, dans les contrées où cette humidité n'existe pas, le froid piquant et âpre des forêts donne au contraire plus d'énergie au caractère, à l'organisation physique plus de vigueur. Peut-être même pourrait-on déduire, des observations recueillies par M. Maury lui-même, ce fait que nous croyons général : Parmi les peuples qui ont vécu et vivent encore aujourd'hui dans les forêts, il faut distinguer les montagnards des habitants des vallées et des plaines, les premiers doués au suprême degré de toutes les qualités viriles qui leur inspirent un grand amour d'indépendance, les seconds privés de toute énergie morale et physique. Or, les peuples montagnards, dans l'origine, étaient presque tous des hommes des bois, puisque M. Maury établit que le même mot, dans divers pays, sert encore à désigner à

la fois les montagnes et les forêts. Que cette différence chez les individus soit le résultat des conditions physiques dans lesquels ils vivent, cela ne fait pas de doute ; mais il faut en conclure que les montagnes couronnées de forêts, offrant presque toujours des éléments meilleurs aux tribus qu'elles nourrissent, celles-ci peuvent bien ne pas dépouiller leur caractère sauvage et leurs mœurs primitives, mais elles conservent du moins leur vigueur native. Peut-être pourrait-on souhaiter que cette différence, qui n'est qu'indiquée par M. Maury, fût marquée d'une manière plus précise et fût présentée comme un fait aussi général que le premier et non comme une exception.

Passant ensuite au second point développé dans son introduction, M. Maury explique comment le culte des forêts a pris naissance : « Les forêts, par leur caractère lugubre et sombre, les arbres par la majesté de leur port, la durée de leur existence, entretenaient dans l'esprit superstitieux des premiers hommes un profond sentiment de crainte et de vénération. Cette terreur qui peuple les forêts d'êtres divins, mystérieux, de puissances cachées et terribles, est née du sentiment d'effroi que ces forêts font éprouver à l'homme ; en lui donnant par leur majesté conscience de sa faiblesse, elles élèvent sa pensée vers la Divinité. Ce silence solennel qui règne au sein des forêts engageait l'homme au recueillement et le portait au sentiment religieux plus que les simulacres brillants d'or et d'ivoire. » Ce passage suffit, messieurs, pour vous confirmer dans l'idée que M. Maury n'est pas seulement savant, et si j'insiste sur ce point, c'est qu'assurément,

dans l'ouvrage que nous examinons, il ne s'est pas préoccupé de paraître autre chose. Passant en revue l'histoire des religions primitives de tous les peuples du monde, il rencontre partout le culte des bois et quelquefois même de telle essence ou de tel arbre considéré isolément. Les exemples ne lui font pas défaut pour l'Asie, la Grèce, l'Italie, la Germanie et la Gaule. Nous pourrions ajouter encore à toutes ces preuves des faits assez peu connus qui confirment l'universalité de ce culte. Dans les antiques forêts du Pérou, l'on trouve fréquemment des autels grossiers, témoins d'un culte semblable à celui des Druides, et la pierre de Vilca-Huaman, dont M. Angrand, consul général de France, a rapporté le dessin, encore inédit, nous semble constater cette analogie d'une manière frappante.

« Tantôt, dit M. Maury, les bocages sacrés servaient de sanctuaires à des divinités rustiques, tantôt ils étaient plantés aux lieux où des héros avaient eu leur sépulture... Au fond de ces forêts, les Pélasges et ensuite les Grecs, leurs descendants, s'imaginaient que les divinités protectrices des arbres y avaient fixé leur séjour.» De là le *lucus*, puis les *Dryades*, les *Hamadryades*, etc.

Nous reprochions tout à l'heure, à M. Maury, de n'avoir pas assez généralisé ses observations; nous serions tenté de lui reprocher, pour cette seconde partie de son introduction, de n'avoir pas assez tenu compte des faits particuliers d'où procèdent, selon nous, les faits généraux. « Les Latins, dit votre savant secrétaire, confièrent à Diane, identifiée à l'Artémis grecque, l'empire des forêts et des bêtes fauves qui les habitent. »

Nous croyons que primitivement le culte de Diane, qui est, comme on sait, l'héritage commun de toute la race indo-européenne, pour être répandu n'en était pas moins localisé chez les Latins eux-mêmes. Toutes les forêts du Latium avaient chacune leur divinité protectrice : Faune, Picus, Égérie, Juturne, Anna Pérenna, Jupiter Indigès. Il ne paraît pas, d'après les traditions poétiques du vieux Latium, que Diane eût été d'abord adorée ailleurs qu'à Aricie et sur les bords agrestes du lac de Nemi. Le temple de la Diane Némorensis, qui méritait peut-être à cause de son surnom, une mention spéciale dans l'introduction de M. Maury, a dû être pendant longtemps le seul consacré à cette divinité chez les populations rustiques de ce pays, de même que Juturne présida d'abord à l'une des sources du petit fleuve Numicius, se retrouva plus tard aux environs d'Albano, puis à Rome, suivant ainsi la marche et les progrès de cette race ou plutôt de cette famille à laquelle la tradition religieuse attribuait l'origine du peuple romain, et enfin, présida plus tard à tous les fleuves et à toutes les fontaines, ainsi que Turnus l'avait annoncé à sa sœur dans ses paroles prophétiques :

Diva Deam stagnis quæ fluminibusque sonoris
Præsidet.

Diane dut suivre la même destinée, et l'extension de son culte officiel est en raison directe des progrès de la race albaine dans le Latium, puis du peuple romain dans l'Italie.

Nous dirons la même chose du dieu Faune qui figure, comme on sait, dans les origines religieuses du Latium

parmi les ancètres de Latinus, comme celui de Picus qui avait son bois sacré près de Laurentum, et dont le nom se retrouve encore aujourd'hui dans la *Trafusina di Pichi.*

Peut-être ne faudrait-il pas prendre au pied de la lettre ce vers si connu de Virgile :

Sylvano fama est veteres sacrasse Pelasgos,

et dire, comme M. Maury, que ce dieu est d'origine pélasgique, car nous savons par expérience que le mot Pélasge, employé par les poëtes comme celui d'aborigène par Tite-Live, ne désigne pas les peuples que l'ethnologie moderne reconnaît sous ces deux noms, mais bien les nations latines et même, dans une acception plus restreinte, la race de Pilumne et de Latinus. Sylvain, comme Faune et Picus, a évidemment pour Virgile une origine latine, et nous ne connaissons aucun texte ancien qui nous permette d'attribuer à la race qu'on est convenu d'appeler Pélasgique le culte de ces divinités champêtres.

Après avoir caractérisé dans sa remarquable introduction les deux grands faits qui se rattachent à l'histoire originelle des forêts, M. Maury traite dans son premier chapitre de l'*état forestier de la Gaule.* Lorsque les Celtes prirent possession de cette contrée, elle devait être presque entièrement couverte de forêts. Le défrichement ne s'opéra que peu à peu et dans la partie méridionale du pays. Les villages ou bourgades s'élevèrent d'abord dans les clairières, et ne furent figurés que par des enclos dans l'intérieur desquels les

habitations primitives de ces nations sauvages furent bâties. Ce grand travail de défrichement paraît avoir été déjà assez avancé à l'époque de César, puisque nous voyons, d'après les *Commentaires*, que les nouvelles pouvaient être transmises en peu de temps de la ville de *Genabum*, située sur la Loire, jusqu'aux confins du pays des Arvernes : ce qui établit, d'une manière évidente que la population était très condensée dans les contrées situées au sud de la Loire, et, par conséquent, que le déboisement s'était opéré sur une très grande échelle dans tout ce pays. C'était donc surtout la Belgique qui était restée couverte de forêts; la plus importante par son étendue semble avoir été la *forêt des Ardennes*, dont l'histoire fait l'objet du second chapitre. Elle embrassait jadis les pays de Hainaut, Luxembourg, Bouillon, Bar, Lorraine, Limbourg, Metz, Namur, Mayence, Cologne, et une partie du pays de Liége. Titres législatifs, histoire, légende, chronique, poésie, M. Maury a tout recueilli sur cette célèbre forêt, dont il ne reste plus pour ainsi dire que des *témoins* épars.

Vient ensuite l'énumération des forêts de la Germanie. Le Jura, couvert de bois impénétrables, a été longtemps la vraie limite physique de la Celtique à l'est. Les dernières ramifications orientales de cette chaîne s'étendaient jusqu'au territoire de Schaffhouse, non pas, je crois, vers le territoire des Rauraci, comme le dit M. Maury, car le centre et la capitale de ce peuple était *Augst*, l'ancienne *Augusta Rauracorum*, près de Bâle; mais vers le territoire des *Tulingi*, qui occupaient précisément le canton de Schaffhouse au nord du Rhin.

Les traces de ces antiques forêts se voient encore aujourd'hui dans les grandes vallées du Doubs, de la Loire, etc., et dans les bois de la Chaux et de la Serre près de Dôle; la *Sylva Marciana*, aujourd'hui la forêt Noire, puis la *Sylva Gabreta* ou forêt de Thuringe, qui est demeurée l'une des contrées les plus boisées de l'Allemagne; la *Sylva Luna*, vers le pays des Quades et au nord de laquelle était la fameuse *Sylva Hercynia*, nom qui fut étendu par les écrivains romains à toutes les forêts de la Germanie méridionale, depuis le pays des Helvétiens jusqu'à la Dacie, la *Sylva*, *Bacenis* à l'est du Rhin sur la frontière des Chérusques; non loin du Weser était le Teutoburgerwald, célèbre par la défaite de Varus; la *Sylva Cæsia*, dans le pays de Coesfeld. Plus près des bords de la mer était la forêt sacrée des *Semnones*, et, non loin des rives de l'Oder, le bois sacré des Naharvales; vers Minden, une forêt dont parle Tacite au chap. 50 du livre Ier de ses Annales; enfin, sur l'Erzgebirge, le Thuringerwald et le Harz, la *Sylva Semana*. Le déboisement a eu lieu en Allemagne sur une bien moins grande échelle qu'en France; aussi reste-t-il des vestiges très importants de toutes les forêts dont M. Maury fait l'énumération dans son IIIe chapitre.

Dans le suivant, l'auteur traite *des essences forestières de la Gaule, de l'aménagement et de l'entretien des forêts au temps des Romains*, enfin *du premier déboisement*.

Les *essences* étaient à peu près les mêmes qu'aujourd'hui : le chêne, l'érable, le bouleau, le pin, l'if, le platane et le hêtre. Quant au châtaignier, il ne paraît

pas avoir été connu dans la Gaule. La culture des céréales et de la vigne, jointe à l'industrie des tonneaux d'origine gauloise, amenèrent des déboisements partiels sous les Romains. Les forêts furent soumises à l'impôt dans les premiers temps de l'empire, et l'on trouve dans les lois de nombreux titres relatifs à leur conservation et à leur aménagement. Des amendes étaient infligées à ceux qui mutilaient les arbres ; mais le déboisement fit de rapides progrès à l'époque des *latifundia*.

Une autre cause vint s'ajouter à celles que nous avons indiquées pour hâter le défrichement des forêts à l'époque des rois francs des deux premières races : c'est l'extension des monastères. Cette œuvre se poursuivit sous les siècles suivants. C'est ainsi que Robert d'Arbrissel, contemporain de la première croisade, détruisit la forêt de Craon. Les noms des localités voisines nous conservent le souvenir des bois qui couvraient jadis ce pays. L'ordre de Cîteaux ne s'est pas montré moins ennemi des bois, et l'on peut affirmer que le clergé régulier a contribué d'une manière active au déboisement, tout en se montrant bon aménager des forêts conservées.

Les barbares apportèrent dans la Gaule le respect superstitieux de la Germanie pour les bois. Nous voyons par les lois de ces peuples que les délits commis contre les hommes n'étaient punis que d'une amende double de celle qu'on infligeait pour les délits commis contre les arbres. Les lois de Charlemagne modifièrent les coutumes germaniques relatives aux forêts communes, et le droit de propriété forestière fut de plus en plus réservé au souverain, aux seigneurs et aux abbayes.

Les forêts destinées spécialement à l'usage du roi et de ses officiers étaient appelés *foresta*, *forestis*, *foreste*, en allemand *Bannforste*. Le droit de chasse devint un apanage obligé de la seigneurie. Établir une *foresta* ou un droit de chasse, proprement une garenne, se disait *afforestare ;* enlever ce droit, c'était *deafforestare*. La régie des forêts royales fut confiée aux *forestarii* (voy. le capitulaire *de Villis*).

Toutes les grandes forêts finirent par entrer dans le domaine royal. Au temps de saint Louis, les noms des forêts ou plutôt des divisions de forêts se multiplièrent à l'infini. Il est donc important, avant cette époque de confusion géographique, de déterminer les principales forêts royales. M. Maury en donne la liste d'après le capitulaire de Charlemagne, tit. XLIII, chap. XXXII. En voici le tableau :

Karisiacum foreste, forêt de Kiersy-sur-Oise.
Silviacum foreste, » de Selve, près Laon.
Causia sylva, » de Compiègne.
Audriaca sylva, » d'Aire en Artois.
Attiniacum foreste, » d'Attigny.
La forêt de Ver, que M. Maury croit avoir été près de Verberie, *Verbria*.
Arduenna sylva, forêt d'Ardenne.
Aristallum foreste, » d'Hérislal.
Forêt de Lens en Artois.
» de Vara près de Mézières.
Astenidum foreste, forêt de Stenay.
Crisiacum foreste, » de Cressy.
Salmotiacum foreste, » de Samoucy près de Laon.
Vosagum foreste, » des Vosges.
Aquisgranensis, » d'Aix-la-Chapelle.

Tous ces bois sont des démembrements de l'ancienne forêt d'Ardenne. Le goût prononcé que les conquérants de race germanique montraient pour la chasse, contribua au reboisement de la Gaule. Les Normands et les Arabes produisirent des dévastations dont la conséquence fut aussi le nouvel envahissement des bois sur les pays jadis cultivés. On trouve souvent des ruines de cités anciennes au milieu des forêts, ce qui indique que la végétation forestière s'est substituée à la culture et aux habitations. La législation carlovingienne, qui semble avoir interdit en certains cas l'établissement de nouvelles forêts, dans l'intérêt de l'agriculture, a complétement disparu au Xe et au XIe siècle. La barbarie féodale active le reboisement ; la création de *garennes* est le résultat de la violence et constitue une véritable usurpation seigneuriale que les *Etablissements* de saint Louis consacrent formellement ; seulement l'amende a remplacé la justice cruelle et arbitraire du seigneur. Le registre régulier des *Olim* contient une foule d'arrêts royaux sur le sujet de garenne.

« Le droit de forêt et de garenne, dit M. Maury, ne consistait qu'en une défense, faite par le seigneur, de chasser ou de pêcher. » Il ne s'appropriait pas le territoire, mais se réservait le droit de chasse. Seulement l'établissement d'une forêt entraînait l'abandon de la culture et l'émigration des habitants. Le seigneur demeurait alors seul possesseur du territoire abandonné.

La *deafforestatio* était l'abandon fait par le seigneur des priviléges usurpés, et la restitution au propriétaire du domaine qui lui avait été enlevé.

Les premières ordonnances royales sur les forêts

remontent au règne de Philippe-Auguste, 1219. Antérieurement la surveillance des forêts était déjà remise à de hauts personnages. Les attributions des *forestiers* sont déterminées dans l'ordonnance de 1280. Une ordonnance de 1318 établit les *sergents* dans les forêts royales. Ce n'est qu'à la fin du XIVe siècle que l'on trouve en Normandie une juridiction supérieure s'étendant à toute la province. C'était l'*Échiquier des eaux et forêts*, siégeant à côté de l'Échiquier de Normandie. C'est dans un acte de 1283 que sont mentionnés pour la première fois les *balivi* et les *justiciarii forestarum*. Les fonctions de ces agents sont assez mal connues. Les premiers *maîtres des eaux et forêts* dont l'histoire fasse mention, sont Étienne Bienfaite et Jean le Veneur. Cette charge demeura unique jusqu'au règne de Henri III. C'est dans l'ordonnance de 1291 que l'on voit mentionnée pour la première fois la *maîtrise des eaux et forêts*. Les édits des Valois abondent en témoignages relatifs aux malversations des agents forestiers.

Nous regrettons qu'il ne soit pas entré dans le cadre de M. Maury de dresser, soit dans ce chapitre, soit à la fin de son ouvrage, un tableau du service des forêts à cette époque. On pourrait souhaiter de rencontrer dans son ouvrage quelques indications relatives à la juridiction et à l'emploi spécial des agents qui dépendaient du *maître des eaux et forêts*, comme les *gruyers*, les *sergents*, les *verdiers* surtout, dont les sentences étaient portées en appel au tribunal des *maîtres des eaux et forêts*. Les *gruyers* ne formaient-ils pas un degré inférieur de la hiérarchie ; n'étaient-ils pas soumis aux *verdiers* ? Qu'est-ce que la *gruerie* ? Ce mot ne désignait-

il pas spécialement les droits royaux dans les forêts qui ne dépendaient pas du domaine royal? M. Maury s'est contenté de renvoyer au *Dictionnaire général des eaux et forêts.*

Ces faits sont assurément connus de ceux qui ont étudié nos institutions, mais il n'était peut-être pas inutile de les rappeler même dans un ouvrage spécial. On chercherait peut-être aussi à se rendre un compte exact des droits de *ramage* et de *panage*. M. Maury aurait pu s'étendre davantage sur ce point et définir ces expressions si souvent employées dans les chartes, comme il a défini celles de *bois-mort* et de *mort-bois*. Nous comprenons toutefois que l'auteur n'a pas prétendu faire un traité spécial sur la législation et l'administration des eaux et forêts, et dans les limites où il s'est renfermé, il a éclairé, par ses savantes recherches et ses judicieux aperçus, tant de points restés dans l'ombre ou complétement ignorés avant lui, que l'on ne peut que le louer des résultats importants auxquels il est parvenu dans un travail presque entièrement nouveau. Mais ce qui justifie le regret que nous exprimons, c'est la conviction où nous sommes, que personne mieux que lui n'aurait pu nous fournir des renseignements plus précis et plus satisfaisants sur cette matière, car, si M. Baudrillart, dans son remarquable travail, n'avait pas tout dit, c'est M. Maury seul qui pourrait nous en avertir.

C'est surtout du côté géographie de ce livre que nous avons à nous occuper ici, et rien ne se peut concevoir de plus complet à ce point de vue. Du chapitre X au chapitre XXV inclusivement, M. Maury fait un exposé

de topographie comparée et historique des forêts des provinces de France. Il ne s'est pas contenté de rechercher les noms et l'étendue variable suivant les temps des forêts de notre pays; il a trouvé dans les monuments législatifs, dans les chartes, les chroniques et les histoires, des détails très intéressants et très curieux sur les désignations locales, les droits des propriétaires, les causes de déboisement, etc. Une autre source lui a encore servi pour retrouver l'étendue approximative des forêts réduites ou disparues : je veux parler des secours fournis par les appellations significatives des lieux modernes. Il y a dans le sens des mots géographiques tout un souvenir, mais dont on ne doit user le plus souvent qu'avec la plus grande discrétion, car rien n'est plus périlleux que ces procédés qui consistent à ériger en preuves de simples analogies de noms ou des acceptions quelquefois problématiques. Tous ceux qui se sont occupés de géographie comparée apprécieront la difficulté du travail et l'heureuse alliance qui s'est rencontrée chez l'auteur, et de la pénétration éclairée et de la réserve prudente de son esprit, dans les recherches auxquelles il s'est livré. La rapidité de cette analyse nous interdit de le suivre dans cette marche rétrospective à travers les provinces de France : nous devons donc, à regret, nous contenter de renvoyer à son livre.

Le chapitre XXVII, l'un des plus intéressants de l'ouvrage, traite des bêtes fauves des forêts, des espèces disparues, du fléau résultant du privilége de la chasse, jusqu'en 1789, enfin de la population forestière. Dans cet historique très curieux, l'auteur nous fait connaître

les associations de charbonniers connus en Artois sous les noms de *bons cousins des bois* et de *fendeurs-charbonniers*, confrérie placée sous le patronage de saint Thibaud. Les Dendrophores formaient aussi une association. Les *cagots* des Pyrénées étaient presque tous adonnés aux professions sylvestres. Les *hôtes* étaient des paysans auxquels le seigneur donnait une masure et quelques journaux de terre dans la forêt ou sur la lisière du bois. Ils ont formé avec le temps des bourgades dans les clairières. C'étaient des associations de charbonniers, de sabotiers, de cuveliers, de boisseliers, de fromagers, etc. L'ordonnance de 1518, renouvelée en 1536, interdit ces établissements préjudiciables à l'aménagement des forêts. Chaque corps d'état avait dans certaines villes le droit d'aller chercher au bois la matière première dont il avait besoin : les charrons, les charpentiers, les tourneurs, jouissaient et abusaient de ce privilége,

Dans le chapitre XXVIII, M. Maury expose comment, à la fin du moyen âge, le droit d'usage s'étendit par la concession faite aux usagers d'habiter les forêts moyennant quelque légère prestation, « plutôt en reconnaissance de supériorité, dit Guy Coquille, qu'en profits pécuniaires. » Dans plusieurs provinces, ce droit d'usage fut acquis sans titre et par l'effet d'une longue possession. De cette époque date la rapide diminution des forêts. Le seul remède à ces dévastations fut la concentration en une seule main de l'admistration forestière. Cette autorité, de création royale, n'embrassa d'abord que le domaine ; mais l'action du pouvoir central tendit, en matière de forêts comme sur les autres

points de l'administration, à devenir de plus en plus générale. Les seigneurs résistèrent à cet empiètement sur leurs droits patrimoniaux; mais l'ordonnance de Lyon de 1515 prescrivit aux agents forestiers une inspection fréquente et régulière. Dans l'ordonnance de 1518 sont signalées les causes des ruines dans toutes les forêts du royaume, sans toutefois renfermer de dispositions relatives au défrichement des bois des particuliers. L'édit de Fontainebleau 1537 est applicable aux forêts de tout le royaume. Défense est faite aux évêques et archevêques, d'abattre les bois de haute futaie qui se trouvent dans leurs bénéfices.

Indépendamment des *maîtrises*, le *fait* des eaux et forêts ressortissait aux *tables de marbre*, dont le siége était à Paris. On ignore l'origine de l'établissement de cette juridiction. C'était de la *table de marbre* que découlait toute l'organisation judiciaire des eaux et forêts, à la tête de laquelle était le grand maître. Les sentences étaient rendues en son nom, et les officiers de maîtrises étaient institués par lui. Les tables de marbre jugeaient en appel les causes ordinaires, et en première instance les affaires d'un intérêt majeur. Sous Henri II, on établit à Paris, pour recevoir les appels dans ce dernier cas, une chambre composée d'un président du parlement ou d'un maître des requêtes et de dix juges dont sept au moins étaient choisis parmi les conseillers ordinaires. L'édit fut enregistré sous François II, avec des modifications qui eurent pour effet d'attribuer au parlement la connaissance de presque tous les appels des tables de marbre. C'est l'édit de 1547 qui fixe la juridiction des tables de marbre : c'est

du règne de François Ier qu'il faut faire dater l'établissement d'une juridiction forestière applicable à tout le royaume. Telle est l'origine de la législation des eaux et forêts. Ces mesures protectrices furent continuées et étendues par Charles IX.

L'ordonnance de 1573 réduisit au quart l'étendue du bois à réserver. C'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui les *quarts de réserve.*

Le règlement de février 1554 avait créé, en titre d'office, toutes les charges des eaux et forêts, en annulant les commissions précédemment données. L'article 2 établit dans chacun des palais du parlement de Toulouse, Bordeaux, Dijon, Provence, Dauphiné et Bretagne, un siége de grand-maître et réformateur général des eaux et forêts; chacun de ces siéges devait être occupé par un lieutenant avec quatre conseillers ou avocats et un procureur du roi. La table de marbre de Rouen avait été créée en 1508. En 1575, l'office unique de grand maître enquêteur fut supprimé et partagé entre six officiers, dont le nombre fut porté à douze en 1586.

Mais les guerres civiles rendirent stériles la belle législation de François Ier et des derniers Valois, et Henri IV trouva tout dans le désordre et la confusion.

La noblesse elle-même comprit qu'elle tirait plus de parti des terres cultivées que des bois, et contribua bientôt aussi à opérer le déboisement dans ses domaines. La sévérité des peines établies par la législation produisit un effet contraire à celui qu'on en attendait. Dans la Franche-Comté, la Lorraine, l'Alsace, les forêts furent à l'abri des dégradations, parce que le ré-

gime forestier était plus doux. Dans les provinces du Midi, le besoin de pâturages amena le déboisement; mais il alla directement contre le but que l'on voulait atteindre. Les pâturages furent détruits par suite des crues subites des torrents que détermina l'abatage des arbres. M. Maury examine dans cet avant-dernier chapitre les causes qui ont activé le déboisement dans le Midi : 1° les seigneurs, n'ayant pas envahi les biens communaux comme dans le Nord, n'ont pu s'opposer au déboisement; 2° l'usage établi de faire des coupes blanches, c'est-à-dire sans ménager les baliveaux; 3° la construction des maisons de bois. M. Maury examine ensuite les inconvénients qui résultaient de l'abus du déboisement. Nous croyons avec lui qu'il est hors de doute que la présence des forêts modifie singulièrement le cours et le régime des fleuves. Je n'ignore pas que cette opinion a été très contestée dans ces derniers temps; mais les raisons exposées par M. Maury sont de nature à détruire le doute, s'il en pouvait encore exister, dans l'esprit des observateurs judicieux et attentifs des phénomènes d'inondation. Un autre effet produit par le déboisement, c'est la formation de bas-fonds qui rendent la navigation impossible sur certaines rivières sur lesquelles il y avait autrefois des corporations de bateliers et de flotteurs. « Ces bas-fonds sont déterminés, dit M. Maury, par le sédiment qui se dépose dans leur lit, et que les eaux ont entraîné avec d'autant plus de facilité que la végétation sur la rive consolide moins le sol. Les mêmes causes ont augmenté les atterrissements à l'embouchure des fleuves.

Les seigneurs, dans un intérêt de fiscalité, pour mul-

tiplier les moulins ou grossir les produits de la pêche, retenaient les eaux, rapprochaient les écluses. Les étangs se multiplièrent, rendirent malsains et déserts des pays autrefois salubres et fertiles. Dans les *Dombes*, des villages entiers disparurent à partir du XVe siècle. Le Midi fut plus à l'abri de ces abus, car le principe de la législation romaine : « *Aqua publica nullo modo retineri potest*, » y fut presque toujours respecté et appliqué. Quoi qu'il en soit, l'établissement de ces étangs contribua aussi au déboisement de la France dont nous avons éprouvé dans ces dernières années les funestes effets.

Henri IV, éclairé par ses propres observations et par l'expérience prévoyante de Sully, interdit par l'édit de Rouen toute coupe extraordinaire, (1597), et fit paraître un réglement général des eaux et forêts, qui est l'avant-coureur de la fameuse ordonnance de 1669, laquelle peut être considérée comme premier code forestier de la France. On sait que l'honneur en doit être reporté en entier à Colbert. Vingt et un commissaires travaillèrent pendant huit ans à arrêter les bases de cette ordonnance d'où il faut faire dater l'unité du système, l'uniformité de jurisprudence, la fixation exacte de l'étendue et de la contenance des principales forêts ; la prescription du meilleur mode d'aménagement. C'était une réforme, et l'opposition du parlement ne céda qu'en vertu de *lettres de jussion* du roi. Le nombre des grandes maîtrises fut porté à 16 en 1689, à 18 en 1720. En 1691, on créa des receveurs particuliers auprès des tables de marbre.

La *Déclaration* du 14 décembre 1777 organisa une nouvelle régie des domaines et des bois. M. Maury con-

sidère comme très fâcheuse par ses résultats la proclamation de Louis XVI du 3 novembre 1791, qui plaçait les forêts sous la protection des municipalités; c'était, dit-il, livrer les forêts précisément à ceux qui les dévastaient. Il en est de même du décret du 11 novembre 1789, qui déclarait la nation, les assemblées administratives, les municipalités, les communes et les gardes nationales gardiennes des forêts. « L'abolition des maîtrises fut, dit M. Maury, une calamité publique. L'état actuel de la France ne prouve que trop le fâcheux effet de ces mesures. Le marquis de Mirabeau, dans la *Théorie de l'impôt*, évalue à 34 millions d'arpents la superficie des forêts dans notre pays, et aujourd'hui elle ne possède que huit millions et demi d'hectares. La consommation croissante de la houille, au lieu d'amener la conservation des forêts qui subsistent encore, ne fait qu'en hâter la ruine en diminuant graduellement le revenu des propriétaires forestiers, et en paralysant par conséquent toutes tentatives de reboisement. »

Je me suis contenté, messieurs, de consigner dans ce rapport les considérations importantes exposées par M. Maury dans ces derniers chapitres. Mon peu de compétence sur la matière m'empêche de produire ici mes opinions personnelles. Il ne faut pas se dissimuler toutefois que les économistes pourraient discuter quelques-unes des opinions de l'auteur. Mais ce que nous devons examiner avant tout ici, c'est, je le répète, la valeur géographique de cet ouvrage, qui n'est pas seulement un beau travail scientifique, mais qui, à nos yeux, est un document précieux et d'une utilité pratique pour tous ceux qui sont préoccupés des grands

intérêts auxquels l'auteur a touchés. C'est un monument sans précédent et qu'il nous est permis de croire durable. Félicitons M. Maury de n'avoir pas reculé devant les difficultés d'un pareil sujet et d'avoir posé d'une manière si ferme les premiers pas dans cette partie des sciences géographiques.

Je ne terminerai pas ce rapport sans rappeler que ce livre est accompagné de quatre cartes de topographie comparée qui ont été dressées avec soin par notre confrère M. Malte-Brun.

ERNEST DESJARDINS.

SÉJOUR CHEZ LE GRAND CHÉRIF DE LA MEKKE (1),

PAR CHARLES DIDIER.

Lu à la séance du 15 mai 1857.

Sous ce titre, M. Charles Didier, l'auteur de *Rome souterraine*, vient de publier une intéressante relation de voyage en Arabie.

Parti du Caire en 1854, il a d'abord traversé cette grande route coupée par des étapes régulières, que l'on appelait naguère le désert de Suez, et qui bientôt sera

(1) 1 vol. in-12 anglais. — Collection de la *Bibliothèque des chemins de fer*. — Paris, 1857. — Librairie Hachette.

transformée en une ligne de chemin de fer. Ce voyage de cent milles que l'on entreprenait jadis avec appréhension, tant à cause du manque absolu d'eau, que parce que les caravanes y étaient détroussées par les Bédouins, offre aujourd'hui la même sécurité que celui que l'on pourrait entreprendre aux environs de Paris. M. Charles Didier l'a fait avec un voyageur digne de ce nom, avec le lieutenant Frédéric Burton, dont nous connaissons les curieuses explorations. « Il retournait à son régiment (1), dit M. Charles Didier, après un congé de plusieurs mois qu'il avait employé à faire le pèlerinage de la Mekke, ni plus ni moins qu'un vrai croyant. Il parle si parfaitement l'arabe et possède si bien le Coran, il porte avec tant de grâce le costume indigène, que d'ailleurs il ne quitte jamais, il s'est en un mot si complétement assimilé les mœurs, les usages et jusqu'à la physionomie des Orientaux, qu'il est impossible aux yeux les plus pénétrants de le prendre pour un Européen, et qu'il passait à la Mekke, parmi les Ulémas et les Imans pour ce qu'il se donnait, c'est-à-dire pour un Indien mahométan. Il songeait déjà à tenter le voyage de Zanzibar au Nil blanc, par l'équateur. » Suez n'offre encore qu'une réunion confuse de rues et de ruelles étroites, poudreuses et souvent infectes, des maisons en bois ou en torchis; quelques maigres mosquées et des minarets plus maigres encore; la coupure de l'isthme doit lui faire subir une métamorphose complète; elle est destinée à devenir une des premières échelles commerciales et politiques du monde

(1) Au Bengale.

entier. De Suez M. Didier se rend à Tor, sur la mer Rouge. C'est aujourd'hui une pauvre petite bourgade qui a depuis longtemps oublié la pêche des perles et perdu les mines de turquoises qui faisaient autrefois toute sa célébrité; elle ne compte plus pour habitants que des Grecs avides et inhospitaliers à faire regretter les Arabes. De Tor une route commencée par l'ordre d'Abbas-Pacha, mais sans doute inachevée aujourd'hui, conduit au Sinaï. — Notre voyageur s'y rendit; il visita le couvent endormi sur la montagne où Moïse reçut des mains de Dieu les tables de la Loi, il goûta le vin des moines grecs, et connut aussi leur rapace avidité. De cette grande chartreuse de l'Orient il vint s'embarquer à Tor pour Djeddah.

La mer Rouge, à laquelle on a fait pendant longtemps par ignorance ou par calcul une mauvaise réputation, n'est pas aussi dangereuse que le reïs de M. Charles Didier voulut bien la lui dépeindre, en la lui représentant comme « coupée et traversée en tous sens de courants sous-marins, hérissée d'écueils et de bancs de corail, exposée à des coups de vents furieux que la proximité des côtes et des montagnes rend très fréquents et très soudains. » Notre voyageur aborda sans accident à Djeddah, après avoir fait escale à Yambo, grâce à la solidité du *sambouk* qui le portait et à l'excessive prudence de son reïs. Djeddah le surprit : « c'est une jolie ville bien bâtie, bien percée, bien peuplée, vivante, animée, digne en tout point d'être le port de la Mekke, et non moins digne de son nom qui signifie *la Riche*. » La ville est divisée en deux grandes sections : le quartier de l'Yémen et le quartier syrien,

ainsi nommés à cause de leur position géographique ; sa population est de 20,000 âmes. La bonne eau y est rare et l'air y est mauvais pendant l'été ; à la fois chaud et humide, il relâche la fibre, énerve tout l'organisme et cause des fièvres et la dyssenterie.

Le but du voyage de M. Ch. Didier était de se rendre jusqu'à Taïf, petite ville située à cinq journées de marche dans l'intérieur, et dans laquelle réside le grand chérif-prince de la Mekke. Elle est célèbre en Arabie par l'abondance de ses eaux, l'excellence de ses fruits et la fraîcheur de ses jardins. Il fallut faire demander au prince l'autorisation de lui être présenté ; il l'accorda, et il fit répondre à ses visiteurs qu'ils n'eussent à s'occuper ni de l'aller ni du retour, qu'il enverrait ses dromadaires et ses propres gens pour conduire les étrangers à Taïf et les ramener à Djeddah.

La route ordinaire de Djeddah à Taïf passe par la Mekke; toutefois non-seulement il est interdit aux chrétiens de pénétrer dans la ville sainte, mais il ne leur est pas permis de l'entrevoir même à distance ; il fallut que la petite caravane louvoyât dans le désert pour en éviter la vue; elle se perdit même un instant, car les chérifs et les Arabes qui étaient chargés de la conduite n'avaient jamais accompagné de chrétiens. Enfin, après avoir trouvé une bonne direction, on arriva au pied du mont Karah, masse granitique aux flancs crevassés, déchirés et aux crêtes nues, taillées en dôme et en aiguilles qui doit appartenir à la même époque géologique que le mont Sinaï. Le sentier qui traverse la montagne est partout si rapide, et si roide en quelques endroits, que, vu d'en bas, il paraît complétement inacces-

sible ; et pourtant, pendant la guerre des Wahabites, l'artillerie de Méhémet-Ali a escaladé ces pentes abruptes. Le sommet du mont Karah est un plateau uni, hérissé, de distance en distance, de pyramides granitiques, si nettes, si régulières, qu'on les dirait taillées par la main de l'homme. Des champs d'orge et de blé apparaissent de loin en loin, les arbres fruitiers de nos climats, notamment l'abricotier, le pêcher, l'amandier, y sont très communs et y prospèrent ; mais on y chercherait en vain un dattier, un oranger : le Karah est trop élevé pour eux. La vigne pourtant y donne de bons et beaux raisins. Du sommet de la montagne à Taïf, il y a quatre grandes heures de marche. La ville doit être sur un plateau élevé, car la descente du Djebel-Karah est plus courte et plus douce que la montée, et la température de la ville est bien inférieure à celle de Djeddah. Taïf se compose de quelques centaines de maisons jetées pêle-mêle autour d'une place en forme de carré long ; son nom, qui signifie *tournant*, rappelle une légende locale dans laquelle, comme bien l'on pense, Mahomet joue le principal rôle. A l'exception d'un petit nombre de familles étrangères, indiennes ou autres, la ville est peuplée par les Bédouins de la tribu de Thékif devenus sédentaires, même artisans et marchands; « les jardins qui font la célébrité de Taïf dans tout le Hedjaz, sont disséminés autour de la ville, et apparaissent comme autant d'oasis au milieu des sables. Ils sont en général petits, peu touffus, et ne doivent leur réputation qu'à la sécheresse universelle de la chaîne arabique. L'horizon est formé de tous côtés par une enceinte de montagnes dentelées, échancrées, et qui

affectent toutes les formes, depuis la flèche aiguë des clochers chrétiens jusqu'au dôme arrondi des mosquées musulmanes. Voici les noms des plus apparentes : à l'ouest et au nord-ouest, du côté de la Mekke et de Médine, Sakava, El-Hèedd, Barad ; et du côté opposé, Madjarr-el-Chach, El-Tomané et enfin Rou-el-Chohada ou *col des martyrs*. L'ensemble de ce paysage est plus sévère que gracieux, et nonobstant les jardins dont il est clair-semé, son caractère général est l'aridité. On n'y découvre pas une goutte d'eau. »

M. Charles Didier et ceux qui l'accompagnaient furent très bien accueillis par le grand-chérif Huseïn Abdel Muttaleb, qui habite à une demi-heure de la ville un palais, assemblage confus de constructions irrégulières, mais qui à l'intérieur est splendidement décoré. Ce prince, qui n'exerce plus qu'une suprématie religieuse, est aujourd'hui pensionné par le sultan de Constantinople ; sa fortune est immense; il est entouré d'une foule de fonctionnaires subalternes; sa garde est composée de Bédouins et de nègres armés de poignards recourbés, de lances et de fusils à mèche. Après avoir reçu de ce prince des croyants un accueil digne en tout point de la renommée de l'hospitalité arabe, M. Charles Didier revint à Djeddah au moment même où M. Rochet d'Héricourt, consul de France dans cette ville, allait rendre le dernier soupir, le 9 mars 1854. Il s'unit au chancelier du consulat, M. Dequié, pour lui rendre les derniers devoirs, et le 11 il s'embarquait pour Souakim, et regagnait le Caire par la vallée du Nil.

Le récit de M. Charles Didier est écrit dans un style sévère et élégant, avec une netteté de pensées et d'ex-

pressions qui dénotent l'habitude de l'homme de lettres. Il abonde en faits curieux, habilement choisis pour frapper l'esprit et faire tableau. L'auteur, on le voit bien, a une opinion très arrêtée : aux Turcs il préfère de beaucoup les Arabes ; mais il raconte avec une impartialité si grande, qu'il semble laisser au lecteur le soin de conclure.

Quelques-uns de ses aperçus sont entièrement nouveaux. Nous signalons particulièrement le coup d'œil sur les Wahabites, rédigé avec des notes qu'il a recueillies de la bouche même de Khaled-Bey, fils d'Abdallah-Ibn-Saoud, le dernier chef de cette tribu conquérante, et tout ce qui a rapport au voyage de Taïf.

Au point de vue géographique et ethnographique, on trouvera dans cette dernière partie d'utiles renseignements.

A ce titre seul, l'ouvrage de M. Charles Didier mériterait l'attention de la Société de géographie ; ajoutons que nous le croyons propre à faire connaître, à ceux qui recherchent dans la lecture une agréable distraction, *l'Arabie et les Arabes*.

V. A. Malte-Brun.

DU PROJET DE COMMUNICATION INTEROCÉANIQUE

PAR L'ISTHME DE DARIEN,

A L'AIDE D'UN CANAL MARITIME DU PORT ESCOCES

A L'EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE SAVANA DANS LE GOLFE DE SAN-MIGUEL.

Parmi les nombreux projets de communication entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, à l'aide d'un canal maritime à établir entre les deux Amériques, il en est un, signalé pour la première fois par M. le baron de Humboldt, et qui d'abord attira l'attention des hommes compétents et parut réunir toutes les conditions les plus favorables (1) Ce fut celui de l'isthme de Darien; le canal proposé partait du port Escoces sur la baie de Calédonie, dans l'océan Atlantique, et venait rejoindre la rivière Savana, qu'il suivait jusqu'à son embouchure dans le golfe de San-Miguel, sur l'océan Pacifique.

Le docteur Mac-Cullen, de la marine anglaise, était l'auteur de ce projet, et l'avait conçu en 1849, à la suite de longues recherches dans les isthmes de Panama

(1) Le capitaine Fitz Roy, dans son ouvrage « *Considerations on the great isthmus* » publié en novembre 1850, dit que, « de tous les » autres points moins bien explorés, celui qui, à son avis, promet le » plus, est entre le golfe de Darien et San Miguel. »

(Note de M. De la Roquette à l'article de M. Sédillot, sur les *Différents projets de communication interocéanique*, 1851, t. Ier, IVe série, p. 260.

et de Darien. Ne voulant rien laisser aux hasards d'une première impression, qui pouvait n'emprunter son caractère favorable qu'à un examen trop superficiel du pays, il le parcourut de nouveau en 1850, en 1851 et en 1852. Après ces différentes explorations, dont il fit tous les frais, il revint à Londres et y publia en 1852 une brochure intitulée : « *The isthmus of Darien ship canal*, » dans laquelle il consignait ses différentes observations.

Le projet de M. Mac-Cullen fut examiné avec soin à Londres, et bientôt il se forma dans cette ville une compagnie pour son exécution, « *the Atlantic and Pacific junction* Cy. »

Mais avant de rien entreprendre, il fallait vérifier les dires de M. Mac-Cullen, et la Compagnie se hâta de diriger des ingénieurs vers l'isthme de Darien. Le vapeur anglais *Virago*, commandé par C. Prévost, dut explorer le golfe de San-Miguel et la rivière Savana, tandis que le vaisseau anglais *Scorpion* et la chaloupe *Espiègle*, qui portaient l'ingénieur Gisborne et le docteur Dermott, visitaient la baie de Calédonie et le port Escoces. Au même moment, la France et les États-Unis, qui étaient intéressés à la solution de cette grande question interocéanique, envoyaient dans les mêmes parages la *Chimère* et la corvette *Cyane*; cette dernière était sous le commandement du lieutenant américain Strain.

On reconnut, à la vérité, que le golfe de San-Miguel et la baie de Calédonie offraient d'excellents mouillages, que les rivières Savana, Chuquanagua, présentaient des vallées dont on pouvait songer à tirer parti.

Mais les montagnes parurent offrir au commander Prévost, chargé de rechercher une coupure dans la Cordillère, un obstacle infranchissable, et après avoir erré du 16 décembre 1853 au 7 janvier 1854 dans les forêts de l'isthme, il dut renoncer à cette exploration. Son rapport fut communiqué à la Société royale géographique de Londres, dans la séance du 24 avril 1854, par l'honorable sir Roderik Murchison, et il a été inséré avec une carte, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs, au tome XXIV, p. 249, du journal de cette Société.

Dans un mémoire qui a été déposé sur le bureau de la Commission centrale par M. De la Roquette, au nom de M. F. Kelley de New-York, auteur d'un autre projet de communication à l'aide du Rio-Atrato et du Truando, M. Kelley, passant en revue les différents projets de communication interocéanique à l'aide d'un canal, qui avaient été ajournés ou rejetés, soit à cause des études incomplètes qui en avaient été faites, soit à cause de l'impossibilité d'exécution reconnue, s'exprimait ainsi à propos du projet de M. Mac-Cullen :

« Une nouvelle voie, celle du golfe de Darien, a été proposée dans ces dernières années, et elle eût certainement mérité plus d'intérêt, si les explorations ultérieures avaient confirmé les rapports du docteur Cullen et de M. Lionel Gisborne. On prétendait que la Cordillère s'abaissait d'une manière notable vis à-vis du port Escoces dans la baie de Calédonie (jusqu'à n'avoir que 130 pieds (39m,42) au-dessus de la mer, suivant M. Gisborne), et que du côté du Pacifique on tombait juste sur le mouillage vaste et sûr du golfe de San-Miguel. M. Strain, lieutenant de la marine des États-Unis,

fut chargé par son gouvernement de vérifier l'exactitude de ces rapports. Il partit de la baie de Calédonie au mois de janvier 1854, mais il ne put trouver sur le versant de l'Atlantique le moindre indice du passage indiqué, et la tentative courageuse qu'il fit pour traverser l'isthme en ce point eut des suites funestes. A la fin de 1853, le capitaine Prévost, qui commandait la *Virago*, entreprit une exploration du côté de l'océan Pacifique; mais après s'être élevé à une hauteur de 360 mètres sans atteindre le point culminant, il crut inutile d'avancer plus loin. Les explorations faites du côté de l'Atlantique sous la direction du colonel Codazzi et du capitaine Jureiguiberry, dans le premier trimestre de 1854, furent suivies de résultats semblables, et M. Gisborne lui-même, qui faisait partie de cette expédition, fut forcé de convenir de l'inexactitude de ses premières recherches, puisqu'il ne pouvait plus trouver à la Cordillère une hauteur inférieure à 280 mètres. Tous les explorateurs étaient d'accord que la grande hauteur et l'énorme épaisseur des montagnes s'opposait à toute idée d'y pratiquer une tranchée, ou d'y percer un souterrain. Cette route, sur laquelle on avait conçu pour un moment de si belles espérances, est entièrement abandonnée aujourd'hui. »

Si l'on doit s'en rapporter entièrement aux rapports de MM. Strain et Prévost, la question de possibilité d'une communication interocéanique, par la voie du port Escoces et du golfe de San-Miguel, serait désormais résolue négativement.

Mais le docteur Mac-Cullen, que les devoirs de sa profession ont conduit depuis 1854 à Constantinople, en Circassie, en Crimée, et qui naguère encore rentrait

en France au milieu de nos soldats blessés, auxquels il prodiguait ses soins, ayant eu connaissance du rapport du commander Prévost et de celui du lieutenant américain M. Strain, fait appel des conclusions négatives que l'on en a tirées, et pense qu'une nouvelle reconnaissance du terrain, faite avec le concours d'ingénieurs habiles, conduirait à un tout autre résultat.

Il fait observer que le commander Prévost n'a pu convenablement explorer l'étendue de l'isthme entre le golfe San-Miguel et le port Escoces, à cause des forêts impénétrables qui couvrent le pays, qu'il s'y est égaré pendant soixante-sept jours, et que d'ailleurs il importe peu qu'il y ait rencontré des montagnes offrant un obstacle réel à la réalisation d'un projet de canalisation, puisqu'il a dirigé son exploration *trop au nord-ouest* du point où, dans son projet, doit passer le canal proposé, et qu'il en était à 30 milles (48 kilomètres) lorsqu'il renonça à pénétrer plus avant.

Le triste résultat de l'exploration du lieutenant Strain des États-Unis ne saurait non plus être regardé comme décisif, car il paraîtrait, au dire de M. Mac-Cullen, qu'il se serait avancé, en quittant la baie Calédonie, *trop au sud-est* de la ligne proposée, et que l'on ne doit attribuer le malheur qui le frappa qu'à son peu de connaissance du pays et de ses sauvages habitants.

M. Mac-Cullen pense donc qu'il serait nécessaire de faire une reconnaissance plus précise et des études plus approfondies sur le terrain, plus particulièrement entre le port Escoces et la rivière Sucubdi, affluent du Chuquanaque, avant de renoncer au projet de communication par le port Escoces et la baie de San-Miguel ; projet qui a l'avantage d'offrir à la navigation des mouil-

lages et des ports excellents, conditions si difficiles à rencontrer sur la côte des deux océans.

La Société de géographie n'ayant pas eu connaissance des conclusions du rapport que M. Mac-Cullen avait présenté en Angleterre, après ses explorations réitérées à travers l'isthme de Darien, il ne sera sans doute pas sans intérêt de les rappeler, d'autant plus qu'elles résument son projet.

La carte dressée à l'appui du mémoire du commander Prévost, et qui se trouve jointe à ce mémoire au tome XXIV du *Journal de la Société géographique de Londres*, permettra d'en suivre les détails.

M. Mac-Cullen croit qu'il serait possible d'établir un canal maritime du port Escoces sur l'océan Atlantique à la baie de San-Miguel sur l'océan Pacifique, à l'aide des rivières Savana et Chuquanaque; ce canal se composerait de deux parties distinctes : 1° la rivière Savana, depuis son embouchure dans le golfe de San-Miguel jusqu'à son confluent avec le rio Lara ; 2° le canal, proprement dit, qu'il faudrait creuser jusqu'au port Escoces. Ce canal aurait une longueur de 35 milles (56 kilomètres), sa largeur serait de 150 pieds anglais (46 mètres) et sa profondeur de 32 pieds (10 mètres). M. le docteur Mac-Cullen pense que l'on pourrait, à la suite de nouvelles études convenablement dirigées à travers les vallées des Cordillères par les ingénieurs, éviter l'embarras d'un tunnel; mais que, dans le cas le plus défavorable, le tunnel que l'on aurait à construire dans la partie montagneuse ne dépasserait pas 3 milles, ou 4,827 mètres.

Il appuie son projet des considérations suivantes :

1° Les ports d'entrée et de sortie sur chacun des deux

océans sont magnifiques et admirablement disposés pour former les extrémités d'un canal maritime ;

2° La rivière Savana est entièrement libre et dégagée de tout obstacle, et elle est navigable jusqu'à l'embouchure de la Lara, c'est-à-dire pendant plus de 40 milles (65 kilomètres) ; les rapports des ingénieurs du commander Prévost et du lieutenant Strain ont pleinement confirmé ces deux premiers points ;

3° Du confluent de la Lara avec la Savana jusqu'à la rive droite du Chuquanaque, en face du confluent du Sucubdi, le pays, sur une distance de 12 milles (19 kilomètres), offre une plaine naturellement nivelée qui ne peut présenter aucune difficulté à l'ingénieur ;

4° Du confluent de la Sucubdi avec le Chuquanaque, au confluent de l'Asnati avec le Sucubdi, le canal suivrait la vallée même du Sucubdi, sur une longueur de 9 milles (14 kilomètres), son exécution ne présenterait donc pas de grands obstacles ;

5° Du confluent des rivières Sucubdi et Asnati au petit hameau indien de Sucubdi, on compte 6 milles (10 kilomètres) ; on commence alors à rencontrer la montagne, mais le canal l'éviterait, car son tracé est tout indiqué par le lit de la rivière qu'il continuerait à suivre ;

6° Dans les 3 milles (5 kilomètres) que l'on compte à partir du voisinage de la source du Sucubdi dans la direction immédiate de l'océan Atlantique, le terrain s'élève de 180 à 420 pieds anglais, c'est-à-dire de 240 pieds (72 mètres), ce qui donne un peu plus de 14 mètres par kilomètre ;

7° Dans les 3 milles suivants, en se dirigeant vers l'Atlantique, le terrain s'élève graduellement et vient

former un pic d'une hauteur de 930 pieds (306 mètres), c'est en ce point qu'il faudrait peut-être établir un tunnel ;

8° Du pied de ce pic jusqu'à la côte de l'océan Atlantique on compte 2 milles ; le terrain est bas, et il n'offrirait aucun obstacle au canal projeté.

9° La longueur du canal à exécuter, du port Escoces à l'embouchure de la Lara, ne serait que de 35 milles (56 kilomètres). A ce point on retrouverait, ainsi que nous l'avons dit, la rivière Savana, navigable pendant 40 milles (64 kilomètres), jusqu'à son embouchure au port Darien dans le golfe San-Miguel : le canal aurait donc en totalité 120 kilomètres de longueur; mais comme la rivière Savana ne nécessiterait guère que quelques travaux d'appropriation, il n'y aurait en réalité que 35 milles ou 56 kilomètres à canaliser.

Quant au climat, il paraîtrait, d'après le rapport fait par M. le docteur Mac-Dermott, médecin en chef de l'expédition anglaise, que des 110 hommes qui sont restés à l'isthme de Darien pendant trois mois, pas un n'est tombé malade, et que ceux qui à leur arrivée dans le pays étaient malades, ont été rapidement guéris.

Nous devons faire remarquer que les forêts épaisses qui couvrent tout le pays ont empêché les ingénieurs de rechercher s'il n'existait pas quelque vallée transversale à travers la Cordillère, mais que M. le docteur Mac-Cullen affirme qu'il en a aperçu une du pont de l'*Espiègle*, et que son entrée est un peu à l'ouest de l'isla del Oro. Le commandant du *Scorpion*, M. Parsons, a très distinctement marqué une vallée dans la même direction, dans son « *Survey of Caledonia Harbour and Port-Escoces* » publié en 1854.

Enfin ce que le commander Prévost, capitaine du bâtiment à vapeur *Virago* écrivait, de son ancrage dans la Savana, le 7 janvier 1854, à l'amiral Fairfax Moresby à Callao, porte aussi à croire à l'existence d'une vallée qui rendrait possible l'exécution du canal.

« Après avoir traversé la rivière Chuquanaqua, nous commençâmes à nous élever dans le pays, entrant ainsi que nous le pensions dans les Cordillères, et pendant notre ascension nous rencontrâmes plusieurs collines; nous avons estimé que la plus haute pouvait avoir 7 à 800 pieds d'élévation (225 à 260 mètres). De leur sommet nous avons pu reconnaître, quoique assez peu distinctement, le pays environnant; la chaîne des montagnes paraissait comme rompue, elles affectaient des formes coniques, laissant apparemment d'étroites vallées à leurs bases, et donnant ainsi passage à des cours d'eau se dirigeant vers l'Atlantique. »

Toutes ces raisons portent M. le docteur Mac-Cullen à croire que la question de communication interocéanique par le port Escoces et le golfe de San-Miguel ne peut pas encore être définitivement rejetée ;

Qu'au contraire, elle se présente avec de grandes facilités d'exécution, à l'exception de la traversée de la Cordillère. Il croit donc qu'il importe à la science géographique que l'on procède à une reconnaissance plus détaillée de la Cordillère même, à la hauteur du port Escoces, par des ingénieurs experts.

M. le docteur Mac-Cullen est venu à Paris pour arrêter l'attention des hommes compétents sur cette grande question. Il a pensé que son premier devoir était de porter à la connaissance de la Commission centrale les résultats de ses explorations, le projet de communica-

tion interocéanique qu'elles avaient fait naître, les objections qui avaient été faites à ce projet, l'espoir qu'il avait de les voir tomber une à une devant une reconnaissance plus particulièrement dirigée sur les points de la Cordillère qu'il signale.

En faisant en son nom cette communication à la Commission centrale, je n'ai eu d'autre but que d'attirer l'attention de mes collègues sur la partie purement géographique de ce projet, au sujet duquel nous ne possédions pas encore de notions assez précises.

V. A. Malte-Brun.

SUR L'ATLAS DU MEXIQUE.

DE M. GARCIA Y CUBAS.

M. Antonio Garcia y Cubas a offert à la Société, par l'entremise de M. Alamonte, ministre plénipotentiaire du Mexique à Londres, les premières livraisons de son *Atlas geográfico, estadístico é historico de la Republica mexicana* (gr. in-fol.).

Nous avons examiné avec intérêt cette publication que nous croyons digne de fixer l'attention des membres de la Société de géographie.

L'atlas se composera de 33 cartes, savoir : carte générale réduite ; carte générale à une plus grande échelle ; résumé (*cuadro*) de l'histoire ancienne du Mexique ; cartes particulières de chacun des 23 États ; cartes des cinq territoires : de la Basse-Californie, de Colima, de Sierra-Gorda, de Tlaxala, de Tehuantepec ; enfin carte de l'île Carmen. Des listes et des tables alphabétiques des communes et des *haciendas* compléteront l'atlas.

La Société a déjà reçu : la 1re feuille, introduction

et liste des cartes ; les cartes des États de Chihuahua, Jalisco, Guanajuato et des territoires de Basse-Californie et de Tlaxala; avec la table alphabétique des lieux d'exploitations minérales ou agricoles de la république et la liste des *haciendas* qui existent dans chacun des États (18 pages gr. in-fol.).

Ces cartes sont toutes à une échelle différente; la longitude est rapportée au méridien de Mexico; elles sont gravées sur pierre, et l'exécution, sans pouvoir rivaliser avec notre belle lithographie, est néanmoins très satisfaisante; elle a l'important mérite de la netteté.

Chacune des cartes des États ou territoires est encadrée dans une notice statistique imprimée, donnant : la situation, les limites, l'étendue, la configuration, l'aspect physique, le climat, les productions naturelles, la population, les divisions politiques, la description des principales villes, leurs distances aux chefs-lieux et les stations intermédiaires.

On a ainsi sous les yeux, pour chacun des États et territoires, tout ce qui intéresse leur géographie physique et politique. Les distances sont données en lieues mexicaines de 26 1/2 au degré.

Ce que nous avons vu de cet atlas nous fait vivement désirer le voir terminé. L'auteur, en puisant aux sources officielles, et en publiant son travail sous les auspices du ministre de l'intérieur du Mexique, nous donne toutes les garanties de sérieuse exécution que nous pouvons lui demander; nous espérons pouvoir revenir sur cette publication lorsque nous en aurons les dernières feuilles sous les yeux. V. A. M-B.

TABLEAU

DES DIVISIONS POLITIQUES DU PÉROU.

COMMUNIQUÉ PAR M. E. CORTAMBERT.

Extrait de la *Corographia del Peru*, par Valentin Ledesma, Enrichie d'annotations manuscrites de l'auteur, en 1855.

12 départements, subdivisés en 66 provinces et 625 districts.

En outre, 3 provinces littorales.

DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.	PROVINCES.
AMAZONAS.	Chachapoyas.	Mainas. Chachapoyas.
CAJAMARCA.	Cajamarca.	Jaen Cajamarca. Cajabamba y Chota.
LIBERTAD.	Truxillo.	Lambayeque. Chiclayo. Trujillo. Pataz. Guamachuco.
ANCAS.	Huaraz.	Conchucos. Huari. Huaylas. Cajatambo. Santa.
LIMA.	Lima.	Chancay. Lima. Cañete. Canta. Huarochiri. Yauyos.
JUNIN.	El Cerro de Pasco.	Huamalies. Guánuco. Pasco. Jauja. Tarma.
GUANCAVELICA. . . .	Guancavelica.	Tayacaja. Guancavelica. Angaraes. Castrovireina.

DÉPARTEMENTS.	CHEFS-LIEUX.	PROVINCES.
AYACUCHO.....	Ayacucho.....	Guanta. Guamanga. Cangallo. Andahuailas. Lucanas. Parinacochas.
CUZCO.....	Cuzco.....	Abancay. Aymaraes. Cotabambas. Chumbivilças. Urubamba. Anta. Calca. Cuzco. Paucartambo. Paruro. Quispicanchi. Canas. Canchis.
AREQUIPA.....	Arequipa.....	Arequipa. Camana. Union. Cailloma. Condesnyos. Arequipa. Castilla.
PUNO..... ...	Puno.....	Carabaya. Azangaro. Lampa. Guaucané. Chucuito. Puno.
MOQUEGUA.....	Tacna.....	Moquegua. Tacna. Tarapacá. Arica.

Provinces littorales (hors des départements).

PIURA.
CALLAO.
YCA.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 15 *mai* 1857.

—

M. le comte Francis de Castelnau, dans une lettre écrite du Cap le 12 février 1856, donne à la Société un aperçu de l'itinéraire qu'il a suivi pour se rendre à son poste. Il a visité successivement Rome, Naples, Messine, Malte, Jaffa, Jérusalem, Suez, Aden, Ceylan, la Réunion, Algoa-Bay, et de ce point il s'est dirigé par terre vers Cape-Town, en faisant cent vingt lieues au milieu des Boers. M. de Castelnau ajoute que son fils, qui l'a accompagné dans la première partie de ce voyage, après avoir visité la côte de l'Arabie, est venu le rejoindre au Cap, d'où il est reparti pour l'intérieur du pays. Il a traversé toute la colonie de l'ouest à l'est, et visité le *Free-State*, le pays des Bassoutos et plusieurs autres tribus pour atteindre Natal. Il se propose d'adresser à la Société une communication sur ce voyage.

M. Norton Shaw, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, adresse le 26e volume du journal de cette Société.

M. Forchhammer, de l'université de Kiel, fait hommage à la Société d'un exemplaire de sa carte benthéographique.

M. Jomard dépose sur le bureau trois planches d'inscriptions en caractères libyques, imprimées à Alger d'après des textes écrits par des femmes touâreghes et recueillis par le capitaine de spahis Bonnemain ; il accompagne cette présentation de remarques sur l'origine de la découverte de ces caractères, par le docteur Oudney, dans la mémorable excursion du voyageur anglais en 1824. Il ajoute que ces signes sont usités dans l'Afrique septentrionale depuis l'oasis de Jupiter Ammon jusqu'à l'Océan, et qu'ils servent à écrire différents dialectes de la langue berbère, bien que les tribus fassent aussi usage de lettres arabes. Il se propose d'entretenir plus tard la Société sur cet intéressant sujet.

Le même membre fait hommage d'une biographie de l'ancien consul de France en Égypte, le chevalier Drovetti, qui a tant contribué aux progrès de la civilisation en Égypte, sous le vice-roi Mohammed-Aly, dont il était le conseiller et l'ami.

Il annonce ensuite la publication des trois premiers volumes de la relation du Dr Barth, en anglais, et du premier volume en allemand. On trouve, dans ces trois premiers volumes, plusieurs cartes qui méritent d'être signalées, sans parler des observations climatologiques. M. le Dr Barth, après avoir achevé sa publication, espère pouvoir venir à Paris remercier en personne la Société de géographie de l'intérêt qu'elle a pris à ses travaux.

Enfin, M. Jomard communique, par extrait, un article de l'*Independente* de Turin, dans lequel M. Baruffi rend compte des récents travaux de la Société et des

efforts qu'elle fait pour le progrès des découvertes.

La Société admet au nombre de ses membres M. C. de Courcel, présenté dans la dernière séance.

M. d'Avezac continue la lecture des observations géographiques qui font suite à son rapport sur l'histoire du Brésil de M. de Varnhagen. (Renvoi au *Bulletin*.)

M. Malte-Brun lit un rapport sur l'ouvrage de M. Ch. Didier, ayant pour titre : *Séjour chez le grand chérif de la Mekke*. — (Renvoi au *Bulletin*.)

Séance du 5 *juin* 1857.

—

M. Barnaout, architecte, adresse à la Société l'exemplaire d'un travail relatif au problème de la navigation aérienne, qu'il pense avoir résolu, tant par la découverte du point d'appui atmosphérique, que par celle du moyen de l'utiliser pour l'aérostation.

M. Bernhardt Perthes, directeur de l'établissement géographique de Gotha, adresse à la Société la seconde livraison de la grande carte de la Russie d'Europe (supplément à l'atlas de Stieler), et la troisième livraison de la carte des États prussiens (supplément de l'atlas de Stieler); des remercîments lui seront adressés au nom de la Société.

Le chef de bureau du régime politique et du commerce, (direction des colonies) au ministère de la marine, adresse à la Société les numéros de la *Revue coloniale* qui ont paru depuis le commencement de l'année courante; à ce propos, M. d'Avezac fait remarquer que

le cahier de mai 1857 de cette revue renferme un résumé de l'important ouvrage du lieutenant F. Maury, de la marine des États-Unis, intitulé : *Sailing Directions*, avec quatre planches à l'appui. M. d'Avezac est prié de transmettre les remercîments de la Société à M. le chef de bureau.

M. Jomard communique à la Commission centrale une lettre de M. Kohl, datée de Washington, dans laquelle celui-ci lui fait connaître l'état d'avancement de son travail sur l'histoire cartographique des découvertes faites en Amérique, et il dépose un opuscule que le savant prussien vient de faire sous le titre de *Catalogue of maps, charts and relating to America;* il se propose d'en entretenir la Société dans une prochaine séance.

M. De la Roquette rappelle à l'Assemblée la communication qu'il a faite à la dernière séance, relativement à la nouvelle expédition que lady Franklin envoie à ses frais dans les régions arctiques pour explorer les localités où des traces de son époux ont été trouvées.

Il donne ensuite lecture d'une lettre qu'il a écrite au capitaine Mac-Clintock, auquel a été confié le commandement de cette expédition, qui partira d'Aberdeen dans les premiers jours de juillet et paraît devoir traverser le détroit auquel le capitaine Kennedy a donné le nom de Bellot, pour lui soumettre ses doutes sur l'existence de ce détroit, contesté par l'officier français. La Commission centrale s'associe aux sentiments exprimés par M. De la Roquette, et renvoie sa lettre au *Bulletin*.

M. Jomard dépose sur le bureau le n° 23 du *Journal de l'isthme de Suez;* il annonce que le voyage de

M. F. de Lesseps en Angleterre, entrepris pour consulter l'opinion générale relativement au canal maritime de l'isthme de Suez, présente un résultat très favorable et que des meetings nombreux se sont prononcés en Angleterre, en Écosse et en Irlande, dans beaucoup de grandes villes, telles que Liverpool, Birmingham, Manchester, Glascow, Dublin, etc., etc., en faveur de cette entreprise internationale.

Le même membre annonce à l'assemblée la perte regrettable de l'un des plus anciens membres de la Société de géographie, M. le baron de Derfelden de Hinderstein, décédé à Utrecht le 17 avril dernier à l'âge de 82 ans. Il était l'auteur de la grande carte des Indes orientales néerlandaises, en huit feuilles, publiée avec un mémoire à l'appui en 1842.

M. Ernest Desjardins dépose sur le bureau, de la part de M. le colonel Blondel, directeur du Dépôt de la guerre, un exemplaire en quatre feuilles de la carte de la partie sud-ouest des États de l'Église, dressée par MM. les officiers d'état-major du corps d'occupation à Rome. A ce propos, M. Jomard rappelle que l'état-major autrichien a dressé, il y a quelques années, une très grande carte des États pontificaux en 52 feuilles; la carte française présente sur la carte autrichienne l'avantage d'une échelle plus grande : elle est au 80,000e, l'autre au 86,400e; mais celle-ci représente la totalité des États de l'Église. Des remercîments seront adressés à M. le colonel Blondel.

M. Legras, lieutenant de vaisseau, est présenté pour être admis dans la Société, par M. d'Avezac et M. le contre-amiral Mathieu.

M. d'Avezac termine sa lecture des observations qui font suite à son rapport sur l'histoire du Brésil par M. de Varnhagen ; il met en même temps sous les yeux de la Société une carte de l'Amérique du Sud, sur laquelle il a marqué les limites, les emplacements successifs donnés par les prétentions espagnoles et portugaises à la ligne de démarcation de la domination portugaise au Brésil. —(Renvoi de ce mémoire et de la carte au *Bulletin.*)

M. Malte-Brun annonce à la Commission centrale qu'une nouvelle exploration du Niger et du Binué vient d'être résolue en Angleterre, à la sollicitation de M. Laird et du Dr Baikie ; elle aurait pour but de nouer les relations commerciales avec les peuples du Soudan central, relations qui n'ont pu qu'être ébauchées, en 1854, lors de l'exploration du *Pliead.*

M. Garnier présente des remarques de M. Delaporte sur le Chili, faisant suite à celles qui ont été insérées dans le *Bulletin.* — (Renvoi au *Bulletin.*)

M. Jomard communique des observations recueillies par M. Ferdinand de Lesseps à Khartoum, notamment sur les nouvelles découvertes faites au delà du terme de l'expédition de M. d'Arnaud.—(Renvoi au *Bulletin.*)

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

SÉANCES DE JUIN 1857.

ASIE.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Séjour chez le grand chérif de la Mekke, par Charles Didier. Paris, 1857, 1 vol. in-8°. M. Ch. Didier.

OUVRAGES GÉNÉRAUX, MÉLANGES.

Mon second voyage autour du monde, par madame Ida Pfeiffer, membre honoraire des Sociétés de géographie de Paris et de Berlin, etc. Traduit de l'allemand par W. de Suckau. Paris, 1857, 1 vol. in-8°. M. Hachette.

Catalogue of stars near the Ecliptic, observed at Markree during the years 1854, 1855 and 1856, and whose places are supposed to the hitherto unpublished; vol. IV, containing 14,951 stars. Soc. roy. de Londres.

Résumé des observations recueillies en 1856 dans le bassin de la Saône par les soins de la Commission hydrométrique de Lyon. Br. in-8°. M. Fournet.

Examen critique de la traduction du texte fondamental dans la question d'Alise, par M. Rossignol, conservateur des Archives de la Côte-d'Or. Dijon, 1857, br. in-4°. M. Rossignol.

Traité de géographie et de statistique médicales, et des maladies endémiques, comprenant la météorologie et la géologie médicales, les lois statistiques de la population et de la mortalité, la distribution géographique des maladies, et la pathologie comparée des races humaines; par J. Ch. M. Boudin, médecin en chef de l'hôpital militaire du Roule, officier de la Légion d'honneur, avec 9 cartes et tableaux. Paris, 1857, 2 vol. in-8°. M. le Dr Boudin.

L'Opuntia ou Cactus Raquette d'Algérie, par L. Léon de Rosny. Paris, 1857, br. in-8°.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Lettre sur les mœurs et les habitudes des tortues d'eau douce et des tortues terrestres de l'Algérie, adressée par M. le docteur A. Labouysse, chirurgien aide-major au 52e de ligne, à M. Fournet, professeur de géologie à la Faculté des sciences de Lyon. Br. in-8°. M. Fournet.

Notice sur les travaux de la Société Smithsonienne de Washington, par Hippolyte Cocheris, attaché à la bibliothèque Mazarine, etc. Paris, 1857, br. in-8°. M. Cocheris.

CARTES.

Carte du Texas pour les missions et voyages de l'abbé Em. Domenech, dressée d'après les documents officiels topographiques et les travaux de J. Cordova. Paris, 1857, 1 feuille. M. l'abbé Domenech.

Part of the isthmus of Darien, by dr Cullen. 1 f. M. le Dr Cullen.

Bentheographische Karte des Meeres zwischen Tenedos und dem Festlande der Gesellschaft deutscher Naturforscher und Aerzte bei ihrer zweiunddreissigsten Versammlung in Wien; Gewidmet von Dr P. W. Forchhammer. 1 feuille. M. le Dr Forchhammer.

MÉMOIRES DES ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES. — RECUEILS PÉRIODIQUES.

Journal of the Royal geographical Society. Vol. XXVI. — Proceedings of the Royal geographical Society of London, nos 4, 5, 7 — Journal of the Franklin Institute, cah. d'octobre 1856 à avril 1857. — Mittheilungen über wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie von Dr A. Petermann, 1er no de 1857. — Bibliothèque universelle de Genève et Archives des sciences physiques et naturelles, février et mars. — Annales du commerce extérieur, février et mars. — Nouvelles Annales des voyages, mars et avril. — Bulletin de la Société géologique de France, avril. — Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies, mars et avril. — Bulletin de la Société zoologique impériale d'acclimatation, mars. — Annuaire de la Société météorologique de France, mars. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, février et mars. —

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Annales de la propagation de la foi, mars. — Journal des Missions évangéliques, mars. — Nouveau journal des connaissances utiles, mai.— Journal d'éducation populaire, mars et avril.— Précis analytique des travaux de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, pendant l'année 1855-1856. 1 vol. in-8°. — Bulletin de la Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, année 1856. 1 vol. in-8°; et Rapport sur l'Exposition universelle de 1855. 1 vol. in-8°. — Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, 1855-56. 1 vol. in-8°. — Journal de l'isthme de Suez, N°s 19, 20, 21 et 22. — L'Espérance, journal grec, 6 n°s.— Emporio Italiano, Revue scientifique, littéraire, artistique, industrielle et commerciale, publiée en italien, en anglais et en français, 1er n°. — L'Écho du Pacifique, 1 n°.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME XIII DE LA 4e SÉRIE.

Nos 73 à 78.

(Janvier à Juin 1857.)

MÉMOIRES, ETC.

Pages

Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et le progrès des sciences géographiques, pendant le cours de l'année 1856, par M. Alfred Maury 5

Description des ruines d'Ascalon, par *M. V. Guérin*, ancien membre de l'École française d'Athènes 81

Quelques observations sur les moyens de développer le commerce de l'Algérie avec l'intérieur de l'Afrique, et en particulier sur ceux de se rendre de l'Algérie dans le Sénégal en passant par Tombouctou; accompagnées de remarques sur le Maroc, par M. Snider-Pellegrini 161

Discours prononcé à la séance générale du 17 avril 1857, par M. Guigniaut, président, membre de l'Institut, et professeur de géographie à la Sorbonne 257

Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, par M. Jomard 262

Aperçus d'un voyage dans les États de San-Salvador et de Guatemala, par M. l'abbé Brasseur de Bourbourg 272

Pages

Aperçu géographique de la haute Albanie, par M. H. Hecquard, consul de France à Scutari..... 293

Fragments ethnologiques, 1° Sur les vestiges des peuples gaëlique et cymrique, dans quelques contrées de l'Europe occidentale; 2° Sur la couleur de la chevelure des Celtes ou Gaulois; 3° Sur les liens de famille entre les Gaëls et les Cymris, par le Dr J. A. N. Périer, médecin principal à l'Hôtel impérial des invalides. — Premier fragment..... 301

Id. Deuxième fragment..... 417

ANALYSES, RAPPORTS, ETC.

Rapport sur l'ouvrage de M. Alfred Maury, intitulé : *La Terre et l'Homme;* par M. A. de Quatrefages..... 96

Rapport sur la Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, de *M. V. Guérin*, ancien membre de l'École française d'Athènes; par *M. Poulain de Bossay*..... 129

Rapport sur l'ouvrage intitulé : *Narrative of an exploring voyage up the rivers Kwora and Binue*, by W. Balfour Baikie; par *M. Jacobs*..... 141

Rapport sur le voyage en Californie et dans l'Orégon de M. de Saint-Amant; par *M. Albert-Montémont*..... 150

Rapport sur l'ouvrage de M. de Gobineau, intitulé : *Essai sur l'inégalité des races humaines;* par M. de Quatrefages..... 195

Rapport de M. Cortambert, sur le Voyage dans la Turquie d'Europe, par M. Viquesnel, et Notice statistique sur l'empire ottoman, d'après cet ouvrage..... 321

Rapport de M. Mauroy sur l'Histoire secrète de Justinien (Ἀνέκδοτα), par le sénateur Procope de Césarée, traduite par M. Isambert..... 358

Rapport de M. de Froidefonds des Farges, sur l'ouvrage intitulé : Colonie du Cap de Bonne-Espérance, par M. E. Blancheton, consul de France..... 374

Rapport fait à la Société de géographie, sur l'ouvrage de M. Al-

Pages.

fred Maury, intitulé : *Les Forêts de France dans l'antiquité et au moyen âge;* par M. Ernest Desjardins..... 451
Séjour chez le grand chérif de la Mekke, par M. V. A. Malte-Brun..... 472
Du projet de communication interocéanique par l'isthme de Darien, à l'aide d'un canal maritime du port Escoces à l'embouchure de la rivière Savana dans le golfe San-Miguel, par M. V. A. Malte-Brun..... 479
Note sur l'Atlas du Mexique de M. Garcia y Cubas, par M. V. A. Malte-Brun..... 488
Tableau des divisions politiques du Pérou, depuis 1855, communiqué par M. E. Cortambert..... 490

NOUVELLES ET COMMUNICATIONS.

Compte rendu de la séance de la Société impériale géographique de Russie, du 28 novembre 1856..... 68
Extrait d'une lettre adressée du Caire, le 20 janvier 1857, à M. Jomard, membre de l'Institut, sur l'expédition aux sources du Nil Blanc..... 71
Extrait d'une lettre de M. le docteur Henri Barth à M. Jomard. 242
Extrait d'une lettre de M. Berthelot, ancien secrétaire général de la Société de géographie, agent consulaire de France à Ténériffe, à M. Jomard..... 243
Note relative à la discussion sur Alesia, par M. Ernest Desjardins. 246
Mort du voyageur suédois Wahlberg..... 248
Société géographique impériale de Russie. Procès-verbal de la séance générale du 27 octobre 1856..... 382
Extrait d'un traité signé entre Siam et la France..... 402
Note sur les obsèques du docteur Kane, par M. De la Roquette. 403
Note sur des renseignements relatifs à des navires abandonnés à l'ouest de la baie de Pond, et sur des Européens vus dans l'intérieur des terres arctiques, et sur une nouvelle expédition à la recherche de sir John Franklin; par le même..... 405

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Pages.

Extraits des procès-verbaux des séances de la Commission centrale..... 74, 154, 249, 410, 492

Ouvrages offerts..... 79, 160, 254, 498

Errata du cahier de février..... 256

PLANCHE.

Carte itinéraire des explorations faites de 1849 à 1856, dans l'Afrique australe, par le révérend David Livingstone; par M. V. A. Malte-Brun.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.